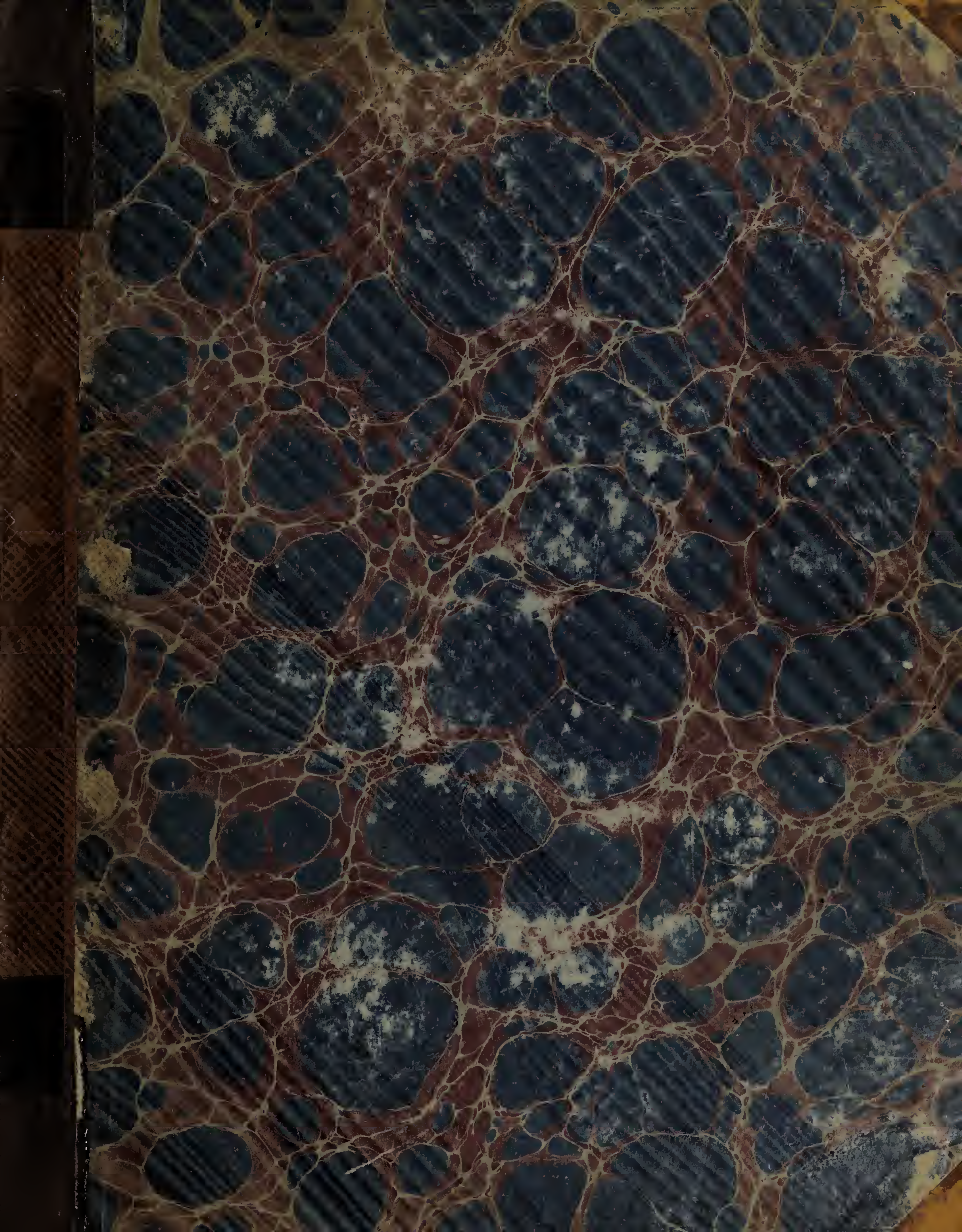


1841

ICONOGRAPHIE
ANCIENNE,

OU

RECUEIL DES PORTRAITS AUTHENTIQUES
DES EMPEREURS, ROIS,
ET HOMMES ILLUSTRES DE L'ANTIQUITÉ.

ICONOGRAPHIE GRECQUE.

TOME PREMIER.

ICONOGRAPHIE GRECQUE

PAR

E. Q. VISCONTI,

CHEVALIER DE L'EMPIRE, MEMBRE DE L'INSTITUT DE FRANCE.

TOME PREMIER.





A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE P. DIDOT L'AINÉ.

M. DCCC XI.

EXPLICATION

DE LA VIGNETTE DU FRONTISPICE.

Elle est tirée d'un bas-relief antique, relatif à l'usage qu'avoient les païens de consacrer dans les temples leurs portraits, ou ceux de leurs parents et de leurs amis. J'ai parlé de cet usage dans le DISCOURS PRÉLIMINAIRE, *comme d'une des causes qui ont le plus contribué à multiplier chez les anciens les portraits en sculpture.*

Ce bas-relief représente LOLLIUS ALCAMÉNÈS, décurion *et* duumvir *d'un municipe dont le nom n'est point marqué sur le marbre, offrant aux dieux le buste d'un jeune homme, qui est probablement son fils; tandis qu'une prêtresse brûle de l'encens sur un* thymiaterium, *et consacre par ce rit religieux l'offrande du magistrat.*

Winckelmann avoit méconnu le sujet de ce monument, qui a été parfaitement expliqué depuis par M. l'abbé Marini (Iscrizioni delle ville e palazzi Albani, page 96).

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

Quel plus beau spectacle, disoit Polybe, que la réunion des images de ces hommes dont les noms et les vertus retentissent dans la postérité[1] ! L'*Iconographie ancienne* va réaliser le vœu de Polybe : elle présentera la collection de tous les portraits qui nous restent des hommes illustres de l'antiquité. On sera peut-être étonné du grand nombre de ces portraits, et on demandera comment à travers tant de siecles ils ont pu parvenir jusqu'à nous ; quels sont les monuments qui les ont conservés ; quels sont les hommes éclairés et laborieux qui les ont recueillis pour nous les transmettre ; enfin quels moyens j'ai employés, quelle méthode j'ai suivie pour les rassembler tous, et pour surmonter les difficultés qu'offroit à chaque pas l'exécution de cette vaste entreprise. Je vais essayer de répondre à chacune de ces différentes questions, en commençant par l'examen des usages qui ont prodigieusement multiplié les portraits dans l'antiquité, particulièrement chez les Grecs et chez les Romains.

Antiquités des portraits.

Le desir de conserver les traits des personnes qui ont été l'objet de son affection et de son estime est naturel à l'homme : c'est à ce desir que les arts du dessin ont dû leur naissance. Les contours extérieurs d'un portrait, tracés par l'ombre, ont donné lieu aux premiers essais de la délinéation et de la plastique, c'est-à-dire aux premieres ébauches de la peinture et de la sculpture[2]. Ce goût a dû augmenter à mesure que ces

(1) Polybe, liv. VI, c. 52 ; Τὸ γὰρ τὰς τῶν ἐπ' ἀρετῇ δεδοξασμένων ἀνδρῶν εἰκόνας ἰδεῖν ὁμοῦ πάσας οἱονεὶ ζώσας καὶ πεπνυμένας, τίν' οὐκ ἂν παραστῆσαι.

(2) Pline, liv. XXXV, §§. 5, 43 et 44 ; Athénagoras, *Legat. pro Christian.*, n° 17, p. 272. Il ne faut pas croire, d'après ce dernier passage de Pline, qu'avant l'âge de

essais répétés devenoient moins informes, et que l'art avançoit vers sa perfection. Alors l'imitation en ronde-bosse parut, aux hommes étonnés, fixer en quelque maniere et soustraire aux changements et à la mort les formes fragiles et variables des êtres vivants. Ces êtres ainsi représentés devinrent, pour ainsi dire, immortels; et l'enthousiasme pour ces ouvrages de l'art fut une des sources de l'idolâtrie[1]. Chez quelques peuples de l'antiquité la religion réprima cet enthousiasme; chez quelques autres, elle ne l'encouragea point[2]; mais chez les Grecs au contraire elle l'excita et le porta jusqu'au plus haut degré d'exaltation.

Les usages des Grecs, et ensuite ceux des Romains les multiplierent.

Dans un temps où leur nation étoit la premiere des nations policées, ils étoient persuadés que l'usage de faire en ronde-bosse les portraits des personnes vivantes, ou de celles qu'on venoit de perdre, remontoit aux siecles héroïques.

La statue d'Hercule, exécutée par Dédale du vivant de ce demi-dieu[3]; le portrait sculpté de Protésilaüs, honoré par les larmes de Laodamie[4]; et la tradition qui reconnoissoit dans le *palladium* l'image d'une vierge liée avec Minerve par l'amitié la plus tendre[5], constatent l'opinion qu'on avoit de la haute antiquité des ouvrages de ce genre.

Lysistrate, c'est-à-dire avant le siecle d'Alexandre, il n'y eût pas de véritables portraits. La juste valeur des expressions de Pline doit être appréciée d'après d'autres passages moins équivoques, tels que les deux autres que j'ai cités ici, et le §. 34 du même livre. Lysistrate, à la vérité, saisit les ressemblances mieux que ses devanciers: il fut l'inventeur de la pratique de couler le plâtre sur la figure des personnes vivantes.

(1) *Liber sapientiæ*, c. XIV, vers. 15.

(2) Numa ne vouloit point d'idoles dans les temples de Rome (Plutarque, *Numa*, c. 8.) Les plus anciens temples de l'Égypte ne paroissent pas avoir renfermé la statue de la divinité qu'on y adoroit.

(3) Apollodore, liv. II, c. 6, §. 3; Pausanias, liv. VIII, c. 35.

(4) Ovide, *Héroïde* XIII, v. 152; Hygin, *Fable* CIII; Admete, dans l'*Alceste* d'Euripide, vers 349, se propose de faire exécuter par *la main d'artistes savants*, σοφῇ χειρὶ τεκτόνων, une image de son épouse.

(5) Apollodore, liv. III, c. 12, §. 3.

Portraits placés dans les temples.

Les temples des dieux devinrent bientôt les dépositaires des portraits des hommes; et ces portraits étoient ordinairement l'ouvrage de la plastique, de la toreutique, ou de la sculpture.

L'usage de consacrer dans ces lieux révérés l'image de ceux qu'on chérissoit, ou la sienne propre, recommandoit à la postérité la mémoire des personnages représentés; et par cette espece d'apothéose leur nom, quand même leur vie n'auroit rien offert d'intéressant ou d'honorable, étoit préservé de l'oubli. C'est ainsi qu'un des plus anciens monuments paléographiques nous conserve le souvenir d'un citoyen obscur de Sigée, qui avoit lui-même consacré son portrait dans un temple de sa ville natale[1]; c'est ainsi que l'image de Timomachus, guerrier thébain qui, à une époque très reculée, avoit combattu pour les Lacédémoniens contre les habitants d'Amicles, étoit conservée dans le temple d'Apollon Amycléen[2]; enfin c'est ainsi que la statue triomphale de Romulus, si nous ajoutons foi au récit de Plutarque, fut placée, du vivant de ce prince, dans le temple de Vulcain à Rome[3].

Chaque particulier pouvoit déposer dans les temples son portrait ou celui d'un autre, sans avoir besoin de la permission ou du consentement de l'autorité publique. Ces images étoient regardées comme des offrandes religieuses que les adorateurs de la divinité lui présentoient, et qui faisoient un des plus beaux ornements des temples. Il est même rare qu'on les détruisît ou qu'on les cachât aux regards du public, lorsque le personnage représenté se souilloit de quelque crime, ou devenoit l'ennemi de la patrie. Mais il en étoit tout autrement des statues et des images

(1) La célebre inscription de Sigée, une des plus anciennes qui nous restent, est gravée sur le pilastre de l'hermès d'un certain Phanodicus Sigéen. La tête n'existe plus; mais la phrase ΦΑΝΟΔΙΚΟΥ ΕΙΜΙ, *Je suis* (le portrait) *de Phanodicus*, et la configuration du marbre, sont la preuve de ce que je viens d'avancer (voyez Chishull, *Antiquitates asiaticæ*, p. 32).

(2) Voyez les scholies sur Pindare, *Isthm.*, od. VII, v. 20.

(3) Plutarque, *Romulo*, c. 24.

qu'on avoit élevées ou placées dans les lieux ou dans les édifices publics destinés aux usages civils.

Portraits exposés dans les édifices publics.

On avoit probablement commencé à décorer ces lieux de statues, parcequ'ils tenoient ordinairement aux temples, et qu'on pouvoit les regarder comme en étant des dépendances. De là vient que l'acropole d'Athenes, où deux temples étoient élevés à Minerve, le Céramique et les portiques de cette ville, où des pompes et des cérémonies religieuses étoient célébrées, le Capitole de Rome que Jupiter lui-même paroissoit habiter, le forum, dominé par les temples consacrés à Saturne, à Vesta, à Castor et à Pollux, étoient remplis de statues; mais ces lieux n'étant point renfermés dans l'enceinte même des temples, et servant aux assemblées du peuple et à l'exercice de plusieurs fonctions de la magistrature, on ne pouvoit y placer les images des citoyens, sans l'ordre, ou du moins sans la permission de l'autorité publique. Dès que cette loi fut établie, on mit une grande différence entre les images dédiées aux dieux par la volonté des particuliers, et celles que l'autorité publique décernoit, soit que ces images fussent placées, comme auparavant, dans les temples, soit qu'elles fussent exposées dans les lieux les plus fréquentés par le peuple; et l'acte par lequel un corps politique accordoit ce privilége à un particulier fut regardé comme un des honneurs les plus signalés qu'on pût rendre aux grands hommes et aux grands services. Cet honneur fut quelquefois décerné aux morts comme une espece de dédommagement de ce qu'ils avoient eu à souffrir de l'esprit de parti et de l'injustice de leurs contemporains[1].

Portraits sur les monnoies.

Le gouvernement avoit seul le droit de faire graver des portraits sur la monnoie. Dès que les Grecs eurent inventé et répandu l'usage de ce signe

(1) Eschine, *Contra Ctesiphont.*, pag. 576; édition de Reiske; Pline, liv. XXXIV, §. 14. Beaucoup d'autorités et d'exemples qui prouvent ces faits ont été recueillis par Figrelius, *De Statuis*, c. 9, 12 et 13; et par Fr. Junius, *De Picturâ veterum*, liv. II, c. 8, §. 6 et 7.

si utile au commerce, il fallut des types ou des empreintes qui attestassent la surveillance des magistrats, et servissent à garantir le titre et le poids des monnoies. Ces types furent les images des divinités tutélaires des nations, les emblêmes de ces divinités, ou les symboles des peuples et des villes. Les noms de ces peuples y étoient empreints, souvent même ceux des magistrats qui surveilloient la fabrication des monnoies.

Dans les pays où le gouvernement monarchique étoit établi, on gravoit sur la monnoie le nom du roi. Les rois perses firent frapper dans les villes grecques de l'Asie des monnoies d'or et d'argent sur lesquelles leur personne entiere étoit représentée[1]. Les rois de Macédoine les imiterent: mais depuis qu'Alexandre-le-Grand parut égaler ou surpasser par ses hauts faits les héros de l'antiquité, qui s'étoient élevés au rang des dieux, on substitua ses traits à ceux d'Hercule, dont la tête, coiffée de la dépouille d'un lion, avoit été jusqu'alors l'empreinte la plus générale des monnoies frappées par les princes macédoniens qui se prétendoient issus de ce demi-dieu.

Depuis cette époque l'effigie du prince, dans les gouvernements monarchiques, devint l'empreinte ordinaire des monnoies. Cet usage, que les successeurs d'Alexandre établirent dans leurs états, passa aux rois des autres nations. Ceux du Bosphore Cimmérien, du Pont, de la Thrace, ceux des Arméniens et des Parthes, l'imiterent à l'envi.

Même avant cette époque quelques villes grecques avoient déféré cet honneur à la mémoire des personnages illustres qu'elles avoient vus naître dans leur sein. Plusieurs peuples firent graver sur leurs monnoies l'image d'Homere; les Mytiléniens y placerent celle de Sapho[2]. Cet usage se renouvela sous les empereurs romains qui avoient permis aux villes grecques de frapper par leur propre autorité quelque espece de mon-

(1) Les Dariques.
(2) Strabon, liv. XIV, p. 646; Pollux, *Onomast.*, liv. 9, n° 84.

noies[1]. Assez long-temps auparavant, et sur la fin de la république, les magistrats romains faisoient souvent graver sur la monnoie les portraits des plus illustres de leurs ancêtres[2].

Statues des athletes.

A l'exception des portraits de ces deux classes, c'est-à-dire de ceux qui étoient gravés sur les monnoies, et de ceux qu'on voyoit dans les édifices publics et civils, tous les autres étoient, ainsi que nous l'avons déja dit, exécutés et placés suivant la volonté des particuliers. Les enceintes extérieures des temples auprès desquels étoient célébrés les jeux solennels de la Grece, étoient cependant des lieux trop remarquables pour qu'on laissât aux athletes la liberté d'y placer à leur gré leurs statues; le privilége en fut réservé aux vainqueurs dans les jeux; et encore la grandeur et les accessoires de ces statues furent réglés par des lois[3]. Les athletes qui n'aspiroient pas à tant de gloire, se contentoient de faire placer leurs images au-dedans des palestres ou des lieux consacrés dans chaque ville aux exercices de la gymnastique[4].

Statues des particuliers érigées dans les villes de province, ou municipes.

Lorsque les Romains eurent réuni sous leur empire toutes les contrées entre l'Euphrate et les colonnes d'Hercule, ceux qui ne pouvoient obtenir la permission de faire placer leur statue dans le forum ou dans le Capitole cherchoient à se faire accorder cet honneur par quelque ville de province ou par quelque colonie romaine. Des libéralités faites au peuple de ces villes, des jeux, et des fêtes qu'ils y faisoient célébrer à leurs dépens, et

(1) Cet ouvrage en fournira plusieurs exemples.

(2) Eckhel, D. N., tom. 5, pag. 83.

(3) Pline, liv. XXXIV, §. 9. En comparant ce passage avec un autre de Lucien, *Pro imaginibus*, il paroît clair que le nom d'*iconiques*, qu'on donnoit aux statues des athletes, se rapportoit principalement aux dimensions de la statue, qui étoient les mêmes que celles du personnage représenté, et qu'ainsi cette épithete étoit presque un synonyme d'ἰσομέτρητον, *grand comme nature*.

(4) Nous parlerons d'une figure équestre qui représentoit Isocrate dans son jeune âge, et qui étoit placée dans le *Sphæristerium*, ou jeu de paume d'Athenes, part. I, chap. 6, §. 2.

quelques autres moyens semblables, leur faisoient décerner par le corps municipal une statue dont ils avoient le soin de faire les frais[1].

Statues des particuliers placées dans leurs maisons, à la ville, et à la campagne.

Quelques riches citoyens de Rome convertissoient, suivant l'expression de Pline, en une espece de forum la cour de leurs maisons; ils s'y faisoient élever des statues [2] par leurs clients : d'autres en ornoient leurs maisons de plaisance[3]. Les proconsuls et les gouverneurs de province obtenoient ces distinctions dans les villes qu'ils administroient; et il n'étoit pas extraordinaire qu'on leur décernât jusqu'à des honneurs héroïques et des temples[4].

Statues des particuliers dans leurs tombeaux.

Enfin depuis les temps les plus reculés les portraits des particuliers décoroient leurs monuments funéraires[5]; les images des morts y étoient souvent réunies à celles de leurs parents encore vivants, et quelquefois à celles de leurs amis[6], ou des hommes les plus célebres de leur profession. Près d'Athenes, le tombeau de l'orateur Isocrate, et celui de Théodecte, poëte tragique, étoient ornés des images de plusieurs poëtes et de plusieurs orateurs[7].

Ces portraits étoient ordinairement exécutés en marbre, soit de ronde-

(1) C'est ce que nous apprend un grand nombre d'inscriptions latines et grecques. Dans les premieres, la phrase qui exprimoit l'empressement de la personne honorée pour défrayer de la dépense de la statue ceux qui l'avoient décernée, étoit devenue une formule; et cette formule souvent répétée ne s'exprimoit plus que par les initiales des mots qui la composoient, H.C.I.R., *Honore contentus impensam remisit.* Les femmes, ainsi que les hommes, étoient l'objet de cette distinction honorable.

(2) Pline, XXXIV, §. 9.

(3) On a découvert depuis quelques siecles, dans les fouilles de plusieurs maisons de plaisance, situées aux environs de Rome, un grand nombre de portraits connus ou inconnus.

(4) Voyez, dans les *Mém. de l'Acad. des inscriptions et belles-lettres,* tom. I, p. 353, le mémoire de l'abbé Mongault.

(5) Cicéron, *Pro domo*, c. 43.

(6) Ainsi la statue du poëte Ennius avoit été placée dans le mausolée des Scipions sur la voie Appienne (Tite-Live, l. XXXVIII, c. 9) : les portraits de Sophocle et de Ménandre ornoient près de Rome le tombeau d'un poëte. Voyez ci-dessous, part. I, c. I, §. 9.

(7) Voyez *Vitæ decem oratorum*, ouvrage attribué à Plutarque, *in Isocrate.*

bosse, soit en bas-relief: souvent pour éviter une trop grande dépense, on se contentoit de simples bustes; et j'ai avancé ailleurs, comme une opinion très probable, que le nom qu'on donne à ces images dans les langues modernes est dérivé du mot *bustum*, qui, dans la basse latinité, désignoit un tombeau[1].

Images de cire en usage chez les Romains.

La pompe même des funérailles exigeoit que les anciens Romains conservassent les images de leurs ancêtres pour les exposer aux regards du public : aussi les familles les plus distinguées gardoient dans des armoires placées dans les vestibules de leurs maisons les masques en cire de leurs aïeux[2]. Quand quelqu'un de la famille mouroit, des hommes qui faisoient partie du cortege se couvroient de ces masqueset prenoient le costume de ces anciens personnages, ainsi que les décorations des magistratures dont ils avoient été revêtus, comme si ces illustres morts avoient quitté leurs paisibles demeures pour aller au-devant de leurs neveux qui venoient de sortir de la vie. Ces pompes funebres étant devenues un privilege des familles qui avoient exercé les premieres magistratures de la république[3], on conçoit sans peine combien ces familles durent s'occuper du soin de conserver et de multiplier les images de leurs peres.

Les portraits faisoient partie de la décoration de plusieurs objets.

Depuis que les arts et le luxe eurent atteint le haut degré auquel ils parvinrent sous les successeurs d'Alexandre, à Antioche, à Pergame, à Alexandrie, à Rome même vers la fin de la république, et ensuite sous les empereurs, il n'y eut presque aucune espece d'ouvrage qui ne fût décorée de quelques portraits. L'art lithoglyptique les multiplia dans les bagues[4]; l'orfévrerie dans les ornements de la

(1) Dans la *préface* au vol. VI du *Mus. Pio Clement.*, p. XI, et ci-dessous, part. I, c. VII, §. 4, dans les *notes*.

(2) Polybe, liv. VI, c. 51, édition de Gronovius. Ces armoires étoient décorées de maniere qu'elles ressembloient à de petits temples.

(3) Cicéron, *in Verrem*, liv. V, c. 14; *Agraria*, II, c. 1.

(4) Kirchmann, *De annulis*, c. 12.

vaisselle[1]: on les répétoit dans les broderies et dans les tapisseries qu'on appeloit attaliques et phrygiennes[2]; on les plaçoit jusque dans les incrustations et dans les mosaïques[3]. Cette multitude de portraits de personnes de tous les rangs et de tous les états, fatiguoit l'imagination; et l'attention affoiblie ne savoit souvent sur laquelle de ces images elle devoit se fixer de préférence. Cet embarras fit naître le desir d'avoir des collections choisies.

Choix des portraits. On en fait des collections dans les pinacotheques.

Déja chaque famille avoit auprès de son foyer et autour de ses dieux pénates, dans les maisons de plaisance, ou dans le tombeau qui lui étoit réservé, les images de ses ancêtres : mais ces monuments domestiques ne pouvoient guere intéresser que ceux auxquels ils apparte noient. Les portraits historiques au contraire excitoient un intérêt général: on desiroit de connoître les physionomies des grands hommes; on desiroit de les avoir habituellement sous les yeux. On aimoit pareillement à se procurer les portraits de ces hommes illustres dans les sciences, dans les lettres, et dans les arts, dont le nom et les ouvrages avoient passé à la postérité. Ainsi le desir de réunir dans un même lieu les portraits des princes, des guerriers, des hommes d'état, fit imaginer les *pinacotheques*, ou galeries de peinture et de sculpture, qu'on regardoit comme des parties essentielles d'une grande maison[4]; et les portraits des philosophes et des grands écrivains ornoient les bibliotheques qui contenoient leurs ouvrages. Celles de Pergame et d'Alexandrie offrirent les premiers exemples des collections de ce genre[5]: ces collections furent plus consi-

Dans les bibliotheques.

(1) Properce, liv. IV, el. VII, v. 47; Juvénal, sat. XI, v. 18. J'ai indiqué ailleurs un exemple de cet usage dans les portraits de deux époux, exécutés sur une boîte d'argent qui faisoit partie des meubles d'une ancienne toilette. Voyez ma *Lettera a Monsignor della Somaglia;* Rome, 1793, in-4°.

(2) Trebellius Pollio, XXX *Tyranni*, c. 13.

(3) El. Spartianus, *Pescennius*, c. 6; Trebellius Pollio, XXX *Tyranni*, c. 25; *Antiquit. Constantinopol.*, liv. I, p. 11; dans l'*Imperium orientale* de Banduri.

(4) Pline, liv. XXXV, §. 2 et 40, n° 43.

(5) Pline, *loco citato*.

dérables à Rome dans la bibliotheque d'Apollon, fondée par Auguste près de son palais et sur la même colline; et plus encore dans la bibliotheque que Pollion éleva sur le mont Aventin avec une extrême magnificence[1]. Quant aux images que l'affection des familles avoit consacrées à des hommes obscurs, et même à celles que l'adulation et la crainte avoient seules fait ériger à des princes et à des hommes puissants, soit de leur vivant, soit peu de temps après leur mort, elles resterent négligées dans les lieux où on les avoit placées, et on ne songea point à s'en procurer des copies. Mais le desir de compléter les collections des portraits des hommes illustres dont le nom vivoit dans l'histoire ou dans les annales des lettres et des arts, en fit multiplier les copies à l'infini. Les physionomies des grands hommes furent rendues par ce moyen familieres à tout le monde; et les imitations qu'on en répétoit sans cesse retracerent fidèlement les formes des portraits plus anciens, faits d'après nature et du vivant des personnages qu'ils représentoient; leurs traits furent fixés invariablement, et devinrent, en quelque sorte, impérissables.

Deux classes de portraits.

Recueil iconographique de Varron.

Alors le plus savant des Romains, Varron, voulant répandre plus généralement la connoissance de ces portraits et en rendre la jouissance plus facile à tous les curieux de l'empire, et sentant que ces collections, peintes ou sculptées en grand, excéderoient les facultés de plusieurs d'entre eux, imagina de faire dessiner dans une petite proportion les portraits des hommes célebres, et composa le premier ouvrage d'iconographie qui ait probablement jamais existé. Il réunit dans cet ouvrage, formé de cent parties ou de cent cahiers, sept cents portraits. Chaque partie en contenoit sept; et à chaque portrait, peint sans doute sur parchemin, Varron ajouta une notice historique sur le personnage repré-

(1) Suétone, *Tiberio*, c. 70; Horace, liv. II, *epist.* XI, v. 94; Juvénal, *sat.* VII, v. 29; Pline, liv. VII, §. 31, et liv. XXXV, §. 2.

senté[1]. Cette collection devint à son tour le dépôt où la plupart des imitateurs allerent chercher les images qu'ils vouloient répéter; et comme elle devoit être très précieuse et fort rare dans les bibliotheques particulieres, les copistes ou *calligraphes* y chercherent pareillement le portrait de l'auteur de l'ouvrage qu'ils transcrivoient, et le copierent en miniature pour le placer à la tête du volume qui contenoit les productions de son génie[2].

Différents genres de monuments qui nous ont transmis les portraits des anciens.

Statues et bustes en marbre

Les monuments que nous avons passés en revue étoient trop multipliés et de trop de genres différents pour que les siecles et la barbarie pussent les faire tous disparoître. Si le temps a détruit presque tous les portraits en peinture, et la cupidité ceux de bronze ou d'autre métal plus précieux, les marbres ont été plus épargnés; et ils nous auroient transmis un plus grand nombre de portraits authentiques si les dégradations que ces monuments ont souffertes par la vétusté n'en eussent trop souvent

(1) Pline, liv. XXXV, §. 2 ; Aulugelle, liv. III, c. 10 et 11 ; voyez Vossius, *De Historicis latinis*, liv. I, c. 12 ; et Fabricius, *Biblioth. latin.*, liv. I, c. 7, §. 9. Les éloges que Pline a donnés à cet ouvrage de Varron sont bien remarquables : *Non passus intereidere figuras, nee vetustatem ævi eontra homines valere, inventor muneris etiam diis invidiosi, quando immortalitatem non solum dedit, verum etiam in omnes terras misit, ut præsentes esse ubique et claudi possent.* « Invention digne de rendre les dieux même « jaloux ! Varron, par un tel moyen, n'immortalisa pas seulement ces grands per« sonnages, mais il multiplia encore leur « immortalité, les dissémina sur toute la « terre, les rendit présents dans tous les « lieux, et donna à tous les hommes la fa« culté d'avoir à toute heure ces portraits « sous l'enveloppe d'un livre ». (Traduct. de M. Poinsinet de Sivry.)

(2) Cet usage avoit commencé dans les bibliotheques d'Alexandrie et de Pergame (Juste-Lipse, *de Bibliotheeis*, c. 10.) Pomponius Atticus avoit ajouté les images des Romains illustres aux traités qu'il avoit composés sur leurs généalogies et sur l'histoire de leurs familles (Cornelius Nepos, *Attico*, c. 18) : il avoit même composé des épigrammes propres à être écrites au-dessous de chaque portrait. Des épigrammes ornoient aussi le recueil iconographique de Varron ; il nous en reste deux, l'une rapportée par Aulugelle, liv. III, c. 11 ; l'autre par Nonius, c. 12 : v. *Luces.* Quant aux miniatures des anciens manuscrits, on peut consulter à ce sujet l'ouvrage de Schwarzius, *De ornamentis librorum*, Diss. I, §. 6.

effacé ou séparé les inscriptions, et relégué ainsi un grand nombre de portraits parmi les têtes inconnues. Mais quelquefois un portrait en marbre a été reconnu à l'aide d'une effigie empreinte sur une médaille et désignée par la légende; et alors l'ouvrage de sculpture a donné une idée plus exacte et plus complete d'une physionomie dont les empreintes des médailles n'indiquoient que les formes principales. Ces deux moyens réunis ont répandu un grand jour particulièrement sur l'iconographie des empereurs romains : leurs médailles sont en général assez communes, et leurs bustes existoient en si grand nombre sur toute l'étendue de leur immense empire, que plusieurs de ces ouvrages devoient parvenir jusqu'à nous.

Nous avons remarqué ci-dessus que les portraits de la plupart de ces princes furent rarement répétés après leur mort; mais qu'il en étoit tout autrement de ceux des grands hommes qui occupent une place honorable dans l'histoire, des fondateurs des royaumes et des villes, et des hommes illustres dans les lettres et dans les arts. On en faisoit sans cesse de nouvelles copies, soit pour les placer dans les édifiees publics et dans les temples, soit pour orner les vestibules des grandes maisons, les galeries, les bibliotheques, les salles à manger, et les allées des jardins. La forme d'hermès qu'on avoit adoptée depuis l'origine des arts pour les portraits des hommes de génie étoit favorable pour les inscriptions qu'on plaçoit sur la gaîne. Plusieurs de ces monuments nous sont parvenus dans leur intégrité, et ont jeté une grande lumiere sur l'iconographie des hommes illustres dans les sciences et dans les lettres. Le temps a peu respecté les statues qu'on avoit élevées en leur honneur; néanmoins, ainsi qu'on le verra dans cet ouvrage, il nous a conservé celles de deux poëtes célebres de la comédie grecque, vraisemblablement les mêmes qui étoient autrefois placées dans le théâtre d'Athenes[1].

(1) Voyez, dans la première partie, les §§. 11 et 12 du chapitre I.

Les bustes ont été beaucoup plus en usage chez les Romains que chez les Grecs, et il nous en reste un grand nombre. Plusieurs ont été reconnus, ainsi que nous l'avons déja dit, à l'aide de la numismatique. Des inscriptions gravées tantôt sur la base, tantôt sur la poitrine de plusieurs autres bustes, ont donné le moyen de reconnoître les personnages représentés[1].

En bronze.

Quoique la plupart des monuments de bronze aient disparu, quelques uns cependant ont échappé à la destruction par des circonstances heureuses, ou dans les colonies romaines, ou dans Rome même. Les cendres du Vésuve, qui ensevelirent Herculanum et d'autres villes de la Campanie aux environs de Naples, ont caché, durant plusieurs siecles, un grand nombre de statues et de bustes de bronze, dont plusieurs nous ont présenté les noms et les portraits de quelques personnages illustres[2].

Boucliers votifs.

Suivant un usage très ancien, qui des Grecs avoit passé aux autres nations, on plaçoit au milieu d'un grand bouclier rond les portraits qu'on vouloit consacrer aux dieux; et assez ordinairement ces portraits étoient peints sur le métal. Ces peintures circulaires représentoient quelquefois le pere environné de ses enfants. Pline a comparé ces tableaux de famille à des nichées d'oiseaux[3]. Mais le luxe toujours croissant ne tarda pas à vouloir rendre plus riches ces offrandes auxquelles la vanité avoit plus de part que la religion; on substitua la toreutique, ou sculpture sur métaux, à la peinture; et l'argent, le vermeil, et l'or même, au simple bronze. Pline prévoyoit que ces monuments seroient encore moins durables que les premiers[4]: en effet aucun portrait de ces deux especes

(1) Voyez ci-dessous les bustes de Carnéade, de Théon Platonicien, de Posidonius, du médecin Asiaticus, etc., aux planches XIX, XXIV, et XXXIII de l'*Iconographie grecque;* les bustes de Scipion et de Servianus dans l'*Iconographie romaine.*

(2) Tels sont les bustes d'Épicure, d'Hermarque, et de Démosthene aux planches XXVI, XXVII, et XXX de l'*Iconographie grecque.*

(3) Pline, liv. XXXV, §§. 2 et 3.

(4) *Ut frangat heres, furis detrahat laqueus*, loc. cit., §. 2.

ne s'est conservé. Mais la sculpture avoit imité en marbre quelques uns de ces boucliers consacrés; et ce genre de monuments ne comportant pas les mêmes causes de destruction que les autres, quelques portraits d'hommes illustres sont parvenus jusqu'à nous sur ces modestes imitations des boucliers votifs[1]. Ce sont presque les seuls que des bas-reliefs en marbre nous aient transmis. Nous en devons quelques autres à l'art de la plastique[2]. Les tableaux peints à l'encaustique ne promettoient pas une très longue durée; aussi aucun ne nous est-il parvenu. Cependant la peinture qui décoroit les murs intérieurs des appartements, en nous conservant quelques imitations des peintures sur bois, a enrichi l'iconographie de quelques portraits[3].

Bas-reliefs et peintures.

Mosaïques.

On imitoit aussi la peinture par l'art de la mosaïque. Nous verrons un portrait de Chilon tracé par les procédés de cet art, et tiré du pavé d'un ancien édifice[4].

Médailles.

Mais c'est aux médailles que nous devons le plus grand nombre des portraits historiques. Dans ces monuments solides par leur matiere, et garantis de la destruction par leur forme circulaire et par leur petite étendue, nous retrouvons les effigies de tous les empereurs romains et celles de la plupart des rois depuis Alexandre-le-Grand, qui, suivant mon opinion, est le premier souverain dont on ait, de son vivant, gravé l'effigie sur la monnoie. Les portraits conservés par la numismatique, ayant été exécutés par ordre de l'autorité publique et par des artistes contemporains des princes qu'ils représentent, portent un grand caractere d'au-

(1) Par exemple ceux de Sophocle et de Ménandre, pl. IV et VI de l'*Iconographie grecque ;* celui de Cicéron dans l'*Iconographie romaine.*

(2) J'ai fait mention dans le cours de cet ouvrage d'un bas-relief en terre cuite sur lequel on voit représenté Démosthene réfugié à Calaurée; et d'un autre avec l'image de Thalès.

(3) Voyez, à la planche LVI de l'*Iconographie grecque,* les portraits de Massinissa et de Sophonisbe, tirés d'une peinture antique.

(4) A la planche XI de l'*Iconographie grecque.*

thenticité. On peut en dire presque autant d'un grand nombre de portraits empreints sur des médailles frappées quelquefois très long-temps après la mort des personnages représentés. Les villes grecques ont souvent reproduit sur leurs monnoies les images des hommes de génie qui les avoient illustrées, ainsi que celles des héros ou des princes qu'elles regardoient comme leurs fondateurs ou comme leurs restaurateurs. Ces portraits, quoiqu'ils ne soient pas l'ouvrage d'artistes contemporains, n'en sont guere moins authentiques, parcequ'on ne peut douter qu'ils n'aient été pour la plupart imités des portraits de ces mêmes personnages, dont il existoit un grand nombre, soit dans les édifices publics, soit dans les collections particulières.

Médailles *contorniates.*

Je regarde encore par la même raison comme authentiques, jusqu'à un certain point, quelques portraits qu'on ne trouve que sur les médailles appelées *contorniates*, et frappées à l'époque de la décadence des arts; c'est-à-dire dans les IV[e] et V[e] siecles de l'ere chrétienne. Ces têtes, quoique reproduites par l'art après un intervalle de plusieurs siecles, ne doivent pas être considérées comme des portraits imaginaires. Des collections de monuments de toute espece, qui existoient encore à cette époque à Rome et à Constantinople, présentoient des modeles que les graveurs des *contorniates* pouvoient imiter; et en effet ils y mettoient toute leur application, ainsi qu'on peut s'en assurer en comparant ces portraits avec ceux que des monuments plus anciens nous ont conservés. On n'y remarque d'autre différence que celle qui résulte du peu d'habileté des graveurs des contorniates. Je présenterai dans le cours de cet ouvrage un exemple qui prouve à la fois le peu de lumieres de ces artistes, et le soin qu'ils avoient d'imiter, autant qu'il leur étoit possible, des originaux authentiques[1].

(1) On pourra consulter à ce sujet ma remarque sur le portrait de Solon d'après les contorniates, au §. 3 du ch. II, part. I de l'*Iconographie grecque*, et ce que je dirai dans l'*Iconographie romaine* à l'occasion d'un portrait qu'on croit être celui de Mécene.

Miniatures.

Les mêmes considérations me font pareillement reconnoître un certain degré d'authenticité dans d'autres portraits plus récents encore, et qui nous ont été conservés dans les miniatures dont sont ornés quelques anciens manuscrits. J'ai déja dit, d'après des autorités du plus grand poids, qu'à une époque où les arts florissoient dans l'empire romain, l'usage s'étoit introduit de placer les portraits des auteurs à la tête des manuscrits qui contenoient leurs ouvrages. Les amateurs qui, dans les siecles suivants, faisoient transcrire ces anciens manuscrits, en faisoient le plus souvent copier aussi les miniatures pour avoir ces ouvrages avec tous leurs ornements; et il est facile de reconnoître à la disposition, au costume, et aux accessoires des figures, si elles ont été imitées de peintures plus anciennes, ou si elles ne sont dues qu'au caprice d'un peintre du moyen âge[1]. Il s'ensuit de ces remarques que les miniatures des manuscrits peuvent être comptées parmi les monuments qui nous ont transmis quelques portraits anciens avec des caracteres très probables d'authenticité.

Gravures en pierres fines.

Je place au dernier rang un genre de monuments qui, par la finesse d'exécution qu'il exige et par la résistance qu'il oppose à la destruction, pouvoit être placé au premier : je veux parler des ouvrages de l'art lithoglyptique, ou des gravures sur pierres fines. La rareté des pierres gravées qui portent une inscription est la cause du peu de secours dont elles peuvent être pour l'iconographie ancienne. Cependant quelques unes nous ont fourni des portraits désignés par des inscriptions authentiques ou par des symboles[2]: d'autres, et particulièrement des camées, nous

(1) Voyez mes observations sur les portraits de médecins et de botanistes, tirés des miniatures qui ornent un manuscrit de Dioscoride, dans la premiere partie de l'*Iconographie grecque*, chap. VII, §. 6, et sur un autre portrait de Denys d'Halicarnasse, que j'examine dans la note à la fin du chapitre V.

(2) Ainsi on trouvera à la planche XIV deux portraits de Thémistocle, gravés en pierre fine, et qu'on reconnoît par leurs accessoires; à la planche LII le portrait de Magas, gravé sur une améthyste et désigné par une inscription.

ont présenté, par l'excellence du travail, d'une maniere plus complete et plus parfaite, la physionomie de quelques princes dont les traits principaux étoient déja connus par les médailles[1].

Recherche des portraits des anciens après la renaissance des arts.

Dès que le goût pour les lettres et pour les arts eut commencé à se réveiller en Italie vers le XIV[e] siecle, les portraits des grands hommes de l'antiquité devinrent un objet de curiosité et d'intérêt. Dans le siecle suivant on voyoit déja réunis dans la bibliotheque du Vatican quelques portraits de ce genre; mais il arrivoit alors à-peu-près la même chose que Pline dit avoir eu lieu dans les temps antérieurs à celui où il vivoit[2]; les anciens inventoient, suivant lui, les portraits qu'ils désespéroient de retrouver; les modernes aimoient mieux prendre ce parti que de se donner la peine de les rechercher. Ainsi les peintres du XV[e] siecle avoient fait d'imagination, et en violant le costume d'une maniere tout-à-fait bizarre, les portraits, qu'on ne connoissoit pas encore, de Platon, d'Aristote, d'Artaxerce, et de Scipion. Il en existe quelques uns de ce genre dans la collection de la galerie de Florence, qui est une répétition de la collection formée par Paul Jove[3].

Collection de Fulvius Ursinus.

Le premier qui ait dirigé ses études vers cette partie de la science des antiquités est Fulvius Ursinus, savant Romain qui florissoit vers le milieu du XVI[e] siecle, et qui a d'ailleurs si bien mérité des lettres par ses ouvrages

(1) On peut en voir un bel exemple à la planche LIII pour le portrait de Ptolémée Philadelphe, dans le superbe camée tiré du cabinet de S. M. l'impératrice Joséphine, et dans un autre camée de la même collection, à la planche XLVI, pour les effigies de Démétrius I[er] et de Laodice.

(2) Livre XXXV, §. 1 : *Quinimo etiam quæ non sunt finguntur: pariuntque desideria non traditi vultus, sicut in Homero evenit.*

(3) Le peintre qui exécuta ces portraits par ordre de Côme I[er], et qui s'étoit transporté dans la ville de Come en Lombardie, pour y copier les portraits de la collection de Paul Jove avec un certain choix, étoit un éleve de Bronzino et se nommoit Cristoforo dell' Altissimo (Lanzi, *Istoria Pittorica della Italia,* t. I, p. 212 de la seconde édition). Une autre répétition de ces portraits orne la grande salle de la *villa Mondragone*, maison de plaisance de S. A. le prince Borghese, à Frascati.

de critique, de philologie, et de numismatique. Il avoit formé à Rome, mine féconde de monuments de l'antiquité, une collection de portraits d'hommes illustres, en marbre, en pierres gravées, et en médailles, ou en dessins exécutés d'après des originaux qu'il connoissoit, mais dont il n'étoit pas le possesseur. Un Français qui s'étoit établi à Rome, Antoine Lafrérie, entreprit de publier un recueil de belles têtes antiques copiées d'après des hermès. Parmi ces têtes, la plupart idéales et inconnues, il inséra un petit nombre de têtes d'hommes illustres, choisies, à ce qu'il paroît, dans la collection d'Ursinus, et il les fit graver par un artiste dont le burin sévere savoit rendre avec facilité et avec fermeté le grand caractere de l'antique[1]. Cette édition est de l'an 1569[2], et fut bientôt suivie d'une seconde, donnée par le même Lafrérie en 1570[3]. Fulvius Ursinus, qui n'avoit pris aucune part à la premiere, corrigea dans la seconde quelques erreurs qu'il avoit remarquées dans la précédente. On n'avoit point fait attention que des hermès qui portoient les noms de quelques personnages illustres avoient été trouvés sans tête dans les fouilles de la *villa Adriana*, à Tivoli, et qu'on y avoit substitué des têtes antiques qui n'appartenoient pas aux mêmes hermès. L'antiquaire romain, dans cette seconde édition,

(1) Je n'ai pu trouver aucun renseignement sur cet artiste anonyme dont le faire rappelle les estampes de Marc-Antoine.

(2) Cette premiere édition ainsi que la seconde de 1570 ont été exécutées, pour le tirage des gravures, à Rome (*Antonii Lafrerii formis*), et pour l'impression, à Venise, chez un autre Français (*in ædibus Petri de Uchino Galli*). Achille Statius, savant Portugais établi à Rome, adressa cette premiere édition au cardinal de Granvelle avec une lettre qui sert de préface et qui est datée de l'année précédente, 1568. Souvent cette premiere collection iconographique est citée comme celle d'Achille Statius. Mais comme on sait que ce savant étoit fort lié avec Fulvius Ursinus, et qu'on voit que plusieurs planches de cet ouvrage sont les mêmes dans la seconde édition qui a pour titre *Imagines ex bibliothecâ Fulvii Ursini*, on a cru, avec une grande probabilité, que ce dernier avoit fourni à Achille Statius les hermès représentant des portraits. Aussi a-t-on indiqué la préface de ce dernier, placée à la tête du recueil des hermès, comme étant faite pour la collection des portraits d'hommes illustres, réunis par Fulvius Ursinus.

(3) Cette seconde édition est la premiere qui soit accompagnée d'un texte.

a eu soin de faire disparoître ces portraits apocryphes; et il a joint des remarques à la plupart des gravures. En même temps qu'il a supprimé les têtes mythologiques et inconnues, il a augmenté le nombre des portraits d'hommes illustres; et au lieu de se borner à les copier d'après des hermès, il a mis à contribution les monuments de toute espece. A la vérité les planches ajoutées dans cette seconde édition, quoiqu'elles soient d'une grande utilité pour l'iconographie, sont bien loin d'atteindre le grand caractere qu'on remarque dans les dessins et les gravures de la premiere[1].

Il a inséré dans cette seconde édition quelques hermès sans tête, mais dont les gaînes présentent le nom d'hommes illustres; et cette insertion l'a engagé à remplacer assez souvent le portrait du personnage par une inscription antique quelconque dans laquelle il croyoit lire le nom de ce même personnage. Il s'est quelquefois trompé dans ces jugements, ainsi que dans ceux qu'il a portés sur quelques médailles et sur quelques pierres gravées[2].

Recueil de J. Faber.

Fulvius Ursinus ayant continué pendant toute sa vie à compléter sa collection de portraits, on prit soin, après sa mort, de la faire connoître par un nouvel ouvrage[3]. C'est celui qu'a publié Jean Faber, ou le Febvre

(1) Au bas du frontispice on voit le monogramme ꟻH, qui désigne Alexandre Mair. Le burin de cet artiste a été souvent employé dans les ouvrages de Marc Velser (voyez *Christ,* Dictionnaire des monogrammes).

(2) Les médailles sur lesquelles il croit voir les effigies de Pollion et de Varron, la pierre gravée de Solon, et d'autres, peuvent servir d'exemples de ces méprises. D'ailleurs Joseph Castalion a remarqué que ce savant n'étoit pas à Rome l'homme qui eût le coup-d'œil le plus sûr pour distinguer l'authenticité des antiques (*Vita Fulvii Ursini,* Rome, 1757, in-8°, p. 9).

(3) Peu d'années après l'édition de son ouvrage, André Thevet, d'Angoulême, cosmographe du roi Henri III, publia en 1584, à Paris, in-folio, un recueil de *Portraits et Vies des hommes illustres grecs, latins, et païens*, qu'il dédia à ce prince. Quoique l'auteur assure que la plupart de ces portraits sont tirés des miniatures qui ornent les anciens manuscrits, il est évident, par le goût des dessins autant que par les altérations qu'il s'est permises dans les portraits

de Bamberg, médecin romain qui a donné une collection d'environ deux cents portraits, la plupart copiés d'après les originaux que Fulvius Ursinus avoit recueillis ou indiqués, et que Théodore Galle avoit dessinés et gravés[1]. Quoique dans cette collection on trouve des sujets mythologiques mêlés avec les portraits des personnages connus par l'histoire; qu'on y ait donné place à des têtes rapportées sur des hermès que Fulvius Ursinus avoit éliminées de la collection; qu'on ait admis parmi les monuments authentiques de l'iconographie ancienne quelques médailles fabriquées par d'habiles falsificateurs[2], et qu'on soit tombé dans plusieurs autres fautes, cette seconde collection est encore, après la premiere, la plus fidèlement dessinée que nous ayons : elle présente aussi un recueil plus complet d'iconographie ancienne, que plusieurs ouvrages faits postérieurement, et qui, par cette raison même, auroient dû être plus corrects, plus soignés, et plus riches.

mêmes du recueil d'Ursinus, que, ni la science des antiquités ni la critique, n'ont présidé à ce choix. Les portraits contenus dans l'ouvrage de Thevet ne présentent par conséquent aucun caractere d'authenticité.

(1) Théodore Galle les avoit publiés sans aucun texte, en 1598, à Anvers. Voici le titre de cette édition, *Illustrium imagines ex antiquis marmoribus, numismatibus, et gemmis expressæ, quæ exstant Romæ, major pars apud Fulvium Ursinum. Theodorus Gallæus delineabat Romæ ex archetypis, incidebat Antuerpiæ*, 1598. Les explications de Jean Lefebvre, ajoutées à la seconde édition de ces gravures, faite à Anvers, avec un *appendix*, ont pour titre, *Joannis Fabri Bambergensis, medici Romani, in imagines illustrium ex bibliothecâ Fulvii Ursini commentarius, etc., Antuerpiæ, ex officinâ Plantinianâ, apud Jo. Moretum*, 1606. L'auteur, qui a dédié cet ouvrage au cardinal Cynthius Aldobrandini, nous apprend, dans la dédicace, que Fulvius Ursinus avoit prié Gaspard Scioppius, homme de lettres assez connu et très lié avec lui, de composer les explications des planches gravées par Galle, mais que la mort d'Ursinus et d'autres occupations ayant empêché Scioppius de se livrer à ce travail, celui-ci en avoit chargé Lefebvre. L'ouvrage de ce dernier, traduit en français par Baudelot, a été réimprimé à Paris en 1710, in-4°.

(2) Par exemple les médailles d'Anacréon, d'Aristippe, et de Cynégire, n° 13, 32, et 51; et dans l'*appendix*, celles d'Aratus de Sicyon et de Cimon. (*Lettres* C et G).

Iconographie de J. A. Canini.

L'Iconographie de Jean-Ange Canini, romain, publiée par son frere[1], est à la vérité recommandable par de belles gravures[2] : mais cet avantage ne peut compenser le manque d'exactitude dans les dessins, et le défaut de choix et de critique dans tout l'ouvrage. Canini étoit un artiste médiocre, et son frere étoit encore moins bon antiquaire. La plus grande utilité qu'on ait tirée de ce recueil, c'est le titre que l'auteur lui a donné, et qui indique très bien cette branche de l'étude des antiquités. La connoissance et la recherche des portraits des hommes illustres a été, depuis cet ouvrage, désignée par le nom d'*Iconographie*[3], et on a réservé celui d'*Iconologie*, qui a presque la même signification, à l'étude et à la recherche des traits et des attributs caractéristiques, propres à faire reconnoître, non les portraits des hommes illustres, mais les figures des personnages mythologiques et allégoriques dont les arts sont obligés très souvent de représenter les images.

Collection de J. P. Bellori.

J. P. Bellori ayant découvert un petit nombre de portraits authentiques qui manquoient aux collections précédentes, publia un nouveau recueil d'iconographie ancienne[4] : mais il ne s'occupa point de compléter sa collection. On y cherche en vain un grand nombre de portraits bien avérés qu'on trouvoit dans les collections précédentes ; et on est étonné de voir, dans ce recueil, des têtes que l'antiquaire, par des motifs erronés ou frivoles, n'a pas fait difficulté d'attribuer à divers personnages illustres.

(1) A Rome, l'an 1669, in-fol., et dédiée à Louis XIV. Ce que dit M. l'abbé Lanzi, *Istoria Pittorica dell' Italia*, t. II, p. 169, que Jean-Ange Canini avoit présenté lui-même son ouvrage au roi de France, ne doit s'entendre que du recueil encore incomplet de ses dessins : ce monarque lui témoigna sa satisfaction en l'honorant d'un riche collier d'or. L'ouvrage de Canini a été réimprimé à Amsterdam, l'an 1731, in-4°, avec une traduction française.

(2) On y distingue celles de Bernard Picard.

(3) Ce mot grec est composé du mot εἰκὼν (*eikôn*), *image*, *portrait*, et du verbe γράφειν (*graphein*), qui souvent signifie *dessiner*, *peindre*. Le mot *iconologie* est composé du même mot *eikôn*, et du verbe λέγειν (*legein*), *discourir*, *raisonner*.

(4) Imprimé à Rome l'an 1685, in-fol.

Recueil de J. Gronovius.

Jacques Gronovius, dans les trois premiers volumes de son *Trésor des Antiquités grecques*[1], a cherché à faire croire qu'il publioit un grand recueil iconographique complet; mais il a mêlé encore plus que ses prédécesseurs les personnages mythologiques avec ceux de l'histoire; et pour ces derniers, non seulement il n'a rien donné de nouveau, mais la mauvaise exécution des gravures a tellement altéré les portraits, qu'ils sont à peine reconnoissables.

Iconographie des empereurs romains.

Dans tous ces recueils on avoit presque entièrement négligé les portraits des empereurs. Ils étoient cependant les plus faciles à reconnoître dans leurs médailles de fabrique romaine, qui sont ordinairement d'un beau travail, et sur lesquelles leurs effigies sont empreintes. Les antiquaires qui ont travaillé sur la numismatique des Césars ont fait graver ces effigies dans plusieurs ouvrages particuliers[2]; mais les dessinateurs modernes ont très rarement saisi le véritable caractere des têtes.

Iconographie des rois.

Vaillant, qui a rendu de si grands services à l'histoire et à la numismatique des rois, s'est aussi occupé de leur iconographie; mais dans ses louables efforts il n'a pu éviter plusieurs défauts, dont les deux plus considérables sont, 1° la confusion des personnages homonymes, qui lui fait souvent attribuer à un prince le portrait d'un autre; 2° l'altération que les traits caractéristiques des figures ont soufferte lorsque le dessinateur a voulu agrandir dans sa copie les petites effigies gravées sur les médailles.

Collections d'antiquités.

Outre ces ouvrages et ces travaux, qui regardent directement l'iconographie ancienne, les éditeurs des grandes collections d'antiques ont tâché aussi de faire avancer cette partie de la science des antiquités. Mais la plupart d'entre eux, plus soigneux de vanter les richesses du cabinet qu'ils avoient entrepris de publier, que d'étendre les connoissances à

(1) Imprimé à Leyde en 1697, in-fol.

(2) On fera mention de ces ouvrages dans la préface à l'*Iconographie romaine*.

l'aide d'une bonne critique, se sont empressés de décorer d'un nom illustre chaque tête qui avoit l'air d'un portrait, sans chercher à justifier par des preuves, ou du moins par des conjectures probables, les dénominations qu'ils appliquoient aux monuments, dénominations qui souvent n'avoient d'autre source que ces médailles apocryphes, fabriquées en trop grand nombre par des artistes italiens du XVI[e] siecle.

C'est ainsi que les noms donnés à des têtes gravées sur des pierres fines du cabinet de France ou de celui de Florence, dans les ouvrages de Mariette et de Gori, sont pour la plupart erronés, ou ne sont étayés d'aucunes preuves. Souvent la pierre gravée qui offre ces figures n'est pas même antique, et a été faite par quelque artiste de la même époque où l'on frappoit tant de médailles fausses.

Cependant les collections de sculpture ont présenté quelques portraits plus certains. Le *Musée Capitolin,* par Bottari[1], contient des têtes inédites et bien constatées de plusieurs hommes illustres, et un grand nombre de portraits de la suite impériale, authentiques, et assez bien dessinés. Toutefois cet ouvrage n'est pas exempt des défauts que nous avons reprochés aux auteurs des collections des pierres gravées, et on y trouve un grand nombre de dénominations arbitraires. Musée Capitolin.

Les antiquaires postérieurs qui ont examiné avec une critique plus sévere les monuments, soit de la numismatique, soit de la gravure en pierres fines, soit de la sculpture, ont à la vérité fourni à l'iconographie quelques portraits jusqu'alors inconnus; mais comme cette partie de la science des antiquités n'étoit pas leur objet principal, ces portraits sont en petit nombre, et pour l'ordinaire assez mal rendus par les dessinateurs, principalement par ceux des médailles, copistes qui ont eu presque toujours la manie de chercher à embellir leurs originaux.

(1) Imprimé à Rome l'an 1750, in-fol. Le premier volume contient les portraits des hommes illustres, le second ceux des empereurs.

Antiquités d'Herculanum.

Trois autres ouvrages, publiés à la fin du dernier siecle ou au commencement de celui-ci, ont rapport à l'iconographie, et je dois les indiquer. L'un est la collection des bronzes antiques trouvés près de Naples dans les fouilles d'Herculanum et des villes voisines[1]. Des bustes en bronze, avec des inscriptions grecques, nous ont fait connoître les portraits authentiques de plusieurs personnages illustres: mais, excepté les monuments qui portent une inscription, les autres ont très rarement fourni aux antiquaires de Naples des conjectures heureuses. Souvent les gravures et les dessins, quoique exécutés avec beaucoup de soin et une grande dépense, n'ont point rendu le caractere des originaux dont ils offrent les copies.

Musée Pio-Clémentin.

La seconde collection est celle des antiques du musée du Vatican, dont j'ai donné les explications; j'ai publié, dans le sixieme volume de cet ouvrage[2], un certain nombre de têtes et de bustes qui sont pour la plupart les portraits d'hommes illustres ou d'empereurs romains. Parmi ces portraits, plusieurs étoient inédits, et sont bien constatés par des inscriptions. Quant à ceux que sur de simples conjectures j'ai attribués à quelques hommes célebres, je dois avertir que, d'après un nouvel examen, j'en ai inséré quelques uns dans l'ouvrage que je publie maintenant, et que j'en ai rejeté quelques autres.

Recueil de M. Mongez.

Enfin je ne dois pas oublier un troisieme ouvrage rédigé par un antiquaire estimable qui m'honore de sa bienveillance. Son travail intéresse l'iconographie, quoiqu'elle ne soit pas le principal objet qu'il s'est proposé. Je veux parler des gravures ajoutées par M. Mongez à son *Dictionnaire d'Antiquités*, faisant partie de l'*Encylopédie méthodique*[3]. Ce

(1) C'est le volume V des *Antiquités d'Herculanum*, qui est le premier des *Bronzes*, imprimé à Naples l'an 1767.

(2) Publié à Rome l'an 1792.

(3) Ce volume a pour titre, *Recueil d'Antiquités*, et il a été publié à Paris l'an 1804: la premiere partie regarde l'iconographie, et la troisieme l'iconologie; la deuxieme, qui a pour sujet les costumes des différents peuples, n'a pas encore paru.

savant n'a réuni qu'environ cent soixante têtes historiques, en y comprenant les portraits imaginaires des personnages qui appartiennent aux temps héroïques : telles que les têtes d'Ulysse, de Priam, de Pergame, etc. Son but principal étoit d'être utile aux artistes, en leur faisant connoître les caracteres et les costumes de différents portraits d'hommes célebres ou de héros : il ne s'est en conséquence occupé qu'à rassembler avec critique les monuments déja publiés par des antiquaires habiles : ainsi son travail, recommandable sous d'autres rapports, n'a pu rien ajouter à la masse des connoissances iconographiques.

Difficultés d'un ouvrage complet sur l'iconographie ancienne.

Ce que nous venons de dire a déja dû faire sentir une partie des difficultés qu'il falloit surmonter pour acquérir des connoissances exactes et étendues dans l'iconographie ancienne. Ces difficultés n'étoient pas les seules : les antiquaires avoient souvent des opinions contradictoires sur le même monument; les effigies attribuées au même personnage ne ressembloient pas l'une à l'autre dans différents ouvrages de l'art. En voyant une médaille, un hermès, une tête antique, on étoit étonné, avec raison, de la prodigieuse différence qui existoit entre les gravures de ces monuments et les monuments mêmes. Le nombre des portraits tirés de médailles fausses, ou de quelques gravures en pierres fines, exécutées par des artistes modernes, inspiroit une juste défiance sur les monuments du même genre, dont on voyoit les dessins dans plusieurs ouvrages : souvent il falloit chercher dans quelque livre peu connu un portrait intéressant qu'on ne trouvoit dans aucune collection iconographique : enfin un grand nombre de portraits bien authentiques de rois et de personnages illustres de l'antiquité étoient inconnus, parcequ'on n'avoit point publié les médailles et les autres monuments de différents genres qui nous les ont conservés.

Occasion de celui-ci.

Malgré ces difficultés, le desir de remplir une lacune dans la science des antiquités m'avoit inspiré depuis long-temps celui de former un

corps complet d'iconographie, dans lequel seroient réunis tous les portraits authentiques des personnages dont l'histoire nous a transmis le nom. D'ailleurs un grand nombre de médailles, inédites ou mal connues, que j'avois remarquées dans plusieurs cabinets, et sur-tout dans celui de la Bibliotheque Impériale, me faisoient envisager comme possible l'exécution de ce vaste projet : mais une pareille entreprise ne pouvoit être faite aux frais d'un simple particulier; et il n'étoit pas facile de se procurer les moyens d'examiner de nouveau et de faire dessiner plusieurs monuments uniques, conservés avec une sorte de jalousie dans les cabinets de divers souverains. La munificence du gouvernement en se chargeant des dépenses nécessaires pour la publication de l'ouvrage, et S. Exc. le Ministre des relations extérieures en interposant ses bons offices auprès de plusieurs cours, pour que les richesses de leurs collections me fussent communiquées, ont fait disparoître les obstacles.

Moyens de l'exécuter.

Mon premier soin, en me chargeant d'un travail si considérable, a été de réunir tous les portraits qui devoient entrer dans ce recueil. Je me suis occupé d'en examiner l'authenticité, de la discuter, de faire un choix entre les différents monuments qui offrent le même portrait; de faire dessiner et graver ceux que j'avois cru devoir préférer, de maniere que le véritable caractere des physionomies ne fût point altéré; enfin de disposer cette grande collection dans un ordre convenable, et de joindre à chaque portrait une courte notice propre à donner une idée juste du personnage, du temps où il a vécu, et de la place qu'il occupe dans l'histoire, soit politique, soit littéraire.

Pour rendre cette immense collection la plus complete qu'il me fût possible, non seulement j'ai mis à contribution tous les ouvrages qui traitent de l'iconographie ancienne, ou qui en éclaircissent quelque partie; mais j'y ai ajouté tout ce qu'une longue étude des monuments

de l'antiquité m'a fait découvrir; et ces nombreuses additions paroissent ici pour la premiere fois.

Quels portraits doivent être l'objet d'une collection pareille.

L'usage dans lequel étoient les anciens de faire sculpter sur leurs tombeaux leurs images accompagnées de leur nom, et de les faire graver sur des pierres fines montées en bagues, en y joignant aussi assez souvent leur nom, m'auroit fourni des moyens faciles de grossir ce recueil d'un grand nombre de portraits d'hommes obscurs et qui n'inspireroient aucun intérêt : mais je n'ai point cru devoir les admettre dans l'iconographie ancienne. Je me suis toutefois écarté de cette regle pour les portraits d'hommes inconnus gravés sur les médailles des villes grecques : j'ai pensé qu'un particulier qui avoit obtenu l'honneur d'avoir son effigie empreinte sur la monnoie de l'état devoit être un homme très considérable, et que sa mémoire nous seroit parvenue si les ouvrages d'un grand nombre d'écrivains grecs et latins n'avoient pas été perdus. Je n'ai point eu le même égard pour les statues municipales. On sait que la plupart des villes de l'empire romain prodiguoient l'honneur de la statue à des citoyens riches ou puissants qui faisoient, ainsi que je l'ai dit plus haut, de grandes dépenses pour leur donner des fêtes et des jeux, ou pour les embellir de quelques édifices publics, qui leur rendoient des services dans la capitale, ou qui aidoient de leur autorité et de leur crédit les citoyens des provinces : j'ai cru que des portraits de ce genre ne pouvoient être regardés comme historiques.

J'ai pensé au contraire que les portraits des rois ou des chefs des nations, dont aucun écrivain ne nous a transmis le nom, appartenoient à l'histoire politique des peuples, et qu'on ne devoit pas les omettre. On doit en effet regarder les monuments de ces princes inconnus comme un supplément à l'histoire; et ils deviennent, sous ce rapport même, un objet digne de curiosité.

Limites de l'ouvrage.

Comme les limites qui séparent l'histoire ancienne de celle du moyen âge ont été différemment posées par divers historiens et par divers anti-

quaires, il falloit fixer un terme chronologique à mes recherches. Je l'ai trouvé dans la nature même de la chose, c'est-à-dire dans l'état et dans l'histoire des arts du dessin. La décadence dont ils furent frappés au IVe siecle de l'ere vulgaire, et particulièrement ceux qui ont pour objet l'imitation de la figure humaine, est si sensible pour quiconque a la plus légere connoissance des monuments des arts, que j'ai cru ne pas devoir étendre ma collection au-delà du milieu de ce siecle; et pour m'arrêter à un point fixe dans l'histoire, j'ai choisi l'époque à laquelle la famille de Constantin-le-Grand s'éteignit avec Julien l'apostat.

Ce terme exclut de mes recherches les portraits qui appartiennent à l'histoire ecclésiastique. On peut croire, à la vérité, que plusieurs des images conservées sur les monuments du christianisme, et qui représentent des personnages antérieurs à cette époque, peuvent avoir été imitées de quelques portraits plus anciens : mais les raisons qui m'ont fait admettre dans cet ouvrage quelques monuments du Ve siecle ne peuvent s'appliquer aux monuments chrétiens. Il est certain, ou du moins très probable, que les portraits des grands hommes ou des grands écrivains profanes ont été exécutés par des artistes qui étoient leurs contemporains : mais cette certitude ou cette probabilité n'existe point pour les portraits des héros de la religion; étrangers à toute ambition et à tout amour de la gloire de ce monde qu'ils méprisoient, ils devoient avoir de la répugnance à se prêter au pinceau ou au ciseau des artistes.

Choix des originaux, et fidélité des copies.

Lorsque j'eus déterminé quels seroient les portraits admis dans l'ouvrage, je travaillai à me procurer des dessins exacts de ces portraits, et à les faire rendre avec fidélité, élégance, et netteté, par la gravure en taille-douce. Toutes les fois que j'ai pu avoir un de ces portraits en ronde-bosse, je l'ai préféré à tout autre, et je l'ai fait graver sous deux vues, pour donner ainsi une idée complete de la physionomie en la présentant de face et de profil. Mais quand, pour reconnoître ce portrait en sculpture, il m'a paru nécessaire de le comparer avec quelque autre monument,

je n'ai pas manqué de faire graver les deux monuments, l'un pour constater l'authenticité du portrait, l'autre pour en mieux développer la physionomie.

Lorsqu'un portrait, comme la plupart de ceux qui nous sont parvenus, n'étoit connu que par les médailles, j'ai fait dessiner ces médailles avec la plus grande exactitude et dans leur véritable dimension, ayant remarqué que le dessinateur qui donne aux traits d'une physionomie une dimension plus forte que celle qu'ils ont sur le monument original, altere très souvent le caractere du portrait. Je me suis seulement permis quelquefois, sur-tout lorsque la médaille très petite étoit d'un beau travail, d'en donner deux dessins, l'un de la même dimension que la médaille, l'autre d'une dimension un peu plus forte et telle que la médaille paroît être en la regardant avec une loupe[1].

Le travail extrêmement fin des pierres gravées ne pouvant que très difficilement être rendu avec la même perfection dans un dessin de la même petitesse, je n'ai pas cru devoir, comme pour les médailles, donner au dessin la dimension exacte de l'original: j'en ai fait graver plusieurs dans une dimension double. Par ce moyen la gravure en taille-douce a pu représenter le travail précieux de la gravure en pierres fines.

Quant aux médailles dessinées dans cet ouvrage, la richesse immense du cabinet de la bibliotheque impériale m'a procuré la facilité de choisir celles qui non seulement sont les mieux conservées, mais qui sont en même temps d'un travail plus soigné, et sur lesquelles l'artiste ancien paroît s'être plus appliqué à rendre la physionomie avec vérité. Tous les dessins de cet ouvrage ont été exécutés d'après les monuments originaux, ou du moins d'après les plâtres ou les empreintes de ces monuments mêmes. Aucun dessin, autant qu'il a été possible, n'a été copié d'après un autre dessin ou d'après une estampe; et dans les trois cents portraits qui

(1) Voyez les portraits d'Alcée, de Sapho, et de Pittacus, aux planches III et XI.

composent l'*Iconographie grecque*, il n'y en a pas douze pour lesquels je me sois écarté de cette regle que je m'étois prescrite.

Pour ce qui concerne les dessinateurs et les graveurs que j'ai employés, l'inspection seule de l'ouvrage suffira pour donner une idée très avantageuse de leur habileté; et je puis dire, sans les flatter, qu'aucune collection de portraits imités de l'antique n'a été exécutée avec autant de soin et de talent que celle-ci : je dois ajouter que l'exactitude des dessinateurs, pour rendre le caractere des physionomies, a été surveillée par moi-même avec la plus grande attention. Lorsque le monument n'existoit point à Paris, je l'ai fait copier sur les lieux par d'habiles artistes dont d'autres artistes ont comparé, à ma demande, les dessins avec l'antique d'après laquelle ils avoient été exécutés; et on a recommencé tous ceux qui ne paroissoient pas rendre le portrait original avec une fidélité parfaite.

Division générale de l'ouvrage en iconographie grecque et iconographie romaine.

La division des antiquités en antiquités grecques et romaines a réglé celle de l'ouvrage. En effet, l'iconographie ancienne est grecque ou romaine; car les antiquités égyptiennes, étrusques, et celles des peuples barbares, ne fournissent aucun portrait bien avéré; et les suites des princes qui ont régné sur quelques peuples de l'Orient nous ont été conservées, à quelques exceptions près, sur des monnoies frappées par des Grecs, et dont la légende est grecque; ainsi on peut, sans blesser la convenance, ranger ces effigies dans l'iconographie grecque.

Subdivisions de chaque iconographie.

Ayant divisé de cette maniere l'iconographie générale, la subdivision de chacune des deux parties se présentoit d'elle-même. Les portraits antiques représentent des hommes célebres ou des princes et des chefs de peuples : ainsi une partie de l'iconographie grecque devoit comprendre les portraits des hommes illustres, soit dans les lettres et les sciences, soit dans la guerre et dans l'administration des républiques; une autre devoit être consacrée aux suites des rois dont les médailles font une des principales richesses des cabinets numismatiques. Pour les hommes illustres, l'ordre chronologique simple offroit des inconvénients : on aime à trouver

dans un recueil comme celui-ci les poëtes avec les poëtes, les guerriers avec les guerriers, les philosophes avec les philosophes. Fulvius Ursinus avoit adopté cet ordre; et on s'en étoit écarté sans raison. J'ai donc distribué les portraits des hommes illustres en différents chapitres, suivant les différents genres de leur illustration, et j'ai suivi dans chaque chapitre l'ordre chronologique entre les personnages. La premiere partie de l'*Iconographie grecque* m'a fourni huit chapitres, dont le premier contient les poëtes; le second, les législateurs et les sages anciens; le troisieme, les hommes d'état et de guerre; le quatrieme, les philosophes; le cinquieme, les historiens; le sixieme, les orateurs, les rhéteurs, les sophistes; le septieme, les médecins et les physiciens; le huitieme, les femmes célebres.

Ordre des chapitres de la premiere partie, qui contient les portraits des hommes illustres.

L'ordre dans lequel ces chapitres sont placés est réglé par celui des temps. Le chapitre des poëtes est le premier, parceque Homere est le personnage le plus ancien de toute l'iconographie; les législateurs occupent le second, parceque Lycurgue est, après Homere, le plus ancien des personnages représentés dans ce recueil. Miltiade étoit le contemporain de Pythagore; ainsi on auroit pu assigner la troisieme place au chapitre des philosophes; mais j'ai cru devoir la donner à celui des hommes d'état et de guerre, par la raison que les sujets qu'il contient appartiennent tous à des temps plus anciens que ceux où ont vécu la plupart des philosophes. Hérodote, moins ancien que Miltiade et que Pythagore, m'a fait assigner le cinquieme chapitre aux historiens; et Lysias, contemporain d'Hérodote, mais bien plus jeune, a dû faire placer les orateurs et les sophistes dans le sixieme. Hippocrate se rapprochoit des temps d'Hérodote et de Lysias; ainsi le septieme chapitre contient les images des médecins; et enfin le huitieme et dernier est consacré aux femmes célebres.

Ordre des chapitres de la seconde partie, qui contient les suites des rois.

Quant à la seconde partie, qui contient les portraits des rois, dont les plus anciens appartiennent à peine au Ve siecle avant l'ere vulgaire, j'ai exposé dans l'ouvrage même la nécessité de ne pas séparer les uns des autres les portraits des princes qui ont régné sur le même pays; ainsi

j'ai disposé leurs suites dans l'ordre géographique adopté par les numismatistes, et qui a répandu tant de lumiere sur la science des médailles, sur la chronologie, et sur l'histoire. La table des chapitres qui contiennent ces suites se trouvera à la tête de l'ouvrage.

Je suivrai la même marche dans la distribution des diverses parties de l'*Iconographie romaine* : la premiere partie comprendra les portraits des hommes illustres, divisés en différents chapitres; la seconde, la suite impériale, où seront rangés les portraits des empereurs, des Césars, et des impératrices.

Dans la préface qui précédera l'*Iconographie romaine* je rendrai un compte exact de la méthode que j'aurai suivie pour fixer l'ordre des chapitres de la premiere partie ; l'ordre chronologique sera le seul que je suivrai dans l'arrangement de la seconde.

Méthode suivie dans la composition des notices et des remarques qui les accompagnent.

J'ai accompagné chaque portrait d'une notice historique sur le personnage qu'il représente, et j'ai tiré cette notice, autant que je l'ai pu, des auteurs anciens, et même des monuments. J'ai puisé dans ces sources un assez grand nombre de détails fort curieux qu'on chercheroit en vain dans les écrivains modernes qui ont traité de l'histoire ou de la biographie ancienne. Au reste, ce n'est pas à moi qu'il appartient de juger combien mes remarques, mes combinaisons, mes conjectures, et les monuments inédits que je publie, peuvent être utiles à l'histoire et à la chronologie.

Je n'ai pas suivi la même méthode dans toutes les notices; je leur ai donné plus ou moins d'étendue, suivant le plus ou le moins de célébrité et d'importance des personnages : je suis entré dans moins de détails sur ceux qui jouent un grand rôle dans l'histoire, parcequ'on trouve ces détails dans un grand nombre de livres; et je me suis attaché de préférence à relever et à détruire les erreurs dans lesquelles sont tombés des écrivains accrédités, soit relativement à la biographie de ces personnages, soit relativement à l'explication des monuments qui les concernent. Quant aux personnages moins connus, j'ai tâché de recueillir le plus grand nombre

de faits qu'il m'a été possible, et particulièrement ceux qui paroissent avoir échappé aux recherches des écrivains modernes.

Pour les uns et pour les autres j'ai cherché à saisir les traits qui peignent leur caractere et qui retracent, pour ainsi dire, leur physionomie morale.

De longues discussions insérées dans le texte auroient rebuté la plupart des lecteurs; d'un autre côté les faits que je rapporte et les époques que j'assigne ne pouvoient être justifiés sans entrer dans des discussions, ou sans en donner des preuves bien évidentes, tirées des écrivains ou des monuments anciens : ainsi je n'ai pu me dispenser de joindre des remarques à mes notices, soit pour y placer les citations des auteurs, les examiner, et les éclaircir, soit pour y discuter quelque point d'histoire, de chronologie, ou de critique.

De l'histoire abrégée de chaque personnage je passe à l'examen et à l'explication du monument qui nous a conservé son portrait. J'ai tâché d'établir l'authenticité de ces portraits sur des faits certains et sur des raisonnements aussi clairs qu'il m'a été possible, et d'éviter les discussions qui ne me paroissoient pas être indispensablement nécessaires. Il eût été aussi fastidieux qu'inutile d'indiquer ou de réfuter tous les ouvrages dans lesquels on trouve des portraits apocryphes. Je me suis borné à relever les erreurs qui, offrant quelque vraisemblance, auroient pu être adoptées par des personnes instruites.

Je ne puis terminer ce que j'avois à dire sur mon travail sans donner un témoignage public de ma reconnoissance à M. Dacier, secrétaire perpétuel de la classe d'histoire et de littérature ancienne de l'Institut, qui, sans autre intérêt que celui des lettres, et avec une bienveillance aussi éclairée que constante et infatigable, a bien voulu revoir mon ouvrage pour en faire disparoître les phrases incorrectes, les locutions défectueuses, et en général les fautes contre la langue, que ne pouvoit guere éviter un homme né en Italie, qui n'en est sorti que depuis un petit nombre d'années, et qui ne s'étoit point exercé auparavant à écrire en françois.

Je dois aussi des remerciements à M. Millin et à M. Gosselin, conservateurs du cabinet des médailles et antiques de la bibliotheque impériale, qui m'ont donné la facilité de visiter, à toute heure et toutes les fois que je l'ai desiré, la précieuse et incomparable collection confiée à leurs soins, et de faire dessiner les monuments que je me proposois de publier dans mon ouvrage.

Quant aux autres savants, antiquaires, et amateurs, qui ont eu la complaisance de m'ouvrir leurs cabinets ou de me communiquer leurs observations, je me ferai un devoir de les nommer toutes les fois que l'occasion s'en présentera, et j'éprouverai la satisfaction la plus vraie à leur offrir ce foible tribut de ma gratitude.

FIN DU DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

TABLE DES CHAPITRES

DE L'ICONOGRAPHIE GRECQUE.

PREMIERE PARTIE, HOMMES ILLUSTRES.

(1) Voyez, dans la seconde partie de cet ouvrage, le *Supplément*, ch. XX, sect. 1, §. 1.

(1) Voyez, dans la seconde partie, le *Supplément*, chap. XX, sect. 1, §§. 2 et 3.

(1) Voyez, dans la seconde partie, le §. 4 du chapitre XX.

SECONDE PARTIE, ROIS.

(1) Voyez le *Supplément*, ch. XX, sect. II, §. I.
(2) Voyez le *Supplément*, ch. XX, sect. II, §. 2.
(3) Voyez le ch. XX, sect. II, §. 3.

(1) Voyez le *Supplément*, chap. XX, sect. II, §. 4.

(1) Voyez le ch. XX, sect. II, §. 5.
(2) Voyez le ch. XX, sect. II, §. 6.
(3) Voyez le ch. XX, sect. II, §. 7.
(4) Voyez le ch. XX, sect. II, §. 8.

ROIS DE JUDÉE.

§. 10. Hérode Agrippa.
§. 11. Hérode, roi de Chalcis[1].

ROIS D'OSRHOENE QUI ONT PORTÉ LE NOM D'ABGARE ET DE MANNUS.

§. 12. Mannus, roi d'Osrhoëne sous Adrien.
§. 13. Abgare, sous Marc-Aurele.
§. 14. Abgare, sous Lucius Vérus.
§. 15. Abgare, sous Commode et Septime-Sévere.
§. 16. Mannus, fils d'Abgare.
§. 17. Abgare, sous Gordien Pie.

Chapitre XV. ROIS DES PARTHES, OU ARSACIDES. Tome III. Page 43

(Planches XLIX et L).

§. 1. Arsace II Tiridate.
§. 2. Arsace V Phraate Ier.
§. 3. Arsace VI Mithridate Ier.
§. 4. Arsace VII Phraate II.
§. 5. Arsace VIII Artaban II.
§. 6. Arsace IX Mithridate II.
§. 7. Arsace XI Sanatrécès.
§. 8. Arsace XII Phraate III.
§. 9. Arsace XIV Orode Ier.
§. 10. Arsace XV Phraate IV.
§. 11. Arsace XVIII Vononès Ier.
§. 12. Arsace XIX Artaban III.
§. 13. Arsace XX Bardane.
§. 14. Arsace XXI Gotarzès.
§. 15. Méherdate.
§. 16. Arsace XXIII Vologese Ier.
§. 17. Arsace XXV Pacorus.
§. 18. Arsace XXVI Chosroès.
§. 19. Arsace XXVII Vologese II.
§. 20. Arsace XXVIII Vologese III.
§. 21. Arsace XXIX Vologese IV.
§. 22. Arsace XXX Vologese V.

(1) Voyez le *Supplément*, ch. XX, sect. II, §. 9.

(1) Voyez le *Supplément*, ch. XX, sect. II, §. 10.

(1) Voyez le *Supplément*, ch. XX, sect. II, §§. 11 et 12.

SECTION II.

SUPPLÉMENT A LA SECONDE PARTIE, QUI CONTIENT LES SUITES DES ROIS.

ICONOGRAPHIE
GRECQUE.

PREMIERE PARTIE.

HOMMES ILLUSTRES.

ICONOGRAPHIE
GRECQUE.

PREMIERE PARTIE.

HOMMES ILLUSTRES DE LA GRECE.

CHAPITRE PREMIER.

POËTES.

§. 1. HOMERE.

L'histoire commence presque toujours par la fable ; ainsi on a placé à la tête de l'Iconographie grecque le portrait idéal de cet homme merveilleux qui a précédé d'un grand nombre de siecles les autres écrivains profanes, comme il les a tous surpassés par la force de son génie. En vain quelques modernes ont voulu révoquer en doute l'assertion de Pline, qui regardoit les portraits

Chap. I. Poëtes. Pl. I.

Chap. I. Poëtes. Pl. I.

d'Homere comme apocryphes[1] : au défaut de toute autre preuve, la diversité des physionomies attribuées à Homere par l'antiquité suffit pour appuyer l'opinion du naturaliste romain, qui aujourd'hui est la seule reçue.

Ce poëte divin, la source de toute littérature ancienne et moderne[2], a fleuri environ dix siecles avant J. C.[3]. Plusieurs villes célebres se disputoient l'honneur de lui avoir donné la naissance; mais il paroît vraisemblable qu'il a vu le jour près de Smyrne[4], et qu'il étoit issu, au moins du côté de sa mere, d'une famille athénienne qui descendoit des premiers fondateurs de cette colonie. Sa vie fut errante comme celle des poëtes de son temps : il visita dans de fréquents voyages les différentes villes des deux continents séparés par la mer Egée, et les îles qui bordent ces continents, composant des hymnes pour les fêtes des dieux, et récitant ses poëmes dans ces assemblées religieuses et solennelles. Ce qu'il y a de plus probable dans les mémoires incertains de ses aventures, c'est qu'il perdit la vue avant la vie,

(1) Pline, Hist. nat., liv. XXXV, §. 2 ; *Quinimo etiam qui non sunt finguntur, pariuntque desideria non traditi vultus, sicut in Homero evenit.* Léon Allatius, Bellori, Fabretti, et Bottari qui les a suivis, paroissent malgré cela vouloir reconnoître, sur les médailles et sur les marbres, des portraits d'Homere, imités de ceux qu'on avoit faits de son vivant (*Tab. Iliac.*, pag. 345 et suiv.) L'opinion de Pline a été soutenue par Spanheim (*de* U. *et* P. *numism.*, t. I, p. 53); par Cuper (*Apothéos. d'Homere*, p. 25, t. II du *Supplément* de Poleni aux *Trésors* de Grevius et de Gronovius); et par la plupart des critiques et des antiquaires.

(2) « Toute la postérité (dit Manilius) « n'a été fertile que de la fécondité d'Ho- « mere ». *Omnis posteritas . . . . unius fœcunda bonis.* (II, v. 9 et 11).

(3) Ce calcul, qui s'appuie sur l'autorité d'Hérodote (II, c. 53), a été discuté et fixé avec autant d'érudition que de sagacité par mon illustre confrere M. Larcher, p. 283 et suiv. du deuxieme volume de sa traduction d'Hérodote, derniere édition de 1802.

(4) Voyez Lami, *Delizie de' dotti e degli eruditi*, t. I, p. 58, 62, et suiv. C'est aussi l'opinion la plus commune des auteurs latins.

qu'il vécut pendant quelque temps à Chio[1], et qu'il mourut assez âgé dans la petite île d'Ios[2].

Quoique les poëtes soient assez naturellement portés à penser que leur renommée ne périra point, il est difficile de croire qu'Homere ait pu se flatter d'obtenir cette gloire immortelle que tous les âges et presque toutes les nations de la terre ont déférée à sa mémoire[3]. Si quelquefois il fut obligé, pendant sa vie, de

(1) Suidas, V. Ομηρος. Homere lui-même, dans son hymne à Apollon, a parlé de sa cécité et de sa demeure à Chio. Je sais qu'on ne veut pas ranger les hymnes d'Homere dans le nombre de ses productions authentiques : mais il me paroît que l'autorité de Thucydide, pour l'authenticité de l'hymne à Apollon, est d'un très grand poids, d'autant plus que les observations opposées par David Ruhnkenius (Ep. crit. 1.) ne prouvent pas le contraire. Cet hymne, dit-il, prouveroit incontestablement qu'Homere étoit né à Chio : or, comme toute l'antiquité n'a pas regardé cette assertion comme démontrée, il s'ensuit que toute l'antiquité ne partageoit pas sur cet hymne l'opinion de Thucydide. Ce raisonnement manque de fondement; l'auteur de l'hymne dit bien que Chio est sa demeure; mais il ne dit nulle part que Chio est sa patrie. Athénée, ajoute J. A. Fabricius (*Bibl. gr.*, lib. II, c. 2, §. IV), a douté de l'auteur de l'hymne à Apollon (lib. I, §. 40, où il en cite quelques vers); les critiques du temps d'Athénée n'adoptoient donc pas sur ce point le jugement de Thucydide. Ce raisonnement, qui pouvoit paroître assez concluant du temps de Fabricius, a perdu toute sa force depuis que Ruhnkenius lui-même a fait voir que l'hymne qui est placé le premier parmi ceux d'Homere est composé de deux hymnes fort différents l'un de l'autre, quoique tous deux en l'honneur de la même divinité. Or les vers rapportés par Thucydide comme étant d'Homere se trouvent à la fin du premier; et ceux qu'Athénée a cités, et dont l'auteur lui paroît incertain, se trouvent dans le second. Cette observation répond aussi à l'autorité des anciens écrivains qui peuvent avoir fait mention de quelques hymnes en l'honneur d'Apollon, attribués à Homere, et dont ils ne reconnoissent pas l'authenticité. Comme il existe plusieurs de ces hymnes, on ne peut assurer que leurs doutes tombent sur celui que Thucydide a reconnu pour authentique (III, §. 104): je me crois donc fondé à suivre l'opinion de cet historien, et à alléguer le témoignage d'Homere lui-même, pour prouver sa cécité, ainsi que son séjour à Chio. D'ailleurs ces deux assertions ne manqueroient pas d'un grand nombre de garants irrécusables. (V. Fabricius, *Bibl. gr.*, lib. II, c. 1, §. 8.)

(2) Nous aurons, à la planche suivante, occasion de parler de cette île, où étoit le tombeau d'Homere.

(3) Les vers de l'hymne d'Homere en l'honneur d'Apollon, où le poëte paroît prédire sa gloire à venir, ne sont dus qu'à

Chap. I. Poëtes. Pl. I.

mendier un asile, en revanche la postérité lui décerna des temples après sa mort[1]. Son génie parut une divinité, et les arts de la Grece, qui avoient donné une physionomie caractéristique à Jupiter, à Minerve, à Apollon, ne se refuserent pas à créer le portrait d'Homere. Mais comme l'imagination des artistes, suivant la diversité de leurs conceptions, donnoit aux figures du même dieu des traits bien dissemblables, il dut en être de même pour les portraits du poëte. Nous allons en présenter plusieurs dont la différence ne peut être équivoque.

Nos 1 et 2.

Le portrait d'Homere, gravé sous les n° 1 et 2 de la Ire planche, est presque le seul connu parmi les modernes[2]. La preuve qu'il appartient au premier des poëtes est tirée de l'inscription et des

une interpolation. Elle n'a pu échapper à la savante critique de Ruhnkenius. Mais l'allégorie la plus ingénieuse sur la gloire de ce poëte a été exprimée par Apollonius de Priene, dans le célebre bas-relief représentant l'apothéose d'Homere. L'Univers et le Temps personnifiés soulevent avec leurs mains les rouleaux de ses poésies, et couronnent le poëte. Voyez les dissertations de Cuper et de Schott, dans le IIe vol. du Supplém. de Polcni aux *Trésors des Antiquités;* et le Ier du *Museo Pio Clementino*, pl. B.

(1) Cicéron, Strabon, Pline et Elien, cités par Fabricius (*Bibl. gr.*, lib. II, c. 1, 5, 7), parlent des temples élevés à Homere par les Smyrnéens et par Ptolémée Philopator. Lucien fait aussi mention d'un autre temple consacré à ce poëte (*Encom. Demosth.*); et nous verrons ci-après que les Argiens lui rendoient des honneurs divins. Homere a été révéré par presque tous les grands hommes de l'antiquité; et c'est un fait à conserver dans l'histoire des lettres, que Lycurgue a été le premier à réunir les différents morceaux des poëmes d'Homere, que Pisistrate a partagé ces soins, et qu'une édition de l'Iliade avoit été préparée par Alexandre-le-Grand. Ce conquérant s'en étoit occupé au milieu de la guerre et de tous les soins qu'exigeoit l'établissement de cet empire immense qui devoit réunir l'Europe à l'Asie. Il daigna devenir dans ce travail le collaborateur d'Anaxandre et de Callisthene, auxquels il fit passer ses remarques (Strabon, liv. XIII, p. 594).

(2) Ce buste, d'un travail excellent, est maintenant au musée Napoléon. Il étoit auparavant au Capitole, et il a été gravé dans le premier volume du Musée Capitolin, pl. 55. Bottari y raconte comment il a été découvert. Voyez aussi la *Notice de la galerie des Antiques du musée Napoléon*, n° 199, édit. de l'an XII—1804.

épigrammes grecques écrites sur la gaîne d'un hermès, qui, avec une tête pareille à celle-ci, étoit conservé dans la collection Farnese. Il est vrai que cette gaîne fut déterrée sans tête; mais bientôt on trouva dans la même fouille une tête antique du même marbre, dont les proportions et les cassures répondoient si parfaitement à celles de l'hermès mutilé, qu'il fut impossible de douter qu'elle ne lui appartînt[1].

La certitude de cette découverte est confirmée par un autre hermès qu'on voit dans le musée du Capitole, et dont la tête, ayant la même physionomie, est ceinte d'un diadême et couverte d'un voile, en signe d'apothéose[2]. Ce costume est absolument le même que celui d'une petite figure sculptée sur un vase antique d'argent trouvé à Herculanum[3], et qu'il est impossible de ne pas reconnoître pour celle d'Homere, aux deux figures allégoriques représentant clairement l'Iliade et l'Odyssée, placées auprès de la figure principale, et qui, comme deux filles immortelles, accompagnent leur pere divinisé[4].

L'artiste qui a imaginé le premier ce portrait d'Homere devoit être profondément pénétré de son sujet: la physionomie qu'il a

(1) Voyez Joh. Fabri, *Imagines illustrium ex Bibliotheca Fulvii Ursini*. Antuerpiæ, 1606; Plantin, in-4°, à la page 46: cette assertion de J. Faber est confirmée par l'inspection du monument original, qui est maintenant à Naples. Le même auteur cite aussi une petite statue d'Homere avec inscription; elle offroit le même portrait, et avoit le même bandeau autour de la tête.

(2) Ce buste intéressant et curieux n'a pas encore été publié.

(3) Il en a paru une belle gravure dans les *figures d'Homere par M. Tischbein*, 1er cahier, pl. 3. La tête voilée en signe d'apothéose se voit aussi dans les portraits des impératrices après leur consécration, et plus tard dans ceux des empereurs romains.

(4) Καὶ τάσδ' ἀντιθέῳ ψυχῇ γεννήσαο κούρας.

Un poëte anonyme, dans les *Analecta* de Brunck, *Adesp.*, 491. Antiphile de Byzance ne balance pas à augmenter de ces deux filles d'Homere le nombre des Muses (*Ibid.*, ep. II).

Chap. I. Poëtes. Pl. I.

composée inspire l'admiration; elle nous paroît porter l'empreinte du génie[1]. Cette tête est plus souvent répétée dans la sculpture ancienne que les suivantes. Il est vraisemblable que les Romains l'avoient empruntée d'un original qui existoit dans la Grece, où l'on connoissoit des portraits d'Homere d'une antiquité assez reculée, tels que celui dédié par Smicythus à Olympie[2]. La ville d'Argos avoit aussi honoré le poëte d'une statue en bronze[3].

Le mouvement de la tête jetée en arriere sur les épaules[4], et le froncement de la peau autour des yeux, paroissent indiquer la cécité dont cet homme extraordinaire avoit été frappé. Le cordon ou *strophium* qui lui ceint la tête est un ornement donné par les artistes grecs aux têtes des dieux et des héros[5].

N° 3 et 4. On voit sous les n° 3 et 4 la face et le profil d'un autre hermès. J'ai découvert ce second portrait d'Homere par la parfaite ressemblance de ses traits, de sa barbe, et même des accessoires,

(1) On peut voir à ce sujet les rêves du bon Lavater, *Essais de Physiognomonie*, IIe part., 15e frag., p. 343.

(2) Pausanias (V, 26): Smicythus ou Micythus, qui avoit dédié cette statue à Olympie, vivoit plus de 473 ans avant J.-C. Voyez M. Larcher, *Tables chronologiques*, au tome VII de son Hérodote. La statue en question étoit l'ouvrage de Dionysius d'Argos. On voyoit aussi à Delphes une petite statue d'Homere, en bronze, placée dans le portique du temple (Pausanias, X, 24).

(3) L'auteur de la *Contestation d'Homere et d'Hésiode* nous a conservé l'épigramme qu'on lisoit au-dessous de cette statue, et il fait aussi mention des honneurs divins accordés à Homere par les Argiens, en reconnoissance de ce que le poëte avoit parlé honorablement de leurs ancêtres. Il est à croire que le portrait d'Homere ne différoit pas dans cette statue de celui qui étoit à Olympie, puisque ce dernier étoit aussi l'ouvrage d'un Argien.

(4) Ce mouvement est encore mieux marqué dans un buste du musée Capitolin (tom. I, pl. 54).

(5) Platon lui-même, en exilant les poëtes de sa république, ne leur refuse pas l'honneur de les couronner auparavant d'un bandeau de laine (*de Rep.*, L. III.).

avec celui qu'on voit sur les médailles d'Amastris[1]. Comme cette ville de la Paphlagonie étoit vraisemblablement une colonie de Smyrne[2], on ne doit pas douter que ce portrait, qui est absolument le même sur plusieurs coins différents, ne soit celui que les Amastriens avoient reçu de leur mere-patrie, qui étoit aussi la patrie d'Homere. L'*Homeréum*, ou le temple consacré à sa mémoire, élevé près de Smyrne, avoit peut-être fourni, dans la statue qu'on y vénéroit, ce prototype au sculpteur de notre buste, ainsi qu'au graveur de la médaille qui l'a fait reconnoître.

Cette physionomie offre quelque chose de plus majestueux et de plus divin que la précédente; mais elle annonce moins de chaleur. Le premier portrait nous donne l'idée d'une imagination plus vive et plus ardente : le second est cependant moins

(1) Cet hermès existe à Rome dans la collection du Capitole, où il porte mal-à-propos le nom d'Apollonius de Tyane. Il est gravé dans le tome I du musée Capitolin, à la planche 53; la planche 52 offre un autre buste avec le même portrait.

(2) Il est vrai, comme Spanheim l'a observé, qu'aucune autorité ne prouve que les Amastriens de la Paphlagonie étoient Ioniens ou Smyrnéens d'origine; mais on peut répondre à cela, 1° que, suivant le témoignage de Strabon (VII, p. 299), plusieurs colonies ioniennes s'étoient établies sur le même rivage méridional du Pont-Euxin, où étoit l'ancienne ville de Sesamus, qui, changeant de nom, s'appela Amastris; et que d'après ce fait, qu'on ne peut contester, il devient très probable qu'Amastris étoit du nombre de ces colonies; 2° que cette probabilité augmente par la découverte d'une autre médaille de la même ville, portant au revers l'image du fleuve Melès, qui coule près de Smyrne. En effet les fleuves dont le nom ou l'image se trouve sur les médailles des villes grecques, sont toujours ceux du pays des peuples qui les habitent: or la riviere qui coule près d'Amastris est le Parthenius, et non pas le Melès; donc si le Melès a été gravé de préférence sur les médailles des Amastriens, c'est parcequ'il baignoit leur ancienne patrie. Il paroît en général que les villes de ce rivage rendoient une espece de culte aux fleuves qui arrosoient leur patrie primitive. La figure du Xanthus troyen, qui se voit sur les médailles de Germanicopolis, autre ville de la Paphlagonie, n'a probablement d'autre motif que l'origine phrygienne de ses habitants.

Chap. I. Poëtes. Pl. I.

âgé. Les descriptions que des écrivains grecs du Bas-Empire nous ont laissées d'une statue d'Homere en bronze, placée à Constantinople, se rapportent, dans presque tous les détails, à la figure de ce second hermès[1].

Les collections d'antiques renferment des têtes pareilles à celle-ci; mais elles sont en moindre nombre que celles qui ressemblent au portrait gravé sous les nº 1 et 2.

Nº 5.

La médaille d'Amastris, dessinée sous le nº 5, fournit la preuve de la vérité du portrait d'Homere gravé sous les nº 3 et 4[2]. Le

(1) Christodore et Cedrenus nous donnent des détails assez minutieux sur le portrait d'Homere, en bronze, qui étoit plaeé dans les thermes de Zeuxippe, et qui fut détruit par un ineendie. Son visage étoit celui d'un vieillard, mais il avoit un air aimable; ses eheveux, un peu elair-semés sur les deux eôtés du front, n'étoient ni très eourts, ni frisés; ils retomboient derriere les oreilles; sa barbe se divisoit en deux, elle n'étoit point pointue; ses joues étoient tant soit peu ereuses et ridées, ses soureils saillants, son nez bien proportionné. Pour ee qui a rapport à ses yeux, Christodore paroît avoir pris pour une marque de eécité l'omission de la prunelle, omission familiere aux artistes anciens; ear il ajoute, il n'a pas l'air d'être aveugle. Cedrenus, qui déerivoit la statue après qu'elle avoit été détruite, a reneheri sur son prédéeesseur, et nous l'a peinte avee les yeux fermés, eireonstanee qui est en eontradietion avec les paroles de Christodore:

Εἴκτο μὲν ἀνδρὶ νοῆσαι
Γεραλέῳ, τὸ δὲ γῆρας ἔην γλυκύ...
Αὐχένι μὲν κύπτοντι γέρων ἐπεσύρετο βότρυς
Χαίτης, εἰσοπίσω πεφορημένος· ἀμφὶ δ' ἀκουὰς
Πλαζόμενος κεχάλαστο· κάτω δ' εὐρύνετο πώγων
Αμφιταθεὶς, μαλακὸς δὲ καὶ εὔτροχος, οὐδὲ γὰρ ἦεν
Οξυτενὴς ἀλλ' εὐρὺς ἐπέπτατο...
Γυμνὸν δ' εἶχε μέτωπον...
. . . ἀμφὶ δ' ἄρ' ὀφρῦς
Αμφοτέρας προβλῆτας.
. . . Φαέων γὰρ ἐρημάδες ἦσαν ὀπωπαί.
Αλλ' οὐκ ἦν ἀλαῷ ἐναλίγκιος ἀνδρὶ νοῆσαι.
Δοιαὶ μὲν ποτὶ βαιὸν ἐκοιλαίνοντο παρειαὶ
Γήραϊ ῥικνήεντι κατάσχετοι.

Christ. in Analect. Brunckii, t. II, p. 467.

Πώγων αὐτῷ ἁπλῶς καθεῖτο, θρὶξ τε ἐπὶ τῆς κεφαλῆς ὁμοία, ἐν τοῖς ἑκατέρωθεν τοῦ βρέγματος ἀραιουμένη... ῥὶς μὲν ἦν ἔχουσα μετρίως πρὸς ἅπαντα. ὄμματα δὲ συνημμένα τοῖν βλεφαροῖν (Cedrenus, *Synopsis histor.*)

(2) Cette médaille a été dessinée sur l'original, qui est au eabinet de la bibliotheque impériale. Cette ineomparable eolleetion en possede une autre un peu moins bien eonservée du eôté de la tête, mais avee le fleuve Melès au revers. On sait que le dieu de ee fleuve passoit, suivant une tradition vulgaire, pour le véritable pere du poëte.

revers représente Rome victorieuse. Les villes de la Grece et de l'Asie, qui du temps des empereurs romains avoient la permission de fabriquer des monnoies de bronze, ont usé bien souvent de ce privilege pour renouveler la mémoire des grands hommes leurs compatriotes. Cet usage est devenu pour nous une des sources les plus pures de l'Iconographie ancienne. La médaille que nous présentons peut être attribuée au siecle des Antonins. La légende de la tête offre le nom d'Homere, OMHPOC; celle du revers, ΑΜΑΣΤΡΙΑΝΩΝ, *des Amastriens,* indique la ville qui a fait frapper la médaille.

Ios contestoit à Smyrne l'honneur d'avoir donné le jour à Homere. Smyrne ne paroît pas avoir disputé à Ios le tombeau du pere de la poésie. Cette île de la mer Carpathienne est l'une des moins considérables parmi les Sporades : aussi n'a-t-elle pas oublié ce titre de gloire dans ses médailles, dont la plupart nous présentent le portrait d'Homere [1].

Celui du n° 1 tient encore plus de l'Homere des Smyrnéens que du portrait dessiné sous les n° 1 et 2 de la planche Ire. Il y a cependant des différences bien sensibles; mais elles sont telles qu'on peut les attribuer à la médiocrité du travail, et à la maniere de l'artiste. La tête d'Homere, sculptée par Apollonius de Priene sur le bas-relief qui représente l'apothéose du poëte épique, a peut-être plus de ressemblance avec ce profil qu'avec toute autre image de ce grand homme [2]. A peine pourroit-on douter du sujet de ce type, quand même le nom d'Homere que nous lirons sur

(1) Voyez ce que le savant Eckhel a observé sur les médailles d'Ios (D. N. t. II, p. 329).

(2) Nous avons déja cité ce monument singulier dans la remarque (30, p. 51).

Chap. I. Poëtes. Pl. II.

la médaille suivante ne leveroit pas toute difficulté à cet égard. Le revers a pour légende le mot ΙΗΤΩΝ, *des Iétiens :* le type est Minerve armée en attitude de combat, et lançant un javelot[1]; le petit palmier placé aux pieds de la déesse est le symbole de l'île d'Ios, qui autrefois avoit porté le nom de *Phœnicé,* signifiant en grec un palmier[2].

N° 2. Le n° 2 offre un second portrait d'Homere frappé aussi dans l'île d'Ios[3] : ici la légende le fait connoître, ΟΜΗΡΟϹ, *Homere.* Le favori des muses a la tête ceinte d'un bandeau, comme dans toutes les images que nous venons d'en donner : mais dans celle-ci on s'est encore éloigné davantage du prototype smyrnéen; la barbe est plus longue; elle n'est pas aussi sensiblement divisée en deux touffes, comme dans le n° 3 de la planche Ire. Cette tête, telle qu'elle est ici, paroît avoir été, à son tour, l'original des portraits d'Homere connus à Rome dans les siecles suivants.

La figure de Minerve, gravée sur le revers, est d'une expression tranquille; elle paroît accepter des sacrifices, indiqués par le petit autel et par la patere qu'on voit dans la main droite de la déesse, armée d'ailleurs, et appuyée de la gauche sur sa pique. Sa légende est la même que dans le n° 1.

N° 3 et 4. Ce médaillon avec le suivant sont du genre des *contorniates,* c'est-à-dire des médaillons frappés dans le courant des IVe et Ve

(1) Le type de Minerve ne signifie probablement ici que l'origine ionienne, c'est-à-dire, athénienne, des habitants de cette île. Il y auroit plus d'affectation que de vérité à expliquer ce type par les vers de Christodore, qui reconnoît dans Minerve la divinité par laquelle Homere fut inspiré (*Analecta Brunck.*, t. II, p. 368).

(2) Pline, l. IV, §. 23. Cet accessoire distingue la médaille de bronze que nous publions des médailles déja connues. Elle est au cabinet impérial.

(3) Cette médaille est tirée de la même collection.

siecles de l'ere vulgaire, et distribués à Rome à l'occasion des jeux du cirque[1]. Quoique exécutés dans un âge de décadence, il ne faut pas croire que ces portraits n'aient eu d'autre source que le caprice du graveur. La ressemblance qu'on découvre dans les têtes d'Homere, gravées sur différents *contorniates*, prouve au contraire qu'elles ont été tirées d'un original connu et commun; et j'observe que l'Homere sculpté sur le beau sarcophage du musée Napoléon, désigné sous la dénomination du sarcophage des Muses, offre les mêmes traits; ils paroissent imités avec quelque altération de la médaille d'Ios, dessinée sous le n° 2.

Le médaillon du n° 3 porte du côté de la tête le nom OMHPOC, *Homere*, correctement écrit; l'autre du n° 4 a ωMHPOC, avec un ω, faute d'orthographe très fréquente sur ce genre de médailles.

Le type des revers n'a rien de commun avec le portrait; ils sont tous deux sans légende: le premier offre le spectacle de la chasse au sanglier, telle qu'on la voit sur des *contorniates* de Néron; le second représente l'apothéose d'un empereur et de son épouse. On connoît des *contorniates* avec le même type au revers d'une tête d'Auguste[2].

(1) Ces deux *contorniates* appartiennent au cabinet impérial, ainsi que toutes les autres médailles que nous donnerons dans le cours de cet ouvrage, sans faire mention du cabinet qui les possede. L'aigle d'argent incrusté sur le médaillon du n° 4 indique la collection où il se trouvoit auparavant: c'étoit celle des Gonzaga, souverains de Mantoue (*Liebe, Gotha numaria*, p. 29). J. Pelli, dans le *Saggio istorico della galleria di Firenze*, vol. I, p. 268, et suiv., a démontré, par des raisons tirées de la chronologie, que le marquis Maffei se trompe lorsqu'il prétend (*Verona illustrata*, partie III, page 203, fol.) que cet aigle est celui de la maison d'Este, et que les médailles qui portent cette marque ont appartenu au cabinet du duc de Modene.

(2) Schott a parlé d'un médaillon tout-à-fait semblable existant dans le cabinet de

Chap. I.
Poëtes.
Pl. II.

§. 2. ARCHILOQUE.

N° 5 et 6.

Homere avoit vécu plus de deux siecles avant la fondation de Rome; Archiloque fut contemporain de Romulus. Hésiode et d'autres poëtes moins connus avoient pu disputer à Homere l'ancienneté; mais il étoit réservé au seul Archiloque de partager avec lui le premier rang, et d'atteindre au plus haut degré de la gloire poétique. Les taches même de son caractere moral, qui passerent jusque dans ses ouvrages, ne purent nuire à sa réputation littéraire, ni lui dérober ce tribut d'admiration que lui payerent après sa mort les hommes et les dieux.

Né à Paros d'une mere esclave, il suivit son pere Télésiclès dans l'établissement de la colonie Parienne, à l'île de Thasos, l'an 720 avant notre ere[1]. Son esprit inquiet et turbulent l'obligea souvent à changer de pays, et ne lui permit d'être heureux nulle part: sa méchanceté étoit telle qu'il força, par la virulence de ses vers, Lycambe, qui l'avoit refusé pour gendre, et sa fille qu'il vouloit épouser, à se donner la mort; il ne put pas même, dans

Brandebourg. Il en donne le dessin dans son *Apotheosis Homeri* (page 255 du vol. II du *Suppl.* de Poleni); et il observe que ce médaillon est faux, et que le coin exécuté par le *Padovano* étoit connu: peut-être a-t-il raison; mais le *Padovano* copioit les médailles antiques. D'ailleurs notre médaillon n'est pas exposé à la même censure; le premier coup-d'œil suffit au connoisseur pour s'en assurer; il prouve même que Schott étoit dans l'erreur quand il a pensé que, par le défaut de rapport entre ce type et la tête d'Homere, un pareil médaillon ne pouvoit pas exister; et que c'est par méprise qu'on avoit adapté ce revers, propre aux médailles d'Auguste, à la médaille de notre poëte. Schott n'avoit pas observé que presque tous les *contorniates* nous fournissent des exemples de disparates semblables entre la tête et le revers.

(1) M. Larcher a fourni de nouvelles preuves de ce point chronologique dans le VII[e] volume de son Hérodote, pag. 556 et 599.

ses écrits mordants, épargner sa propre personne: tout le monde étoit révolté des expressions et des images plus que licencieuses qui souilloient sa plume.

Quoiqu'il nous ait conservé lui-même dans ses poésies un exemple de sa lâcheté, en avouant qu'il avoit abandonné son bouclier dans une bataille contre les Thraces, il n'étoit cependant pas toujours lâche: il mourut sur le champ d'honneur; et la Pythie refusa l'entrée du temple de Delphes au guerrier qui l'avoit tué dans le combat, quoiqu'il n'eût fait qu'user dans cette action du droit que donne la guerre contre un ennemi sous les armes[1].

Homere avoit inventé l'épopée: Archiloque a été regardé par l'antiquité comme le créateur de presque tous les autres genres de poésie: il a été le pere de la poésie lyrique, de la poésie satirique, de l'apologue, et de l'élégie.

Il n'a pas, à la vérité, été l'inventeur de la poésie dramatique; cependant il en a été regardé comme la premiere source, pour avoir inventé le vers iambique, employé ensuite dans toutes les pieces de théâtre[2]; pour avoir, dans ses libelles, indiqué le che-

(1) Les académiciens Sevin et Burette, dans le tom. X des Mémoires de l'Acad. des inscript. et belles-lettres, pag. 36 et 239; Bayle, à l'article *Archiloque;* et J. A. Fabricius, B. Gr., liv. II, c. 15, §. 16, fournissent, avec beaucoup d'érudition et de critique, les preuves de tout ce que je viens d'avancer. Je ne partage cependant pas l'opinion de Sevin, qui regarde la médisance et les calomnies d'Archiloque comme une des causes de la perte de ses ouvrages. L'académicien sans doute n'avoit pas réfléchi que les poésies d'Archiloque ont continué à être lues par les anciens huit à dix siecles après sa mort; et que par conséquent, à l'époque où elles ont commencé à disparoître, il n'y avoit plus personne d'intéressé à la mémoire des noms que notre poëte avoit flétris.

(2) Il est maintenant hors de doute que le Margitès d'Homere, écrit en vers iambiques, étoit un ouvrage apocryphe, et supposé à la place du véritable, déja perdu à une époque très reculée, et qui n'étoit pas écrit dans ce genre de vers. Voyez les notes de E. Wassenbergh sur la vie d'Homere, imprimées à Franeker, avec les deux premiers livres de l'Iliade, en 1783. On a donc eu tort de révoquer en doute les droits d'Archiloque à une telle invention.

Chap. I. Poëtes. Pl. II.

min, et pressenti le genre de la comédie ; et pour avoir enfin, par ses découvertes et par ses créations musicales, perfectionné les chœurs, objet principal du théâtre des Grecs, et autour duquel toutes leurs inventions dramatiques se rattachoient.

N° 5.

J'ai cru devoir reconnoître le portrait d'Archiloque dans l'hermès à deux faces, n° 5, par les motifs que je vais exposer[1].

Les anciens ont fait usage de ces doubles hermès, pour réunir les portraits des hommes célebres qu'une patrie commune, la ressemblance de la doctrine, ou le même genre de talents réunissoient déja dans l'histoire des lettres, et dans l'opinion générale. C'est ainsi qu'Euripide et Solon, nés dans l'île de Salamine, ont été réunis dans un même hermès[2]; il en a été ainsi d'Epicure avec Métrodore, son ami et son disciple; d'Hérodote avec Thucydide, son imitateur et son rival; de Bias et de Thalès, ioniens tous deux, et comptés parmi les sept sages de la Grece.

Qui pourrions-nous juger digne d'aller de pair avec Homere, si ce n'est Archiloque ? Cicéron, Quintilien, Velleius Paterculus, Valere Maxime, parmi les Latins; Héraclide de Pont, Aristophane de Byzance, Dion Chrysostome, Philostrate, Longin, parmi les Grecs, ont réuni Archiloque avec Homere dans leurs écrits, dans leurs éloges, dans leurs jugements[3]. Enfin le culte

(1) J'ai produit autrefois ces conjectures dans ma description du Musée Pio-Clémentin, tome VI, pl. 20.

(2) *Museo Pio Clem.*, t. VI, p. 79.

(3) Velleius a observé qu'Homere et Archiloque sont les seuls parmi les poëtes qui aient atteint le souverain degré de perfection dans le genre dont ils étoient les inventeurs. Suivant Dion Chrysostome, ce sont les deux auteurs auxquels on n'ose en comparer aucun autre. Archiloque, suivant l'avis de Valere Maxime, est le plus près du plus grand des poëtes, s'il ne l'est pas lui-même, *Summus aut certe summo proximus* (VI, 3.) Suivant Synesius, il est le plus parfait des poëtes, κάλλιστος ποιητῶν (*de laud. calvit.*) Les rhapsodes ont chanté ses poésies, après sa mort, comme celles

héroïque rendu à ces favoris d'Apollon les réunissoit tous les ans dans la même solennité[1].

Cette derniere circonstance, qu'on a déja relevée pour expliquer la réunion des deux portraits d'Epicure et de Métrodore, dont la commémoration étoit aussi, comme nous le verrons, célébrée au même jour, paroît donner beaucoup de vraisemblance à la conjecture qui me fait reconnoître Archiloque dans ce portrait.

Ce marbre, déterré à Rome sur le mont Célius, a été restauré et placé dans le muséum du Vatican. La tête d'Homere avoit plus souffert que l'autre; cependant on peut y reconnoître assez clairement la physionomie de ce poëte, telle que nous l'avons donnée aux n° 1 et 2 de la planche Ire. La tête d'Archiloque est mieux conservée; mais l'extrémité du nez est moderne. Cette physionomie n'est pas celle d'un homme ordinaire : son profil paroît annoncer de la hardiesse, peut-être de l'impudence[2]. Dans la face on peut observer un certain relâchement des parties qui avoisinent les yeux, caractere que les anciens physiognomonistes ont donné au médisant[3].

d'Homere : les grammairiens qui ont éclairci par leurs critiques les poëmes d'Homere ont pris le même soin pour les ouvrages d'Archiloque, etc. Voyez les ouvrages cités à la note (9), *Museo Pio Clem.*, t. VI, p. 33.

(1) Antipater de Thessalonique, dans une épigramme de l'Anthologie (XLV dans les *Analecta*), nous a conservé la notice de cet usage, déja relevé par l'illustre Barthélemy (*Anacharsis*, ch. 76); mais nous ignorons quel étoit le jour consacré par la Grece à la mémoire de ces deux grands génies. V. aussi Lucien, *Demosth. Encom.*

(2) Adamantius, dans son *Traité de la Physionomie*, l. II, c. 35, compte parmi les caracteres de l'impudence les yeux levés qui vous regardent en face, ἄντιον ὁρῶν : c'est l'idée que donne le profil n° 5.

(3) Le même sophiste (liv. 2, ch. 42), Ὁ δὲ εἴρων καὶ πολίμβουλος τὰ ἀμφὶ τοὺς ὀφθαλμοὺς λαγαρὰ ἐχέτω : « Le moqueur et le contrariant doivent avoir les parties qui approchent les yeux, relâchées ». C'est ce qu'on peut vérifier sur le n° 6. On ne doit pas être étonné si l'on ne trouve pas les mêmes expressions dans la traduction

Chap. I. Poëtes. Pl. II.

Quant à l'existence du portrait d'Archiloque chez les anciens, plus de quatre siecles après sa mort, elle est bien constatée par une épigramme de Théocrite[1], composée exprès pour être inscrite au-dessous d'une image du poëte Parien. Puisque ce portrait étoit connu sous les successeurs d'Alexandre, il a pu très aisément passer chez les Romains, dès que ces conquérants du monde eurent pris du goût pour les arts et pour la littérature de la Grece.

§. 3. TYRTÉE.

Pl. III.

Postérieur à Archiloque d'une génération, Tyrtée fut contemporain de Numa; il florissoit environ sept cents ans avant l'ere chrétienne[2]. Cependant son origine n'est pas aussi certaine que celle d'Archiloque; et le récit de ses aventures est obscurci par des fables[3]. L'opinion commune le fait naître dans l'Attique; mais, suivant l'observation de Strabon, le témoignage de Tyrtée lui-même paroissoit s'opposer à cette tradition[4]. Je pense qu'on

française d'Adamantius, imprimée dernièrement à Paris. Le traducteur s'est très peu attaché à rendre les mots de son original. D'ailleurs je n'insisterai sur ces rapprochements physiognomoniques, tirés de l'antiquité, qu'autant qu'il est nécessaire pour faire voir jusqu'à quel point ces observations pourroient être appuyées sur des faits.

(1) C'est la XVIIIe dans les *Analecta.*

(2) L'époque de Tyrtée est assurée par celle de la seconde guerre de Messénie, qui eut lieu 680 ans environ avant J.-C. Voyez Corsini, *Fasti Attici*, III, p. 32; et la *Table chronologique* de M. Larcher.

(3) Telles paroissent être toutes ces traditions vulgaires que Pausanias a rapportées dans ses *Messéniques,* IV, c. 16: car il n'y a aucune vraisemblance que les Lacédémoniens, ayant leur roi, fussent allés chercher à Athenes, sur la foi d'un oracle, un chef pour leurs armées; que les Athéniens leur eussent envoyé un homme aliéné et boiteux, et que ceux-ci n'eussent eu aucune répugnance à le suivre.

(4) Livre VIII, p. 362. La correction proposée par Sevin, tom. VIII des *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, p. 71, pour diminuer la force de ce témoignage allégué par Strabon, peche non seulement contre les regles

peut concilier ces deux opinions, en supposant que le poëte, établi à Athenes, appartenoit par son origine à une famille dorienne. La seconde guerre de Messene fut l'occasion qui rappela Tyrtée vers les Lacédémoniens, descendants comme lui des Doriens; et ils en tirerent un grand avantage. Si son corps étoit défectueux, son ame brûlante exhaloit dans ses poésies un enthousiasme guerrier qui rallumoit le courage dans tous les cœurs[1]. Il commanda des corps particuliers de l'armée lacédémonienne, qu'il excitoit au combat par ses chants : Ira fut prise, et la Messénie subjuguée pour la seconde fois. Chap. I. Poëtes. Pl. III.

Les poésies de Tyrtée devinrent dans les siecles suivants les principaux chants guerriers des Spartiates. De longs fragments de ses élégies, conservés jusqu'à nos jours, respirent l'héroïsme militaire assaisonné d'une mâle harmonie et d'une antique simplicité[2].

Cette pierre gravée, de la collection de M. Vanhorn, étoit encore inédite : le sujet qui y est représenté rend ce morceau absolument unique. N° 1.

On y voit un héros sans barbe, suivant le costume des Spartiates avant Lycurgue, attesté par les monuments de leurs colonies italiques : il tient sa pique de la main droite, le bras gauche

de la bonne critique, mais aussi contre celles de la prosodie, comme l'a justement observé M. Siebenkees.

(1) Les autorités qui prouvent tout ce que j'avance sur la vie de Tyrtée se trouvent en abondance dans le mémoire de l'abbé Sevin, cité ci-dessus, et dans les deux dissertations de Klotz, qui accompagnent l'édition des fragments de Tyrtée, soignée par ce critique à Altenbourg, 1767.

(2) Je ne sais si aucune traduction poétique de ces élégies peut être comparée à la version italienne qui a été publiée à Paris, chez Treuttel et Würtz, 1801, in-8°, par M. Louis Lamberti, bibliothécaire de l'université de Brera, à Milan, docte littérateur auquel les deux langues sont également familieres.

Chap. I.
Poëtes.
Pl. III.

est couvert d'un grand bouclier : il est debout, et sans autre vêtement qu'un petit manteau qui enveloppe une partie de ses bras. On peut attribuer aux arts d'un siecle très reculé les proportions lourdes de cette figure. Peut-être a-t-on voulu faire allusion à la conformation imparfaite du poëte guerrier; peut-être la tradition qui lui attribue ce défaut n'avoit-elle d'autre fondement que des images de Tyrtée très anciennes, comme celle-ci, et tracées par les arts du dessin encore dans l'enfance.

L'épigraphe qu'on lit dans le champ de la cornaline est en deux lignes, et va de droite à gauche, à la maniere orientale; elle présente le nom de Tyrtée écrit ainsi :

TΔNΛ ЄA   TRVT ЄA

Turtaë est l'orthographe usitée dans cette ancienne langue des Grecs italiotes, pour exprimer le nom de *Tyrtæus*, Τυρτᾶιος[1], Τυρτάος; comme *Parthanapaë* exprime, sur une pierre du même style, le nom du héros *Parthenopæus*[2].

Les pierres gravées, ouvrages des arts primitifs, avec des épigraphes du même genre de la nôtre, se trouvent le plus souvent dans la Calabre et aux environs de Tarente[3]. Les habitants de

(1) Grégoire de Corinthe, *de Dialectis*, §. 19 de la dialecte éolienne, donne pour exemple de ce changement Ἀλκάος, *Alcaüs*; pour Ἀλκαῖος, *Alcæus*.

(2) On peut voir ce que M. Lanzi a remarqué sur cette antique, passée du cabinet de Stosch dans celui de Berlin, pages 242 et 244, tome I, et 146, tome II de son ouvrage intitulé *Saggio di lingua Etrusca*, où il cite tous les antiquaires qui ont écrit avant lui sur cette pierre.

(3) Ce fait, que M. Lanzi paroît avoir ignoré, n'est pas moins avéré pour cela : M. Carelli, à Naples, possesseur d'une collection précieuse de scarabées du même genre, me l'a confirmé il n'y a pas longtemps par son témoignage, et par celui de M. Capece Latro, archevêque de Tarente.

cette ville, colonie de Sparte, ont dû conserver et chérir la mémoire de Tyrtée, d'un poëte qui avoit tant contribué à la gloire de leur mere patrie dans la guerre, à son bonheur dans la paix, et dont les productions poétiques étoient regardées comme des sources intarissables où la jeunesse guerriere alloit puiser l'instruction et le courage.

§. 4. ALCÉE.

Né à Mytilene, dans l'île de Lesbos, six siecles avant l'ere chrétienne[1], Alcée égala presque la réputation d'Archiloque, avec lequel il a ce trait de ressemblance, d'avoir perdu son bouclier dans un combat, et d'en faire l'aveu dans ses vers : il mena aussi comme lui une vie agitée, fruit de son caractere ambitieux et turbulent. Tantôt l'ami, tantôt l'ennemi de Pittacus, qui cherchoit ainsi que lui, mais avec plus de sagesse, ou du moins avec plus de bonheur, à établir la tranquillité dans Mytilene, il fut chassé de Lesbos. Ayant tenté d'y rentrer, il fut pris, et remis au pouvoir de son rival, qui lui fit grace, et ne voulut voir dans le citoyen séditieux que le favori des Muses. Les poésies d'Alcée contracterent, des vicissitudes de sa vie, cette teinte grave et politique qui faisoit un de leurs principaux charmes aux yeux des anciens, et particulièrement à ceux des Romains, par les applications qu'ils en pouvoient faire aux troubles de

(1) Tout ce que nous avançons sur l'époque et les aventures d'Alcée est discuté avec goût dans le dictionnaire de Bayle, article *Alcée*, et éclairci avec une érudition immense, dans la nouvelle édition de la *Bibliotheque grecque* de J. A. Fabricius, t. II, p. 84.

Chap. I. Poëtes. Pl. III.

leur république[1]. Alcée enrichit la poésie grecque d'un nouveau metre; et c'est à lui que Rome a dû le lyrique de Venose. L'amour et le vin exciterent aussi sa verve, et il chanta les plaisirs avec le même talent que les discordes civiles, sa fuite, et ses malheurs.

Nº 2. ΑΛΚΑΙΟϹ ΜΥΤ. *Alcée:* (monnoie) *des Mytiléniens.* Tête de ce poëte vue en profil. Au revers, ΦΙΤΤΑΚΟϹ, *Pittacus:* tête en profil de ce sage.

Les Mytiléniens furent parmi les peuples de la Grece ceux qui se montrerent les plus jaloux de retracer sur leurs monnoies les portraits des personnages célebres qui avoient illustré leur île, et de conserver ainsi leur mémoire. Nous aurons occasion de nous convaincre de ce fait dans le cours de cet ouvrage.

Cette médaille en bronze, du cabinet impérial, est unique. Fulvius Ursinus la possédoit dans le XVe siecle; et il en avoit, ainsi que nous, tiré le portrait d'Alcée[2]. De son cabinet elle passa dans la collection de Gotofredi, à Rome; et de là dans le cabinet de la reine Christine de Suede, qui devint celui des princes Odescalchi. Pie VI l'avoit acquise pour en enrichir la collection du Vatican, d'où cette médaille a passé dans le cabinet impérial. C'est à tort que le savant Eckhel, n'ayant jamais vu aucune médaille pareille à celle-ci, en parle presque comme si elle étoit douteuse, lorsqu'il observe que l'authenticité de cette piece unique ne repose que sur le témoignage d'un seul anti-

(1) *Horat. Carm.*, *od.* XIII, lib. II, v. 26 et suiv. Le style de ce lyrique est comparé à un poignard dans une épigramme grecque anonyme. (*Analecta Adesp.*, DXIX).

(2) J. Faber, *Imag. illustrium ex Bibliot. Fulvii Ursini*, nº 3. On a répété le portrait d'Alcée d'après cette gravure de Galle, dans les collections iconographiques de Bellori, de Canini, et de Gronovius.

quaire[1]. A présent tous les connoisseurs peuvent s'en convaincre: nous y reviendrons à l'occasion du portrait de Pittacus. Chap. I. Poëtes Pl. III.

J'ai fait dessiner sous le n° 3 la tête d'Alcée un peu plus grande que dans la médaille originale, telle précisément qu'on la voit en la regardant avec une loupe. N° 3.

Le mouvement de la tête en arriere donne à ce portrait un certain air d'inspiration; et quoiqu'il ne soit pas l'ouvrage d'un artiste habile, on voit par la belle disposition des masses des cheveux et de la barbe que l'original en sculpture datoit du plus beau temps des arts de la Grece.

§. 5. SAPHO.

Née dans le même pays qu'Alcée, son émule en talents, Sapho le surpassa peut-être en célébrité. Aucune femme, suivant le témoignage de Strabon, n'avoit égalé, dans le cours de six siecles, la gloire poétique de Sapho[2]; et dix-huit autres se sont écoulés sans lui donner de rivales. Elle ressemble encore au lyrique son compatriote par ses aventures : il paroît même qu'elle avoit pris part comme lui aux troubles civils de Mytilene sa patrie, puisqu'elle fut forcée de l'abandonner[3]. L'histoire de sa vie est pleine

(1) Eckhel, D. N., tom. II, p. 504. Je trouve dans la nouvelle édition de Fabricius, *loco citato* (*ff*), qu'une médaille pareille à celle-ci a été le sujet d'une dissertation de l'antiquaire Bellotti; mais il ne m'a pas été possible de me procurer les *Atti eruditi delle società Abrizziana*, où cette dissertation a été insérée.

(2) Lib. XIII, p. 617.

(3) *Marm. Oxon.* XXIII. 51. L'expression φυγοῦσα, *fugitive* ou *exilée*, prouve incontestablement que Sapho ne quitta pas sa patrie pour suivre Phaon en Sicile, comme l'a très bien observé Bar-

Chap. I. Poëtes. Pl. III.

d'incertitudes qui se sont multipliées plus qu'on ne peut l'imaginer par l'existence, je dirai même par la célébrité d'une courtisane du même nom, lesbienne comme Sapho, et peut-être poëte, mais d'une époque moins ancienne, et née dans une autre ville[1]. Les poëtes, qui ont vu dans ce qu'on raconte de cette femme trop fameuse un sujet propre à exercer leurs talents, ont ajouté à cette confusion. L'amour malheureux de Sapho pour Phaon, et le saut de Leucade, par lequel elle voulut s'en délivrer, sont des circonstances qui appartiennent sans doute à la moins ancienne; et je suis bien étonné que plusieurs illustres critiques se soient laissés entraîner par le témoignage d'Ovide, qui paroît ne connoître qu'une seule Sapho. D'autres écrivains contredisent cette supposition; et ceux qui ont écrit à une époque plus rapprochée de celle où vivoit la premiere Sapho, et qui ont parlé de ses amours et de ses égarements, par cela même qu'ils ne disent rien de sa fin tragique, me paroissent favoriser l'opinion que je présente, au point de la convertir en certitude[2]. On a repoussé

thélemi dans sa note au chapitre 3 de son *Voyage d'Anacharsis*. Il la croit enveloppée dans les intrigues séditieuses d'Alcée.

(1) A Erese; Athénée, XIII, p. 596; Elien, XII, 19. Suidas, V, Σαπφὼ, a pris le change sur le nom de la patrie des deux Sapho.

(2) Je ne sais pas comment l'opinion contraire a pu devenir générale: elle est cependant celle de Fabricius (lib. II *Bibl. gr.*, c. 15, §. 54); de Hardion, dans sa dissertation sur le saut de Leucade, tom VII des *Mém. de l'Acad. des belles-lettres*; de Bayle, de Barthélemy, etc. L'autorité de Ménandre et celle de Strabon seroient à la vérité d'un grand poids, si ces deux écrivains donnoient à entendre qu'en nommant Sapho ils ont voulu parler de la célebre poëtesse de Mytilene: mais, ces auteurs ne la désignant point, il ne reste, comme je l'ai dit, que l'autorité d'Ovide (*Héroïde V*), suivie par quelques écrivains postérieurs; or peut-on la mettre en comparaison avec l'opinion contraire, qui non seulement est fondée sur le silence des auteurs plus anciens, mais encore qui est appuyée sur le témoignage positif de plusieurs écrivains grecs, tels que Nymphis, Athénée, Elien, Suidas, Apostolius, parmi lesquels les deux premiers sont distingués par leur érudition, et paroissent avoir recueilli l'opinion généralement adoptée

avec moins de succès l'imputation de ce déréglement de mœurs qui paroît avoir été assez général parmi les femmes lesbiennes, par les gens instruits? Ovide au contraire a pu faire usage, pour embellir son élégie, d'une opinion à laquelle lui-même n'ajoutoit peut-être pas foi, à l'exemple de quelques poëtes comiques qui avoient déja altéré les aventures de cette femme extraordinaire, pour donner plus d'intérêt à leurs pieces : Athénée a fait cette remarque à propos de Diphilus (l. XIII, p. 599, D.).

Je crois devoir appuyer encore mon opinion de quelques preuves négatives que je ne pense pas avoir jamais été produites, et qui me paroissent propres à éclaircir ce point de l'ancienne biographie poétique.

1° Hérodote, qui parle de Sapho, (l. II, c. 135), en relevant quelques circonstances de sa vie, de sa famille, et de ses poésies, se taît sur l'amour de la poëtesse pour Phaon, et sur le saut malheureux qui termina sa carriere. Cependant le saut de Leucade, usage religieux tout-à-fait bizarre, étoit bien dans le genre de ces faits qu'Hérodote se plaît à relever, et dont il aime à rechercher l'origine. Il paroît probable que cet usage singulier n'étoit pas encore introduit, ou, si l'on veut, n'avoit pas encore été renouvelé du temps d'Hérodote, d'autant plus que Strabon lui-même n'en a pas trouvé un témoignage plus ancien que celui du poëte Ménandre, qui a vécu après Alexandre, et à la distance de plus de trois siecles de Sapho et d'Hérodote.

2° Le récit même d'Hérodote rend la prétendue catastrophe de Sapho tout-à-fait invraisemblable : cet historien avoit lu des vers que cette poëtesse avoit écrits contre Charaxus, son frere, à l'occasion du rachat qu'il avoit fait de la courtisanne Rhodopé, esclave en Égypte pendant le regne d'Amasis : or ce roi ne commença à gouverner qu'en l'année 570 avant l'ere chrétienne; et par conséquent Sapho, née au plus tard, suivant Suidas, la premiere année de la 42e olympiade, c'est-à-dire en 612, devoit être âgée d'environ 50 ans lorsqu'elle attaqua dans ses vers Charaxus. J'ai dit que Sapho étoit née au plus tard en 612 : les marbres d'Oxford, qui placent son exil de Mytilene en 596, seize ans seulement après cette date, confirment mon assertion; car on ne peut pas supposer qu'une femme moins âgée et encore dans l'enfance, ait pris part aux troubles de sa patrie.

3° Hermésianax, poëte plus ancien que Ménandre a écrit une élégie sur les foiblesses des poëtes célebres : il y allegue l'exemple et les égarements de Sapho, à laquelle il donne aussi du penchant pour Anacréon; mais il se tait absolument sur Phaon, qu'il auroit dû nommer le premier, cette passion fatale convenant beaucoup mieux au plan et au but de son élégie que toute autre aventure de la poëtesse.

4° Antipater de Sidon, qui a composé une épigramme relative au tombeau de Sapho, non seulement ne parle pas de sa fin tragique, mais il suppose qu'elle a été ensevelie dans sa terre natale, où on lui a érigé un monument, et que sa mort a été naturelle. (Ep. LXX dans les *Analecta.*)

5° Pinytus, ancien poëte, dont la seule épigramme qui existe est une épitaphe pour Sapho, ne fait non plus aucune mention de cette mort causée par le désespoir, à

Chap. I. Poëtes. Pl. III.

et que les anciens ont reproché à Sapho. Quant à l'époque où elle a fleuri, on peut dire qu'elle a été contemporaine d'Alcée et d'Anacréon, mais qu'elle a vécu un peu plus tard que le premier, et un peu plus tôt que le second[1].

N° 4 et 5.

Médaille de bronze représentant d'un côté la tête d'une femme coiffée d'une étoffe unie que les anciens ont appelée *mitra*, et qu'ils ont donnée fort souvent aux têtes des muses et des déesses: la figure a plus d'embonpoint et des traits plus marqués qu'il ne conviendroit à une tête idéale.

Le revers porte les lettres MYTI., initiales du mot Μυτιληναίων: (monnoie) *des Mytiléniens*. Le type est une lyre.

Quoique la tête gravée sur cette médaille ne soit pas accompagnée d'une inscription, il n'y a presque pas de doute qu'elle ne soit le portrait de Sapho. Pollux nous atteste que les Mytiléniens avoient fait graver sur leur monnoie l'image de cette femme célebre[2].

Le caractere de la tête annonce un portrait; la coiffure et la lyre du revers conviennent parfaitement à celle qui fut appelée

laquelle on ne trouve pas la moindre allusion dans un grand nombre d'épigrammes de l'Anthologie, qui ont pour sujet la poëtesse mytilénienne.

6° Ptolémée Ephestion, dans un livre où il a fait l'histoire du saut de Leucade, et dont Photius nous a conservé un extrait, ne parle point de notre poëtesse. Il est vrai qu'il ne parle pas non plus de la mort de Sapho d'Erese: mais cette courtisane, n'ayant jamais atteint à la célébrité de la poëtesse du même nom, a pu être omise plus vraisemblablement ou dans l'ouvrage, ou dans l'extrait. A la vérité Servius parle d'une femme qui fit le saut de Leucade pour l'amour de Phaon; mais il la traite comme une femme obscure, et ne la nomme pas (*ad Aen.* III, v. 374).

(1) Ce synchronisme a été l'objet d'une dissertation de J. C. Cramer, sur laquelle on peut voir la savante note de M. Harless, *Bibl. gr.* de Fabricius, t. II, p. 139 de la dernière édition.

(2) Liv. IX, §. 84.

la dixieme muse[1]. J'observe aussi que les poëtes ont fait quelque mention de cet embonpoint qu'on remarque dans la figure que nous examinons[2]; et il est vraisemblable que le nom de Sapho n'a été omis sur la médaille que comme inutile pour faire reconnoître un sujet dont les images devoient être assez communes à Lesbos, et très familieres aux Mytiléniens[3]. Une statue de Sapho, exécutée en bronze par Silanion, et son portrait peint par Léon, sont connus dans l'histoire des arts[4]. Je donne au n° 5 cette tête un peu plus grande qu'elle n'est sur la médaille, et telle qu'on la voit en la regardant avec la loupe.

Cette médaille existe à Vienne, dans le cabinet de l'empereur d'Autriche[5]. Un buste, dit de Sapho, parmi ceux du Capitole, n'appartient point à cette célebre Mytilénienne[6]: l'inscription qui le lui attribue n'est pas antique; d'ailleurs, puisque la ville d'Erese y est indiquée comme la patrie de Sapho, il n'auroit pu appartenir qu'à la courtisane de ce nom.

(1) Platon l'épigrammatiste, épig. XII; Antipater de Sidon, épig. XLVI, dans les *Analecta*.

(2) Sapho est décrite par Damocharis (epig. IV, t. III, p. 70 des *Analecta*),

Αὐτομάτως ὁμαλή τε καὶ οὐ περίεργα λιπῶσα.

« d'une peau très unie sans le secours de « l'art, et d'un embonpoint qui n'est pas « excessif ». Elle avoit donc de l'embonpoint: c'est ce que nous reconnoissons dans le portrait gravé sur cette médaille. Damocharis, poëte qui a vécu à Constantinople, avoit probablement en vue une ancienne statue de Sapho, placée dans les thermes de Zeuxippe, et décrite par Christodore.

(3) Eckhel a observé à cette occasion que les médailles de Smyrne, portant l'image d'Homere, et appelées par Strabon *monnoie homérienne* (liv. XIV), sont celles où le nom de ce poëte ne se trouve pas inscrit, les autres qui en présentent la figure et le nom étant incontestablement postérieures à l'époque du géographe (D. N., tom. II, p. 541, *b*).

(4) La statue avoit été enlevée du prytanée de Syracuse par Verrès (*Cic. Verr.* IV, 57). Pline fait mention du tableau (XXXV, §. 39, 35).

(5) On l'a gravée dans le catalogue du musée de Vienne, pl. 3, n° 13; mais avec peu de fidélité pour les traits de la figure. Eckhel en parle, D. N., tom. II, p. 503.

(6) Bellori, *Vet. illustr. imag.*, n° 63.

Chap. I.
Poëtes.
Pl. III.

§. 5. ANACRÉON.

Voluptueux comme Sapho, Anacréon chanta avec tant de naïveté et de grace l'amour et le vin, qu'un ancien écrivain a pu dire avec raison que les Muses même l'avoient formé pour la mollesse et les plaisirs[1]. Il naquit à Téos, sous le beau ciel de l'Ionie; et ses mœurs faciles et aimables lui acquirent les bonnes graces des hommes puissants. Polycrate, tyran de Samos, le traitoit en ami : Hipparque, qui gouvernoit Athenes après la mort de Pisistrate son pere, l'invita à se rendre auprès de lui, et expédia une galere de cinquante rameurs pour le conduire aux bords de l'Attique. Quoique les amours d'Anacréon et de Sapho passent pour une fable, le poëte de Téos a bien pu connoître la muse de Mytilene[2] : il florissoit dans le courant du VIe siecle avant J.-C.; et malgré ses débauches, il ne mourut qu'au commencement du Ve.

N° 6. Médaille de bronze du cabinet impérial : tête de Neptune en profil. Le dauphin et le trident qui sont dans le champ de la médaille caractérisent ce dieu. Téos étoit une ville maritime. La légende du revers porte CΤρατηγου ΤΙβεριου ΠΕΠΩΝΕως ΤΗΙΩΝ, *sous le préteur Tiberius Pepon* : (monnoie) *des Teïens.* On y

(1) Julien, *Misopogon. exord.*, τρυφᾶν γὰρ ἔλαχεν ἐκ Μουσῶν.

Un fragment d'hermès sans tête, trouvé à Tivoli, dans la campagne de Cassius, présentoit l'inscription suivante :

ΑΝΑΚ . . . *Anacréon*
ΣΚΥ . . . . *Scythini*
ΤΗΙ . . . . *Teius.*

Le nom de Scythinus, donné par Suidas au pere d'Anacréon, est confirmé par ce marbre; d'autres auteurs le nomment différemment. Voyez, sur Anacréon, la *Bibl. grecque* de Fabricius, t. II, p. 91.

(2) Voyez ci-dessus la remarque (1), p. 72.

voit un poëte ayant une longue barbe et jouant de la lyre[1]. Cette image, quoique sans inscription, est certainement celle du poëte de Téos.

Chap. I. Poëtes. Pl. III.

Sur une autre médaille de cette même ville on a gravé le nom d'Anacréon à côté d'une figure debout tenant la lyre[2] : cet accessoire ne permet pas de méconnoître le poëte. Les médailles qu'on a publiées dans les collections de Fulvius Ursinus et de Gronovius, dans l'Iconographie de Canini, et ailleurs, n'ont aucune apparence d'authenticité. Le portrait et le nom de Bathylle, l'un des favoris d'Anacréon, se voient sur le revers. Les villes grecques faisoient graver sur leurs monnoies les portraits des hommes célebres qui avoient illustré leur pays; c'étoit une espece d'apothéose : mais celle de Bathylle n'auroit point d'exemple. Si cependant cette médaille existoit dans quelque cabinet, si elle présentoit des caracteres non équivoques d'antiquité, on ne devroit pas la rejeter, seulement parce qu'elle seroit singuliere; mais elle n'a été vue que par des antiquaires qui ont vécu à des époques où la critique de la science numismatique étoit encore dans l'enfance; des yeux plus clair-voyants n'ont jusqu'ici rencontré rien de semblable. Il est naturel de croire que, dans un siecle comme le XVI[e], où l'enthousiasme pour la numismatique et le talent des artistes avides ont produit tant de médailles fausses, on aura voulu procurer aux recherches des amateurs la médaille d'Anacréon et de Bathylle, de même qu'on l'a fait pour quelques héros et autres hommes célebres de l'antiquité[3].

(1) Pellerin, *Supplém.*, III, page 104; Eckhel, D. N., II, p. 563, 6.

(2) *Numism. ex Museo Com. Pembrokiæ*, part. II, n° 80.

(3) Schott, dans sa nouvelle explication de l'apothéose d'Homere (*Suppl.* de Poleni, t. II, c. 3, §. 5) apporte un autre exemple de ce genre de médailles : il en

§. 7. STESICHORE.

Ce siecle étoit pour la Grece le siecle des poëtes lyriques : la poésie dramatique n'étant pas encore inventée, la pompe de la religion, l'amour des arts et des spectacles ne connoissoient rien de plus attrayant que les chœurs, qui faisoient le charme principal des fêtes de toute espece. Une nation nombreuse ne manque jamais des talents qu'elle honore, et qu'elle recherche avec ardeur : aussi aucun âge n'a pu se vanter d'avoir eu tant d'écrivains du premier ordre dans un genre si difficile. Ces anciens poëtes ne s'occupoient pas seulement de la poésie; ils composoient aussi la musique et même la danse qui accompagnoient leurs cantiques; et le nom de Stésichore, qui signifie *instituteur des chœurs*, fut un titre d'honneur donné à ceux qui avoient introduit dans les chants sacrés quelque invention nouvelle propre à augmenter le plaisir des yeux, des oreilles, ou de l'imagination. C'est ainsi qu'il y a eu différents *Stésichores :* il paroît que la seule ville d'Himere en Sicile en avoit produit deux[1]. Le premier étoit le contemporain de Sapho, et de ces grands lyriques dont nous avons rappelé l'histoire dans les articles précédents. Son véritable nom étoit Tisias, et on ne lui donna celui de *Stésichore* qu'après qu'il eut introduit les doux sons de la lyre dans les accompagnements de la musique des chœurs[2]. Les aventures de ce poëte sont restées dans l'obscurité; et nous ne

avoit, à ce qu'il dit, réuni près de quatre cents.

(1) *Marm. Oxon.* XXIII, 65 et 85, où l'on peut voir les commentateurs.

(2) Suidas, art. Στησίχορος; Fabricius, *Bibl. grecque*, II, c. 15, §. 52, avec les additions de M. Harless.

savons rien de certain sur sa vie, sinon qu'elle fut de longue durée. Chap. I. Poëtes. Pl. III.

Cette médaille en bronze existoit dans le cabinet du feu prince de Torremuzza, en Sicile[1] : le côté de la tête représente la ville d'Himéra personnifiée, ou plutôt celle de *Thermes*, où, après la destruction de l'ancienne Himéra, les habitants de cette ville s'étoient transportés. Nº 7.

La légende du revers, ΘΕΡΜΙΤΩΝ ΙΜΕΡΑΙΩΝ, *des Thermites Himéréens*, prouve que la médaille a été frappée après le changement d'habitation que nous venons d'indiquer, et qui arriva environ 376 ans avant l'ere chrétienne[2]. Le type représente un vieillard courbé et appuyé sur son bâton; il paroît lire sur un rouleau déployé qu'il tient à la main.

La conjecture heureuse du prince de Torremuzza est devenue l'opinion générale des numismatistes. Le vieillard est Stésichore lui-même; et le type offre la copie de cette belle statue que les habitants d'Himéra avoient élevée au poëte leur concitoyen, que les Carthaginois avoient enlevée, que Scipion Emilien leur avoit rendue, et que Verrès tenta de leur ravir une seconde fois. Cicéron la décrit telle que nous la voyons sur la médaille : « C'est, dit-il, la statue d'un vieillard courbé, un rou- « leau à la main : on dit que c'est un chef-d'œuvre : elle repré- « sente le poëte Stésichore, dont la réputation et le nom ont été « et sont encore très grands par toute la Grece[3]. »

(1) Le prince de Torremuzza a publié le premier cette médaille singuliere : je ne sais pas s'il en existe de semblables; et je n'ai pu que faire copier fidelement le dessin gravé dans l'ouvrage de cet illustre antiquaire (*Siciliæ Pop. et Urb. numi*, *Saracenorum epocham antecedentes*, Panormi, 1781, pl. 90, 13).

(2) Diodore de Sicile, XI, §. 49.

(3) *In Verrem*, l. II, §. 35. On pour-

Chap. I.
Poëtes.
Pl. III.

§. 8. ESCHYLE.

Thespis et Susarion avoient jeté dans leurs chœurs les premiers germes de la poésie dramatique ; mais le théâtre, la scene, la tragédie proprement dite, sont dus à Eschyle. Cet homme, né dans l'Attique vers la fin du VI[e] siecle avant l'ere chrétienne, avec une imagination brillante et vive, réchauffée souvent encore par les vapeurs du vin, étala le premier aux yeux étonnés des Athéniens la pompe d'un spectacle qui n'a cessé de faire depuis vingt-quatre siecles l'amusement le plus noble et le plus attachant des peuples civilisés. Les soins d'Eschyle descendirent jusqu'aux moindres détails de cet art qu'il avoit créé, l'habit et les masques des acteurs, leur débit (car il jouoit ses pieces lui-même); l'appareil, la composition, et les figures des ballets; les mouvements des chœurs; les décorations de la scene; tout fut imaginé par lui, et porté assez près de la perfection[1]. On auroit pu croire que le génie de cet homme appartenoit tout entier aux Muses et aux arts : on se seroit trompé; il cultiva la philosophie[2] ; il fut soldat, il combattit, il reçut d'honorables blessures dans les trois fameuses journées de Marathon, de Salamine, et de Platée[3]. Eschyle cependant fut forcé de quitter sa patrie, non

roit croire que la statue en bronze dont parle Christodore, et qu'on voyoit de son temps à Constantinople, n'étoit pas différente de celle dont Cicéron a parlé : *Analecta,* II, p. 461.

(1) Horace, *de arte poetica*, v. 259; Dioscoride, ép. XVII, dans les *Analecta*; Athénée, liv. I, p. 21.

(2) Il étoit pythagoricien (Cicéron, *Tusc. Quæst.* II, 10 : *Æschylus non poeta solum sed etiam pythagoreus*). Ceux qui ont voulu rapporter ce passage à un autre Eschyle sont contredits par Elien, qui fait aussi mention des études philosophiques de notre poëte (*de* N. A., VII, 16).

(3) Il se distingua particulièrement dans celle de Marathon, avec Aminias et Cynegirus ses freres : l'un d'eux y périt; l'autre

par les calomnies que l'humeur inquiete et envieuse de ses concitoyens avoient suscitées contre lui, mais par le dépit de se voir vaincu par le jeune Sophocle dans la noble carriere qu'il venoit d'ouvrir avec tant de gloire[1]. Il se retira en Sicile, où il ne vécut pas long-temps, y ayant péri à 69 ans, par un accident des plus étranges. Un aigle, qui avoit enlevé une tortue, choisit la tête chauve du poëte pour y briser l'écaille de sa proie en la laissant tomber[2]. Le coup fut mortel; et les citoyens de Géla, où cet illustre étranger avoit fixé sa demeure, satisfirent aux devoirs d'une généreuse hospitalité, en lui élevant un tombeau dont l'épitaphe en vers est parvenue jusqu'à nous[3]. Chap. I. Poëtes. Pl. III.

Cette pâte antique du cabinet de Stosch, publiée par Winckelmann, représente la mort d'Eschyle[4]. Nous ne pouvons pas N° 8.

y perdit la main. Voyez l'ancienne vie d'Eschyle et Elien, V. H., liv. V, c. 19. A propos de Cynegirus, il en existe une médaille qui est de la même fabrique que celle d'Anacréon, indiquée ci-dessus au §. 6. Voyez Faber, *Imagin.*, n° 51.

(1) Plutarque, dans la vie de Cimon. Voyez à ce sujet la belle remarque de Bayle, art. *Eschyle* (G). M. de Rochefort, dans la vie de ce tragique, insérée dans la nouvelle édition du *Théâtre des Grecs*, a tâché de démentir ce fait par de prétendus anachronismes; mais ses calculs sont appuyés en partie sur une date erronée qu'on trouve dans la vie anonyme de Sophocle, et qui n'étoit pas échappée à la critique de Fabricius; en partie sur une faute chronologique de Meursius, que le P. Corsini avoit aussi redressée (F. A., t. II, p. 48, 49). L'auteur du *Voyage d'Anacharsis* a eu donc raison de suivre le récit de Plutarque.

(2) Elien, H. A., l. VII, c. 16; Pline, l. X, c. 3. La durée de la vie d'Eschyle est un point de controverse; j'ai suivi l'autorité de la *Chronique de Paros*, XXIII, 74.

(3) Pausanias (I, 14) et Athénée (XIV, 627) assurent que cette épitaphe avoit été composée par Eschyle lui-même quelque temps avant sa mort; et M. Harless paroît avoir rejeté trop légèrement cette opinion (*Biblioth. grecque* de Fabricius, t. II, p. 172, note *z* de la nouvelle édition).

(4) *Monum. ined.*, n° 167. L'artiste qui a gravé cette pierre a pu emprunter les traits d'Eschyle de la statue élevée en l'honneur de ce poëte dans le theâtre d'Athenes (Pausanias, I, 21). Il est bon d'avertir ici que

Chap. I. Poëtes. Pl. III.

nous former, d'après cette image, une idée bien claire de la physionomie du poëte : nous savions qu'il étoit chauve; nous le voyons ici avec une barbe pointue. Ce qu'il y a de surprenant, c'est que l'artiste, en lui mettant une tasse à la main, ne s'est pas conformé à la tradition qui le peint dans cet instant appliqué à faire des vers, ou à philosopher : n'aura-t-il pas voulu nous faire sentir qu'Eschyle ne faisoit pas de vers à jeun, et que Bacchus étoit autant qu'Apollon le dieu qui inspiroit sa muse[1]?

§. 9. SOPHOCLE.

Pl. IV.

Né à Colone, petit bourg près d'Athenes, qu'il rendit ensuite plus fameux par son OEdipe, issu d'une famille illustre[2], Sophocle commença sa carriere littéraire par le genre lyrique qui le conduisit à la principauté de la scene grecque[3]. Jeune rival du vieil Eschyle, nous avons vu comment il le vainquit dans le concours de la tragédie, et combien cet échec fut sensible à l'ancien poëte. Les succès du théâtre accompagnerent Sophocle jusqu'au

le pere de cet illustre Athénien s'appeloit Euphorion, et non Sophillus, comme le P. Corsini l'a nommé par méprise, le confondant avec le pere de Sophocle (F. A., tom. III, pag. 119).

(1) Voyez les auteurs cités par Bayle, *loc. cit.* (D).

(2) Son pere s'appeloit Sophilus, ou plutôt Sophillus, suivant l'orthographe des marbres d'Arundel, XXIII, 72; et suivant la prosodie de Simmias Thébain (*Analecta*, tom. II, p. 164). Cette prosodie prouve incontestablement que le nom de Théophile, substitué à celui de Sophilus dans le texte de Diodore, est une faute (XIII, §. 103); et que les conjectures de ces érudits, qui ont cru voir le même nom sous ces deux formes différentes, sont tout-à-fait vaines.

(3) Statilius Flaccus, ep. IX, dans les *Analecta*; Pline, VII, 30. Au reste les faits que j'énonce au sujet de ce poëte sont appuyés sur le témoignage de l'auteur grec anonyme de la vie de Sophocle, et sur les anciens écrivains cités dans la *Bibl. gr.* de Fabricius.

tombeau ; ils furent même la cause de sa mort : il succomba, plus que nonagénaire, à l'excès de la joie que lui causa l'annonce de sa vingtieme couronne[1]. Sophocle ne se borna pas à la carriere des lettres ; il fut élevé aux honneurs de la république, et il commanda les armées. Son naturel doux et bienfaisant lui attira l'estime et l'amour de toute la Grece ; et ses compatriotes même, démentant à son égard la jalousie de leur caractere, n'oserent le considérer que comme le bien-aimé des Dieux. L'antiquité l'a toujours regardé comme l'Homere de la tragédie[2], et le nom de Sirene attique lui fut donné par la divinité qui ordonna à Lysandre, lorsqu'il assiégeoit Athenes, de ne pas troubler la pompe funebre, et de respecter le tombeau de ce favori de Bacchus et des Muses[3].

Chap. I. Poëtes. Pl. IV.

J'avois autrefois fait connoître au public ce petit buste de Sophocle, découvert à Rome en 1778, et conservé dans le musée du Vatican[4]. Le dessin gravé sous ces numero a été fait sur l'original avec plus de soin et d'exactitude. Le nom de Sophocle se lit clairement au bas, quoique la premiere syllabe soit mutilée. Le cordon dont est ceinte la tête du poëte est un symbole d'apothéose qui paroît le mettre au niveau d'Homere.

Nº 1 et 2.

Pour qu'on ne puisse élever aucun doute sur l'authenticité du portrait précédent, j'en ajoute un autre du même poëte, tiré d'un dessin fait d'après un petit médaillon en marbre, que j'ai vu au-

Nº 3.

(1) C'est le nombre fixé par l'auteur de la vie de Sophocle ; d'autres écrivains lui en donnent encore davantage. Au reste on a raconté sa mort de plusieurs manieres différentes.

(2) Diog. Laërt., liv. IV, 20.

(3) Pausanias, liv. I, 21.

(4) *Museo Pio Clementino*, t. VI, tav. 27.

Chap. I. Poëtes. Pl. IV.

trefois parmi les antiquités farnésiennes, à Rome. Ce dessin très fidele justifie la gravure qu'en avoit donnée J. Faber, et qui est un peu différente de celles qu'ont publiées Fulvius Ursinus, Bellori, et Gronovius.

Ce médaillon, ou, comme l'appeloient les anciens, ce petit bouclier, ornoit près de Rome le tombeau d'un poëte[1].

Ce second portrait de Sophocle confirme le premier; d'ailleurs sa physionomie étoit bien connue de toute l'antiquité; sa statue se voyoit à Athenes du temps de Pausanias, accompagnée de celles d'Euripide, de Ménandre, et de plusieurs autres poëtes, dans les portiques de ce même théâtre qui avoit été celui de leur gloire[2].

§. 10. EURIPIDE.

Pl. V.

La tragédie grecque, entre les mains de Sophocle, avoit atteint la perfection : Euripide son contemporain, quoiqu'un peu plus jeune, parut ajouter aux agréments de l'art dramatique; mais il marqua en même temps le commencement de sa décadence[3]. Sophocle s'étoit attaché à soutenir le caractere de ses

(1) J. Faber, *Imag. illustr.*, n° 136.

(2) Pausanias; *loco citato.* Philostrate le jeune (*Icones*, n° XIII, édit. d'Oléarius, p. 884) fait la descriptiou d'un tableau qui représentoit Sophocle. Le poëte étoit accompagné de Melpomene et d'Esculape. Cette divinité lui avoit apparu en songe, et lui avoit demandé un hymne ou *pæan.* La muse et le dieu de la médecine regardoient Sophocle d'un air d'affection; et un essaim d'abeilles, emblême de la douceur de son style, voltigeoit autour de sa tête. Cette description prouve l'usage des compositions allégoriques pour les portraits des hommes illustres, compositions dont nous verrons un exemple au §. suivant, pl. 5 n° 4, dans un camée qui représente Euripide.

(3) C'est à-peu-près le jugement qu'ont porté sur ce tragique Aristote, *Poétique*, chap. 13; Denys d'Halicarnasse, Αρχ. ἐξ., pag. 69 de l'édition de Sylburge, et Quintilien, J. O., liv. 5, ch. 1. Pour les faits que j'indique, on peut voir Suidas, Mos-

héros et de ses héroïnes; Euripide, en affoiblissant celui des premiers, rendit ses pieces plus touchantes; et en donnant aux femmes la hardiesse des grands crimes, il parut augmenter l'intérêt de la tragédie. Cette derniere innovation, et quelques invectives contre les femmes, qu'il se permit dans ses ouvrages, le firent passer pour leur ennemi; mais une pareille opinion ne nuisit point à ses succès : le beau sexe à Athenes ne siégeoit pas au tribunal de la littérature. Disciple d'Anaxagore, ami de Socrate, Euripide transporta la philosophie sur la scene; il chercha même à donner un but moral à quelques unes de ses pieces. Ces ornements, dans les ouvrages d'Euripide, sont compensés par quelques imperfections. On n'admire pas dans ses tragédies, autant que dans celles de son rival, le naturel du dialogue, la convenance des caracteres, la marche de l'action; la déclamation y prend même quelquefois la place du sentiment.

L'ennemi des femmes ne devoit pas s'attendre à être heureux dans son ménage : aussi ses chagrins domestiques l'engagerent-ils à quitter Athenes, et à se rendre aux invitations d'Archélaüs, roi de Macédoine, qui attiroit à sa cour les plus beaux génies de la Grece. Mais c'étoit là que sa mauvaise fortune lui préparoit une fin tragique semblable à celle d'Actéon[1]. Le roi pleura son ami, et honora sa mémoire; et la nouvelle de sa mort causa une espece de deuil public à Athenes. Euripide eut un tombeau magnifique en Macédoine, et un cénotaphe dans sa patrie.

chopulus, dans la vie d'Euripide; et parmi les modernes, Bayle, dans son dictionnaire, art. *Euripide;* Fabricius, *Biblioth. grec.*, liv. II, ch. 18; Jos. Barnes, dans la vie du même poëte, imprimée à la tête de la belle édition qu'il en a donnée.

(1) Sous l'archontat d'Antigene (ou l'an 407 avant J.-C.), suivant les marbres d'Oxford; Corsini, F. A., t. III, p. 258.

Chap. I. Poëtes. Pl. V. N° 1 et 2.

On ne connoît aucun buste d'Euripide qu'on puisse comparer, soit pour la beauté du ciseau, soit pour la conservation, à celui qui est représenté ici sous deux vues, d'après le marbre original du musée Napoléon[1] : le nez est tout antique; il ne manque à ce portrait que quelques mèches de cheveux dont celui du n° 3 est mieux fourni.

La finesse et l'air pathétique de la physionomie paroissent annoncer la sensibilité de l'ame de ce poëte, et cet art d'attendrir et de faire couler les larmes que Racine a si bien connu.

N° 3.

L'hermès gravé sous le n° 3 est précieux par le nom d'Euripide qu'il porte écrit sur la poitrine en caracteres grecs. Sans cette inscription, nous n'aurions pu reconnoître ce poëte, sur plusieurs ouvrages de sculpture antique qui le représentent. Ce morceau est à Naples, dans le musée du roi[2].

N° 4.

Le camée gravé sous ce numéro est tiré de la superbe collection du cabinet impérial; il est, à ce que je crois, inédit : il méritoit d'être connu par le sujet rare et intéressant qui y est representé, autant que par le charme de sa composition. L'art admirable de l'ancien lithoglyphe y fait reconnoître Euripide, malgré la petitesse de la figure, et quelques dégradations causées par le temps. La femme qui paroît le serrer du bras droit,

(1) Il étoit auparavant dans le cabinet de l'Académie de Mantoue. Voyez la *Notice de la galerie des Antiques du musée Napoléon*, n° 201, édition de l'an XII—1804.

(2) Cet hermès a été publié dans presque tous les recueils d'Iconographie, d'après la gravure que Galle en avoit insérée dans l'ouvrage de J. Faber, n° 60. On l'a fait dessiner de nouveau, d'après un bronze moulé sur le marbre original, pour s'assurer encore plus de ses véritables traits : le nez est restauré.

et qui a un rouleau dans la main gauche, est la muse de la tragédie. En s'attachant à Euripide, la déesse a l'air de solliciter le congé de son client auprès d'une autre femme, assise sur un rocher qui supporte un petit hermès. Cette femme est la palestre ou la gymnastique personnifiée, et assise, comme elle l'est dans un tableau décrit par Philostrate[1]: elle étoit fille de Mercure. Le petit hermès, image de ce dieu, ornement très commun des gymnases, devint le symbole distinctif de ce personnage idéal[2]. Pour saisir toute la finesse de ce tableau allégorique, il faut se rappeler que Mnésarque, pere d'Euripide, vouloit faire de son fils un athlete; et que ce ne fut qu'après quelques débuts équivoques que le jeune homme quitta la gymnastique pour la philosophie et la littérature[3]. De là cette indifférence avec laquelle la Palestre a l'air de laisser enlever son éleve par cette autre femme qui paroît le chérir davantage. L'auteur de cette élégante composition a

Chap. I. Pl. V.

(1) Philostrate, *Imagines*, II, 32.

(2) Voyez *Museo Pio Clem.*, tom. V, tav. XXVI, XXVII; et l'épigramme que je cite de Xénocrate.

(3) La persécution essuyée par Anaxagore détermina Euripide à s'abandonner entièrement à son penchant pour la poésie dramatique (Suidas et Moschopulus) : il n'étoit donc pas, lorsqu'il quitta la palestre, aussi jeune que le suppose Aulugelle (XV, 20). Anaxagore ne fut accusé que durant la faveur populaire et la puissance de Périclès, son disciple : or, celui-ci ne put exciter la jalousie des Athéniens qu'après l'olympiade LXXXIe, c'est-à-dire lorsque Euripide, né dans la LXXIIe, ou tout au plus tard au commencement de la LXXVe, étoit au moins âgé de 28 ou 30 ans : il s'étoit même auparavant essayé à la peinture (Suid. et Moschop.). Les dix-huit ans que lui donne Aulugelle, en supposant l'intégrité du texte, ne sont probablement que le résultat de quelques erreurs chronologiques sur la naissance de notre poëte, erreurs dont on retrouve les traces dans l'auteur anonyme de la Vie de Sophocle. Voyez les *Tables d'Hérodote* par M. Larcher, aux années 485, 480 et 471 avant J.-C. L'artiste qui a gravé le camée que nous avons sous les yeux n'a donc pas eu tort de représenter Euripide avec la barbe; d'ailleurs, il n'auroit pu faire comprendre sans inscription le sujet de son ouvrage, à moins qu'il n'y eût retracé la physionomie d'Euripide telle qu'on la connoissoit sur d'autres portraits.

Chap. I. Poëtes. Pl. V.

imité l'Hercule de Prodicus, et il a préludé au songe de Lucien; car je ne puis me persuader qu'un ouvrage tel que celui-ci, exécuté avec autant de facilité que d'esprit, soit postérieur au satirique de Samosate. Les portraits d'Euripide étoient bien connus dans l'antiquité; on voyoit ses statues au théâtre d'Athenes; et dans le Ve siecle elles ornoient les portiques de Constantinople[1].

§. 11 MÉNANDRE.

Pl VI.

La comédie, née dans les bourgs de l'Attique 580 ans avant l'ere chrétienne, n'avoit pas tardé à dégénérer, et étoit devenue une satire des plus effrénées. Les lois d'Athenes la supprimerent[2]; mais ce moyen parut trop sévere, et la loi fut retirée. Bientôt après, les poëtes comiques ne se montrant pas plus discrets que leurs prédécesseurs, on imagina de retrancher les chœurs[3]; et alors les auteurs, obligés de se renfermer dans leurs sujets, eurent moins d'occasions de se livrer à ces déclamations poétiques faites pour flatter la malignité naturelle de la multitude.

(1) Pausanias, liv. I, 21; Christodore, dans les *Analecta*, t. II, p. 457.

(2) Voyez les autorités et les éclaircissements qu'a donnés à ce sujet M. Larcher dans l'avertissement au canon chronologique, tom. VII de son *Hérodote*, pag. 560 et suiv.

(3) Horace, A. P., v. 281,

Successit vetus his Comœdia, non sine multâ
Laude; sed in vitium libertas excidit et vim
Dignam lege regi: lex est accepta, chorusque
Turpiter obticuit, sublato jure nocendi.

On voit clairement par ce passage que les chœurs furent retranchés de la comédie, à cause de leur médisance. L'auteur du *Voyage d'Anacharsis* paroît avoir envisagé ce changement sous un autre point de vue; mais je m'en tiens à Horace, qui avoit sous les yeux tout le théâtre comique des Grecs, perdu presque entièrement, et qui étoit à portée de mieux connoître que nous l'histoire de la littérature d'Athenes.

Chap. I. Poëtes. Pl. VI.

Cette réforme, qui ne parut qu'une simple mesure de police, devint, par l'effet qu'elle produisit, l'une des sources de la perfection à laquelle l'art dramatique a été porté par les modernes.

La nouvelle comédie (car ce fut la dénomination qu'on lui donna), surpassa bientôt, par le développement des caracteres, par l'intérêt de la fable, par la conduite naturelle et ingénieuse de l'intrigue, non seulement l'ancienne comédie, mais la tragédie elle-même, qui, asservie à la pompe des chœurs, partie la plus attrayante de ce spectacle aux yeux du vulgaire, ne put s'affranchir des entraves du drame lyrique[1]. Ménandre a été le modele de la nouvelle comédie; il l'avoit portée à un si haut degré de perfection, qu'il parut avoir fait pour ce genre de poésie ce qu'Homere avoit fait pour le poëme épique[2]. La perte de ses ouvrages est d'autant plus à regretter, qu'ils contenoient la peinture la plus vraie, la plus spirituelle, et la plus exacte des mœurs, des usages, et des manieres de son siecle[3], qui étoit celui des premiers successeurs d'Alexandre[4].

(1) La nouvelle comédie des Grecs, à la peinture des mœurs près, est la même que la bonne comédie moderne: elle ne diffère pas non plus, par rapport à son économie, de la tragédie moderne elle-même, qui, à son exemple, s'est débarrassée des chœurs, ou ne les a employés qu'à la place des rôles secondaires et dans les entr'actes; en se séparant ainsi de la tragédie lyrique, plus semblable à la grecque, et qui en a conservé toujours le pompeux attirail.

(2) C'est ce qu'insinue une épigramme inscrite avec deux autres sur la gaîne d'un hermès sans tête, et qui portoit autrefois celle de Ménandre, couronnée de lierre. Ce marbre est maintenant dans le musée de Turin. L'épigramme que je cite se trouve aussi dans les *Analecta*, *Adespota*; DLXIX; Fulvius Ursinus l'attribuoit au sophiste Elien.

(3) Voyez l'extrait qui nous reste d'un ouvrage de Plutarque, sur la comparaison de Ménandre avec Aristophane; et mes explications du *Museo Pio Clementino*, t. III, pl. 15.

(4) Il mourut à 52 ans, l'an 290 avant J.-C. (Corsini, *Fasti Attici*, t. IV, p. 76). Cette époque est certifiée par une inscription grecque rapportée par Gruter, pag. MXXVII, 2. Quant au genre de la mort de Ménandre, si nous en croyons un ancien scholiaste d'Ovide, il se noya dans le port

Chap. I. Poëtes. Pl. VI.

Ménandre vécut honoré par les monarques et par la nation; mais les juges du théâtre ne lui rendirent justice que très rarement : il se vit souvent enlever la palme par des rivaux qu'il auroit pu mépriser[1].

N° 1 et 2.

La tête gravée sous ces deux numéros est celle de la belle statue de Ménandre, placée dans le musée Napoléon[2]. Deux observations prouvent que cette statue le représente. La premiere, qui suffiroit toute seule, est la ressemblance avec le portrait du n° 3, au bas duquel est écrit le nom de ce poëte; la seconde, moins forte à la vérité, mais qui sert néanmoins à confirmer la premiere, est que cette statue forme le pendant d'une autre sur laquelle est gravé le nom de Posidippe, poëte comique ainsi que Ménandre.

J'ai développé dans un autre ouvrage les motifs qui me font penser que cette statue, comme celle de Posidippe, avoit autrefois orné quelque monument d'Athenes[3]. Il est très probable

du Pirée, en s'amusant à nager; et c'est à lui que se rapporte ce vers du poëme *in Ibin*, v. 593,

Comicus ut mediis periit dum nabat in undis.

Il est à propos d'observer ici que M. Harless, qui a compté vingt et un Ménandre (*Bibl. gr.* de Fabricius, t. II, p. 454, *nnn*), en a omis un vingt-deuxieme, qui n'est pas le plus obscur de tous; c'est Ménandre, roi grec de la Bactriane, un des successeurs d'Euthydeme. Nous aurons occasion de parler de ce prince dans le chap. XVII, §. 2 de la 2e Partie.

(1) Martial, V, 10,

Rara coronato plausere theatra Menandro.

Voyez aussi Aulugelle, XVII, 4; Démétrius Poliorcete, et Ptolémée, fils de Lagus, avoient appelé ce poëte à leur cour, et envoyé des ambassadeurs pour l'y inviter, et des vaisseaux de guerre pour l'y transporter (Pline, VII, §. 31).

(2) J'ai parlé assez au long de cette statue et de celle de Posidippe, dans l'ouvrage cité ci-dessus, t. III, pl. 15 et 16. Voyez aussi mes explications des Antiques du *Musée français*, aux livraisons 45e et 46e; et la *Notice des Antiq. du Musée Napoléon*, n° 76.

(3) J'ai observé un grand clou de fer fixé dans l'occiput de ces deux statues, qui servoit, à mon avis, à y soutenir un rond ou plateau de bronze en forme d'auréole

qu'elles sont les mêmes que Pausanias avoit vues dans le théâtre de cette ville, où il dit que la statue de Ménandre étoit placée parmi les images de plusieurs autres poëtes dramatiques beaucoup moins célebres[1]. Les deux statues dont il est ici question ont été trouvées à Rome, dans le XVIe siecle, parmi les ruines des thermes d'Olympias, épouse de l'empereur Constant[2], et fille d'Ablavius, préfet de Rome. Cet édifice étoit donc postérieur au voyage de Pausanias de plus de 150 ans; et nous savons d'ailleurs qu'on n'avoit pas encore cessé à cette époque de dépouiller la ville de Minerve de ses anciens ornements[3]. Chap. I. Poëtes. Pl. VI.

Cette petite image en bouclier *(clypeata)* a été trouvée avec celle de Sophocle que nous avons précédemment expliquée: nul doute par conséquent que le Ménandre dont elle porte le nom ΜΕΝΑΝΔΡΟϹ ne soit le prince de la comédie grecque, choisi N° 3.

(μηνίσκος), piece dont les Athéniens avoient l'usage de munir la tête des statues placées à ciel ouvert pour en mieux conserver la propreté (*Museo Pio Clem.*, t. III, pl. 15). Je ne doute pas que les plaques de cuivre qui paroissent avoir couvert les chaussures de ces deux poëtes, et dont il reste des fragments, n'aient été ajoutées à ces statues dans le théâtre d'Athenes, pour préserver ces parties de la sculpture des dégradations que pouvoit occasionner le frottement de la foule, *a tactu præter meantium*, comme dit Lucrece; circonstance qui a fait prendre à Rome la même précaution pour une statue sculptée par Michel-Ange.

(1) Pausanias, I, 21.

(2) Voyez les Mémoires de P. S. Bartoli, n° 29, réimprimés dans le 1er volume de la *Miscellanea filologica, critica e antiquaria* de M. Fea, p. CLXXVIII, sur l'endroit de la fouille où ces deux statues furent découvertes sous le regne de Sixte-Quint. Quant à la correspondance de cet emplacement avec les bains d'Olympias, voyez Nardini, liv. IV, c. 4; Venuti, *Descrizione topografica della antichità di Roma*, c. 6; et M. Fea lui-même, aux pag. LVI et CCXXVI de l'ouvrage déja cité. Aucun antiquaire ne s'étoit cependant avisé de parler de cette Olympias, qui avoit donné son nom à des thermes sur le mont Viminal, nom que cet emplacement a porté, sans doute par anticipation, dans les actes interpolés du martyre de S. Laurent.

(3) Synesius, epist. CXXXV.

Chap. I. Poëtes. Pl. VI.

judicieusement pour faire le pendant du prince de la tragédie[1]. Ces deux images de Ménandre ont l'une et l'autre les yeux sans prunelles, comme un grand nombre de portraits grecs. Cette méthode des artistes anciens n'a jamais été appliquée plus à propos que dans le portrait de notre poëte, qui, au rapport de Suidas, étoit louche.

POSIDIPPE.

Ce poëte, natif de Potidée ou Cassandrée dans la Macédoine, marcha dans la carriere de la comédie sur les traces de Ménandre, mais toujours à une assez grande distance. Cependant les anciens ont montré de l'estime pour ses ouvrages; ils les ont souvent cités, et ils nous en ont conservé quelques fragments qui annoncent un écrivain élégant et moral[2].

N° 4 et 5. La tête de la statue de Posidippe est représentée dans ces deux dessins.

Cette statue a toujours fait le pendant de celle de Ménandre. Le nom de Posidippe, qu'on lit sur le devant de la plinthe, fait

(1) Ce portrait de Ménandre se trouvoit déja dans plusieurs recueils *iconographiques*. L'estampe la moins infidele étoit jusqu'ici celle de Th. Galle, dans l'ouvrage de J. Faber, n° 90. On craint que ce médaillon, ainsi que celui de Sophocle, pl. 4, n° 3, ne soient égarés: du moins les dernieres recherches que j'en ai fait faire à Rome et à Naples ont été infructueuses. Les dessins gravés ici sont tirés de croquis très exacts, faits autrefois sous mes yeux. C'est une erreur de J. Gronovius et de quelques autres (*Thes. ant. gr.*, tom. II, p. 98) de croire que ce buste de Ménandre soit sculpté au revers du même médaillon de marbre qui offre le buste de Sophocle.

(2) Voyez les explications du *Museo Pio Clementino*, t. III, pl. 16. Posidippe florissoit vers l'an 286 avant l'ere chrétienne.

connoître qu'elle est la sienne, et nous donne une assurance de plus que l'autre statue est celle de Ménandre. Chap. VI. Poëtes. Pl. VI.

Celle-ci a, comme la premiere, des indices auxquels on reconnoît qu'elle a été exposée à l'air sur le théâtre d'Athenes. Elle étoit sans doute du nombre des statues érigées à la mémoire de plusieurs poëtes dramatiques bien inférieurs a Ménandre, et auxquels Pausanias paroît voir avec indignation qu'on ait accordé les mêmes honneurs[1].

ΠΟΣΕΙΔΙΠΠΟΣ, *Posidippe.* Ce nom est copié exactement tel qu'il est gravé sur le devant de la plinthe de la statue de ce poëte[2]. Une cassure ancienne a détruit cette partie de la statue de Ménandre; et ce n'a été que par une combinaison très heureuse que cette perte ne nous a pas empêchés de le reconnoître. Nº 6.

MOSCHION.

Les talents distingués de Moschion sur les scenes tragique et comique, et peut-être sa personne même, seroient restés ensevelis dans l'oubli, si Clément d'Alexandrie et Jean Stobée ne l'avoient pas cité, et ne nous avoient pas conservé plusieurs morceaux tirés de ses tragédies et de ses comédies, et qui contiennent des traits de morale. Nous ignorons la patrie de ce poëte, et le temps où il a vécu: le titre d'un de ses ouvrages Pl. VII.

(1) Liv. I, c. 23.

(2) Gronovius avoit donné un dessin de la statue entiere, avec l'inscription qu'elle présente (*Thes. ant. gr.*, t. 2, p. 100). On l'a donnée plus exactement dans le III[e] vol. du *Museo Pio Clement.*, pl. 16; et dans le *Musée français.*

Chap. I. Poëtes. Pl. VII.

fait voir qu'il étoit postérieur à Thémistocle ; et les pensées philosophiques répandues dans ses vers prouvent qu'il l'étoit aussi à Euripide et à Platon[1].

N° 1. Cette petite statue, que l'inscription de la plinthe, ΜΟΣΧΙΩΝ, *Moschion*, assure à ce poëte, est tirée de la collection farnésienne, et se trouve actuellement à Naples, dans le musée du roi. Elle a été dessinée dernièrement sur le lieu avec la plus exacte fidélité[2].

N° 2 et 3. Ces numero donnent la face et le profil de la tête dans la grandeur de l'original. La couronne de lierre, ornée de deux bandelettes ou *lemnisques*, ne se voyoit sur aucun des dessins publiés jusqu'à ce moment. Cette omission avoit laissé les antiquaires dans l'incertitude à l'égard du sujet représenté; ils ne savoient si c'étoit le poëte ou le médecin Moschion; car il y a eu plusieurs personnages de ce nom: la couronne, prix des concours dramatiques, ne laisse plus aucun doute[3].

ARATUS.

Ce poëte, cher à Antigonus Gonatas, roi de Macédoine, étoit né à Soles, petite ville de la Cilicie, où il professoit la médecine.

(1) Voyez entre autres les fragments de Moschion, rapportés pas Stobée, *Serm.* 293 et 296, *Ecl. Eth.*

(2) On en connoissoit déja le dessin gravé dans le recueil de Fulvius Ursinus; il a été répété depuis dans les ouvrages d'iconographie ancienne: mais il manquoit d'exactitude, comme la comparaison avec celui que nous publions peut le démontrer.

(3) Simmias Thébain, dans les *Analecta*, tome I, page 168; Callimaque, épigr. XXXVI. Nous avons vu ci-dessus, à la remarque (2) de la page 87, qu'une statue de Ménandre étoit de même couronnée de lierre.

Cultivant les sciences et la littérature, il tâcha de les allier ensemble par la poésie didactique, dont Hésiode et d'autres anciens avoient donné le modele, et qui reçut un nouveau lustre sous la plume d'Aratus. Ce fut à la priere d'Antigonus qu'il composa le poëme astronomique des *Phénomenes*, qui a excité l'admiration de ses contemporains et de toute l'antiquité. Le jugement moins favorable qu'en a porté un auteur moderne, qui paroît avoir une idée très médiocre du mérite poétique de cet ouvrage[1], ne sauroit être mis en balance avec le jugement de Callimaque et de Cicéron[2]. Ce poëme, qu'on a cru devoir assurer à l'auteur une réputation dont la durée égaleroit celle des astres qu'il a chantés[3], a fait autrefois les délices des grands, Germanicus l'avoit traduit en beaux vers latins; et il nous reste une épigramme à la louange du poëte, composée par le roi Ptolémée[4]. Après la mort d'Aratus, qui termina sa carriere à la cour du roi de Macédoine, ses compatriotes lui érigerent un tombeau ou cénotaphe qui est devenu célebre, dans les notices des géographes et des naturalistes, par le phénomene étonnant que produisoient les pierres très dures dont il étoit construit[5].

(1) Montucla, *Histoire des Mathém.*, vol. I, p. 227, note (*b*).

(2) Callimaque, épigr. XXXV, dans les *Analecta*; Cicéron, *de Orator.*, I, 16.

(3) Ovide, *Amor.*, liv, I, xv, 16:

Cum sole et lunâ semper Aratus erit.

S. Paul, Cilicien aussi, ne se fit pas de scrupule de citer, dans le discours qu'il tint aux Athéniens dans l'aréopage, un hémistiche de ce poëte son compatriote (*Act. ap.* XVII, 28). Chauffepié a donné un excellent article sur Aratus: on peut voir d'autres notices sur le même sujet dans la *Biblioth. gr.*, tom. IV, pag. 87 de la derniere édition.

(4) *Analecta*, tom. II, p. 66, ep. I. Ce roi Ptolémée étoit probablement Ptolémée Philadelphe, contemporain d'Aratus, qui florissoit environ 280 ans avant l'ere chrétienne.

(5) Pomponius Méla, liv. I, ch. 13. Les pierres qu'on lançoit contre ce tombeau se brisoient.

Chap. I. Poëtes. Pl. VII. N° 4.

Cette tête, quoique sans inscription, peut être regardée comme un portrait bien certain d'Aratus. Elle est tirée d'une médaille très rare frappée à Pompéiopolis, ville de Cilicie, la même que Soles, patrie de ce poëte[1]. Il est évident que les têtes gravées sur la médaille doivent appartenir à deux personnages illustres; et Galien ne nous laisse pas en doute sur leurs noms, car il dit expressément que cette ville de la Cilicie seroit restée inconnue sans la réputation d'Aratus et de Chrysippe[2]. On n'est pas embarrassé non plus pour reconnoître le personnage que chacune des deux têtes représente. Celle d'Aratus regarde tant soit peu vers le ciel, par une allusion ingénieuse à ses poëmes astronomiques et météorologiques; et Sidoine Apollinaire nous assure qu'on donnoit même encore de son temps ce mouvement aux portraits d'Aratus[3]. On verra quels sont les indices auxquels on doit reconnoître le portrait de Chrysippe, lorsque nous examinerons les images de ce stoïcien. C'est à cet endroit que nous nous réservons de parler de l'époque où ces médailles ont été frappées.

(1) Cette médaille du cabinet du docteur Hunter, à Londres, a été décrite et publiée par M. Combe, (*Catalog. Mus. Hunter*, pl. 43, n° 23). Une autre tout-à-fait pareille, excepté par les caracteres qui marquent l'époque, existoit autrefois à Paris, dans le cabinet des jésuites : Hardouin la cite (*ad Plin.*, V, §. 22); et André Morell l'avoit publiée dans son *Specimen*, R. N., p. 240. Je l'ai retrouvée dans la collection du cabinet impérial, lorsque la planche VI avoit déja été gravée. Je donnerai un dessin de cette médaille dans la planche LVII de supplément. Une troisieme, tirée de la collection de Fulvius Ursinus, avoit été publiée par cet antiquaire et par J. Faber (*Imagin.*, n° 26 et 104.

(2) *In protreptico.*

(3) Lib. IX, ep. IX : *Quod per gymnasia pingatur areopagitica vel prytanea curvâ cervice Zeuxippus*, ARATUS PANDA. Il nous reste plusieurs vies d'Aratus, écrites en grec ; on en peut voir l'indication dans Fabricius, *Biblioth. gr.*, *loco citato.*

NOTE.

Les antiquaires qui se sont occupés à reconnoître sur des monuments authentiques les portraits des hommes illustres de l'antiquité, ont enrichi leurs collections des noms et des images de quelques poëtes grecs qu'on ne retrouvera pas dans cette *Iconographie*. Je dois rendre compte de cette omission.

Les portraits en question ne sont appuyés ni sur des preuves tirées d'inscriptions antiques, ni sur des conjectures qui aient un degré assez fort de probabilité pour les faire admettre. Je ne puis cependant me dispenser de parler des portraits d'Hésiode, de Pindare et d'Aristophane, qui paroissent assurés par des inscriptions grecques.

Le premier présente à la vérité le nom d'Hésiode écrit au génitif, ΗϹΙΟΔΟΥ, sur le bord de la pierre gravée qui le contient (J. Faber, n° 68): mais l'authenticité de cette inscription, déja suspecte, parceque, contre l'usage le plus suivi, elle offre le nom du sujet au génitif, a perdu tout crédit depuis qu'on a remarqué que la tête désignée par ce nom comme celle d'Hésiode est la même que d'autres monuments plus certains attribuent à Euripide.

L'inscription qui donne à Pindare un hermès du musée du Capitole à Rome (tom. I, pl. 38) ne mérite pas plus de confiance. Bottari s'étoit aperçu de l'imposture, et elle a été mise entièrement à découvert par une tête pareille, qu'une inscription véritablement authentique fait reconnoître pour celle de Sophocle: nous l'avons donnée à la planche IV.

Quant à Aristophane, Winckelmann avoit observé que l'hermès publié par J. Faber et par Bellori, et portant le nom d'Aristophane, n'appartenoit pas à la tête qui étoit placée dessus (*Monum. ined.*, n. 191). L'autre portrait du même poëte, que cet antiquaire a voulu substituer à celui-ci, sur le fondement de conjectures très foibles, n'est évidemment qu'un masque de Silene. Un masque est aussi le prétendu Callisthene de Fulvius Ursinus; et le nom grec qu'on y lit n'a rien de commun avec le sujet de la sculpture. Le Théocrite de J. Faber (n. 142) n'est qu'un dieu des forêts couronné de feuilles de pin. Le Philémon des médailles de Pompéiopolis est plutôt Chrysippe, comme nous le verrons ci-dessous, à la pl. XXIII. Eckhel s'étoit déja aperçu que, sur des médaillons de Colophon, une figure d'Homere, assise, avec le nom du magistrat Pythius, avoit été adjugée à Pythéus, poëte comique; et que le Thespis de J. Haym n'étoit qu'un Bacchus indien ou *Pogon* (D. N., t. II, p. 219 et 511).

Des gaînes sans tête, avec les noms écrits en grec d'Hésiode, de Pindare et de Bacchylide, ont été publiées par Fulvius Ursinus, et par moi (*Museo Pio Clementino*, t. I, p. 14); mais elles ne font qu'exciter nos regrets sur la perte de ces portraits illustres. Le temps avoit déja exercé ses ravages sur les statues des grands poëtes à l'âge de Plutarque ou de l'auteur, quel qu'il soit, des vies des dix orateurs; puisque cet écrivain atteste que la seule image d'Homere restoit encore parmi celles qu'on avoit élevées, sur le chemin qui d'Athenes conduisoit à Eleusis, en l'honneur des poëtes les plus distingués de la Grece (*Vita Isocr.*). Les images de plusieurs poëtes, réunies à Constantinople, dans le gymnase de Zeuxippe, que Christodore a décrites, et que nous n'avons pu remplacer, sont celles d'Alcman, de Simonide, de Pindare, de Cratinus, d'un Homere de Carie, poëte tragique, et de la poëtesse Erinna.

CHAPITRE II.

LÉGISLATEURS, ET SAGES ANCIENS.

§. 1. LYCURGUE.

Chap. II. Législateurs. Pl. VIII.

Les institutions du législateur de Sparte, et les vicissitudes de sa vie, ont fait le sujet de plusieurs ouvrages anciens et modernes[1]. Il suffira de dire ici que ce grand homme, né à Sparte, de l'une des deux familles royales de la race d'Hercule[2], neuf siecles environ avant notre ere[3], eut la régence de l'état pendant la minorité de Charilaüs son neveu[4]; que, forcé de s'absenter de

(1) Aristoxenus de Tarente avoit écrit sur Lycurgue; voyez Jonsius *de scriptoribus historiæ philosophicæ*, lib. I, c. 14, p. 76. Nul doute que tous ceux qui, comme Théophraste et Apollodore d'Athenes, avoient pris pour sujets de leurs ouvrages les législateurs anciens, ne se fussent assez étendus sur le législateur de Sparte. Maintenant la vie de Lycurgue par Plutarque est la seule que nous ayons de cet illustre Spartiate. On peut la comparer utilement avec ce que nous apprennent de ce grand homme Hérodote, liv. I, c. 65; Strabon, liv. X; Elien, V. H., liv. XIII, ch. 14 et 23; Justin, liv. III, ch. 2 et 3. Parmi les modernes, Barthélemy peut tenir lieu de tous les autres : il parle de ce législateur et de ses lois depuis le chapitre 43 du *Voyage d'Anacharsis* jusqu'au chapitre 51.

(2) De celle des Eurypontides.

(3) Cette époque a été fixée par M. Larcher, dans sa *Table chronologique* de l'histoire d'Hérodote.

(4) Il est constant que le nom de Léobotas ou Labotas, qu'on lit dans Hérodote, *loco citato*, au lieu de celui de Charilaüs, est fautif. Peut-être l'aura-t-on introduit postérieurement dans le texte, où le roi de Sparte, neveu de Lycurgue, n'étoit pas nommé.

Chap. II. Législateurs. Pl. VIII.

sa patrie, le pays alors le moins civilisé de la Grece[1], où il se trouvoit en butte aux plus absurdes calomnies, il fit un voyage en Asie, d'où il rapporta en Europe le trésor le plus précieux, les poëmes d'Homere tout entiers. Il visita la Crete, peuplée de colonies lacédémoniennes, ou de nations qui reconnoissoient la même origine; et ce fut là qu'il étudia ces institutions et ces usages, qui, n'étant pas tout-à-fait étrangers aux habitudes de ses compatriotes, pouvoient s'accorder avec leurs mœurs[2]. Rappelé à Sparte, après quelques années, pour mettre fin aux désordres qui la tourmentoient, il s'y rendit, lui donna des lois, et fonda un systême social heureux et durable, qui, malgré plu-

(1) Hérodote, liv. I, c. 65.

(2) Teutamus avoit été le chef d'une colonie dorienne établie dans l'île de Crete avant que les Héraclides, à la tête d'une autre portion de ce même peuple, eussent fait la conquête de Sparte (Diodore, v. 80). Après cette conquête, Althémene, antérieur à Lycurgue de cinq générations, avoit transporté dans la même île une colonie lacédémonienne; elle y fonda plusieurs villes (Strabon, liv. X). Strabon observe que les peuples de la Crete qui ne tiroient point leur origine de Sparte, mais des colonies doriennes, ainsi que ceux qui, descendant des Spartiates, avoient quitté leur pays antérieurement à la législation de Lycurgue, suivoient tous à-peu-près les mêmes usages que cette législation avoit consacrés à Sparte. Je releve soigneusement cette circonstance pour appuyer une observation de M. Larcher (*Chronologie d'Hérodote*, c. 15, pag. 400 et 401). Ce savant est d'avis que le fond des institutions de Lycurgue existoit déja à Lacédémone; et que le législateur ne fit que remettre en vigueur celles qui entroient dans son systême, les modifier, et en abolir d'autres qui avoient pris la place des plus anciennes. Or, rien n'est plus propre à établir cette opinion que de reconnoître les mêmes institutions dans les nations de la Crete, sœurs, s'il est permis de s'exprimer ainsi, de la nation lacédémonienne; de voir que Lycurgue est allé dans cette île étudier les mœurs des habitants qui avoient conservé les institutions de leurs ancêtres plus pures qu'à Sparte, pour les rétablir ensuite dans sa patrie. Cette opinion admise, il sera aisé de concevoir comment des usages et des institutions aussi bizarres et aussi extraordinaires ont pu jeter de si fortes racines dans les mœurs d'une nation. Les Lacédémoniens se plierent, sans beaucoup de difficulté, à une maniere de vivre qui avoit été celle de leurs ancêtres, et dont ils avoient conservé eux-mêmes dans leurs mœurs des traces plus ou moins profondes.

Chap. II. Législateurs. Pl. VIII.

sieurs défauts, forma le caractere des Spartiates, et est devenu l'étonnement de tous les âges[1]. Satisfait de son succès, Lycurgue abandonna une seconde fois sa patrie pour aller consulter les oracles sur le sort de ses institutions et de son pays, après avoir préalablement exigé de ses compatriotes le serment de ne rien changer à ses lois avant son retour. Dès qu'il vit son ouvrage approuvé par les dieux, qui promettoient aux Lacédémoniens le bonheur et la gloire tant qu'ils conserveroient les lois qu'il leur avoit données, il ne songea plus qu'à lier par sa mort ses concitoyens à l'observation éternelle de leur serment : on dit qu'il se laissa mourir de faim[2]. La reconnoissance des Spartiates lui décerna bientôt les honneurs divins; et le temple qu'ils lui consacrerent existoit déja du temps d'Hérodote[3].

N° 1 et 2.

La tête dessinée sous ces numero est celle d'une statue du musée du Vatican[4]. J'ai pensé qu'elle pouvoit être une image de

(1) Cicéron admire les Lacédémoniens : *Qui soli toto orbe terrarum septingintos jam annos amplius, unis moribus et nunquam mutatis legibus vivunt :* « Qui seuls « dans l'univers, après sept cents ans, « n'ont jamais changé de mœurs ni de lois » (*pro Flacco*, §. 26). Il est cependant à remarquer qu'on peut regarder comme la cause principale de cette durée l'ordre de succession à la couronne adopté, même avant Lycurgue, par les Spartiates seuls parmi les peuples de l'antiquité, et qui donnoit constamment et invariablement le droit à l'aîné des enfants du roi de régner à sa place, ordre qui étoit méconnu dans les autres monarchies, où l'on hésitoit souvent sur le choix entre le fils et le frere du roi mort. Au reste, l'expression de Cicéron, vraie jusqu'à un certain point, ne laisse pas d'être exagérée.

(2) Plutarque, Elien, dans les lieux indiqués. L'abbé Anselme, dans le Ve vol. des *Mém. de l'Académie des inscriptions*, pag. 12, a mieux aimé suivre là-dessus une tradition calomnieuse et sans fondement que Tertullien a rapportée sur la mort de ce législateur (*Apolog.*, cap. 4). Suivant lui, Lycurgue prit cette cruelle résolution par le dépit qu'il éprouva en voyant que les Lacédémoniens faisoient quelques changements à ses lois, ou, pour mieux dire, à ses institutions, puisqu'elles n'étoient pas écrites.

(3) Hérodote, liv. I, c. 66.

(4) Voyez mon ouvrage sur le *Museo Pio Clementino*, tom. III, pl. 13.

Chap. II. Législateurs. Pl. VIII.

Lycurgue, à cause de la différence très frappante qu'on remarque dans la conformation de l'œil gauche et des parties qui l'environnent, comparée à celle des parties correspondantes du côté droit du visage. Il est constant, par l'observation de quelques autres ouvrages de sculpture ancienne, qu'on s'est contenté de cette inégalité de conformation, ou de ce défaut de symmétrie, pour caractériser un homme privé d'un œil[1] : or le législateur de Sparte en avoit perdu un dans une émeute populaire; et ce malheur même avoit fait mieux connoître la grandeur et la bonté de son ame[2]. En réfléchissant sur cette particularité, sur la simplicité du costume de cette figure, revêtue d'un simple manteau; sur le négligé de la chevelure et de la barbe, qui convient parfaitement à un Spartiate, je n'ai pas balancé à l'attribuer à Lycurgue; d'autant plus que ce législateur avoit des statues à Sparte[3], où il est probable qu'on avoit créé son portrait, comme on a créé celui d'Homere, en partie sur des traditions nationales, en partie sur de simples convenances.

N° 3 et 4. Ce second portrait, copié d'après une tête en marbre de la collection Farnese, me paroît confirmer de plus en plus les conjectures que je viens d'avancer à l'occasion du premier[4]. Le rapport des deux profils n'est pas équivoque, et la face offre la même irrégularité dans les yeux. La chevelure est encore plus dans le costume lacédémonien que celle du portrait précédent: et l'armure, dont on voit une partie sur l'épaule droite, con-

(1) *Museo Pio Clementino*, tom. III, p. 14.

(2) Plut., *vie de Lyc.*, §. 16; Paus., l. III, c. 18.

(3) Pausanias, liv. III, c. 14.

(4) Le dessin en a été pris sur un bronze qui est au palais du sénat, et qui a été coulé sur le marbre original que j'ai vu transporter de Rome à Naples. Ce buste n'avoit jamais été gravé.

vient très bien à ce législateur guerrier[1], instituteur de la nation la plus guerriere de la Grece, et dont les inventions utiles avoient perfectionné la tactique de ces peuples et de ces âges belliqueux, qui, plaçant la valeur militaire au-dessus de toute autre vertu, ne connoissoient cependant ni l'art de la guerre, ni la science des grands capitaines.

Chap. II. Législateurs. Pl. VIII.

J'ai fait dessiner ici deux médailles lacédémoniennes, en bronze, très communes dans les cabinets, et qui ont pour empreinte la tête de Lycurgue, indiquée par son nom : Lycurgue, ΛΥΚΟΥΡΓΟC, dans le n° 5 ; et ΛΥΚΟΡΓΟC dans le n° 6.

N° 5 et 6.

Ces médailles, frappées sous la domination romaine[2], sont d'un travail si médiocre, qu'on ne doit pas s'attendre à y voir le portrait de Lycurgue ni artistement ni uniformément tracé. Il nous suffira d'y remarquer la même chevelure que dans le buste des n° 3 et 4. Le n° 6 offre la tête du législateur ceinte d'un cordon en signe d'apothéose ; le revers représente un caducée, symbole de la félicité publique, enté sur une massue, emblême de la force et du courage, et d'ailleurs propre à Sparte, royaume jadis fondé par les Héraclides. Les lettres ΛΑ sont les initiales du nom des Lacédémoniens ; et les monogrammes sont ceux des

(1) Lycurgue passoit pour l'instituteur des *énomoties* (Herodote, I, 65), et de l'*oulamos* (Plutarch., *Lycurgue*). Le premier nom signifie une subdivision dans une compagnie de fantassins ; le second, une troupe de cavaliers. Plutarque ajoute que Lycurgue régla tout ce qui concernoit la guerre. Hippias le sophiste et Philostéphanus assuroient qu'*il fut bon capitaine et grand homme de guerre, comme celui qui s'étoit trouvé en plusieurs batailles* (Plutarque, *vie de Lycurgue*, traduction d'Amyot, §. 50 ; Xénophon, *Lacæd. resp.*, c. 11.)

(2) L'époque des médailles autonomes de Lacédémone, en bronze, a été bien constatée par Eckhel (D. N., t. II, p. 281), au moyen des noms des magistrats qui se retrouvent les mêmes sur quelques médailles frappées sous les empereurs romains.

Chap. II. Législateurs. Pl. VIII.

éphores ou des magistrats de la ville, qui, dépendants des proconsuls de l'Achaïe, conservoient néanmoins dans le gouvernement de Sparte une foible image de leur ancienne autorité.

§. 2. PÉRIANDRE.

Sages anciens. Pl. IX.

Les sept personnages de la Grece qui, suivant d'anciennes traditions, furent décorés du titre honorable de Sages, et qui jouirent pendant leur vie de la considération attachée à ce titre[1], n'étoient, suivant l'observation de Dicéarque, ni des savants, ni des philosophes[2]; c'étoient des hommes d'esprit qui cherchoient à renfermer dans de courtes maximes les préceptes les plus propres à régler la vie, et qui avoient appliqué leurs talents au perfectionnement des lois dans leurs patries respectives. On n'étoit bien d'accord ni sur leur nombre ni sur leur nom : on ne l'étoit pas non plus sur les maximes caractéristiques attribuées à chacun d'eux[3]. Cependant l'opinion la plus générale a décoré de ce titre Périandre, roi de Corinthe; Solon,

(1) Diogene de Laërte, d'après Démétrius de Phalere, nous a transmis l'époque précise à laquelle on commença à désigner par le nom de Sages sept hommes qui avoient acquis, par leurs lumieres, la plus grande célébrité dans les villes grecques d'Europe et d'Asie:

Septem sapientes nomen quibus istud dedit
Superior ætas, nec sequuta sustulit.

Auson, ccc, v. i.

Ce fut l'an 584 avant J.-C. (Diogene de Laërte, liv. I, 22; Corsini, F. A., t. III, p. 84; *Diss. Agon.*, p. 31).

(2) Οὔτ σοφοὺς οὔτε φιλοσόφους ἀυτοὺς γεγονέναι, συνετοὺς δέ τινας καὶ νομοθετικούς (Diogene de Laërte, I, 40). Cette observation de Dicéarque n'étoit cependant pas applicable à Thalès, savant et philosophe à-la-fois; et il est à observer que l'on citoit des maximes en vers de presque tous ces Sages, preuve qu'ils avoient cultivé la littérature. Au reste Archétimus de Syracuse et Andron d'Ephese avoient écrit aussi des ouvrages sur les sept Sages; mais il paroît que leur récit étoit entremêlé de fables (Jonsius, *de script. Hist. Phil.*, lib. I, cap. 3 et 8).

(3) Diogene de Laërte, *loco citato*.

législateur d'Athenes; Bias, né à Priene dans l'Ionie; Thalès de Milet, ionien comme lui, et qui le premier dans la Grece enseigna la philosophie naturelle; Cléobule de Rhodes; Pittacus de Mytilene, et Chilon de Sparte[1].

Périandre étoit le plus âgé de ces grands hommes qui ont été tous ses contemporains[2], et que le roman plutôt que l'histoire lui a donnés pour convives[3]. Fils de Cypsélus, roi, ou, comme on l'appeloit alors, tyran de Corinthe[4], il passa pour l'un des plus anciens inventeurs de ces maximes d'état qui tendent à conserver les gouvernements sans révolutions, et les nations sans orages[5]. Juste, modéré, éloigné de toute espece d'orgueil[6], quarante-

(1) Antipater de Sidon, dans les *Analecta*, ép. LX; Hygin, fab. 221; Ausone, *Ludus* VII, *sap.*; Sidoine Apollinaire, *carm.* XV, et d'autres, ne permettent pas de douter que l'opinion la plus générale de l'antiquité n'ait été en faveur des sept personnages que nous venons de nommer, à quelque différence près, et même malgré l'autorité de Platon, qui donne la place de Périandre à un Myson, né à Chen, bourgade du mont OEtas (*in Protagora*).

(2) Ayant pris les rênes du gouvernement à Corinthe, immédiatement après la mort de Cypsélus son pere, en 633, ou, tout au plus tard, en 626 avant l'ere chrétienne, âgé à-peu-près de quarante ans, Périandre devoit être né vers 670.

(3) On s'aperçoit à la simple lecture que le dialogue de Plutarque, intitulé le *Banquet des sept Sages*, est, non un morceau d'histoire, mais un conte fait à plaisir, où cependant le moraliste ingénieux a inséré très à propos différentes maximes attribuées à ces hommes illustres, et différentes anecdotes de leur vie et de leur siecle. Il fait réunir les sages chez Périandre; Archétimus les rassembloit chez Cypsélus.

(4) Les ancêtres de Cypsélus avoient régné sans interruption sur Corinthe depuis plus de quatre siecles. Il est vrai qu'il fit cesser le gouvernement monstrueux des Bacchiades, qui régnoient ensemble et sans partage, au nombre de plus de deux cents, et qu'il réunit en lui seul toute l'autorité de cette famille à laquelle il appartenoit par sa mere, et qui étoit issue de celle des Héraclides: cette action, dans les siecles suivants, fit donner à Cypsélus le titre de tyran.

(5) Aristote, *Politic.*, V, c. 11.

(6) Héraclide, *de Politiis*, c. 5, p. 206 de l'édition de M. Coray, Μέτριος δὲ ἦν.... μήτε ἄδικος μήτ' ὑβριστικός, « La bienveillance, « et non la force des hommes armés, fait « la véritable garde des princes » : c'étoit aussi une des maximes que Périandre avoit inculquées à ses successeurs dans un ouvrage en vers (Diog., I, 97). Ce fut lui qui

Chap. II. Sages anciens. Pl. IX.

quatre ans d'un regne paisible[1] prouverent assez la sagesse de sa conduite; et les défaites des ennemis de Corinthe attesterent sa valeur. Heureux si ses foiblesses et les dissentions domestiques qui en furent la suite n'eussent répandu de l'amertume sur ses jours, et quelque tache sur son regne! On ne peut lire sans intérêt le récit qui en a été tracé par Hérodote[2]. Périandre termina sa longue carriere, qui fut néanmoins abrégée, à ce que l'on dit, par ses chagrins, vers l'an 584 avant J.-C.[3].

N° 1 et 2.

L'hermès gravé sous ces deux numero, et conservé à Rome dans le musée du Vatican, est celui qu'on déterra, en 1780, près de Tivoli, dans la maison de campagne de Cassius, avec l'hermès de Bias, et les fragments de ceux de Solon, de Thalès, de Pittacus, et de Cléobule[4].

institua à Corinthe un sénat pour régler la dépense publique sur les finances de l'état. Bayle s'est trompé lorsqu'il assure que Périandre, en formant ce sénat, régla la dépense de ceux qui le composoient: il a pris l'actif pour le passif, ἐφίεσαν pour ἐφέθησαν (Héraclide, *de Politiis*, *loc. cit.*; Bayle, Diction., art. *Périandre*, à la fin).

(1) Aristote, *loco citato*, c. 12; Diogene de Laërte, qui paroît avoir puisé ces époques à de bonnes sources, differe de quatre ans, en ne le faisant régner que quarante. M. Larcher, dans sa *Chronologie d'Hérodote*, p. 532 et suiv., prolonge le regne de Périandre jusqu'à soixante-dix ans: il se fonde sur les chapitres 94 et 95 du V[e] livre de son historien, où il est parlé de Périandre comme du médiateur de la paix entre les Athéniens et les Mytiléniens, au sujet du Sigée. Cependant M. Larcher lui-même, sur les traces de Walckenaër, avoit très bien distingué la guerre élevée entre les deux peuples que nous venons de nommer, à l'occasion du Sigée, d'une autre guerre postérieure qui eut lieu entre les mêmes peuples, et à l'occasion de la même place, du temps d'Hégésistrate, fils naturel de Pisistrate; et il reproche au président Bouhier de les avoir confondues (Voyez la note (265), au livre V d'Hérodote). Mais je ne sais pourquoi, lorsqu'il s'agit de fixer la chronologie de Périandre, il revient à l'opinion qu'il avoit détruite.

(2) Livre III, ch. 48 et suiv.

(3) Suivant la computation d'Aristote, *loco citato*.

(4) *Mus. Pio Clem.*, tom. I, p. 13 et 14, tom. VI, pl. 22 et 25, où je publiai le premier cet hermès. La forme des caracteres est remarquable pour la figure carrée de

Ce portrait est d'une parfaite conservation : les prunelles exprimées par la sculpture donnent un caractere plus animé à la physionomie, qui annonce d'ailleurs un homme ferme et résolu.

Les inscriptions gravées sur la gaîne font connoître le sage que la tête représente, et sa maxime caractéristique :

ΠΕΡΙΑΝΔΡ□Σ	*Périandre,*
ΚΥΨΕΛ□Υ	*fils de Cypsélus,*
Κ□ΡΙΝΘΙ□Σ	*corinthien.*
ΜΕΛΕΤΗ ΠΑΝ	*L'étude est tout*[1].

l'□ et du ⊟. Cette forme nous étoit connue par les inscriptions de plusieurs hermès, et par la légende de quelques médailles. Fulvius Ursinus a publié sept inscriptions gravées sur la gaîne d'autant d'hermès, qui nous offrent les mêmes caracteres dont il est question. Ces inscriptions sont celles de Miltiade, d'Hésiode, d'Euripide, d'Aristote, de Lysias, et d'Eschine. Nous verrons la même forme d'□ dans les médaillons grecs d'Orode Ier, et de Phraate IV, roi des Parthes. Ce dernier exemple répond au siecle qui précede immédiatement l'ere chrétienne. Il faut néanmoins observer qu'on trouve des □ carrés, mais placés un peu obliquement, sur quelques médailles beaucoup plus anciennes de la ville de Posidonia, dans la grande Grece. Les médaillons des rois parthes sont du même temps que Cassius, dans la campagne de qui notre hermès a été déterré avec plusieurs autres que nous rapporterons dans la suite. Il paroît que la forme carrée des hermès a fait adopter aux anciens artistes une forme analogue de caracteres : Bergier a porté la même opinion (*Histoire des grands chemins de l'empire romain*, liv. IV, sect. 43, §. 4).

(1) Le dialecte dorien dans lequel cette maxime se trouve quelquefois énoncée, ΜΕΛΕΤΑ ΠΑΝ, a été la source d'un doute. On a cru que μελέτα étoit ici pour μελέται ; et alors le sens de la maxime ne seroit pas celui que nous lui avons donné, mais cet autre : « Ne fais rien sans t'y préparer ». L'auteur anonyme d'une épigramme de l'Anthologie latine a suivi cette derniere interprétation dans ce vers, contenant l'apophthegme de Périandre :

Ille nihil rerum fieri jubet immeditatum.

Mais notre inscription ne laisse plus aucun doute, et confirme l'expression du biographe des philosophes, qui a énoncé cette maxime avec l'article, μελέτη τὸ πᾶν. Au reste, presque tous les anciens s'accordent à la regarder comme la maxime caractéristique de Périandre, à l'exception d'un poëte grec anonyme qui lui donne celle-ci : χολοῦ κρατέειν, « Se posséder dans la colere » (*Analect. Adesp.*, ep. XXX).

Chap. II.
Sages anciens.
Pl. IM.

Une épigramme d'Agathias[1] prouve que les portraits en bronze des sept sages par Lysippe, ou plutôt par Aristodeme son éleve, étoient connus dans l'antiquité. Il est probable que ces hermès en marbre ne sont que des copies de ceux en bronze, qui étoient plus anciens. Périandre avoit d'ailleurs assez occupé les artistes de son temps pour qu'ils n'aient pas négligé de transmettre son portrait à la postérité[2].

§. 2. SOLON.

Ce grand homme, issu d'une famille qui remontoit aux anciens rois de l'Attique, naquit à Salamine, où ses parents s'étoient retirés. Dès sa premiere jeunesse adonné au commerce et à la navigation, il sut par ce moyen rétablir sa fortune, et acquérir des connoissances qui n'étoient pas communes dans sa patrie. De là cette grande réputation de lumieres et de talents, qui, embellis par la poésie et rehaussés par un caractere moral également doux et élevé, le porterent aux premieres magistratures d'Athenes, et enfin à une espece de dictature que les troubles civils et le manque de lois avoient rendue nécessaire. Ce fut alors que Solon, devenu le législateur d'Athenes, donna une nouvelle forme à cet état, et sut tenir un juste milieu entre les deux partis qui le déchiroient. Ses lois ont été célebres dans l'histoire, à cause de la sagesse et de la modération qui en étoient la base, et qui en vivifioient le systême entier; mais

(1) Le XXXV[e] dans les *Analecta*. Nous entrerons dans quelques détails sur ces portraits, à l'occasion de celui d'Esope, pl. XII.

(2) Les ouvrages précieux, consacrés dans les temples de la Grece par la dynastie des Cypsélides, ont été célébrés de tous les temps (Aristote, *Politic.* V, cap. 11; Pausanias, liv. V, ch. 2; Plutarque, *loco citato*).

dans sa constitution, le sénat des quatre cents, qu'il mit à la tête du gouvernement populaire, étoit trop nombreux: peuple lui-même, il manquoit de force pour contenir le peuple; et Athenes pencha toujours vers l'anarchie quand un homme ambitieux ne sut pas gagner la confiance de la multitude, et l'enchaîner à ses volontés. C'est ce qui arriva du vivant même de Solon, lorsque Pisistrate se mit à la tête d'une république où chaque application de la loi excitoit des troubles, et d'où Solon lui-même venoit de se retirer, fatigué d'être obligé tous les jours d'interpréter sa propre législation. Ce Sage mourut dans l'île de Chypre, à l'âge de quatre-vingts ans, l'an 559 avant l'ere chrétienne[1].

Solon, quoique d'un caractere pacifique, et même adonné aux voluptés, ne manquoit pas de valeur guerriere: il fit reconquérir par les Athéniens Salamine sa patrie, dont les Mégariens s'étoient emparés: il voulut dans sa vieillesse prendre les armes contre Pisistrate; mais personne ne le suivit; et Pisistrate, maître d'Athenes, n'eut garde de vouloir se venger d'un vieillard admiré par toute la Grece, qui avoit été l'ami de sa jeunesse, et qui n'étoit plus dangereux.

D'autres écrivains ont grossi le nombre des exploits guerriers de Solon par le récit de ceux qu'il fit, suivant eux, dans la guerre de la Phocide; mais sa gloire doit infiniment plus au soin que Plutarque a pris de prouver qu'il n'eut point de part à cette guerre. Ces écrivains, en effet, au lieu d'honorer le législateur d'Athenes, comme ils en ont eu l'intention, flétrissent sa mémoire, en lui attribuant la funeste invention d'empoisonner les

(1) Plutarque, dans la *vie de Solon;* Diogene de Laërte, liv. I, c. 45 et suiv.; Elien, V. H., liv. VIII, c. 16; Corsini, F. A., t. III, p. 100; Barthélemy, V. d'A., introd., part. II, sect. 1, et ailleurs.

Chap. II. Sages anciens. Pl. IX.

sources des eaux qui couloient dans Cirrhe, où les ennemis étoient assiégés et tourmentés par la soif[1]. Solon acquit un titre plus juste à la reconnoissance de la Grece, en retranchant les honneurs immodérés et les avantages qu'on accordoit aux athletes vainqueurs, pour les répandre sur les soldats qui mouroient pour la patrie, et sur leurs familles. On a dû peut-être à cette innovation salutaire les victoires de Marathon et de Salamine.

N° 3 et 4.

Ces numero représentent le buste de Solon, conservé dans la galerie de Florence. Le Sage y paroît la tête ceinte d'un cordon, symbole d'apothéose; le bout du pallium ou manteau retombe sur l'épaule gauche. L'inscription suivante, gravée au-dessous de la poitrine, fait connoître le personnage représenté:

COΛΩN	*Solon*
O NOMOΘETHC	*le législateur.*

Ce buste unique n'avoit jamais été publié[2]. La physionomie, qui annonce le calme et la force de l'ame, a probablement été copiée d'après la statue en bronze que les Athéniens avoient érigée à Solon, dans le Pœcile[3].

(1) Pausanias, liv. X, c. 37.

(2) Torricelli, artiste connu, l'avoit cependant gravé en creux sur une pierre fine, au commencement du siecle dernier. L'empreinte se trouve dans plusieurs collections dactyliographiques.

(3) Pausanias, liv. I, c. 16; Elien, *loco citato*. Une autre statue de Solon existoit à Salamine du temps de Démosthene et d'Eschine: ces orateurs en font mention Dem. *de fals. Leg. et in Aristog.*, p. 420, 807; AEsch. *in Tim.*, p. 4, 52, éd. Reisk). Un second hermès de ce législateur a été trouvé sans tête, dans la maison de plaisance de Cassius, à Tivoli; il porte le nom de ce Sage, celui d'Exécestide son pere, et la maxime célebre MHΞEN AΓAN, *Rien de trop*. Un hermès réunissant les têtes de Solon et d'Euripide, tous les deux nés à Salamine, existe à Vellétri, dans le cabinet formé par le feu cardinal Borgia. J'en ai publié les inscriptions (*Museo Pio Clem.*,

Chap. II. Sages anciens. Pl. IX.

Un portrait romain sans barbe, exécuté en pierre fine par un autre Solon, artiste du siecle d'Auguste, avoit été pris pour le portrait de Solon le législateur[1]. Baudelot avoit découvert cette erreur[2]; mais on n'avoit point remplacé jusqu'ici, dans les ouvrages sur l'iconographie ancienne, le portrait apocryphe par le véritable.

§. 4. BIAS.

Pl. X.

En commençant par Périandre et Solon la suite des Sages de la Grece, nous avons gardé l'ordre chronologique de leur naissance. Mais si l'on nous demande pourquoi le portrait de Bias est ici à la troisieme place, nous pourrons répondre avec l'oracle que parmi ces grands hommes il n'y avoit ni premier ni dernier[3] : d'ailleurs l'ordre prescrit par la critique nous oblige à présenter Bias avant Thalès, puisque ce sera au portrait de Bias bien connu que nous devrons la connoissance de celui de Thalès.

VI, p. 79 et 80); mais les portraits ont été dégradés par le temps. L'épigramme grecque anonyme, insérée dans les *Anal. Ad.* DVI, avoit été écrite sous une image de Solon.

(1) Fabri *Imagines*, n° 135.

(2) Dans sa *Lettre sur le prétendu Solon des pierres gravées*, Paris, 1777, in-4°, pag. 16. Il est à regretter que l'observation très juste de cet antiquaire se trouve mêlée avec des conjectures dépourvues de toute vraisemblance; celle, par exemple, dans laquelle le travail barbare d'un médaillon *contorniate*, où l'on voit ce prétendu portrait accompagné du nom de Solon, est attribué à l'artiste grec de ce nom, l'un des plus habiles dans la gravure en pierres fines. Nous reviendrons sur ce médaillon, lorsqu'il s'agira du portrait de Mécene.

(3) L'oracle ordonna que les noms des sept Sages fussent gravés autour d'un cercle. Cette disposition excluoit toute préférence :

Recte olim ineptum Delphicus jussit deus
Quærentem; quisnam primus sapientum foret?
Ut in orbe tereti nomina eorum incideret,
Ne primus esset, ne vel imus quispiam.

Auson., cccii, 5.

Chap. II. Sages anciens. Pl. X.

Bias, né à Priene, ville de l'Ionie, fut préféré par quelques biographes aux six autres Sages, parmi lesquels Satyrus et Héraclide lui avoient assigné la premiere place. Les bases de l'administration monarchique établies par Périandre, l'organisation d'une démocratie formée, pour ainsi dire, d'un seul jet par Solon, étoient des faits assez éclatants pour appeler sur ces législateurs l'attention de la Grece. Des qualités plus modestes relevoient le mérite de Bias : le talent de la parole, employé toujours en faveur des opprimés, ou pour le bien public, une activité bienfaisante, une conduite toujours égale et toujours mesurée, firent aimer autant qu'admirer le Sage de Priene[2]. Il termina sa carriere honorable d'une maniere digne de sa vie; il expira dans le barreau, entre les bras de son petit-fils, à la fin d'un plaidoyer par lequel il venoit de faire gagner la cause d'un de ses amis. Bias, suivant Hérodote, avoit exhorté les Ioniens à quitter tous ensemble les rivages délicieux de l'Asie, pour se soustraire à la domination des Lydiens et des Perses, et à s'établir dans l'île de Sardaigne, dont il paroît avoir eu une opinion beaucoup trop favorable[3].

N° 1 et 2. La même fouille de Tivoli, dont nous avons parlé à la planche précédente, nous a procuré le portrait de Bias constaté par des inscriptions qui portent son nom et son apophthegme[4].

Les deux premieres lignes donnent ces deux mots :

ΒΙΑΣ	*Bias*
ΠΡΗΝΕΥΣ	*de Priene,*

(1) Diogene de Laërte, V, 82 et 88.

(2) Diogene, I, 82 et 84; Diodore de Sicile, *in Excerpt. Vales*, p. 552, édit. de Wesseling.

(3) Hérodote, I, c. 170.

(4) Cet hermès, conservé à Rome dans le musée du Vatican, a été publié par moi dans le VI[e] volume du *Museo Pio Clem.*, tav. XXII et XXIII.

où l'I de la premiere syllabe du mot Πριηνεύς, *de Priene*, a été omis par le sculpteur des lettres. Le nom de Teutamus, pere de Bias, n'y est point marqué.

Les trois lignes inférieures présentent la maxime connue de Bias :

ΟΙ ΠΛΕΙΣΤΟΙ
ΑΝΘΡΩΠΟΙ
ΚΑΚΟΙ

La plupart des hommes sont méchants .

L'usage de la vie et du barreau lui avoit appris cette triste vérité.

§. 5. THALÈS.

Fondateur de la secte ionienne, et le pere pour ainsi dire de la philosophie grecque, Thalès, ayant quitté de bonne heure la politique et les affaires, s'adonna tout entier à la recherche et à la contemplation des vérités naturelles. Il profita de ses voyages[2], particulièrement de ceux qu'il fit en Egypte, pour se livrer à l'étude des mathématiques, dont il sut faire l'application à l'astronomie et à la science des temps. Ces connoissances le mirent en état de prédire une éclipse de soleil dans une occasion importante[3], et de régler sur les saisons la période de l'année,

(1) Les anciens ont, sans aucune contestation, assigné cet apophthegme à Bias.

(2) A une époque où il n'existoit ni professeurs ni livres, les voyages étoient le seul moyen d'acquérir une instruction plus étendue, en observant la nature sous des climats différents, et en s'enrichissant de l'expérience et des découvertes des nations étrangeres.

(3) L'éclipse dont il s'agit arriva l'an 597 avant J.-C., le 9 juillet de l'année julienne proleptique, suivant l'opinion du P. Petau, aujourd'hui la plus suivie. Hérodote (liv. I, c. 74) assure ce fait, qui étoit aussi rapporté par Eudémus, disciple d'Aristote, dans son *Histoire de l'Astrologie*, (Clément d'Alex. *Strom.* I). Il ne paroît pas, d'après des autorités aussi évi-

Chap. II. Sages anciens. Pl. X.

dont il fut le premier d'entre les Grecs qui fixa la durée à trois cent soixante-cinq jours, durée qui étoit probablement déja connue par les Egyptiens[1].

L'activité de l'esprit de Thalès et la force de son imagination lui firent enfanter un de ces systêmes de physique générale où l'on remonte jusqu'aux premiers principes des choses. Si dans ces recherches abstruses il ne rencontra pas la vérité, ses successeurs ont eu le même sort[2]. On s'est trompé sur la véritable signification de quelque mot technique, lorsqu'on a voulu lui faire honneur d'avoir enseigné le premier la doctrine de l'immortalité de l'ame[3].

Mais ce qui prouve l'étendue de son génie, c'est le projet d'un état fédératif qu'il a été le premier à concevoir; systême qui, rejeté alors par ses compatriotes, a été regardé depuis comme l'une des inventions les plus bienfaisantes d'une politique éclairée[4].

dentes, qu'il reste aucun fondement aux doutes de Dodwell (*Dissert. de Cyclis*, p. 911).

(1) Diogene de Laërte, I, 27. Solon, contemporain de Thalès, en réformant l'année attique, l'avoit portée, par le moyen des mois intercalaires, presqu'à la même durée.

(2) Outre les grands ouvrages de Stanley et de Brucker, on peut consulter utilement sur ce sujet l'article *Thalès*, dans le dictionnaire de Bayle; et la dissertation de l'abbé de Canaye, dans le tome X des *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*.

(3) La doctrine de l'immortalité de l'ame formoit, du temps d'Homere, la croyance générale des Grecs, puisque les fables des enfers, les nécyomanties, etc., la supposent nécessairement. Comment donc Chœrilus pouvoit-il dire que Thalès a été le premier à reconnoître ce dogme (Diog., I, 24)? Je pense que cette erreur est un effet de l'abus des synonymes. Thalès a été le premier à regarder les ames humaines comme toujours existantes, n'ayant ni commencement ni fin, *ἀϊδίους*, *éternelles* : mais ce mot étant quelquefois l'équivalent de *ἀθάνατος*, *immortel*, à la place duquel on le trouve souvent employé, on l'a mal à propos substitué à ce dernier, et on a fait de Thalès l'inventeur d'une doctrine qui avoit depuis bien des siecles jeté de profondes racines parmi les nations policées du paganisme.

(4) Hérodote, I, c. 170.

Les anciens, qui possédoient le mieux l'histoire des connoissances humaines, étoient persuadés que Thalès s'étoit borné à instruire par ses discours, et n'avoit laissé aucun écrit qui pût transmettre sans altération à la postérité le dépôt de sa doctrine. Quoi qu'il en soit de cette opinion, il est certain que des hommes remarquables par leurs lumieres lui ont déféré le titre du plus sage parmi les Sages[1].

Chap. II. Sages anciens. Pl. X.

Thalès mourut aux jeux olympiques, presque nonagénaire, accablé par la soif et par la chaleur excessive que son grand âge l'avoit mis hors d'état de supporter, l'an 548 avant notre ere[2].

Ce numero représente le profil d'un hermès à deux faces[3], dont l'une, savoir celle à gauche, est évidemment le portrait de Bias : il suffit, pour s'en convaincre, de la comparer avec le profil gravé n° 2. N° 3.

Je pense que la face placée du côté droit, gravée ici n° 4, est le portrait de Thalès. La réunion de ces deux têtes sur le même hermès est le principal fondement de ma conjecture. N° 4.

Qu'on se rappelle ce qui a été dit sur les deux portraits réunis d'Homere et d'Archiloque, et sur les exemples d'une pareille réunion de deux portraits, tels que ceux d'Epicure et de Métrodore son disciple, de Solon et d'Euripide, nés tous deux

(1) Timon, rapporté par Diogene de Laërte (I, 34); Cicéron (*de Leg.*, II, 9); Apulée (*Florid.*, p. 816).

(2) Sosicrate, rapporté par Diogene (I, 34); Corsini (F. A., t. III, p. 108).

(3) Cette antique se trouve aussi au Vatican; et je l'ai publiée dans le VIe vol. du *Mus. Pio Clem.*, à la pl. 24. Elle étoit sortie de la même fouille que l'hermès d'Homere et d'Archiloque, rapporté à la pl. II.

Chap. II. Sages anciens. Pl. X.

à Salamine; et l'on verra que les mêmes motifs portent à reconnoître ici Thalès.

Bias et lui étoient les seuls des sept Sages qui fussent nés dans le continent de l'Asie : Ioniens l'un et l'autre, et habitants de deux villes voisines, Milet et Priene, ils étoient amis; et les auteurs qui avoient écrit sur les sept Sages ne séparoient pas dans leurs écrits les noms de Bias et de Thalès[1]. Au surplus il est naturel de penser que l'image de Bias n'a pas été réunie avec une autre que celle d'un des Sages : or le portrait que nous examinons ne peut être celui ni de Solon, ni de Périandre, ni de Chilon, ni de Pittacus; nous connoissons ces quatre portraits avec trop de certitude pour pouvoir en douter. Il ne reste donc à choisir qu'entre Cléobule et Thalès : mais, si on en excepte la place assignée à Cléobule parmi les Sages de la Grece, il n'y a entre Bias et lui aucun des rapports que nous avons indiqués, et qui réunissent naturellement Thalès avec Bias.

Un portrait de Thalès, publié dans quelques recueils iconographiques, et différent de celui que je présente, ne peut rien diminuer de la force des conjectures que je propose. Fulvius Ursinus lui-même, qui l'avoit examiné le premier, a eu soin d'avertir que l'inscription par laquelle il étoit désigné comme celui du sage Milésien étoit fausse[2] : cet avertissement n'a pas empêché que la même image de Thalès n'ait été reproduite par Bellori[3], qui a dédaigné d'imiter en cela la sage retenue de J. Faber.

(1) Voyez les catalogues de Dicéarque et d'Hippobote dans Diogene de Laërte (I, 42).

(2) Dans la préface, à la tête de l'édition des portraits des hommes illustres, faite à Rome en 1570, in-fol.

(3) *Imagines illustrium*, n. 37. Une épigramme, écrite autrefois sous le portrait de Thalès, se trouve dans les *Analecta Adesp.* DIV.

Au reste l'air concentré de ce portrait paroît annoncer un penseur profond; et sous ce rapport il n'est pas indigne de Thalès[1].

Chap. II. Sages anciens. Pl. X.

§. 6. PITTACUS.

Pl. XI.

La simplicité des mœurs[2], la force et la générosité de l'ame, auroient placé Pittacus parmi les Sages de la Grece, quand même les Mytiléniens ne l'auroient pas regardé comme le sauveur de leur pays[3]. Il y donna des lois, et y exerça la dictature pendant dix ans, après lesquels il en vécut encore dix autres, sans s'exiler de sa patrie comme Lycurgue et Solon; mais au contraire en y jouissant paisiblement du respect et de la reconnoissance de ses concitoyens. Les satires et les invectives d'Alcée, qui fut son rival dans les troubles politiques de Mytilene, n'ont pu ternir la mémoire du Sage de Lesbos aux yeux de la postérité, qui n'a jamais perdu de vue le pardon généreusement accordé par celui-ci au poëte turbulent que le sort des armes avoit mis en son pouvoir.

Brave soldat et bon capitaine, Pittacus commanda les armées

(1) L'hermès de ce Sage, trouvé dans les fouilles de la maison de Cassius, à Tivoli, est sans tête: l'inscription grecque mutilée ne contient que le nom de *Thalès milésien*, *fils d'Examyus*, ΘΑΛΗΣ ΕΞΑΜΥΘΥ ΜΙΛΗΣΙΟΣ. L'apophthegme a été emporté : il étoit sans doute celui qu'on assigne communément à ce Sage, ΕΓΓΥΑ ΠΑΡΑ Δ ΑΤΑ, « L'infortune suit de près les « engagements » (Ménage, *ad Diog. Laërt.* I, 73; *Museo Pio Clementino*, t. VI, tav. 22). Il est à propos d'observer que cette maxime de Thalès, tracée sur les murs du temple de Delphes, a reçu une interprétation bien différente dans le *Voyage d'Anacharsis*, t. 2, c. 22, p. 14.

(2) On peut juger de cette qualité de Pittacus par son exercice favori, celui de moudre le bled; il ne l'avoit point abandonné, même lorsqu'il étoit le chef suprême de Lesbos (Ménage, *ad Laërt.* I, 82).

(3) Diogene de Laërte, I, 74, *segg.*, avec les autorités que Ménage y a ajoutées dans ses notes; Hérodote, V, 95; Plutarque, *Conviv.* VII *sap.*, sont les sources de ce que j'avance à l'égard de Pittacus.

Chap. II.
Sages anciens.
Pl. XI.

de Lesbos ; et l'antiquité a cité avec éloge un de ses stratagèmes, qui n'étoit cependant au fond qu'une indigne supercherie. Les Athéniens disputoient aux Lesbiens la possession du Sigée : il fut convenu qu'un combat singulier décideroit cette querelle ; Pittacus fut nommé par les siens ; les Athéniens eurent pour champion le chef de leur armée, Phrynon, vainqueur autrefois aux jeux d'Olympie. Pittacus se présenta sur le champ de bataille avec un filet caché sous son bouclier[1] ; il en enveloppa son ennemi, et le tua. Les Mytiléniens eurent ainsi l'avantage : mais Périandre, choisi peu de temps après pour arbitre, malgré la victoire de Pittacus, rendit aux Athéniens la région contestée. Cette ruse de Pittacus pouvoit trouver une excuse dans les mœurs de son temps, où tout paroissoit permis pour la défense de la patrie.

Dolus an virtus quis in hoste requirat?
« Qu'importe qu'on triomphe ou par force ou par ruse[2] ? »

étoit alors une maxime avouée par le droit des gens, ou du moins par celui de la guerre. Il est plus étonnant que cette action ait pu trouver un admirateur dans Plutarque[3].

Pittacus mourut à Mytilene, l'an 570 avant l'ere chrétienne, âgé de plus de soixante-dix ans[4].

(1) Polyen, *Strateg.* I, c. 25 ; Strabon, liv. XIII. Winckelmann a donné dans ses *Monumenti inediti*, n° 116, une image de ce Phrynon, d'après une pâte antique : Caylus (t. IV, pl. 53) l'avoit déja donnée ; mais il y avoit vu un de ces gladiateurs appelés *retiaires* (*retiarii*) ; la fausse idée que certains antiquaires s'étoient faite de ces gladiateurs a induit l'un et l'autre en erreur. Cette pâte antique représente un *Mirmillon*, autre espece de gladiateurs, assis et enveloppé dans le filet que le *rétiaire* a jeté sur lui. Phrynon ne seroit pas représenté assis ; et le gladiateur enveloppé dans le filet n'est jamais un *rétiaire*.

(2) Virg. *Æn.*, lib. II, v. 390, traduction de M. Delille.

(3) *De Herodoti malign.*

(4) Corsini, F. A., tom. III, pages 56, 81, et 90.

Voici le portrait de ce Sage tel qu'il est représenté sur une médaille dont on a déja parlé à l'occasion du portrait d'Alcée[1]. Chap. II. Sages anciens. Pl. XI.

Ici on a agrandi celui de Pittacus, en le rendant dans le dessin tel qu'on le voit avec une loupe. N 1.

L'inscription donne ainsi le nom du personnage, ΦΙΤΤΑΚΟϹ, *Phittacus*, au lieu de ΠΙΤΤΑΚΟϹ, *Pittacus*. Cet emploi de la tenue Π, *p*, au lieu de l'aspirée Φ, *ph*, n'est pas sans exemple dans les dialectes de la Grece[2].

Ce numero présente la même médaille dans la grandeur de l'original, et avec le revers portant la tête d'Alcée. Ainsi la gloire nationale et la renommée littéraire ont fait réunir sur un monument de quelques lignes d'étendue deux émules qui ne purent tenir ensemble dans leur pays natal. N° 2.

Le portrait de Pittacus existoit avec ceux des autres Sages dans la maison de plaisance de Cassius, à Tivoli; mais son hermès a été trouvé sans tête : l'inscription qu'on y lit porte le nom du Sage, celui d'Hyrrhas son pere, et celui de Mytilene sa patrie, avec la maxime caractéristique de Pittacus : « Sachez connoître le temps[3]. »

(1) Chap. I, §. 4.

(2) Ainsi la ville de Πυγέλη, *Pygele*, dans l'Ionie, se trouve appelée aussi *Phygele* (Pline, V, 31, *et ibi Harduin*). Pindare appelle Proserpine Φερσεφόνα, au lieu de Περσεφόνα (*Pyth. od.* XII, v. 3); φιδάκνη se lit dans Aristophane, au lieu de πιθάκνη; et Strabon (liv. VII) atteste que l'île de Pharos, dans la mer Adriatique, s'appeloit ainsi au lieu de Paros, car elle étoit une colonie des Pariens, de la mer Égée, etc.

(3) *Mus. Pio Clem.*, tom. VI, tav. 22 :

ΠΙΤΤΑΚΟΣ
ΥΡΡΑ
ΜΥΤΙΛΗΝΑΙΟΣ
ΚΑΙΡΟΝ ΓΝΩΘΙ.

Chap. II.
Sages anciens.
Pl. XI.

§. 7. CHILON.

Si la renommée n'a pas célébré ce Sage autant que les six autres, la haute opinion qu'on avoit de sa vertu a été si répandue et si unanime, que plusieurs écrivains lui ont donné la premiere place parmi les sept[1]. Lacédémonien et fils de Damagete, il vécut à Sparte, à une époque où la législation de Lycurgue étoit dans toute sa vigueur, où nulle agitation civile, nulle guerre étrangere dangereuse, n'exigeoient des Spartiates ni de grands exemples de courage et de dévouement, ni des actions extraordinaires. Chilon parvint, l'an 556 avant l'ere chrétienne, à la premiere place de l'état après celles des rois, à la dignité de premier éphore[2]. Il n'est pas vraisemblable, ainsi qu'on l'a néanmoins avancé, qu'il ait travaillé pendant sa magistrature à étendre l'autorité des éphores aux dépens de celle des rois[3]. Citoyen paisible, il jouit long-temps d'une vie que le témoignage de sa conscience, l'étude de la poésie, et ses lumieres, rendoient heureuse, et dont une fin également heureuse marqua le terme. Chilon expira, comme Thalès, aux jeux olympiques, mais dans les bras de son fils vainqueur au pugilat. Ceux qui prétendent que sa mort arriva en 552 ne peuvent en donner aucunes preuves[4].

(1) « Il fut par la sagesse le premier des « sept Sages ». Ces mots se lisoient sous le portrait de Chilon (Diog. Laërt., I, 73). Ce que nous rapportons de lui est tiré de la même source.

(2) Corsini, F. A., tom. III, p. 103 et 10.

(3) Cette opinion de Ménage n'est fondée que sur l'interprétation forcée qu'il a donnée à un passage de Diogene (I, 68): mais ce passage, à le bien considérer, ne contient autre chose que la méprise de quelques écrivains qui, ayant lu que Chilon avoit été premier éphore, entendoient cette phrase comme s'il eût été le premier des éphores, ou l'instituteur de cette magistrature.

(4) Corsini, *loc. cit.*, p. 107. Ce savant a placé la mort de Chilon à cette époque,

Chap. II. Sages anciens. Pl. XI. N° 3.

Le portrait de Chilon, tracé quoiqu'imparfaitement sur un fragment de pavé en mosaïque, et représenté sous ce numero, est l'unique monument qui nous ait conservé l'image du Sage de Lacédémone. On le voit à Vérone, dans la bibliotheque du chapitre de la métropole[1]. Le prélat Bianchini avoit enrichi sa patrie de cet intéressant fragment déterré à Rome sur le mont Aventin, au commencement du siecle dernier. La célebre maxime ΓΝΩΘΙ CAYTON, *Connois-toi toi-même*, a fait reconnoître Chilon dans cette mosaïque, tant par Bianchini que par Winckelmann[2].

Cette maxime, qu'on lisoit écrite dans le temple de Delphes, n'a pas été attribuée à Chilon sans contestation; ceux-mêmes qui la lui attribuent sont d'avis que le Sage n'a fait qu'adopter une réponse donnée par l'oracle[3]. Quoi qu'il en soit, la plupart des anciens en font honneur à Chilon[4]. On peut croire, avec assez de probabilité, que ces pavés en mosaïque étoient ceux

parcequ'il a trouvé un Lacédémonien vainqueur aux jeux de la LVIIe olympiade. Mais le Spartiate que le P. Corsini a trouvé étoit le vainqueur à la course du stade: le fils de Chilon l'avoit été au pugilat.

(1) Bianchini, *Demonstr. hist. eccles. quadri-partitæ*, sæc. II, tab. II, n° 127, tom. I, part. II, pag. 565; Ficoroni, *Notizie d'Antichità*, n° 22 de l'édition insérée dans les *Miscellanea* de M. Féa, p. CXXVI.

(2) *Monum. ined.*, n° 165. La gravure donnée par Winckelmann avoit été exécutée d'après un dessin colorié de la bibliotheque du Vatican. Le dessin que nous présentons ici a été pris de nouveau sur l'original, et avec l'exactitude la plus scrupuleuse.

(3) C'étoit l'opinion d'Antisthene (Diog. Laërt, I, 40), et postérieurement celle de Porphyre (Joh. Stobæus, *Serm.* XXI).

(4) Cicéron a fait sur cette maxime une observation aussi juste que piquante, en disant que cette connoissance de soi-même ne doit point se borner à réprimer notre orgueil, mais qu'elle doit aussi nous faire sentir tout ce que nous valons: *Et illud*, γνῶθι σαυτὸν, *noli putare ad arrogantiam minuendam solum esse dictum, verum etiam ut bona nostra norimus* (*ad Quintum fratrem* lib. III, ep. VI).

Chap. II. Sages anciens. Pl. XI.

de la bibliotheque de Pollion[1], édifice somptueux élevé sur l'Aventin, et célebre par la collection des portraits des hommes illustres qu'il renfermoit.

§. 9. ÉSOPE.

Pl. XII.

Esope, né en Phrygie, esclave à Athenes, ensuite à Samos, est le premier qui se soit fait une réputation durable par l'apologue[2], genre inventé en Orient dès les âges les plus reculés. Ses fables, ses maximes, et ses réparties ingénieuses, lui procurerent la liberté, et le firent presque regarder comme l'égal des sept Sages, dont il étoit le contemporain. Il fut accueilli avec distinction à la cour de Crésus; mais son bonheur ne fut pas de longue durée. Après s'être élevé, par son esprit et sa sagesse, d'une condition abjecte à un état honorable, il périt à Delphes, victime de la plns noire calomnie, l'an 560 avant J.-C.[3]: il fut précipité comme un sacrilége du rocher Hyampéen. Les

(1) La bibliotheque construite par Pollion, auprès du portique ou *atrium* de la Liberté, étoit effectivement sur cette même partie de l'Aventin où la mosaïque fut déterrée (Nardini, *Roma vetus*, VII, c. 9; Ficoroni, *loco citato*): mais le superbe bas-relief représentant Endymion, trouvé dans la même fouille, rend cette opinion beaucoup plus probable (Ficoroni, *loco citato*, *Mus. capit.*, tom. IV, pl. 53); car nous apprenons par Pline que Pollion prit soin d'enrichir d'un grand nombre de chefs-d'œuvre de sculpture les monuments qu'il avoit élevés. Ce Romain avoit employé les portraits des hommes illustres à l'ornement de sa bibliotheque publique.

(2) Voyez, sur Esope, l'article qui le concerne dans le dictionnaire de Bayle; la vie de ce fabuliste par Bachet de Meziriac; et sur-tout le chap. 9, liv. II de la *Bibliotheque grecque* de Fabricius, avec les additions de M. Harless. La vie d'Esope, écrite en grec par Maxime Planude vers la moitié du XIVe siecle, est une compilation d'un grand nombre de traditions anciennes sur ce personnage, choisies sans aucune critique, et entremêlées de contes tout-à-fait absurdes.

(3) Cette époque a été bien assurée par M. Larcher (*Chronologie d'Hérodote*, ch. 19), malgré la méprise d'Eusebe et l'opinion du P. Corsini.

remords des Delphiens ne laisserent pas ce crime impuni; ils crurent voir dans tous les malheurs qui leur arriverent par la suite les effets de la vengeance céleste; et à la troisieme génération ils tâcherent d'expier le forfait de leurs peres[1]. Chap. II. Sages anciens. Pl. XII.

Ceux qui ont voulu porter le scepticisme jusqu'à douter de l'existence d'Esope n'ont pas fait attention à l'époque où Hérodote a écrit. Cet historien, postérieur à Esope seulement d'un siecle, avoit pu voir le Samien qui, descendant d'Iadmon, autrefois maître du fabuliste, fut appelé à Delphes pour recevoir la satisfaction expiatoire du meurtre dont on vient de parler. Socrate, Platon, Aristote, ne révoquoient point en doute l'existence du sage Phrygien[2]. Les fables de celui-ci, conservées par la tradition et écrites dans des temps postérieurs, furent mises en vers grecs très élégants par Babrias, poëte antérieur à l'âge d'Auguste : Phedre, qui fleurit sous ce prince, les rendit en vers latins; et l'inimitable fabuliste, qui a rempli la même tâche en notre langue, a surpassé Phedre, et ne nous laisse plus regretter Babrias[3].

Cet hermès à demi-figure, quoique sans inscription, paroît être une image d'Esope[4] : la forme d'hermès ou de terme, usitée pour les portraits des hommes illustres, et la conformation défectueuse et raccourcie du personnage représenté, qui est N° 1 et 2.

(1) Hérodote, II, c. 134.

(2) Socrate, dans le *Phædon* de Platon, Platon, *Alcibiad.* I; Aristote, *Rhet.* II, 20; et ailleurs.

(3) Tout ce qui concerne Babrias, ses fragments, son âge, son mérite, a été éclairci avec beaucoup d'érudition et de critique par Tyrwhitt (*Dissert. de Babrio*, Londres, 1776, in-8°.)

(4) L'original est à Rome à la *villa Albani* : l'extrémité supérieure du terme d'où sort la demi-figure d'Ésope est également antique, et tient aux cuisses. Il est mal désigné sous le nom de buste dans l'*Indicazione antiquaria della villa Albani*, n° 392 de la premiere, et 375 de la seconde édition.

Chap. II.
Sages anciens
Pl. XII.

bossu, qui a le ventre gonflé et la tête pointue, et qui est tel en un mot qu'on nous peint Esope[1], ne permettent guere d'en douter. Ces défauts du corps sont compensés en partie par l'air spirituel de la figure, qui differe entièrement de celle que les anciens ont donnée aux images de nains et de bouffons, dont la physionomie est toujours ridicule, et bien souvent stupide[2]. Les probabilités qui portent à reconnoître dans ce marbre l'ancien auteur des Apologues augmentent encore, quand on observe que le portrait d'Esope, sculpté par Lysippe, existoit autrefois à Athenes, et qu'il étoit placé à la suite de ceux des Sages de la Grece[3], vraisemblablement en hermès, comme on avoit représenté ceux-ci. Un portrait d'Esope, modelé par Aristodeme, avoit acquis, au dire d'un écrivain du deuxieme siecle, presque autant de célébrité que les fables de ce moraliste[4]; ce qui n'est

(1) Φοξὸς ἦν... σιμὸς τὸν τράχηλον... προγάστωρ, βλαισὸς καὶ κυφός. *Il avoit la tête pointue... le cou raccourci... le ventre saillant; il étoit cagneux et bossu* (Maxime Planude, dans la vie d'Ésope).

(2) On peut voir des images de ces nains, appelés *moriones* par les Romains, dans les *Bronzes d'Herculanum*, tom. II, pl. 92, où ce sujet est bien éclairci dans les notes.

(3) Phedre, *epilog.*, lib. 2, v. 1,

AEsopi ingenio statuam posuere Attici,

où la correction de Bentley, qui lit *ingenio* au lieu d'*ingentem*, me paroît nécessaire; et Agathias, cp. XXXV, dans les *Analecta*,

Εὖγε ποιῶν, Λύσιππε γέρων, Σικυώνιε πλάστα,
Δείκελον Αἰσώπου στήσαο τοῦ Σαμίου
Ἑπτὰ Σοφῶν ἔμπροσθεν κ. τ. λ.

Fictorum Lysippe decus Sycionie, laudo
AEsopi Samii quod senis effigiem
Antelocas septem Græciæ sapientibus....
Grotius.

Mais l'*antelocas* et le *senis* ne sont pas dans l'original. Le poëte ne donne la qualité de vieillard qu'à Lysippe, et il le loue d'avoir placé Ésope vis-à-vis des sept Sages, non pas de l'avoir mis à leur tête.

(4) *Tatian. Adv. Græc.*, p. 55. Ce passage de Tatien m'a donné lieu de conjecturer que l'image d'Ésope, prise par Agathias pour un ouvrage de Lysippe, n'étoit guere différente de ce portrait modelé par Aristodeme. Cet artiste, à l'âge où il a fleuri, a pu être le disciple ou l'imitateur de Lysippe; et le portrait d'Ésope, modelé par Aristodeme, auroit atteint difficilement ce degré de réputation dont parle Tatien, si Lysippe avoit traité le même sujet. Agathias, écrivain du VIe siecle, a pu prendre le change, et donner sous le nom du maître l'ouvrage de l'éleve; c'est ce qui arrive tous les jours aux connoisseurs, à l'égard des tableaux des anciennes écoles d'Italie. Ce

pas difficile à concevoir, si on suppose l'image dont Tatien a parlé semblable à celle que nous examinons, avec une exagération de difformités bien propres à fixer l'attention de la multitude.

Chap. II. Sages anciens. Pl. XII.

Je finirai par deux remarques auxquelles ce portrait donne lieu. La premiere a rapport à un passage de La Fontaine, où cet écrivain trouve étrange qu'Esope n'ait pas été compté dans le nombre des Sages de la Grece[1]. Nous venons de voir que les Grecs le mettoient en effet, pour ainsi dire, au même rang et dans la même catégorie, lorsqu'ils plaçoient ses images à côté de celles de ces hommes illustres; et c'est ce qu'à leur exemple nous nous croyons autorisés à faire ici, en donnant au portrait d'Esope la même place dans l'Iconographie grecque.

La seconde observation porte sur l'abus des preuves négatives. Plusieurs critiques, et des plus illustres, ont nié la difformité d'Esope, sur le simple prétexte que les écrivains antérieurs au moine grec, auteur de la vie de ce fabuliste, ne l'ont point remarquée[2]. C'est de leur silence qu'on prétend tirer cette induction; comme si nous avions des écrivains anciens qui eussent

qui pourroit confirmer cette conjecture, c'est la notice que Pline nous a transmise sur Aristodeme, dans laquelle il attribue à cet artiste des portraits de philosophes (l. XXIV, §. 19, nº 26): nous avons vu qu'Agathias, en parlant de l'Ésope de Lysippe, fait aussi mention des portraits des sept Sages, sculptés par le même maître.

(1) La Fontaine, *vie d'Ésope*, au commencement: « Quant à Ésope, il me semble « qu'on le devoit mettre au nombre des « Sages dont la Grece s'est tant vantée, lui « qui enseignoit la véritable sagesse, et qui « l'enseignoit avec bien plus d'art que ceux « qui en donnent des définitions et des « regles. »

(2) Meziriac, *loc. cit.*; Bentley (*Dissert. de Fabul. Aesopi*); La Croze et Jablonski (*Thes. epistolic. la Crozian.*, tom. II, p. 170, tom. III, p. 153), voyant que la vie d'Esope par Maxime Planude fourmille d'anecdotes fausses et ridicules, ont mis au nombre des mensonges de ce moine, à l'égard d'Esope, la description qu'il fait de la difformité de ce Sage. Mais comme le même auteur a rapporté sur ce fabuliste beaucoup de faits qui sont confirmés par des historiens plus anciens, il reste tou-

Chap. II.
Sages anciens.
Pl. XII.

parlé assez au long d'Esope, ou comme s'il étoit indispensable, en racontant quelques particularités de la vie de cet homme rare, de parler de ses défauts corporels. Voici un monument antérieur de bien des siecles au moine Planude, et qui nous présente l'image en hermès d'un homme d'esprit dont les formes expriment fidèlement les défectuosités les plus remarquables décrites par l'auteur de la vie d'Esope : c'est un témoin qui parle aux yeux et qui dépose en faveur de la vérité de ce fait. D'ailleurs il n'est pas impossible de reconnoître dans les anciens écrivains quelques traces des défauts de conformation d'Esope : on peut penser avec assez de vraisemblance que le siege fort bas sur lequel Plutarque le fait asseoir au banquet des Sages [1] n'a d'autre motif que la petite taille du fabuliste; et que le passage de Lucien, où ce satirique introduit Esope sous le rôle d'un plaisant ou d'un bouffon d'Epicure [2], n'a pas moins de rapport à la conformation grotesque du Phrygien qu'à la gaîté de son esprit.

jours à savoir si ce qu'il dit de la conformation d'Esope étoit fondé ou non sur des témoignages authentiques. Le seul silence des anciens, dans le peu qu'ils nous ont laissé sur ce Phrygien, n'est pas décisif. Meziriac avoit cru pouvoir opposer aux assertions de Maxime un passage tiré d'un fragment d'Aphthonius; mais, outre que ce passage concerne seulement la voix et la maniere de parler d'Esope, que Maxime fait bégayer, et à qui Aphthonius paroît attribuer une voix harmonieuse, je crois que la musique dont il s'agit dans ce passage n'est autre chose, dans le style guindé de ce rhéteur du Ve siecle, que l'instruction qu'Esope avoit reçue des Muses, c'est-à-dire le talent de l'apologue. L'anecdote d'un vase sacré caché par les habitants de Delphes dans les malles du fabuliste, auroit pu paroître volée dans les livres saints, et transportée par Planude dans la vie d'Esope: cependant nous retrouvons ce même fait dans les fragments d'Héraclide, auteur contemporain de Platon (*de Politiis*, c. 22).

(1) Plutarch., *Banquet des sept Sages*, à la p. 216 de l'édition de M. Dutheil: Παρῆν ἐπὶ δίφρου τινος χαμαιζήλου παρὰ τὸν Σόλωνα καθήμενος, « Esope se trouvoit assis sur un « siège fort bas au-dessous de Solon ». La tradition sur la difformité d'Esope n'étoit point inconnue à Himerius, écrivain antérieur à Planude de plusieurs siècles. Voyez les ouvrages de ce sophiste, publiés par Wernsdorf, p. 592.

(2) Lucian., *Ver. Hist.*, lib. II.

NOTE.

Qu'on ne s'attende pas à trouver ici les portraits de deux anciens législateurs de la grande Grece, Zaleucus et Charondas. La médaille d'argent des Locriens d'Italie, rapportée par J. Faber, n° 165, et sur laquelle on prétend avoir retrouvé la tête de Zaleucus leur législateur, est fausse, ou du moins altérée dans la légende des deux côtés. La tête couronnée qu'on y voit empreinte ressemble à celle de Jupiter sur les médailles authentiques de ce peuple; et le nom de cette divinité, ΖΕΥΣ, qu'on y lit ordinairement, paroît avoir été transformé en celui du législateur. La légende du revers, ΛΟΚΡΩΝ ΕΠΙΖΕΦΥΡΙΩΝ (des Locriens Epizéphyriens), décele également l'imposture, les Locriens d'Italie n'ayant jamais ajouté d'épithete à leur nom dans leur véritable monnoie. Une tête chauve et barbue, gravée sur de petites médailles d'argent, frappées à Catane en Sicile, et portant au revers le foudre et le nom de cette ville, a paru à quelques numismatistes présenter le portrait de Charondas, né à Catane, et législateur des Sybarites (voyez la lettre de Trichet Dufresne à L. Seguin, dans le Xe volume du *Trésor d'Antiquités* de Gronovius). Mais d'autres, avec plus de raison, y ont reconnu la tête de Silene ou de Pan, qui paroît sur ces médailles tantôt avec des oreilles de chevre, tantôt avec des cornes, tantôt aussi sans aucune monstruosité. Le foudre du revers n'a pas plus de rapport, il est vrai, avec Silene qu'avec Charondas: mais les types des médailles autonomes de cette contrée n'en offrent souvent aucun entre les têtes et les revers, qui présentent les attributs de différentes divinités, de maniere qu'on ne peut rien conclure de cette circonstance. Les deux portraits en question, s'ils ont jamais existé, n'étoient probablement que des images idéales qui n'auroient aucun droit à nos regrets. Il n'en est pas ainsi des portraits véritables de Cléobule le Rhodien, l'un des sept Sages, et de Pisistrate, qui asservit les Athéniens: ces portraits ont existé: le musée du Vatican conserve encore les gaînes en marbre de deux hermès qui les représentoient (*Museo Pio Clem.*, t. I, p. 14, et t. VI, pl. 22); mais les têtes sont perdues. L'inscription suivante se lit sur la gaîne qui avoit appartenu au portrait de

Cléobule; elle indique son nom, sa patrie, et son apophthegme :

ΚΛΕ□Β□ΥΛ□Σ
ΛΙΝΔΙ□Σ
ΜΕΤΡ□Ν ΑΡΙΣ
Τ□Ν

« Cléobule de Lindos. Le bien se « trouve dans la juste mesure. »

Le nom d'Evagoras, son pere, y est omis, de même que celui de Teutamus, pere de Bias, dans l'hermès de ce Sage (pl. X). L'inscription qui indiquoit le portrait de Pisistrate n'en présente que le nom, ΠϹΙϹΙϹΤΡΆΤΟϹ, *Pisistratus.* Ce nom est gravé sur le soubassement de la gaîne, d'où sortent les pointes des pieds. Si l'on en doit juger par la forme des caracteres, cette inscription paroît moins ancienne que celle des hermès représentant les Sages de la Grece, contemporains de ce tyran d'Athenes.

CHAPITRE III.

HOMMES D'ETAT ET DE GUERRE.

§. 1. MILTIADE.

Le guerrier que Pausanias regardoit comme le plus ancien des bienfaiteurs de la Grece[1], Miltiade, fils de Cimon, étoit issu d'une famille qui se vantoit d'une noblesse héroïque; il comptoit Ajax et les Eacides parmi ses aïeux[2]. Quoique citoyen d'Athenes, il succéda dans la souveraineté de la Chersonese à Stésagoras son frere, qui tenoit cet état d'un autre Miltiade, fils de Cypsélus, et son oncle[3]. Les incursions des Scythes et l'inimitié des

Chap. III. Hommes d'état et de guerre. Pl. XIII.

(1) Pausanias, liv. VII, ch. 52, regarde Miltiade comme le premier parmi les bienfaiteurs de la Grece entiere, et Philopémen comme le dernier.

(2) On peut voir dans Hérodote, l. VI; dans Cornelius Nepos, *in Miltiade*; dans les notes de M. Larcher sur le premier de ces deux auteurs, et dans celles qui se trouvent sur le second dans l'édition de van Staveren, les preuves de ce que j'avance concernant Miltiade.

(3) Cornelius Nepos n'a pas su distinguer le Miltiade fils de Cimon, de l'autre Miltiade, frere de ce même Cimon, et fondateur de la colonie athénienne de la Chersonese. Hérodote, plus voisin de l'époque où vivoient ces hommes illustres, les avoit bien distingués (voyez les notes de Perizonius sur Elien, V. H., XII, 35). Un Miltiade encore plus ancien avoit été archonte d'Athenes l'an 660 avant J. C.: on ne sait pas s'il étoit de la famille du héros de Marathon. Un quatrieme Miltiade, fils de Patérius, Athénien, qui vivoit probablement dans le Ve siecle de l'ere vulgaire, étoit sans contredit de cette même famille: son épitaphe en vers grecs se lit dans l'Anthologie de Céphalas, et dans les *Analecta* de Brunck; *Adesp.*, n° 690.

Perses l'obligerent à retourner dans son ancienne patrie, où l'autorité légitime et paternelle qu'il avoit exercée dans la Chersonese fut regardée comme un crime : heureusement ses talents militaires et ses vertus civiles l'emporterent dans la balance, et il fut absous.

L'an 490 avant l'ere chrétienne, lorsque Datis et Artapherne débarquerent à Marathon avec l'armée innombrable des Perses, il fut un des dix généraux nommés par les Athéniens pour commander la leur; et ayant fait prévaloir son avis d'attaquer l'ennemi, quoiqu'avec des forces vingt fois plus petites, il eut seul le commandement [1], le jour du combat, du consentement de ses collegues. L'habileté du général, le courage et la discipline des Athéniens, déciderent de la victoire. Les Perses frappés d'une terreur panique se rembarquerent en désordre après avoir abandonné leur camp, et laissé six à sept mille hommes sur le champ de bataille. Miltiade, en mémoire de cette journée glorieuse, consacra une statue au Dieu Pan [2]; mais il ne put obtenir de ses concitoyens jaloux la couronne d'olivier qu'il sollicitoit pour unique récompense de sa valeur [3]. Peu de temps après, ayant tenté sans succès une expédition maritime contre l'île de Paros, il fut accusé de trahison; et il auroit été condamné à mort sans la courageuse résistance du président de l'assemblée, qui refusa de recueillir les suffrages du peuple [4].

(1) Plutarque, dans la vie d'Aristide, attribue à la sagesse de ce grand homme le parti pris par les dix généraux de remettre le commandement au seul Miltiade.

(2) Nous apprenons ce fait particulier par une épigramme de Simonide conservée dans l'Anthologie (n° XXVIII dans les *Analecta*). Les païens regardoient le dieu Pan comme la cause surnaturelle des terreurs subites qui se répandent dans la multitude presque sans motif: c'est de là que cette frayeur peu raisonnable a été appelée terreur panique.

(3) Plutarque, *vie de Cimon*, §. 13.

(4) Nous devons cette anecdote à Platon *in Gorgia*. M. Larcher, qui l'a relevée

Il fut cependant condamné à une peine pécuniaire qui équivaloit au montant des frais de cette expédition malheureuse. Ne pouvant payer cette amende, qui s'élevoit à cinquante talents, il fut mis en prison conformément aux lois, et il y mourut de la suite de ses blessures. Sa mort désarma l'envie : on permit qu'il eût son tombeau sur le champ de bataille de Marathon[1], où étoient déja ensevelis ses compagnons d'armes, auprès du trophée qui ne laissoit pas dormir Thémistocle.

Chap. III.
Hommes d'état et de guerre.
Pl. XIII.

Les Grecs possédoient plusieurs portraits de Miltiade. Panænus, frere de Phidias, avoit peint ce général dans le tableau qui représentoit la bataille de Marathon, et qui ornoit le Pœcile : ce portrait ainsi que ceux de Callimaque et de Cynégire étoient faits sur des originaux peints ou modelés d'après nature[2]. Miltiade avoit une statue dans le prytanée d'Athenes ; mais du temps de Pausanias on en avoit effacé l'inscription, et peut-être en avoit-on aussi enlevé la tête pour mettre à la place celle de quelque magistrat romain[3]. Phidias enfin exécuta en marbre

avec sa critique ordinaire, observe que dans la constitution d'Athenes l'*épistate* ou président avoit cette insigne prérogative (Hérodote, tom. IV, p. 487)

(1) Pausanias, I, 23.

(2) Pline, liv. XXX, §. 34. *Adeo ars perfecta erat ut in eo prælio* (*Panænus Phidiæ frater*) *iconicos duces pinxisse tradatur*, *Atheniensium*, *Miltiadem*, *Callimachum*, *Cynegirum* ; *Barbarorum*, *Datim*, *Artaphernem*. Callimaque étoit le polémarque : son suffrage fit prévaloir l'avis de donner bataille, sur laquelle les dix généraux étoient partagés ; il périt, ainsi que Cynégire, dans cette journée : par conséquent le mot *iconicos*, *iconiques*, employé par Pline, ne peut avoir d'autre sens que celui que j'ai exprimé dans le texte. Eschine nous rapporte une autre anecdote sur cette peinture ; c'est que l'on permit au peintre de représenter Miltiade dans l'attitude de donner le signal de l'attaque, mais qu'on ne voulut point permettre qu'une inscription fît reconnoître l'image de ce général. *Contr. Ctes.*, p. 576, ed. de Reiske.

(3) Pausanias, I, 18.

Chap. III. Hommes d'état et de guerre. Pl. XIII.

une statue de Miltiade, qui fut placée dans le temple d'Apollon à Delphes. La valeur de cette statue avoit été prise sur la dixieme partie des dépouilles conquises sur les Perses à Marathon, que les Athéniens avoient consacrée à ce dieu[1].

N° 1. Fulvius Ursinus a publié le premier le buste de Miltiade que nous donnons sous ce numero. L'inscription suivante, en caracteres carrés,

ΜΙΛΤΙΑΔΗΣ	*Miltiade,*
ΚΙΜΩΝΟΣ	*fils de Cimon,*
ΑΘΗΝΑΙΟΣ	*athénien,*

ne laisse aucun doute sur ce portrait. On ne sait pas ce que le marbre orginal est devenu[2].

N° 2 et 3. La tête ornée d'un casque, gravée sous ces numero, appartient au musée Napoléon[3]. Elle nous offre le même portrait, reconnoissable à la sérénité du regard et à la disposition des

(1) Pausanias, X, 10.

(2) J'ai choisi cet hermès de Miltiade entre les deux que Fulvius Ursinus a publiés, parcequ'il m'a paru mériter plus de confiance, à cause de la ressemblance qu'il a avec les autres images de ce guerrier, réunies dans cette planche, et de la forme carrée des caracteres grecs, usitée dans ce genre de portraits. L'autre, découvert sur le mont Célius, à Rome (Fabr. *Imag.*, n. 92), soit qu'il eût été dégradé par les restaurations, ou que l'estampe ait été gravée d'après un mauvais dessin, n'offre qu'une très légere ressemblance avec le premier. L'un et l'autre ont disparu; les deux épigrammes qu'on lisoit sur le second ont été publiées plusieurs fois, et nous les ajoutons ici:

Qui Persas bello vicit Marathonis in arvis,
Civibus ingratis et patriâ interiit.

Πάντες, Μιλτιάδη, ταλαεργῆα ἔργα ἴσασιν
Πέρσαι, καὶ Μαραθὼν σῆς ἀρετῆς τέμενος.

« Tous les Perses, ô Miltiade, connoissent « tes exploits guerriers, et Marathon est le « monument de ta valeur. »

Brunck a changé le mot ταλαεργῆα en τὰ σ' ἀρήϊα.

(3) *Musée Napoléon,* par T. Piroli, t. II, pl. 80.

cheveux et de la barbe, particularités qui sont les mêmes dans les deux bustes : la différence dans le nez ne peut faire aucune difficulté, cette partie de la sculpture antique étant ordinairement restaurée.

Chap. III. Hommes d'état et de guerre. Pl. XIII.

Le casque dont cette tête est couverte confirme notre opinion sur le personnage qu'elle représente, puisque dans la partie qui descend sur le col on voit en bas-relief le taureau furieux de la Crete, qui avoit infesté du temps de Thésée les plaines de Marathon, où il fut domté par ce héros, et qui depuis a été connu dans la mythologie sous le nom de *Taureau de Marathon*. Les habitants de cette bourgade attique le prirent dès-lors pour symbole de leur contrée, et ils consacrerent son image en bronze dans la citadelle d'Athenes [1]. Cet ornement du casque est donc ici caractéristique, et sert à faire reconnoître dans ce buste le vainqueur de Marathon.

N° 4.

Le buste gravé sous ce numero est celui d'un guerrier couvert pareillement d'un casque : la forme de la coiffure et les traits du visage rappellent le profil n° 3. Cette cornaline antique [2], en répétant le portrait que le buste en marbre nous a fait connoître, augmente le poids de nos conjectures; car elle constate de plus en plus la célébrité de ce portrait.

(1) Pausanias, I, 27. Strabon, liv. IX, en parlant de la bourgade de Marathon, réunit dans la même période la victoire de Miltiade, et la fable de ce taureau.

(2) Cette pierre gravée appartient au cabinet de M. de la Turbie, à Turin. Si la chlamyde paroît, contre l'usage, attachée sur l'épaule gauche, c'est qu'on a copié fidèlement l'empreinte de la pierre originale, et que les anciens lithoglyphes ne prenoient pas toujours la précaution de graver en sens contraire, pour que l'empreinte des pierres pût offrir les objets dans leur sens naturel.

Chap. III.
Hommes d'état et de guerre.
Pl. XIV.

§. 2. THÉMISTOCLE.

Né pour le salut de son pays, on ne peut dire ce que seroient devenues toutes les nations de l'occident sans cet homme extraordinaire[1]. Le projet formé par Xerxès de soumettre la Grece européenne, comme ses ancêtres et lui-même avoient déja soumis la Grece asiatique, étoit au moment de réussir : mais Athenes avoit vu naître dans ses murs un homme capable de diriger et de maîtriser les destinées de sa patrie. Prévoyant qu'elle ne pourroit être sauvée que par les forces de mer, il lui donna une marine, lorsqu'elle ne songeoit pas à construire un seul vaisseau; il fomenta pour y réussir la haine du peuple contre les Eginetes ses voisins, afin qu'il fît par ce motif les sacrifices nécessaires pour créer une flotte; il séduisit les oracles pour obliger ses compatriotes à adopter le seul moyen de défense qui pût leur permettre quelque espoir de succès; il corrompit ses collegues et le commandant en chef des forces navales de la Grece réunie, pour les empêcher de prendre des résolutions qui eussent été fatales à l'intérêt commun; enfin il alla jusqu'à feindre la trahison auprès de l'ennemi, pour le tromper et l'engager à attaquer les Grecs dans le seul endroit où ils pouvoient vaincre, et où ils ne vouloient pas combattre[2].

(1) Les sources de tout ce que j'avance sur Thémistocle sont Hérodote et Thucydide, ses contemporains, le premier au livre VIII, et le second au Ier; Diodore de Sicile, liv. II, Cornelius Nepos, et Plutarque: ces derniers dans les vies qu'ils nous ont laissées de ce grand homme.

(2) Il lui fallut user de moyens semblables après la bataille, pour faire retirer Xerxès en Asie, contre le vœu des Athéniens, à qui cependant une conduite différente de l'ennemi auroit pu devenir funeste; car Mardonius, resté en Grece avec une très petite partie des forces de Xerxès,

Chap. III. Hommes d'état et de guerre. Pl. XIV.

Après la bataille de Salamine, qui eut lieu le 30 septembre julien de l'an 480 avant l'ere chrétienne[1], Thémistocle ayant délivré Athenes de la crainte des Perses, entreprit de lui assurer la domination de la Grece. Toute la grandeur d'Athenes, dans les temps qui suivirent, ne fut que le résultat des opérations de ce grand homme. Il fut néanmoins bientôt arrêté dans sa marche par le soupçon que l'on conçut qu'il ne travailloit que pour satisfaire sa propre ambition, et peut-être ce soupçon n'étoit-il pas tout-à-fait sans fondement. Quoi qu'il en soit, les Athéniens le bannirent par l'ostracisme; et les Lacédémoniens, qui ne purent lui pardonner l'accroissement de la puissance d'Athenes, l'accuserent d'être d'intelligence avec le roi de Perse pour asservir ses concitoyens; de sorte que Thémistocle, ne trouvant plus d'asile dans le pays qui lui devoit son salut, fut contraint de se jeter dans les bras du roi de Perse, l'ennemi commun de la Grece, et sur-tout l'ennemi d'Athenes.

Ce prince étoit probablement Artaxerxès, fils de Xerxès[2], qui, ne voulant pas se laisser vaincre en genérosité, combla Thémistocle d'honneurs et de richesses. Tout annonçoit que les Grecs ne tarderoient pas à se repentir de leur ingratitude envers ce grand homme: mais la mort vint si à propos le sauver de l'affreuse nécessité de prendre les armes contre son pays, qu'on s'est plu, quoiqu'avec peu de fondement, à croire qu'elle fut volontaire[3]. L'époque la plus probable de cet évènement est

balança le sort de ce pays à la journée de Platée. Cette réflexion est de Plutarque (*Themist.*, pag. 120).

(1) J'adopte ici, comme à l'ordinaire, la *Chronologie* de M. Larcher.

(2) L'autorité de Thucydide m'a paru préférable à toute autre.

(3) Voyez à ce sujet Thucydide (I, 138), et Cornelius Nepos (*Themist.*, §. 10). Si l'opinion que la mort de Thémistocle fut volontaire est devenue la plus générale, Cicéron en a très judicieusement

Chap. III. Hommes d'état et de guerre. Pl. XIV.

l'année 450 avant l'ere chrétienne[1]. Cet illustre Athénien mourut à Magnésie, dans l'Ionie, à l'âge de soixante-cinq ans. On lui érigea un monument dans cette ville : mais ce tombeau ne fut bientôt qu'un simple cénotaphe : les descendants de Thémistocle rendirent ses cendres à sa terre natale; ils les ensevelirent sur un rocher entouré par la mer, à l'embouchure du Pirée.

Les arts des anciens avoient conservé le portrait de Thémistocle. Outre les statues qu'on lui avoit élevées à Magnésie[2], ses descendants avoient consacré son image, dans le Parthénon d'Athenes[3], sur un tableau qu'on y voyoit encore dans le IIe siecle de notre ere. Une autre image, mais plus petite, et vraisemblablement en sculpture, existoit au même siecle dans le temple de Diane *Aristobule*, ou du *Bon-Conseil*, temple érigé par Thémistocle lui-même[4] pour perpétuer la mémoire des conseils qu'il avoit donnés, et qui furent la cause de la victoire de Salamine. Il l'avoit dédié à Diane, parceque la premiere rencontre des flottes avoit eu lieu près d'un promontoire de l'île d'Eubée, appelé *Artemisium*, et consacré à cette déesse. Enfin une statue de Thémistocle étoit placée dans le prytanée d'Athenes en pendant avec celle de Miltiade; mais du temps de Pausanias l'une et l'autre étoient défigurées : celle de Thémistocle, dont on avoit probablement changé la tête, paroissoit avoir été élevée en l'honneur d'un Thrace[5].

assigné le motif: « C'est, dit-il, que ce « genre de mort se prêtoit mieux aux dé« clamations des rhéteurs, et aux narra« tions tragiques » (*Bruto.*, §. 11).

(1) Je me rapproche ici de la chronologie de Dodwell (*Annales Thucididei*, an. A. C., 449), qui m'a paru s'accorder le mieux avec toutes les circonstances de l'histoire de ces temps.

(2) Cornelius Nepos, *Themist.*, §. 10.

(3) Pausanias, liv. I, c. 1.

(4) Plutarch., *Themist.*, pag. 123.

(5) Pausanias (I, 18) dit simplement que l'inscription de cette statue l'attribuoit

Les anciens Romains s'étoient procuré des portraits de cet illustre Athénien. Fulvius Ursinus avoit découvert un hermès sur lequel étoit inscrit le nom de Thémistocle, celui de son pere Néoclès, et celui de sa patrie[1]; mais cet hermès étoit sans tête. Pour se consoler de cette perte on s'efforça de se persuader qu'on avoit retrouvé Thémistocle sur une pierre gravée, sur laquelle on lisoit le mot abrégé ΘΕΜΙΣΤ., *Thémist.*, au-dessous d'un buste sans barbe, et avec une chevelure dans le costume romain[2]. Les critiques ont observé avec raison que ces caracteres peuvent commencer le nom de Thémistius aussi-bien que celui de Thémistocle[3]; que rien dans ce portrait ne désigne un guerrier; qu'il paroît plutôt représenter un Romain qu'un Grec, attendu qu'il est sans barbe, et que du temps de Thémistocle les Athéniens la laissoient croître.

Chap. III. Hommes d'état et de guerre. Pl. XIV.

Je désespérois presque de placer dans ce recueil le portrait de ce grand capitaine, lorsque deux pierres, sur lesquelles est gravée la tête d'un guerrier, m'ont paru présenter des indices suffisants pour attribuer cette tête à Thémistocle.

N° 1 et 2.

Le portrait certain de Miltiade, gravé à la planche qui précede, prouve sans contredit que le sujet représenté sous ces deux numero est un guerrier grec; le casque et la disposition de la barbe sont tellement semblables sur ces têtes et sur celle

à un Thrace. Ce Thrace étoit probablement un Rhémétalcès, prince dont les Athéniens avoient éprouvé les libéralités, et qu'ils mirent au nombre de leurs Archontes. Voyez le ch. V, §. 4 de la 2[e] Partie.

(1) Faber, *ad Imag. vir. ill. ex Bibl. Fulvii Ursinii*, n. 141.

(2) J. Faber, *loco citato*.

(3) Il y a eu aussi un philosophe stoïcien appelé Thémistocle, qui a vécu au III[e] siecle de l'ere chrétienne, et à qui le costume romain pourroit assez bien convenir (Fabr., *Bibl. gr.*, vol. I, p. 430).

Chap. III.
Hommes d'état et de guerre.
Pl. XIV.

de Miltiade, que si l'une et les autres étoient inconnues, on seroit porté à les regarder comme celles de deux contemporains.

Auprès de la tête du n° 1 est placé un dauphin[1] : ce symbole de Neptune et de la mer peut faire conjecturer que le héros grec représenté sur cette pierre s'étoit signalé dans la marine, et l'imagination vole aussitôt vers Thémistocle, qui est en effet le personnage le plus illustre dans la marine militaire des anciens. Cimon se fit aussi à la vérité une grande renommée par des victoires navales ; mais ce portrait ne peut être le sien, car il a les cheveux droits, et ceux de Cimon étoient naturellement frisés[2]. Le surnom de Ναύμαχος, *Naumachos*, ou *le héros de la guerre navale*, donné par les anciens à Thémistocle[3], s'accorde d'ailleurs très bien avec le symbole du dauphin ; et l'opinion des Athéniens qui regardoient ce grand homme comme ayant presque rendu à Neptune la protection de leur ville, que Minerve s'étoit exclusivement appropriée, et ayant substitué, comme dit Plutarque, le gouvernail et la rame à la pique et au bouclier de ses compatriotes[4], ne paroît pas expliquer moins heureusement l'emblême du dauphin.

(1) On ignore le cabinet qui possede cette antique : la pâte en verre existoit dans la grande collection de Dolce, à Rome, comme on peut s'en convaincre par son catalogue (t. II, lettre V, n° 52). J'ai soigneusement examiné cette empreinte, et je l'ai fait examiner à mon confrere M. Jeuffroy, pour mieux juger de l'antiquité de l'original. Cet excellent artiste, qui s'est prêté à ma priere, n'a point de doute sur l'antiquité de cet ouvrage.

(2) Plutarch., *Cimon.*, pag. 481, Οὐλῇ καὶ πολλῇ τριχί.

(3) Le scholiaste de Thucydide nous a conservé cette particularité (*ad Thuc.*, I, 93).

(4) Plutarch., *Themist.*, p. 113. Thémistocle, en exécutant ce projet, éprouva de l'opposition de la part de Miltiade, qui préféroit les forces de terre à celles de mer. C'est ce qu'assuroit Stésimbrote, cité par Plutarque. Mais cet écrivain n'a jamais dit ce que pourtant l'illustre auteur d'*Ana-*

Chap. III. Hommes d'état et de guerre. Pl. XIV.

Cette conjecture très probable se convertit presque en certitude par l'examen d'une autre cornaline antique représentant le même portrait, et gravée au n° 2. Celle-ci appartenoit autrefois au cabinet du roi[1] : la tête est couverte d'un casque comme la précédente, mais avec cette différence que le casque est orné d'une couronne d'olivier. Or cette décoration refusée à Miltiade par sa patrie, et accordée à Thémistocle par les Lacédémoniens[2], se voyant sur un portrait que des raisons plausibles peuvent déja faire attribuer à cet Athénien, porte notre conjecture assez près de la démonstration, d'autant plus qu'on retrouve dans cette figure cet air majestueux et héroïque remarqué par Plutarque[3] dans le portrait de Thémistocle.

N° 3 et 4.

La tête gravée sous les n° 3 et 4 est en marbre, et n'a point encore été publiée ; elle existe à Rome dans le musée du Vatican. Les traits du guerrier qu'elle représente ont beaucoup de ressemblance, à l'exception du nez qui est restauré, avec les traits de Thémistocle, sur les deux pierres gravées n° 1 et 2 ; peut-être même pourroit-on penser, avec quelque vraisemblance, que cette tête a appartenu au même hermès dont la gaîne, portant pour inscription le nom de Thémistocle, a été connue de Fulvius Ursinus.

charsis lui fait dire, que Miltiade, lors de la seconde invasion des Perses, proposa de les combattre en rase campagne (*Voyage d'Anacharsis*, tom. I, p. 178) : lors de la seconde invasion des Perses, il y avoit plusieurs années que Miltiade n'existoit plus.

(1) Mariette l'a publiée (*Pierres gravées du cabinet du roi*, IIe partie, têtes n° 86). Les dessins gravés ici ont une dimension double de celle de ces deux antiques.

(2) Plutarch., *Themist.*, p. 113.

(3) Idem, *loco citato*, p. 123, Καὶ φαίνεται οὐ ψυχὴν μόνην ἀλλὰ καὶ τὴν ὄψιν ἡρωϊκὸς γενόμενος.

Chap. III. Hommes d'état et de guerre. Pl. XIV. N° 5 et 6.

Les médailles gravées sous ces deux numero ont été frappées dans la ville de Byzance, et elles présentent d'un côté la tête idéale de Byzas, héros mythologique dont cette ville portoit le nom[1]. Je les ai jointes ici pour faire voir que c'est à tort que quelques antiquaires ont donné le nom de Byzas au guerrier représenté sur les deux cornalines n° 1 et 2. Il n'y a de commun entre ces deux figures et les deux autres que la forme du casque et la longueur de la barbe : les traits sont différents; et d'ailleurs les têtes des deux médailles ne ressemblent pas l'une à l'autre, ce qui prouve qu'elles sont tout-à-fait imaginaires.

§. 3. PÉRICLÈS.

Pl. XV.

Disciple d'Anaxagore, appelé à gouverner Athenes par sa naissance et par son ambition, Périclès fut pendant quarante ans le maître de la république[2]. Il sut se maintenir dans cette position glissante et dangereuse, en se servant habilement, pour flatter le peuple, du talent de la parole qu'il tenoit de la nature et que l'art avoit perfectionné, et pour le corrompre, des revenus publics, et des trésors de la Grece. Chef de l'état, et placé souvent à la tête de ses armées, Périclès eut de la valeur et des succès; mais il ne s'éleva jamais au niveau des grands capitaines, quoique sa prudence et la connoissance parfaite qu'il avoit des hommes et des choses l'aient fait sortir assez honora-

(1) Ces deux médailles ont été tirées de la bibliotheque impériale : dans la *Description des médailles*, etc., par M. Mionnet, elles sont décrites sous les n° 79 et 82 de Byzance.

(2) Plutarch., *Pericles*, p. 161. Cette vie est le fonds principal d'où j'ai tiré ce que je dis de Périclès. Bayle, dans son Dictionnaire, à l'article *Périclès*, et l'auteur *d'Anacharsis*, dans l'*Introduction*, m'ont fourni des autorités pour le reste.

blement de quelques mauvais pas. S'il commença la guerre du Péloponnese, qui fut fatale à la puissance des Athéniens, on pourra toujours dire que l'issue de cette guerre auroit été moins favorable aux ennemis d'Athenes, si Périclès eût assez vécu pour la conduire au terme; car personne n'ignore que les excès d'une populace insolente qu'il avoit délivrée de tout frein[1] n'eurent alors plus de bornes, et que depuis sa mort on vit peu de grands hommes à la tête des affaires.

Chap. III. Hommes d'état et de guerre. Pl. XV.

Sa réputation la plus durable, et qui le fait distinguer le plus entre les autres Athéniens illustres, est fondée sur les arts: les monuments superbes dont il embellit Athenes, et que le temps n'a pas encore entièrement détruits, devinrent pour lui, suivant l'observation de Plutarque, la source d'une gloire immortelle; et pendant qu'on travailloit à les élever, ils répandirent l'abondance dans toutes les classes du peuple en vivifiant la circulation, et porterent l'aisance au sein de l'industrie et des talents. On auroit dit, ajoute le même historien, que ces édifices étoient l'ouvrage de plusieurs siecles, ou du moins de plusieurs générations; et cependant ils s'élevoient par les ordres et sous le gouvernement d'un seul homme[2].

Périclès mourut l'an 429 avant l'ere chrétienne, troisieme année de la guerre du Péloponnese[3], d'une maladie chronique, suite de la peste qui ravageoit Athenes, et après avoir vu périr par le même fléau sa famille presque entiere.

C'est de nos jours que le portrait authentique de Périclès, N° 1 et 2.

(1) Il avoit rendu presque nulle l'autorité de l'Aréopage.

(2) Plutarch., *loco citato*, p. 159.

(3) *Dodwell. Annal. Thucyd.* A cette année.

Chap. III. Hommes d'état et de guerre. Pl. XV.

inconnu jusqu'alors, a été découvert près de Tivoli, dans les ruines de la maison de plaisance de Cassius, et placé au musée du Vatican[1]. Cet hermès, dessiné sous deux vues, porte sur la poitrine l'inscription grecque qui suit :

ΠΕΡΙΚΛΗΣ	*Périclès,*
ΞΑΝΘΙΠΠΟΥ	*fils de Xanthippe,*
ΑΘΗΝΑΙΟΣ	*athénien.*

La forme oblongue et trop élevée du crâne de Périclès est cachée par le casque, ménagement que les artistes du temps n'avoient garde d'oublier pour dissimuler ce défaut de conformation dans la personne de leur protecteur[2]. La profondeur de la pensée, la finesse du jugement, la fermeté calme du caractere, sont des qualités qu'on croit découvrir sur le front, dans les yeux, et sur les levres de ce portrait[3].

Une statue de Périclès étoit, du temps de Pausanias, dans la citadelle d'Athenes[4] : Pline fait mention d'un portrait de ce grand homme peint par Aristolaüs[5]; et Christodore, d'une statue qui existoit encore au Ve siecle dans le gymnase de

(1) Je l'ai publié dans le VIe volume du *Museo Pio Clementino*, à la planche 29; mais le dessin n'en est pas assez fidele. J'ai fait mention dans le même ouvrage d'un autre portrait de Périclès trouvé dans la même fouille, transporté en Angleterre, et gravé dans Stuart, *Antiquities of Athens*, t. II, c. 5, dans le cul de lampe.

(2) Plutarque nous a conservé cette anecdote, *loco citato*, p. 153.

(3) Périclès ressembloit beaucoup à Pisistrate par la physionomie; il lui ressembloit encore plus par le son de la voix, et par la maniere de débiter ses harangues : des vieillards qui avoient entendu Pisistrate ne remarquoient pas cette ressemblance sans quelque frayeur (Plutarch., *loc. cit.*, p. 155).

(4) Pausanias, I, 25. Le même auteur indique le tombeau de Périclès dans les environs de l'Académie (I, 29).

(5) Pline, XXXV, §. 40, 31. Cet Aristolaüs étoit le fils et l'éleve du célebre Pausias, peintre de Sycione.

Zeuxippe, à Constantinople[1]. Phidias l'avoit ciselé sur le bouclier de Minerve; Périclès y paroissoit sous les traits d'un héros athénien combattant contre les Amazones. C'est probablement de cette figure[2] que les portraits de Périclès, avec le casque en tête, ont tiré leur origine.

Chap. III. Hommes d'état et de guerre. Pl. XV.

§. 4. ASPASIE.

On ne doit pas séparer le portrait de Périclès de celui d'Aspasie, de cette courtisane milésienne qui sut s'élever au-dessus de son état au point de partager les destinées d'un homme qu'Athenes avoit fait l'arbitre des siennes[3]. Tous les dons de la nature, réunis aux agréments de l'esprit, aux charmes de la littérature, aux lumieres de la philosophie, aux vues les plus justes et les plus profondes dans les affaires politiques, avoient rassemblé auprès d'Aspasie les premiers personnages de la république. Périclès s'étoit attaché à elle avec une affection si forte et si constante, qu'après l'avoir eue pour maîtresse il la prit, au moyen d'un divorce, pour sa femme légitime. Il paroît, par le témoignage des anciens, que la théorie ou l'art de la rhétorique dut de grands développements à la pénétration et aux études de cette femme célebre.

(1) C'étoit une statue en bronze (*Anal.*, tom, II, pag. 460).

(2) Plutarch., *Périclès*, page 169. Il appelle ce portrait de Périclès par Phidias εἰκόνα παγκάλην, *Une image parfaitement belle.*

(3) Voyez sur Aspasie la vie de Périclès par Plutarque, Athénée, liv. V, pag. 219, XII, pag. 533, et ailleurs; et la remarque (*O*) à l'article *Périclès*, dans le Dictionnaire de Bayle. Un extrait de l'histoire d'Aspasie se trouve dans le tome XXXI de l'*Histoire de l'académie des inscriptions et belles-lettres.*

Chap. III. Hommes d'état et de guerre. Pl. XV. N° 3 et 4.

Le nom ΑΣΠΑΣΙΑ, *Aspasia*, écrit en caracteres grecs vers le bas du terme d'un seul bloc, dont la partie supérieure est terminée par la tête dessinée ici sous deux vues, n° 3 et 4, nous fait reconnoître dans cette tête le portrait d'Aspasie[1].

Il est extrêmement rare de voir des portraits de femmes en hermès, cette forme ayant été réservée pour les portraits des hommes illustres : mais personne, je crois, ne pourra trouver Aspasie indigne de cette exception. Une femme qui dans la politique a été le conseil de Périclès, et de qui Socrate n'a pas dédaigné de recevoir des leçons de rhétorique[2], a pu être placée sans difficulté parmi les hommes d'état ainsi que parmi les philosophes.

Le voile qui couvre la tête d'Aspasie nous la représente sous le costume d'une matrone grecque; et c'est sans doute cet ajustement qui lui fit donner malignement par quelques poëtes le nom de Junon : elle étoit en effet la Junon de ce Jupiter que les foudres de son éloquence avoient fait surnommer l'Olympien.

L'arrangement des cheveux frisés sur le front, en boucles paralleles et verticales, est le même qu'on retrouve dans les portraits de quelques reines grecques de l'Egypte, postérieures de plusieurs générations à la belle Milésienne. La mode étoit-elle dans ce temps-là moins inconstante que de nos jours? ou les graveurs du siecle des Ptolémées préféroient-ils déja le costume ancien à celui de leur temps?

Ce qu'on peut assurer sans le moindre doute, c'est qu'As-

(1) Ce monument unique, déterré de nos jours sur le rivage de *Civita Vecchia*, dans l'emplacement de l'ancien *Castrum novum*, aujourd'hui *Torre della Chiaruccia*, à douze lieues de Rome environ a été placé auprès du buste de Périclès, dans le musée du Vatican. Je l'ai publié dans le *Museo Pio Clementino*, tom. VI, à la planche 30.

(2) Platon, *Menexeno*, p. 517.

pasie est la premiere personne de son sexe dont le portrait soit parvenu jusqu'à nous.

Chap. III. Hommes d'état et de guerre. Pl. XV.

§. 5. ALCIBIADE.

Cet homme extraordinaire dont on a tant parlé, qui réunit à un si haut degré les qualités les plus opposées, cet Athénien dont l'imagination vive et prompte, le caractere adroit et flexible savoient prendre toutes les couleurs, et se plier à toutes les circonstances, étoit neveu de Périclès. Alcibiade paroissoit appelé par la nature et par la fortune à remplacer son oncle dans le pouvoir suprême, dont il avoit su se revêtir[1] : mais Alcibiade ne possédoit pas, comme Périclès, l'art de la dissimulation; et une forte dose de frivolité dégradoit ses talents, et en détruisoit même quelquefois tout l'effet[2]. Pl. XVI.

Ce jeune Athénien se distingua d'abord par sa magnificence; et bientôt son éloquence le fit admirer à la tribune. Ce talent n'étoit cependant pas chez lui un don de la nature; il étoit le

(1) Cornelius Nepos, et Plutarque *in Alcibiade*, Thucydide, Diodore de Sicile, Justin, sont les sources où j'ai puisé. Les orateurs grecs Lysias et Andocide, le premier dans la premiere oraison contre le fils d'Alcibiade, le second dans son discours contre Alcibiade lui-même, fournissent des anecdotes très curieuses sur cet homme singulier. C'est avec ces matériaux que J. G. Hauptmann a composé son *Alcibiades Andocideus*, qu'on peut lire dans le VIIIe volume des *Orateurs grecs* de Reiske, à la page 575.

(2) Cette frivolité fait une des principales différences entre le caractere d'Alcibiade et celui de César, caracteres que quelques écrivains ont voulu rapprocher. On peut voir une des preuves de ce défaut d'Alcibiade dans l'anecdote rapportée par Plutarque, d'une caille vivante que cet Athénien, sortant en public, portoit dans les plis de son manteau, et qui fut l'occasion des liaisons qu'il forma avec un certain Antiochus, liaisons qui firent perdre aux Athéniens la bataille navale du cap *Notium*, et devinrent la cause du second bannissement d'Alcibiade.

fruit des conseils et des leçons que le fils de Clinias devoit à l'amitié de Socrate. Il se signala dans plusieurs rencontres par une valeur brillante qui le fit placer de bonne heure à la tête des armées. Deja il étoit général en chef et il commandoit l'imprudente expédition de Sicile, dans laquelle son crédit avoit entraîné la république d'Athenes, lorsqu'une accusation portée contre lui pour des attentats contre la religion, funestes effets du débordement de ses mœurs et de ses caprices effrénés, le précipita dans la disgrace. Condamné par ses concitoyens, transfuge à Lacédémone, il servit les ennemis de sa patrie; et Aristophane a eu raison de dire que, rappelé par les Athéniens, il ne sut pas les dédommager des maux qu'il leur avoit faits[1]. Il n'obtint en Asie, après son rappel, que des succès douteux qui devinrent la cause de sa seconde proscription. Il se retira chez un satrape qui le trahit; et après avoir vu Athenes asservie à Sparte, il périt malheureusement, l'an 403 avant notre ere, à l'âge de quarante ans, percé de fleches par des assassins, lorsqu'il cherchoit à s'enfuir d'une chaumiere où il s'étoit réfugié, et qu'ils avoient incendiée.

N° 1 et 2. L'hermès représenté sous ces deux numero est un portrait authentique d'Alcibiade : les cinq premieres lettres de son nom, ΑΛΚΙΒ..., *Alcib...,* ne permettent pas d'en douter[2]. On est sans doute un peu surpris, en regardant ces dessins, de n'y pas retrouver cette beauté tant vantée sur laquelle les anciens

(1) *Ranæ*, vers 1427 et suiv. Aristophane écrivoit cela du vivant d'Alcibiade. Lysias le répétoit après sa mort (*Orat.* XIV, p. 543 et suiv. de l'édition de Reiske).

(2) J'ai publié le premier ce monument dans le VI[e] volume du *Museo Pio Clem.*, pl. 31. Déterré de nos jours dans les jardins de M. le marquis Fonseca, sur le mont Célius, il a été placé au Vatican.

écrivains ne tarissent pas: mais on peut observer, pour diminuer la surprise, que ce portrait fait, suivant toutes les apparences, après la mort d'Alcibiade, paroît le représenter tel qu'il étoit peu de temps auparavant. Les auteurs nous apprennent, il est vrai, qu'Alcibiade, à toutes les époques de sa vie, étoit remarquable par l'espece de beauté qui étoit convenable à son âge[1] : mais le marbre ne peut rendre tous les éléments de la beauté d'un homme vivant; la couleur, la fraîcheur, et l'éclat du teint, la vivacité des yeux, les graces du sourire, sont au-delà de ce que le ciseau peut exprimer. D'ailleurs cette tête n'est pas l'ouvrage d'un grand artiste; et néanmoins la physionomie qu'elle retrace n'est pas ordinaire; elle est même intéressante, et s'accorde assez bien avec le caractere connu d'Alcibiade, par l'espece d'incertitude où elle nous laisse sur les qualités morales du sujet représenté. On ne peut nier sur-tout que la figure vue de face n'ait un air noble et agréable, et qu'on n'y apperçoive les traces profondes qu'y ont laissées l'infortune et les égarements du cœur. Il paroît probable que ce portrait d'Alcibiade est une copie de celui que l'empereur Adrien avoit placé à Mélisse en Phrygie, sur le tombeau de cet Athénien[2].

Chap. III. Hommes d'état et de guerre. Pl. XVI.

La tête n° 3 est copiée d'après une estampe publiée par J. Faber qui l'avoit prise sur une pierre gravée du cabinet de Fulvius Ursinus[3]. Cet antiquaire étoit persuadé qu'elle représentoit Alcibiade; et il en tiroit la preuve d'une autre pierre antique, N° 3.

(1) Plutarch., *Alcib.*, p. 192.

(2) Athénée, liv. XIII, p. 574, F, où il ajoute que ce portrait étoit de marbre de Paros, et que le même empereur avoit ordonné d'honorer chaque année le tombeau d'Alcibiade par le sacrifice d'un bœuf.

(3) *Imag. ex Bibl. F. Ursini*, n° 4.

Chap. III. Hommes d'état et de guerre. Pl. XVI.

sur laquelle étoient gravées les têtes de Socrate et d'Alcibiade, accompagnées l'une et l'autre du nom du personnage en caracteres grecs.

Il me semble que ce dernier portrait d'Alcibiade, plus jeune, appuie l'authenticité de celui qu'on voit gravé sous les n° 1 et 2. Toutes les parties qui avoisinent les yeux, la joue, la barbe naissante qui couvre le dessous du menton, fournissent des points de ressemblance non équivoques entre ces deux portraits; et il est à observer que celui de Fulvius Ursinus, ayant passé par plusieurs copies, doit nécessairement avoir subi quelques altérations[1].

N° 4 et 5. Ces numero donnent le même portrait que je retrouve dans un hermès qui n'est qu'ébauché, et qu'on voit au musée Napoléon[2]. Le nez de cet hermès est tout antique. Si cette figure étoit terminée, elle nous présenteroit Alcibiade dans la fleur de l'âge, exécuté par un meilleur artiste que celui qui a fait l'hermès du Vatican.

On connoissoit dans l'antiquité un grand nombre de portraits d'Alcibiade. Des tableaux qu'il avoit fait peindre lui-même, et qu'il avoit placés dans l'un des temples joints aux Propylées, attestoient ses victoires dans les jeux sacrés de la Grece, dans

(1) On remarque dans ce portrait d'Alcibiade la chevelure frisée qu'il paroît avoir eue dans sa jeunesse; et nous pouvons découvrir aussi dans cette tête une certaine ressemblance avec celle de Mercure, lorsque ce dieu est représenté avec un peu de barbe autour de ses joues, comme sur quelques médailles romaines de la famille Manilia; ressemblance qui nous explique un passage de Clément d'Alexandrie (*Admonit. ad gen.*, pag. 35), où cet écrivain nous apprend que plusieurs images de Mercure avoient eu Alcibiade pour modele.

(2) *Musée Napoléon*, par Th. Piroli, tom. IV, pl. 71.

ceux d'Olympie, de Némée, et de Delphes. Ces tableaux étoient l'ouvrage d'Aglaophon de Thasos[1]. Les peuples de l'Ionie, du vivant d'Alcibiade, lui avoient consacré une statue en bronze dans le temple de Junon, à Samos[2]. Pline fait mention d'une autre statue du même Athénien, également en bronze, exécutée par Pyromachus[3], et conduisant un quadrige: Nicérate, suivant le même auteur, avoit sculpté en bronze Alcibiade et sa mere[4]. Nous ne savons pas si ces statues sont les mêmes que celles dont parle Dion Chrysostome, et dont l'une, ouvrage de Polyclès, étoit déja mutilée du temps de ce rhéteur; l'autre, au moyen d'une inscription récente et mensongere, paroissoit élevée en l'honneur du Romain Domitius Ahénobarbus[5]. Enfin une autre statue du même Athénien étoit placée à Rome dans le *Forum*, près du lieu appelé *Comitium*: elle faisoit le pendant d'une statue de Pythagore[6]. On les avoit élevées l'une et l'autre au

(1) Athénée, XII, pag. 534. Le tableau qui faisoit allusion à la victoire néméenne existoit, du temps de Pausanias, dans le même endroit (I, 22). Comme la ville d'Olympie, celle de Pytho ou de Delphes, et la forêt de Némée, étoient personnifiées dans ce tableau, Athénée observe que la beauté d'Alcibiade effaçoit celle de ces femmes allégoriques. Plutarque attribue ce dernier tableau à Aristophon, fils d'Aglaophon et frere de Polygnote; cet artiste y avoit peut-être travaillé sous son pere.

(2) Pausanias, VI, 3.

(3) Liv. XXXIV, §. 19, n° 20. Le même écrivain ajoute que la statue en marbre de Cupidon, un foudre à la main, qu'on voyoit à Rome dans le portique d'Octavie, et dont on ignoroit l'auteur, passoit pour un portrait d'Alcibiade dans son adolescence (XXXVI, §. 4, n° 8). Ce même Cupidon foudroyant étoit, suivant Plutarque (*Alcibiad.*, p. 198), l'emblême qui distinguoit le bouclier doré de ce guerrier voluptueux.

(4) L. XXXIV, §. 19, n° 31.

(5) Orat. XXXVII, pag. 465, *ed. Morellii.*

(6) Pline, XXXIV, §. 12; Plutarch., *Numa*, p. 65. L'auteur latin assure que ces deux statues en bronze n'avoient été déplacées que du temps de Sylla, qui fit bâtir la *Curia*, ou le palais des assemblées du sénat, dans le même endroit. J'ai cru qu'une statue de marbre existante à Rome dans le musée du Vatican pouvoit être une copie de cette statue d'Alcibiade: mais la partie antérieure du visage a été emportée, et la ressemblance avec le portrait de ce guer-

Chap. III. Hommes d'état et de guerre. Pl. XVI.

commencement du Ve siecle de Rome, pour obéir à l'oracle de Delphes, qui, consulté par les Romains sur l'issue de la guerre qu'ils alloient entreprendre contre les Samnites, ordonna que pour se rendre les dieux favorables on érigeât à Rome deux statues, l'une au plus vaillant, l'autre au plus sage des Grecs. Les Romains choisirent Alcibiade et Pythagore : les voyages de ces deux illustres Grecs en Italie furent probablement la cause d'un pareil choix. Cet honneur, au jugement de Pline, étoit dû par préférence à Thémistocle et à Socrate.

rier ne se retrouve que dans l'extrémité des joues, dans la disposition des cheveux, et de la barbe qui couvre, comme dans le portrait du n° 2, tout le dessous du menton. Je l'ai publiée dans le IIe volume du *Museo Pio Clement.*, pl. 42. Voyez aussi la planche A, n° 1, du VIe volume, où j'ai donné le trait d'un autre buste d'Alcibiade, trouvé de nos jours à l'*Ariccia*, et possédé par M. le cardinal Despuig.

NOTE.

Les portraits de ces rois qui ont commandé leurs armées par eux-mêmes, et qui ont obtenu une place distinguée dans l'histoire militaire de l'antiquité, se trouveront rangés dans les suites qui forment la seconde partie de l'*Iconographie grecque :* nous y placerons Alexandre et ses capitaines, Démétrius Poliorcete, Ptolémée Evergete, Antiochus-le-Grand, Mithridate, Phraate, et plusieurs autres princes guerriers.

Annibal, carthaginois, et comme tel ni grec, ni romain, ne laisse pas d'appartenir à l'histoire de ces deux nations. Ses exploits font une partie considérable de l'histoire romaine; et ses dernieres années se trouvent liées avec celles des successeurs d'Alexandre et des rois d'Asie. Pour ne pas interrompre l'ordre de l'histoire grecque tracée par cette suite de portraits, et par d'autres motifs qu'on développera dans la suite, nous avons renvoyé son portrait parmi ceux de quelques princes d'Afrique, contemporains de ce grand homme.

Peu de mots suffiront pour la critique de quelques autres portraits de grands capitaines qui se trouvent dans divers ouvrages d'iconographie, et qu'on n'a pas insérés dans celui-ci.

Le portrait de Cimon, fils de Miltiade, et celui d'Aratus de Sicyone, donnés par J. Faber, et reproduits par Gronovius, ne sont tirés que de médailles apocryphes fabriquées dans le XVI[e] siecle. Nous avons assigné ci-dessus la même origine au portrait de Cynégire. Celui d'Epaminondas et quelques autres n'ont pas de meilleures sources. Le portrait de Phocion paroissoit avoir quelque authenticité : il étoit copié d'après un superbe camée qui passoit pour l'ouvrage de Pyrgotele, et sur lequel on avoit inscrit le nom de cet artiste, ainsi que celui de Phocion. Il est maintenant hors de doute que ce camée est l'ouvrage d'Alexandre Césari, excellent graveur en pierres fines, qui a fleuri vers le milieu du XVI[e] siecle (Bracci, *de Antiq. Scalpt.*, tom. II, p. 183). Je viens d'exposer, dans la notice qui accompagne la quarantieme livraison du *Musée français*, les motifs qui m'ont fait renoncer à une conjecture par laquelle j'avois cru reconnoître ce vertueux Athénien dans la statue d'un guerrier, transportée du musée du Vatican au musée Napoléon (*Museo Pio Clementino*, tom. II, pl. 43). Le portrait en hermès que Winckelmann attribuoit à Xénophon étoit soutenu par des conjectures si foibles, qu'on auroit pu omettre d'en parler sans faire tort à la sagacité de cet illustre antiquaire (*Monum ined.*, n. 171). Maintenant que cet hermès se trouve au musée Napoléon, tout le monde peut reconnoître qu'il présente une image d'Hercule, d'un caractere entièrement idéal, dans laquelle ce héros est couronné d'olivier, comme vainqueur aux jeux olympiques (*Musée Napoléon* par Th. Piroli, tom. II, pl. 33). Enfin je n'ai point inséré dans ce chapitre l'image de Lysandre, lacédémonien, que M. Lanzi avoit cru retrouver sur une pierre gravée d'ancien style, où le nom de Lysandre est écrit auprès de la figure d'un guerrier. Ce guerrier est représenté sans barbe, contre l'usage connu des Lacédémoniens, et contre le témoignage exprès de Plutarque, qui, décrivant la statue de Lysandre, placée à Delphes, dans le trésor des Acanthiens, observe qu'elle est *iconique*, c'est-à-dire portrait, et qu'elle a une longue barbe et une ample chevelure (*Lysandr. in princ.*). La pierre gravée de M. Lanzi n'est donc pas une image de Lysandre; et si les caractères qui expriment son nom sont véritablement antiques, ils ne désignent point le vainqueur d'Athenes. Ce nom a été porté par d'autres Grecs; et les noms qu'on lit sur d'anciens ouvrages de ce genre désignent bien souvent les propriétaires de ces pierres, qui leur servoient de cachet, sans que ces inscriptions aient aucun rapport avec le type.

Les gaînes avec des inscriptions grecques observées par Fulvius Ursinus, et contenant les noms de Cimon et de Phocion, étoient, suivant toutes les apparences, bien authentiques;

mais les hermès dont elles faisoient partie, ayant été retrouvés sans tête, ne peuvent être d'aucun usage pour l'iconographie ancienne. Je dis la même chose de l'inscription que j'ai publiée autrefois, et qui appartenoit à l'hermès de Chabrias (*Museo Pio Clementino*, t. I, p. 14). Ce fragment n'est cependant pas inutile à la biographie de ce grand capitaine athénien. Les lettres qu'on y lit,

ΧΑΒΡ..
ΚΤΗΣ..
ΑΙΞ..

donnent le nom de Ctésippe, pere de Chabrias, et celui de la bourgade d'AExonie, où Chabrias étoit né. Nous connoissions par Plutarque (*Phocione*) et par Démosthene (*in Lept.*) le nom du fils de Chabrias, qui s'appeloit Ctésippe, et pouvoit faire supposer que son aïeul s'appeloit de même; mais nous n'en avions pas une entiere certitude. Le nom de la bourgade sert à nous prouver que le Chabrias d'AExonie, vainqueur à la course des quadriges aux jeux pythiques, et dont l'auteur de l'oraison *in Neæram* a parlé, étoit le célebre guerrier de ce nom.

Spon a rapporté une inscription mutilée qu'il avoit lue sur la gaîne d'un hermès sans tête, placé à la *Villa Mattei*, *Miscell.*, sect. IV; on la trouve aussi dans les *Monum. Matthæiorum*, t. III, p. 118: elle présente ces mots:

ΤΙΜΟΘΕΟΣ ΑΘΗ...
ΠΟΛΥΚΡ...

L'hermès portoit sans doute autrefois la tête de Timothée, fils de Conon, célebre capitaine athénien, dont Cornélius Népos a écrit la vie; et cet ouvrage en marbre étoit probablement une copie exécutée d'après un bronze modelé par Polycrate.

CHAPITRE IV.

PHILOSOPHES.

SECTE ITALIQUE.

§. 1. PYTHAGORE.

Chap IV. Philosophes. Pl. XVII.

PYTHAGORE[1], fils de Mnésarque[2], s'est rendu à jamais mémorable, en donnant au monde et à la philosophie les noms qu'ils conservent encore aujourd'hui. Né à Samos, il montra dès son enfance des dispositions merveilleuses pour les sciences; et après avoir fréquenté dans sa jeunesse la société des hommes les plus estimés par leur sagesse et par leur esprit, il puisa dans le commerce des prêtres égyptiens, chez lesquels il se transporta, les éléments de cette doctrine qu'il vint enseigner en Italie. Il se fixa dans ce pays au retour de ses voyages, à l'âge de quarante

(1) On peut retrouver dans Fabricius, (*Bibl. gr.*, liv. II, c. 12, p. 250); dans Brucker (*Hist. crit. phil.*, p. 982, 2e éd.); dans le Dictionnaire de Bayle, art. *Pythagoras*; dans le *Voyage d'Anacharsis*, c. 75, la plupart des autorités qui m'ont servi de guide; auxquelles il faut ajouter les trois vies de Pythagore qui existent en grec, l'une par Porphyre, la seconde par Jamblichus, la troisieme par un anonyme dont Photius a donné l'extrait: cependant je n'ai fait usage de ces dernieres qu'avec beaucoup de réserve.

(2) Mnésarque étoit, de sa profession, graveur de bagues, c'est-à-dire graveur en pierres fines.

Chap. IV. Philosophes. Pl. XVII.

ans, par la défiance que lui inspiroit Polycrate, qui exerçoit alors à Samos le pouvoir souverain. Crotone fut la premiere ville où il eut des disciples : le dogme de la métempsycose, ou de la transmigration des ames humaines, après la mort, d'un corps dans un autre, fut celui qui les frappa le plus. Pythagore joignoit des leçons de pratique aux théories qu'il enseignoit, et aux préceptes qu'il inculquoit : il ne se contenta pas d'avoir une école, il établit une secte. Les Pythagoriciens menerent une vie exemplaire ; leurs mœurs furent non seulement vertueuses et pures, mais singulieres et ascétiques. Leur silence, leur secret, leur abstinence, leurs symboles devinrent bientôt des objets d'admiration pour le vulgaire, et sont encore aujourd'hui la matiere de beaucoup de disputes. Ils cultiverent les sciences, et particulièrement la géométrie, l'arithmétique, la musique, l'astronomie, et la médecine. Ils s'essayerent à la politique et à la science du gouvernement, et s'éleverent par ce moyen à une grande puissance ; mais leur ambition éveilla la jalousie qui excita contre eux des persécutions auxquelles leur maître lui-même ne put échapper, et dont il périt victime[1], suivant Eusebe, à l'âge de soixante-quinze ans, l'an 496 avant Jésus-Christ[2].

(1) Il paroît certain que Pythagore périt à la suite des persécutions qui s'étoient élevées contre lui et contre son école: mais le lieu et le genre de sa mort ne peuvent être que très incertains parmi tant d'autorités contradictoires.

(2) La chronologie de la vie de Pythagore est un des points les plus contestés de l'histoire ancienne. Bentley, Loyd, Dodwell, de La Nauze, Freret, le P. Corsini, MM. Meiners, Tiedemann, et Larcher, ont eu sur ce sujet des opinions différentes qu'ils soutiennent avec beaucoup d'érudition et de sagacité. Je vais exposer les principes qui m'ont servi de guide. J'ai suivi l'autorité de la chronologie d'Eusebe, qui est positive, et qui place à cette année la mort de Pythagore : j'ai préféré l'âge de 75 ans à celui de 95, entre lesquels Eusebe hésite, par la raison que Lucien n'a point placé Pythagore parmi les *macrobii*, ou les hommes illustres qui ont joui d'une longue vie, et que malheureusement l'âge le moins avancé doit être regardé parmi

Pythagore pendant sa vie avoit paru un homme inspiré ; la tradition de quelques miracles opérés par lui, le grand nombre de partisans qu'il avoit de sa croyance à la divination et même à la magie, le zele de sa secte, que les persécutions n'avoient pu entièrement éteindre, firent de ce philosophe, peu de temps après sa mort, une espece de demi-dieu. Nous avons vu qu'une statue fut élevée à Rome en son honneur[1]. Le lieu de son habitation fut changé en un temple : celui de son école fut consacré aux Muses ; et si la secte italique parut s'éclipser pendant quelques siecles, elle brilla d'un nouvel éclat lorsque, le christianisme ayant montré aux hommes un genre de vertus jusqu'alors inconnues, les païens crurent apercevoir dans la vie de Pythagore quelque chose qui approchoit de ces merveilles. Alors parurent de nouveaux Pythagoriciens; et l'admiration, je pourrois même dire la dévotion, pour la mémoire du philosophe

les hommes comme le plus probable. Il y a plus ; je crois découvrir dans ce doute d'Eusebe une preuve de la bonté des sources où il a puisé ces détails. En effet il est très facile de se méprendre entre 75 et 95 dans les chiffres grecs de la plus haute antiquité ; OE exprime 75, et ϘE 95 : le *koppa* de cette forme, Ϙ, se trouve sur les monnoies les plus anciennes de la ville de Crotone. L'âge de quatre-vingts ans que Diogene de Laërte donne à Pythagore n'est fondé que sur des raisons de systême, c'est-à-dire nulles. Suivant le calcul d'Eusebe, la naissance de Pythagore est arrivée en 571, à-peu-près à l'époque assignée par Dodwell, son établissement en Italie en 531, époque où Polycrate régnoit à Samos. M. Larcher a préféré les autorités d'Eratosthene et d'Aristonique ; mais il me paroît évident que ces anciens écrivains ont été induits en erreur par la confusion qu'on avoit faite d'un autre Pythagore Samien, athlete et vainqueur aux jeux de la Grece, avec notre philosophe ; confusion dont les anciens s'étoient déja aperçus, et que Brucker a mise encore plus en évidence, *loco citato*, pag. 999, (*l*). Le calcul de M. Larcher fait arriver la destruction de Sybaris lorsque Pythagore étoit âgé de 98 ans ; ce qui paroît contredire le récit de Diodore (XII, 9). Suivant mon systême, Pythagore a pu prendre part à cet évènement ; et il lui reste aussi le temps de se transporter de Crotone à Métaponte, où plusieurs autorités nous assurent qu'il s'étoit établi pendant ses dernieres années.

(1) Chap. III, §. 5, p. 147.

Chap. IV. Philosophes. Pl. XVII.

samien se ralluma plus que jamais. Il y eut même une secte chrétienne, celle des Carpocratiens, qui associa l'image de Pythagore à celle de Jésus-Christ[1]. On voyoit encore au VI[e] siecle[2], suivant le témoignage de quelques écrivains de ce temps, des statues de ce philosophe ainsi que des tableaux sur lesquels il étoit représenté.

N° 1. Cette médaille, frappée à Samos, patrie de Pythagore, sous l'empire de Trajan Dece, qui régna depuis l'an 249 jusqu'à l'an 251 de notre ere, nous présente une image de ce philosophe constatée par la légende ΠΥΘΑΓΟΡΗϹ ϹΑΜΙѠΝ, *Pythagore : (monnoie) des Samiens*. Le philosophe, assis et couvert seulement d'un *pallium* qui l'enveloppe jusqu'aux reins, paroît indiquer avec la baguette (*radius*) quelque objet tracé sur un globe qui est posé devant lui sur une colonne; sa main gauche est appuyée sur un sceptre, symbole de divinité. Il y a lieu de conjecturer que ce globe est le globe céleste, emblême de la science astronomique de Pythagore à qui l'on attribuoit des observations sur la planete de Vénus, intéressantes pour son temps. L'harmonie des spheres célestes, les intervalles des planetes, supposés proportionnels à ceux des tons dans la musique; enfin l'astrologie judiciaire et la divination par les astres, opinions adoptées par Pythagore lui-même ou par ses disciples, sont des

(1) S. Augustin, *de Hæres. ad* Q. V. D., n° 7; Nicétas, cité par Fabricius, *Biblioth. gr.*, II, c. 12, §. 1, (*a*).

(2) Une statue de Pythagore, en bronze, est décrite par Christodore dans le Gymnase de Zeuxippe, à Constantinople (*Analecta*, II, 460); elle est probablement la même qui fait le sujet d'une épigramme de Julien d'Egypte (*Analecta*, 34). Un tableau représentant Pythagore est indiqué dans une autre épigramme anonyme de l'Anthologie (*Anal.*, *Adesp.* 514).

motifs suffisants pour avoir placé le globe céleste auprès de son image[1]. Chap. IV. Philosophes. Pl. XVII.

La comparaison de cette pierre gravée, d'un travail excellent, avec la médaille du n° 1, prouve que l'image sculptée sur cette cornaline est celle de Pythagore. C'est un ouvrage de *Cœmus,* ΚΟΙΜΟΣ, artiste grec connu par quelques autres pierres gravées[2]. N° 2.

Une troisieme image du même philosophe se voit au revers de ce rare *contorniate*[3]*:* elle est indiquée par la légende grecque ΠΥΘΑΓΟΡΗϹ, *Pythagore;* de l'autre est la tête du Soleil, divinité tutélaire des jeux du cirque, à l'occasion desquels les médaillons de cette espece ont été frappés. N° 3.

Martial paroît avoir vu une image de Pythagore plus ressemblante à cette derniere qu'aux deux autres, lorsqu'il compare

(1) Ce type, qui se retrouve aussi sur des monnoies de Nicée frappées sous Gallien, est plus fréquent sur celles de Samos, au revers de plusieurs empereurs : les plus anciennes sont frappées sous Commode. J'en ai publié une sur laquelle on voit Pythagore debout, la tête ceinte d'un diadême, *Museo Pio Clementino*, t. VI, tav. B, n° 8. Le buste en marbre de Pythagore, que j'ai publié dans le même volume, tav. 26, n'est attribué à ce philosophe que sur des conjectures trop incertaines pour qu'on ose le reproduire ici. Parmi les sculptures qui ornoient le tombeau d'Isocrate, près d'Athenes, on remarquoit la figure de Gorgias regardant une sphere céleste. Ce sophiste étoit pythagoricien, et affectoit aussi la science de la divination (Plut. X *Rhet.*, *in Isocr.*).

(2) Cette cornaline se trouve dans la collection de M. le marquis de Salines, qui a bien voulu m'en laisser prendre une empreinte. Stosch et Bracci ont donné d'autres pierres antiques gravées par ce même ΚΟΙΜΟϹ, *Coemus.* Je ne trouve pas d'autre personnage de ce nom : il est cependant fait mention d'une femme nommée *Coemea* dans une inscription de Muratori, MCCLI, 4.

(3) Ce contorniate, du cabinet impérial, étoit inédit. Patin (*ad Sueton.*, I, p. 568) paroît en avoir vu un pareil, si ce n'est pas le même. Eckhel atteste n'avoir jamais rencontré de contorniates avec l'image de Pythagore (D. N., tom. VIII, p. 292). L'authenticité de celui-ci n'est point douteuse.

Chap. IV. Philosophes. Pl. XVII.

une longue barbe à celle de ce philosophe[1]. Les villes de la grande Grece cultivoient les arts, et les avoient portés à un très haut degré de perfection au temps où vivoit le fondateur de la secte italique. Le fanatisme qu'il sut inspirer fut excessif et durable : son portrait peut avoir été fait à différentes époques de sa vie; ainsi l'image gravée par Cœmus peut être la copie d'un original qui représentoit Pythagore à un âge moins avancé; original plus ancien que celui de l'autre portrait, dont la copie a passé sur le contorniate.

§. 2. APOLLONIUS DE TYANE.

Ce trop célebre imposteur naquit à Tyane, ville de la Cappadoce, dans les premieres années de l'ere chrétienne. A son entrée dans le monde il se proposa Pythagore pour modele; mais son émulation ne se tourna pas vers les qualités par lesquelles cet ancien philosophe s'étoit rendu vraiment recommandable, l'étude des sciences, et la réformation des mœurs : il chercha plutôt à renouveler les merveilles que l'histoire attribuoit à cet homme extraordinaire, sa science théurgique et surnaturelle, ses prédictions, ses miracles. Il affectoit à la vérité une grande sévérité de mœurs, et menoit une vie dure et ascétique; mais sa vanité perçoit de toutes parts. Il parcourut les différentes provinces de l'empire romain, et même d'autres pays, pour que tout le monde pût admirer ses vertus; et il s'attachoit particulièrement à rétablir les rites du culte païen. Il alla deux fois à Rome, où l'on dit qu'il essuya quelques per-

(2) Liv. IX, 48 :
Sic quasi Pythagoræ loqueris successor et heres,
Præpendet mento nec tibi barba minor.

sécutions ; et après avoir fait son séjour le plus ordinaire dans quelques villes de l'Asie, particulièrement à Smyrne et à Ephese, il déroba ses derniers moments, étant plus que nonagénaire, à la connoissance de ses disciples, vraisemblablement afin que son trépas eût l'air d'une apothéose[1]. Il y eut dans le paganisme, avant et après sa mort, des hommes éclairés qui ne furent pas la dupe de ses impostures, et qui tâcherent de les démasquer; mais la croyance dans ses vertus devint presque générale quand il n'exista plus. L'impératrice Julie, veuve de Septime Sévere, chargea Philostrate d'écrire la vie d'Apollonius. Ce sophiste, en se servant des écrits de Damis, disciple de l'imposteur, renchérit sur les mensonges de cet Assyrien, et nous laissa cette espece de roman ou de légende où le bon sens et la critique de l'histoire sont oubliés à chaque page.

Un Hiéroclès osa, deux siecles après, opposer ce héros du paganisme au divin législateur des chrétiens. Ce trait d'impudence engagea l'évêque de Césarée, Eusebe, à écrire une réfutation d'Hiéroclès, qui prouve, par les ménagements qu'il se croit obligé de garder pour la personne d'Apollonius, jusqu'à quel point la mémoire du Pythagoricien étoit vénérée dans le monde[2].

(1) On peut voir dans Tillemont (*Histoire des Empereurs*, tom. II, à la fin de la vie de Domitien) un article très bien fait sur Apollonius de Tyane, et un autre dans le dictionnaire de Bayle. Brucker a examiné et éclairci plus amplement la vie de cet imposteur (*Hist. crit. phil.*, t. II, p. 98 et suiv.); et l'on trouve aussi plusieurs renseignements sur le même sujet dans la *Bibl. gr.* de Fabricius, liv. II, c. 13, et liv. IV, c. 24; dans la derniere édition, c. 22, §. 15. J'ai puisé les détails que je donne dans les sources citées ou indiquées par ces auteurs.

(2) Euseb. Pamph., *Contra Hierocl.*, c. 4 et 5, où l'évêque de Césarée paroît rejeter sur les historiens fabuleux de la vie d'Apollonius tous les traits qui sentent l'imposture. D'autres auteurs chrétiens, comme Sidoine Apollinaire (*Ep.*, l. III, 3), et Cassiodore (*in Chronico*), ont fait des éloges d'Apollonius. Le premier avoit traduit en latin la vie d'Apollonius, écrite par Philostrate; et on peut voir dans

Chap. IV. Philosophes. Pl. XVII. N° 4.

Ce rare contorniate nous présente le buste d'Apollonius, la tête couronnée, et revêtu de la tunique et du *pallium*. La légende qui le fait connoître porte, APOLLONIVS TEANEVS, *Apollonius de Tyane*.

Le revers représente un cocher vainqueur aux jeux du cirque; il est monté sur un quadrige, la palme à la main. L'inscription, dont une partie est dans l'exergue, exprime le nom du vainqueur avec une acclamation usitée, ELIANE NIKA, *Aeliane vincas;* « ô Elien, puisses-tu vaincre[1] ! »

L'usage de reproduire les images des grands hommes de l'antiquité dans cette espece de médaillons se trouve, comme nous l'avons vu, constaté par d'autres exemples. Rarement il y a quelque rapport entre la tête et le revers, où sont souvent rappelés les spectacles à l'occasion desquels on frappoit les *contorniates*.

Nous avons assez fait connoître quelle étoit à cette époque la réputation d'Apollonius, pour qu'on ne soit pas étonné de voir son portrait honoré de la même maniere que celui d'Homere ou de Pythagore.

Fabricius, *Bibl. gr.*, t. V, p. 563, édit. de M. Harless) le catalogue des auteurs qui avoient écrit cette même vie. Quoi qu'il en soit, il paroît que ces jugements favorables sur Apollonius étoient dus au peu de critique de ces siecles de décadence, et au goût qui régnoit alors pour les doctrines théurgiques et mystiques. On a lieu de s'étonner de l'opinion de Gibbon, qui a pu croire qu'à présent nous ne saurions plus décider si Apollonius étoit un sage, un imposteur, ou un fanatique (*Decline and fall of rom. emp.*, c. 11, note 63).

(1) J. Faber, qui avoit publié ce contorniate, mais d'un seul côté, a copié exactement les mêmes fautes d'orthographe qu'on remarque sur l'original du cabinet impérial; elles ont disparu dans le dessin d'Havercamp (*Diss. de Alex. M. num. et de num. contorniat.*, p. 152): et l'épigraphe du revers, mal lue, offre le nom de *Stephanus* à la place de celui d'*Elien*. Eckhel, qui a suivi Havercamp, a établi une conjecture sur ce nom de *Stephanus*, pour découvrir un rapport entre la tête et le revers de ce médaillon (D. N., t. VIII, p. 292 et 297): effort inutile, le nom est celui d'Elien, cocher du cirque, connu par d'autres contorniates (Havercamp, n° 63); ainsi la conjecture demeure sans fondement.

Ce portrait étoit fort en vogue chez les païens, qui le plaçoient dans leurs temples[1]. Alexandre Sévere l'avoit dans son *laraire*, accompagné de ceux d'Alexandre-le-Grand, et de Jésus-Christ[2]. Aurélien, quoiqu'il eût passé sa vie dans les camps et à la tête des armées, connoissoit l'image d'Apollonius, puisqu'il se la représenta en songe lorsqu'il étoit sur le point de forcer et de détruire la ville de Tyane, patrie du Pythagoricien[3].

CHAP. IV. Philosophes. Pl. XVII.

La couronne convient à la tête d'Apollonius, comme un ornement propre à ceux qui célébroient des sacrifices. Apollonius pratiquoit scrupuleusement ces actes de piété pendant sa vie, et en avoit fait le sujet de quelques ouvrages qui lui survécurent[4]. Si les feuilles qui composent cette couronne sont celles du laurier, elles pourroient avoir rapport à la qualité de prophete ou de devin, qu'on reconnoissoit dans le Pythagoricien de Tyane.

SECTE ÉLEATIQUE.

§. 3. ZENON D'ÉLÉE.

Dès que les hommes ont commencé à s'occuper d'idées générales et abstraites, la dialectique, ou l'art de raisonner et d'apprécier les arguments, est devenue nécessaire. Zénon d'Elée[5] ou

(1) Vopisc., *Aurelian.*, p. 475.
(2) Lamprid., *Alex. Sever.*, p. 930.
(3) Vopisc., *loc. cit. Norat vultum philosophi venerabilis Aurelianus, atque in multis ejus imaginem viderat templis.*
(4) Fabric., *Bibl. gr.*, V, 563, édit. de M. Harless.
(5) Voyez sur Zénon d'Elée, outre Diogene de Laërte, IX, 25, et Suidas à l'article Ζήνων, Brucker, *Hist. crit. phil.*, tom. I, pag. 1167, Fabricius, *Bibl. gr.*, tom. II, pag. 670, seqq.

Chap. IV.
Philosophes.
Pl. XVII.

de Velia, ville de la grande Grece, élevé dans l'école italique[1], a été regardé comme l'inventeur de cet art. Les sages et les philosophes qui l'avoient précédé ne pouvoient à la vérité avoir acquis ces titres sans être de bons logiciens en pratique : mais Zénon paroît avoir le premier réuni les préceptes de la logique en corps de doctrine[2]. L'inventeur de cet art en introduisit en même temps les abus : il avoit commencé par découvrir et réfuter des erreurs; il finit par répandre le doute et l'obscurité sur les vérités les plus évidentes; ce qui fit naître le scepticisme dont il paroît avoir donné le premier exemple.

Un homme de ce caractere devoit aimer à soutenir des opinions contradictoires sur les questions proposées : de là l'invention du dialogue, dont l'antiquité attribue l'origine à Zénon[3]. Il eût été heureux pour lui de s'en être toujours tenu à ces disputes d'école; mais il voulut contester à Néarque l'autorité que cet homme puissant s'arrogeoit dans la ville d'Elée : la conspiration dans laquelle Zénon avoit trempé fut découverte, et le philosophe expira dans les tourments qu'il endura courageusement pour ne point révéler ses complices. Il florissoit vers l'an 460 avant l'ere chrétienne[4].

Malgré son scepticisme, Zénon inventa un systême de physique générale qui étoit différent des systêmes de Thalès, de Pythagore, et de Parménide son maître. Sa patrie, qui étoit aussi

(1) Son maître, Parménide, l'avoit adopté; son père s'appeloit Téleutagoras. Strabon a rangé Parménide et Zénon parmi les Pythagoriciens (VI, *in Pr.*).

(2) Diog. Laërt., *loc. cit.*, qui allegue l'autorité d'Aristote; Sextus Empiricus, *adv. Math.*, I, VII, 7.

(3) Diog. Laërt, III, 48; Apuleius, *Apologia* V; M. l'abbé Rossi dans ses *Commentation. Laertian.*, §. 68. D'autres ont attribué l'invention du dialogue à Alexamene de Téos.

(4) Suidas, V., Ζήνων. Il le place à la LXXVIII[e] olympiade.

celle de Parménide, donna le nom d'Eléatiques aux philosophes qui suivirent sa doctrine. Chap. IV. Philosophes. Pl. XVII.

Ce buste de Zénon, existant à Naples, est le même que J. Faber avoit publié[1]. Le nom grec, ΖΗΝΩΝ, *Zénon*, qu'on y voit inscrit, assure que c'est l'image d'un Zénon; mais duquel? car, parmi plusieurs philosophes de ce nom, deux, le Stoïcien et l'Eléate, avoient atteint un degré presque égal de célébrité. Si les conjectures qui m'ont porté à reconnoître Zénon le Stoïcien dans un autre hermès ont quelque fondement[2], on peut en conclure que notre buste appartient à l'Eléate. Peut-être m'objectera-t-on que ce portrait représentant le même homme qu'un hermès en bronze trouvé à Herculanum dans la même bibliotheque où étoit le portrait d'Epicure, et où l'on a découvert aussi des écrits de l'école épicurienne, doit appartenir plus probablement à un troisieme Zénon, qui avoit professé la doctrine d'Epicure. Cette opinion est celle des antiquaires napolitains[3]; mais je crois qu'ils n'ont pas fait assez d'attention au rapport qui subsistoit entre Epicure et Zénon d'Elée : le philosophe de Gargette se rattachoit par Démocrite, dont il avoit en partie adopté la doctrine, à l'école d'Elée, et à Zénon lui-même qui avoit été le fondateur de l'école, et le maître de Démocrite. D'ailleurs les académiciens d'Herculanum, faute de dessins fideles, n'avoient pu apercevoir la parfaite ressemblance qui existe entre ce buste N° 5 et 6.

(1) N° 151. Cet hermès étoit à Rome, dans la collection Farnese, au palais dit de la *Farnesina*. L'estampe de Théodore Galle, qui se voit dans l'ouvrage cité, est assez ressemblante, excepté que le dessin en est trop maigre. Une partie du nez est restaurée.

(2) Nous les examinerons dans ce même chapitre au §. 13, planche XXIII.

(3) *Bronzi d'Ercolano*, t. I, pl. 15 et 16.

Chap. IV. Philosophes. Pl. XVII.

en bronze et celui en marbre que nous examinons[1]. S'ils l'avoient reconnue, ils auroient senti le peu de probabilité d'une opinion qui attribue deux portraits semblables trouvés dans des pays différents, à un philosophe connu à peine parmi ses contemporains; tandis qu'au contraire Zénon d'Elée, à qui nous les attribuons, ne le cede en célébrité à aucun des personnages les plus renommés dans l'histoire de la philosophie.

La fermeté, je dirai même la dureté du caractere que les auteurs anciens ont remarquée dans le philosophe d'Elée, s'annonce dans cette physionomie par des traits peu équivoques[2]: cette bosse à la racine du nez, ces sourcils froncés, ce menton saillant, sont des indices d'un caractere sévere éloigné de la foiblesse et de la complaisance[3].

(1) *Loc. cit.*, note (7). M. Montagny avoit dessiné les deux bustes pour cet ouvrage; les deux portraits se ressemblent à un tel point que je n'ai cru devoir faire usage que de l'un des deux. J'ai préféré le marbre, parcequ'il est d'un meilleur travail, et que le profil de ce buste étoit inédit.

(2) Diogene Laërte, IX, *in Zenone*, *passim*. Il méprisoit les grands; quand on l'attaquoit, il se mettoit en colere. Les circonstances qui accompagnerent la fin de sa vie décelent autant d'aigreur qu'elles supposent de fermeté.

(3) Platon et Diogene de Laërte parlent de la belle taille et de la physionomie de Zénon, qui avoit quelque chose d'agréable, particulièrement dans sa jeunesse. La face de cet hermès ne dément pas ce dernier éloge. Quant à deux autres portraits de Zénon, l'un gravé dans l'édition de Diogene de Laërte, par Wetstenius, l'autre dans les recueils de Fulvius Ursinus et de Bellori, on peut dire du premier que l'authenticité n'en est appuyée sur le témoignage d'aucun antiquaire connu: on peut élever les mêmes doutes sur le second, publié sans aucune indication de l'endroit où il existoit, et négligé dans l'édition plus complete des portraits recueillis par Ursinus, et que J. Faber a soignée. Un troisieme buste avec le nom de Zénon est dans le musée du Vatican, à Rome; mais, outre que la tête a beaucoup de restaurations et de retouches, l'antiquité de l'inscription est au moins très douteuse. Les académiciens d'Herculanum ont remarqué, dans une note (*loco citato*, 4), qu'il n'est fait mention par les anciens d'aucune statue ou d'aucun tableau avec le portrait de Zénon Eléate. Je ne crois pas qu'on puisse conclure de ce silence que le portrait de ce philosophe n'a point existé. Nous connoissons un grand nombre de portraits

SECTE IONIENNE.

§. 4. SOCRATE.

Socrate, fils de Sophronisque, marbrier, et d'une sage-femme appelée Phænarete, vit le jour près d'Athenes l'an 469 avant J.-C.[1]. Il suivoit l'état de son pere, et il étoit déja parvenu à sculpter des figures, lorsque son génie naturel, secondé par les soins et l'amitié de Criton, lui fit abandonner sa profession pour l'étude des lettres, des sciences, et de la philosophie[2]. Le jeune sage

authentiques d'hommes illustres; sans que les écrivains nous aient appris l'existence de leurs portraits. Pour en donner des exemples, nous citerons les portraits d'Antisthene, de Posidonius, d'Hermarque, d'Euclide de Mégare, tous philosophes. D'un autre côté il est fait mention de plusieurs artistes qui s'étoient occupés à faire des portraits de philosophes, sans que ces portraits soient désignés (Pline XXXIV, §. 29, n. 27, 28, et 33). Le portrait de Zénon d'Elée a bien pu être de ce nombre.

(1) On peut voir sur les époques de la vie de Socrate, qui sont bien assurées, les observations du P. Corsini, insérées dans le *Symbolæ litterariæ* de Gori, tom. VI, p. 81; et dans les F. A., t. 2, p. 46 et 320. Xénophon, dans les *Memorabilia;* Platon, dans l'*Apologie*, dans le *Criton*, dans le *Phœdon*, et ailleurs; Diogene de Laërte, II, 18, et suivants, sont les principales sources où j'ai puisé: ce qui n'est pas tiré de ces trois écrivains est fondé sur des autorités qui se trouvent dans l'ouvrage de Brucker, *Hist. crit. phil.*, seconde édition, tom. I, pag. 522 et seqq.; dans Fabricius, *Biblioth. gr.*, tom. II, pag. 674 et seqq. de l'édition de M. Harless, qui l'a enrichie à cet endroit d'un savant *épimetron;* et dans le *Voyage d'Anacharsis*, ch. 67, où la vie et la doctrine de Socrate sont exposées avec autant d'érudition que d'élégance. Ces mêmes matériaux m'ont fourni de temps en temps des remarques qui avoient échappé à ceux qui les ont employés avant moi.

(2) Le pere de Socrate étoit sculpteur, mais d'un genre subalterne: il n'est pas appelé ἀγαλματοποιὸς, *statuaire;* mais λιθοξόος, *ouvrier en marbre:* on est même porté à se faire une idée par trop avantageuse de l'habileté de Socrate dans la sculpture, en le regardant comme l'auteur d'une statue de Mercure et d'un groupe drapé représentant les trois Graces, de ronde-bosse, placés l'une et l'autre à l'entrée de la citadelle d'Athenes, près des *Propylées.* Le scholiaste d'Aristophane (*Nub.*, v. 771)

P. IV. Philosophes. Pl. XVIII.

découvrit bientôt la vanité des systêmes physiques de l'école ionienne, et il osa se frayer une route nouvelle pour arriver à la véritable science, la science de l'homme, en remontant aux sources des idées morales, et en tirant de ces idées des regles pour la conduite de la vie, et la réformation des mœurs. La conformité de ses actions avec ses principes, fut le fruit de cette étude. Bon citoyen, et même bon soldat, l'amour du bien l'embrasoit au point qu'il ne craignoit pas de démasquer les faux sages qui, par l'abus de leurs talents, s'étoient fait en Grece une réputation dangereuse : il attaquoit les sophistes, les orateurs, les poëtes, par une suite de questions qui d'abord paroissoient dictées par le desir de s'instruire, et par l'admiration que lui inspiroient leurs talents, mais qui n'étant qu'un vrai persifflage, finissoient par les pousser à bout, et les mettre en contradiction avec eux-mêmes[1]. Socrate étoit séduit par la pureté de ses intentions au point de se croire chargé d'une mission divine pour l'instruction morale de ses contemporains, et favorisé d'inspirations surnaturelles qui lui dévoiloient quelquefois les évènements futurs[2]. La jeunesse la plus distinguée d'Athenes et de la Grece ambitionna ses leçons, qui ne furent jamais vénales : mais les ennemis que cette conduite ne tarda pas à lui susciter réussirent à le perdre. Alcibiade, qui avoit pris les armes contre sa patrie, Critias, le plus cruel des tyrans qui l'avoient opprimée, et quelques personnages du même rang et de la même trempe, avoient été du nombre des disciples et des amis de Socrate. Après

nous donne à entendre que toutes ces figures n'étoient sculptées qu'en bas-relief sur les murs des Propylées.

(1) C'étoit l'ironie de Socrate dont on a tant parlé, et que l'abbé Fraguier a si bien développée dans un mémoire inséré dans le IV[e] volume *de l'Académie des belles-lettres*.

(2) Voyez le *Mémoire* de Fraguier, cité dans la remarque précédente.

la chûte des trente, la réaction du parti populaire, mal comprimé par la loi d'amnistie qu'avoit rendue Thrasibule, se réunit à la cabale des ennemis personnels du philosophe[1], et porta contre lui la double accusation d'avoir des opinions religieuses peu conformes au culte public, et d'enseigner des maximes propres à corrompre la jeunesse, et à faire de mauvais citoyens[2]. Socrate fut condamné au dernier supplice, qu'il subit avec toute la sérénité de l'innocence, en buvant la ciguë l'an 399 avant l'ere chrétienne.

Les vertus morales, et la vie entiere de ce philosophe ont été regardées comme le modele le plus parfait que l'histoire du paganisme ait laissé à la postérité[3]. Des regrets tardifs vengerent

(1) L'orateur Eschine n'assigne d'autre cause de la condamnation de Socrate que ses liaisons avec Critias, *in Timarch.*, p. 168 de l'édition de Reiske.

(2) Il est étonnant que les ennemis de Socrate, ceux qui l'ont fait condamner, et les poëtes qui l'ont attaqué dans leurs comédies, comme Aristophane, n'aient jamais osé dénigrer ses mœurs; tandis que les écrivains postérieurs se sont plus à le calomnier sous ce rapport, ou du moins à jeter des doutes sur la pureté de sa vie. Fraguier s'éleve avec raison contre une expression de Boileau, et il démontre jusqu'à l'évidence que des passages tirés de quelques dialogues de Platon, et sur lesquels les détracteurs de Socrate se fondent, même en supposant ces détails de toute vérité, ne prouvent que cette même ironie employée constamment par Socrate dans sa conversation. M. Schweighæuser, dans ses *Opuscula academica*, a donné encore plus de force à ce jugement, qu'il a savamment appliqué à l'explication de quelque autre passage du *Banquet de Xénophon*. Voyez cependant la remarque (3) suivante.

(3) Quand on parle des vertus morales de Socrate, on ne prétend pas les élever jusqu'à la hauteur et à la pureté des vertus chrétiennes. On ne peut trop répéter avec Brucker: *Non confundendam esse virtutem philosophicam cum christianâ, naturalem cum divinâ, quâ caruit Socrates, et ad quam respiciunt qui Socratem veræ virtutis alumnum fuisse negant* (tom. I, pag. 540). Je ne contesterai pas en conséquence la *bigamie* de Socrate, à laquelle une loi d'Athenes, dictée par les circonstances, l'autorisoit civilement (Diog. Laërt., II, 26; Athenæus, 13, p. 555). Ce fait, reconnu par Démétrius de Phalere, bienfaiteur et ami de la famille d'où la seconde épouse de Socrate étoit issue (Athénée, l. XIII, p. 555 et 556; Plutarque, *Aristides*, §. 27), et confirmé par un grand nombre d'autorités, étoit, avec peu de raison, mis

Chap. IV. Philosophes. Pl. XVIII.

sa mémoire dans le cœur de ses injustes concitoyens, qui, par une espece d'expiation, l'honorerent d'une statue de bronze modelée par Lysippe[1].

Si le portrait de Socrate n'étoit pas parvenu jusqu'à nous, on pourroit le restituer, avec assez de probabilité : en prenant l'ensemble d'une tête de Silene, et lui donnant, outre le nez camus, essentiel à ce caractere de figure, des yeux à fleur de tête, de grosses levres, et le haut du front presque chauve, nous aurions un portrait de Socrate bien ressemblant. Des écrivains qui avoient passé leur vie avec lui nous ont transmis tous ces détails de sa physionomie[2]; et nous les retrouvons dans des portraits bien authentiques de ce philosophe. Ces portraits, connus de son temps en Grece, y existoient encore au VI siecle de l'ere

en doute par Panétius, qui soutenoit aussi d'autres paradoxes à l'égard de Socrate (J. Schweighæuser, *Anim. ad Athenæum*, tom. VII, pag. 7). Lamproclès, fils aîné de Socrate, étoit né de Xanthippe, qui survécut à son mari. Socrate n'avoit donc point perdu sa femme lorsqu'il devint l'époux de Myrto, mere de deux enfants encore très jeunes à l'époque de la mort de leur pere. Platon, dans le *Phædon*, 65, sans exprimer formellement ce fait, le confirme, en faisant remarquer l'âge des enfants de Socrate, et en parlant au pluriel de *ses femmes*, γυναῖκες.

(1) Le nom de l'artiste suffit pour prouver que le repentir des Athéniens fut un peu plus tardif que plusieurs ne l'ont cru; leur opinion étoit déja réfutée par le silence de Platon et de Xénophon, comme l'auteur d'*Anacharsis* l'a judicieusement remarqué. Tertullien paroîtroit avoir supposé que la statue élevée en l'honneur de Socrate étoit d'or, *imaginem auream*, s'il n'étoit pas facile de changer ce dernier mot en *æream* (*Apologet.* XIV). Cette statue avoit été placée dans le Πομπεῖον, *Pompeion*, d'Athenes (Diog. Laërt., II, 43) : c'étoit un édifice orné de peintures, d'où partoient les processions solennelles des *Panathénées*. V. *Hardouin sur Pline*, XXXV, §. 39, n. 33.

(2) Platon, *in Theæteto et in Convivio;* Xénophon, *in Symposio*, et en outre Lucien, *Dial. mort. Menippi et AEaci;* le scholiaste d'Aristophane, *ad Nub.*, v. 223. L'auteur des explications du musée Capitolin n'a pas bien compris les expressions de Xénophon, ὀφθαλμοὶ ἐπιπόλαιοι, *des yeux à fleur de tête* (*in Sympos.*, c. 5, §. 5), lorsqu'il a prétendu en inférer que Socrate avoit les yeux de travers.

vulgaire[1]. Mais les hermès de Socrate qui nous restent, et qui ont orné autrefois les bibliotheques et les jardins de l'ancienne Rome, sont bien antérieurs à cette époque. Quelques uns sont accompagnés d'une inscription qui indique le nom du personnage; tel est l'hermès que j'ai vu dans la collection Farnese, et qui, outre le nom de Socrate, présente écrites sur la gaîne ces mémorables paroles que Platon met dans la bouche du philosophe trois jours avant sa mort, lorsque Criton lui proposoit de s'évader : « Dans l'état où vous me voyez à présent je suis tel « que j'ai toujours été, incapable d'obéir à la voix de qui que « ce soit qu'à celle de la raison, qui me paroît être la plus « saine[2]. »

Le buste du musée Napoléon, que nous présentons sous les n° 1 et 2 de cette planche, est d'une parfaite ressemblance avec l'hermès que je viens de citer, et il le surpasse par l'exécution. Nous pouvons le regarder comme l'image la plus fidelle et la plus authentique de Socrate : son ame tout entiere y est

N° 1 et 2.

(1) Il existe deux épigrammes de Jean Barbucallus sur un portrait de Socrate en peinture. Ce poëte a chanté le renversement de Beryte, arrivé en 554 (Brunck, *Analecta*, t. III, p. 12). Lucien, dans le dialogue *de morte Peregrini*, parle de Socrate, qui expire au milieu de ses disciples, comme d'un sujet qui avoit exercé les talents de plusieurs artistes.

(2)

ΕΓΩΟΥΝΥΝΠΡΩ	*Non ego ab hoc*
ΤΟΝΑΛΛΑΚΑΙΑΕΙΤΟΙ	*primum tempore,*
ΟΥΤΟΣΟΙΟΣΤΩΝ	*sed ita semper me*
ΕΜΩΝΜΗΔΕΝΙΑΛ	*habui, ut nulli*
ΛΩΙΠΙΘΕΣθαι	*meorum auscultarem*
ΗΤΩΙΛΟΓΩΙΟΣΑΝ	*magis quam rationi,*
ΜΟΙλογιΖΟΜΕ	*quæcumque cogitanti*
ΝΩΙΒΕΛΤΙΣΤΟΣ	*mihi potissima*
ΦΑΙΝΗΤΑΙ	*videretur.*

(Criton, p. 146.)

La traduction française est celle de l'abbé Sallier, insérée dans le XIV[e] volume de l'*Histoire de l'Académie des belles-lettres*, p. 44.

Chap. IV. Philosophes. Pl. XVIII.

exprimée ; la finesse de l'esprit et l'imperturbabilité du caractere s'annoncent par ses yeux et par la sérénité de son front : on aperçoit dans le mouvement de ses levres cette ironie délicate qui assaisonnoit sa conversation. Le bronze de Lysippe a été probablement l'original de ce buste, et de quelques autres semblables[1].

Les images de Socrate en hermès, en bas-reliefs, en médailles, et sur-tout en pierres gravées, sont fréquentes dans les collections et dans les livres d'antiquités[2]. Quelques antiquaires

(1) Voici comme s'exprime Lavater à propos du front de Socrate : « Oui, dans « cette voûte spacieuse habite un esprit ca-« pable de porter le jour dans la nuit des « préjugés, et de vaincre une foule d'obsta-« cles » (Fragment XVII, tom. I). Cicéron (*de Fato,* 5) et Alexandre Aphrodisien nous ont conservé le jugement de Zopyre sur les traits de notre philosophe : ce physiognomoniste prétendoit que le col de Socrate, sans aucune cavité, caractérisoit un homme stupide ; que ses yeux, son nez, et sa conformation, annonçoient de la cupidité et du penchant pour la débauche. Ce jugement est le même qui se trouve dans les *Physiognomoniques* attribuées à Aristote (ch. 6), et dans Polémon (II, 23), au sujet des nez écrasés. Alexandre Aphrodisien ajoute que Socrate reconnoissoit la justesse de ce jugement. Ce qu'il y a de certain, c'est que sa ressemblance avec les Silenes ne se bornoit pas aux traits du visage ; son ventre et sa conformation entiere le rapprochoient aussi des formes du précepteur de Bacchus (Xénophon, *in Symposio*, ch. 2, 19, et ch. 4, 19, ch. 5, 5). Adamantius au contraire fait un éloge des yeux de Socrate, qu'il décrit ainsi (liv. I, c. 9) : Ὑψηλοὶ ὀφθαλμοὶ, μεγάλοιτε καὶ εὐαγεῖς καὶ ὑγρὸν βλέποντες, δίκαιοι, συνετοὶ, φιλομαθεῖς, ἔρωτος πλήρεις, οἷος ἦν ὁ φιλόσοφος Σωκράτης· « Des yeux grands, élevés, humides, bril-« lants, indiquent un homme qui est juste, « qui a de l'esprit, qui aime à s'instruire, « et qui est porté à l'amour ; tel étoit le « philosophe Socrate ».

(2) On peut comparer d'autres bustes de Socrate dans le *Museo Capitolino*, tom. I, pl. 14 et 15 ; dans le *Museo Pio Clem.*, tom. VI, pl. 28 ; dans le *Trésor* de Gronovius, tom. II, n° 66 ; dans le *Musée Napoléon* par Piroli, tom. II, pl. 71 et 72 ; dans les *Imagines* de J. Faber, n° 134. Ce même antiquaire a publié un contorniate portant la tête et le nom de Socrate : il est tiré de la collection de Fulvius Ursinus. Ce dernier a fait dessiner aussi la figure de Socrate, un rouleau à la main, d'après un bas-relief antique. Un autre bas-relief, sculpté sur un sarcophage du *Musée Napoléon*, tom. II, pl. 23, représente Socrate assis en regard avec la Sagesse ; on y voit du côté opposé

en ont encore multiplié le nombre; s'autorisant de la ressemblance remarquée par les anciens entre les traits de Socrate et ceux de Silene, ils ont cru reconnoître l'image du philosophe dans une multitude de monuments qui ne nous offrent que des assemblages bizarres de masques siléniques et bachiques[1].

Chap. IV. Philosophes. Pl. XVIII.

ACADEMICIENS.

§. 5. PLATON.

Le plus illustre parmi les disciples de Socrate, mais non pas le plus fidele à la doctrine de son maître, Platon, par les charmes de son imagination poétique et abondante, par les graces attiques de sa diction, surpassa bientôt en célébrité tous les sages ses contemporains[2]. Il fut appelé l'Homere et le dieu de la philosophie[3]. Cet homme célebre étoit issu par sa mere

la figure d'Homere qui s'entretient avec la déesse de la Mémoire. Montfaucon croyoit que la femme placée vis-à-vis de Socrate étoit Xanthippe. Des pierres antiques gravées, où l'image de Socrate est retracée, se trouvent dans de La Chausse, *Gemme*, n° 25 et 26; dans le *Musée Florentin*, tom. I, tab. 41; dans Stosch, *Gemmæ*, n° 4, et ailleurs.

(1) Jean Chifflet, *Socrates*; Beger, *Thes. Brandeburg.*, tom. III, pag. 321; et d'autres.

(2) Les autorités que je ne cite pas, et qui prouvent ce que j'avance dans cet article, se trouvent réunies dans la *Bibl. gr.* de Fabricius, tom. III, pag. 57, sqq., de la nouvelle édition; et dans Brucker, *Hist. crit. philosoph.*, t. I, part. II, l. II, c. 6.

(3) Ces expressions outrées sont l'une et l'autre de Cicéron (*Tuscul.*, I, 32; et *de N. D.*, II, 12). L'abbé Massieu, dans le IIe vol. des *Mémoires de l'Acad. des inscript.*, a très bien expliqué la maniere dont Platon a pu être comparé à Homere: l'intérêt dramatique répandu dans les dialogues du philosophe, l'usage qu'il fait de la métaphore et de la fable, la vivacité de ses peintures, sont autant de points sur lesquels il paroît se rapprocher du poëte. La comparaison de l'économie de l'*Iliade* avec celle de la *République* de Platon, proposée par M. Garnier, tome XLII, pag. 11 de l'*Histoire de l'Académie des*

Chap. IV.
Philosophes.
Pl. XVIII.

d'une des plus anciennes familles de son pays, et qui tenoit à celle de Solon. La peinture, la poésie, la musique, furent l'étude et l'amusement de sa jeunesse; l'amitié de Socrate lui inspira le goût de la philosophie; mais Platon, en devenant philosophe, ne cessa jamais d'être poëte. Socrate n'avoit rien laissé par écrit; Platon composa un grand nombre d'ouvrages, presque tous respectés par le temps, et presque tous écrits en forme de dialogue : il parut avoir porté ce genre de composition à son plus haut point; et Cicéron ne dissimule pas les efforts qu'il faisoit pour imiter ce modele[1].

Les notions les plus abstraites prirent une substance, et se transformerent en êtres réels sous la plume de Platon : les dogmes des philosophes ioniens et pythagoriciens furent fondus avec la doctrine socratique; et l'éclat de ce brillant mélange ne permit plus d'apercevoir combien le systême étoit incohérent et décousu. Socrate avoit fait descendre du ciel la philosophie pour lui faire habiter les villes et partager tous les soins de la vie privée et domestique. Platon la relégua dans les espaces imaginaires; et l'ingénieux roman de sa République a pu être la premiere satire, comme il a été le premier exemple, des systêmes politiques qui ne sont pas fondés sur l'expérience.

Le philosophe, de retour de ses longs voyages, entrepris pour s'instruire, tâcha de réaliser auprès des tyrans de Sicile ses

inscriptions et belles-lettres, ne me paroît qu'un tour d'esprit qui ne sauroit jamais obtenir l'assentiment d'un juge sans prévention.

(1) Denys d'Halicarnasse a été un peu sévere dans la critique qu'il a faite du style de Platon; Longin cependant ne s'est pas éloigné de ce jugement. L'abbé Arnaud a pris la défense du philosophe contre ces deux critiques : s'il n'a pas réussi à le justifier complètement, il a pourtant atténué jusqu'à un certain point la force de cette censure (*Mémoires de l'Académie des inscriptions*, tom. XXXVII).

projets de gouvernement. Peu s'en fallut que sa premiere expérience ne lui coûtât la liberté; les deux dernieres, également inutiles au but qu'il s'étoit proposé, ne le furent pas entièrement pour sa fortune[1].

Retiré près d'Athenes, dans les jardins d'Académus, qu'il avoit acquis, il ne cessa, dans cette paisible retraite, de s'occuper de ses éleves et de la composition de ses ouvrages, qu'il ne se lassoit point de retoucher. Chef d'une école florissante, il mena dans le célibat des jours tranquilles et respectés jusqu'à sa quatre-vingtieme année, où la mort le surprit dans un festin de noces, l'an 347 avant l'ere chrétienne.

Une doctrine exposée avec le goût, la sagacité, et l'éloquence qui distinguent les écrits de Platon, ne pouvoit manquer de faire fortune même au-delà de son mérite intrinseque. L'art employé par cet écrivain pour aborder les objets qu'il vouloit traiter, en démêler les genres et les modifications, a toujours paru admirable : sa division de la vertu morale a passé sans altération dans la théologie chrétienne[2]; et plusieurs écrivains de la primitive église ne balancerent pas à revêtir la doctrine révélée, des formes et des noms usités dans l'Académie[3]. Les éleves de Platon, qui furent appelés académiciens, avoient appris de leur maître à ne pas s'attacher exclusivement à un

(1) Diog. de Laërt. porte à quatre-vingts talents les dons que le philosophe avoit reçus de Denys le jeune. Platon, par reconnoissance, quoique l'ami de Dion, ne voulut prendre aucune part aux démarches que fit ce dernier pour détrôner le tyran de Syracuse.

(2) Il a été le premier à reconnoître ces quatre vertus, la prudence, la force, la tempérance, et la justice (Diogene de Laërte, III, 80).

(3) Basnage, *Histoire des Juifs*, t. IV, p. 29 et 79; Petau, *Dogmat. theolog.*, tom. III, prol. §. 2; Heinecc., *Elementa philosophiæ rat. et moral.*, part. I, ch. 3, §. 71.

Chap. IV. Philosophes. Pl. XVIII.

système : leur école en parut plus raisonnable; et les sociétés savantes de l'Europe moderne, en se parant du titre d'Académies, ne cessent de payer encore aujourd'hui un tribut de vénération à la mémoire de ce sage.

N° 3 et 4. Le buste de Platon, gravé sous ce numero, est le seul authentique qui soit connu : il appartient à la galerie de Florence, et on peut le croire le même qui fut trouvé près d'Athenes, et acquis à grand prix dans le XVe siecle par Laurent Médicis[1]. Il est en marbre, de la grandeur de demi-nature ; le nom de Platon se lit au-dessous, ΠΛΑΤΩΝ.

La tête du philosophe est ceinte d'un cordon ou *strophium*, marque de divinité : le titre de divin a été donné à Platon par les anciens et par les modernes. Aristote avoit élevé un autel en son honneur[2]: l'ampleur de son front[3], ses sourcils ar-

(1) Ce fut Jérome de Pistoja qui le lui vendit (Fabricius, *Bibl. gr.*, t. III, p. 69 (*ff*) de l'édition de M. Harless, où l'on cite le IVe livre de Middendorp, *de Academiis*).

(2) L'auteur anonyme de la vie d'Aristote, attribuée à Ammonius, nous a transmis ce fait, et en même temps l'épigramme d'Aristote, qui formoit l'inscription de l'autel.

(3) Néanthe assuroit que le philosophe s'appeloit auparavant Aristoclès, et que le nom de Platon lui avoit été donné à cause de l'ampleur de son front ; d'autres pensoient que ce nom avoit rapport à la largeur de sa poitrine, ou à la grandeur de sa stature, ou même à la richesse de son éloquence (Diogene de Laërte, III, 4, et les auteurs cités dans les *Commentaires* de Ménage). Olympiodore, en affirmant que la largeur du front et celle de la poitrine furent ensemble la cause de ce changement de nom, se sert de ces expressions remarquables : Ἐκλήθη δ' οὕτως διὰ τὸ δύο μόρια τοῦ σώματος ἔχειν πλατύτατα· τό τε στέρνον καὶ τὸ μέτωπον, ὡς δηλοῦσι πανταχοῦ αἱ ἀνακείμεναι αὐτοῦ εἰκόνες οὕτω φαινόμεναι : « On lui donna « ce nom parcequ'il avoit deux parties du « corps bien larges, le front et la poitrine, « comme on peut s'en convaincre par ses « images placées en tant d'endroits, et « toutes présentant la même conformation » (*Vie de Platon*). Le sculpteur de ce buste n'a eu peut-être que ce motif pour ne pas l'exécuter en hermès; cette forme eût été moins favorable pour faire sentir la largeur de la poitrine. Cicéron possédoit une statue de Platon dans sa maison de

quès[1], son aspect vénérable, sont autant de caracteres auxquels, d'après la description que les anciens nous ont laissée de ses traits et de ses images, il est impossible de ne pas le reconnoître. J'oserai ajouter qu'on peut remarquer dans le profil cet air de vanité qu'on sait avoir été le principal défaut du philosophe, et qu'il n'étoit pas toujours le maître de dissimuler[2].

Chap. IV. Philosophes. Pl. XVIII.

Charles Patin possédoit une médaille grecque d'Auguste, ayant au revers le nom de Platon, et la tête en profil de ce philosophe[3]. Je n'ai pu me procurer l'empreinte de cette médaille qui n'existe dans aucun cabinet connu. J'observerai simplement que la gravure qui accompagne la dissertation de Patin présente beaucoup de conformité avec le portrait de Platon, tel que nous le donne le buste de Florence[4].

La plupart des recueils iconographiques offrent des images

plaisance de *Tusculum* (*Bruto*, §. 6). Une autre, en bronze, se voyoit à Constantinople, dans le gymnase de Zeuxippe (Christodore, *in Analectis* Brunck, t. II, p. 459). Ces images de Platon étoient probablement des copies de la statue originale exécutée par Silanion, et placée dans l'Académie aux frais d'un satrape de Pont, qui s'appeloit Mithridate, fils de Rhodobate (Diogene de Laërte, III, 25): mais la statue de Platon, décrite par Christodore à Constantinople, pouvoit bien être l'original même de Silanion; car cet artiste n'a travaillé qu'en bronze; et le silence de Diogene de Laërte sur la matiere de la statue ne peut s'opposer à cette conjecture.

(1) Amphis, dans Diogene de Laërte, II, 28.

(2) Voyez comme il s'exprime lui-même dans sa lettre à Denys le jeune.

(3) La médaille est gravée dans le IX[e] volume du *Trésor des Antiquités grecques* de Gronovius, où cette dissertation a été insérée à la page 593.

(4) Bellori et Gronovius avoient donné l'image de Platon, vue de face, d'après ce même buste de Florence; Bellori s'étoit trompé dans l'indication, en remarquant que le marbre original étoit chez Fulvius Ursinus. Gronovius, qui a fait copier son Platon d'après celui de Bellori, a raison de s'étonner comment ce portrait ne se trouvoit point dans les différentes éditions des portraits des hommes illustres, tirés de la collection d'Ursinus. Comme les bustes de la galerie de Florence n'ont jamais été publiés, le seul portrait authentique de Platon étoit resté inconnu. M. l'abbé Lanzi le signala dans sa notice de la galerie de Florence, insérée dans le *Journal de Pise*, an 1782, tom. IV.

Chap. IV. Philosophes. Pl. XVIII.

de Platon; mais ces prétendus portraits ne sont à la vérité que des têtes idéales et barbues de Bacchus Indien[1]. Quelques antiquaires avoient aperçu l'erreur qui avoit pour fondement une inscription grecque apocryphe gravée sur un hermès de ce genre, qu'on voyoit depuis long-temps au Capitole[2]. Winckelmann avoit essayé de substituer à ce portrait du fondateur de l'Académie une autre image qui ne présentoit pas des caracteres beaucoup plus solides[3]; c'étoit une tête gravée sur une cornaline, et ornée au-dessus de l'oreille de deux ailes de papillon qu'il regardoit comme devant signifier l'immortalité de l'ame, et être le symbole du philosophe qui a développé ce dogme dans le Phædon. Mais ce symbole, propre à plus d'un sujet mythologique[4], n'étoit pas suffisant pour faire reconnoître Platon dans une tête dont la chevelure bouclée et garnie de perles ne peut nullement convenir au portrait d'un philosophe grec.

§. 6. CARNÉADE.

Pl. XIX.

Grec d'origine, Carnéade naquit en Afrique, dans la ville de Cyrene[5], l'an 213 avant notre ere[6]. Il quitta son pays pour s'établir

(1) Faber, *Imagines*, n° 112; Canini, *Iconologie*, XLVIII; Gronovius, *Thes. Ant gr.*, tom. II, pag. 83.

(2) *Museo Capitolino*, t. I, pl. 22.

(3) *Monum. inedit.*, n° 169.

(4) J'ai publié quelques observations à ce sujet dans le *Mus. Pio Clem.*, t. I, p. 59, 95 et 96; t. II, p. 81, et t. VI, p. 59.

(5) Nous avons une vie de Carnéade par Diogene de Laërte (IV, 61, et suiv.); un article sur lui dans Suidas: Cicéron, qui avoit adopté les opinions des académiciens, parle souvent de Carnéade. Parmi les modernes, Bayle nous a donné un excellent article sur ce philosophe; Ménage, dans ses *Commentaires sur Diogene*; Brucker, dans son *Histoire critique de la Philosophie*; Fabricius, dans la *Bibliotheque gr.*, tom. III, p. 160 de la nouvelle édition, ont recueilli plusieurs faits, et discuté quelques points de l'histoire et de la doctrine de Carnéade. Ces auteurs m'ont fourni la plupart des matériaux de cette courte notice.

(6) L'époque de sa mort ayant été fixée

Chap. IV. Philosophes. Pl. XIX.

à Athenes, où il se livra à l'étude de la philosophie platonicienne sous Hégésinus, qui étoit alors le chef de l'Académie. Le jeune Carnéade devint en peu de temps un des plus ardents soutiens de l'incertitude, dogme dominant dans cette école. Il mérita de succéder à son maître, et fut bientôt regardé comme le chef d'une nouvelle doctrine, pour avoir apporté quelques adoucissements aux maximes d'Arcésilas. Carnéade permit au sage d'avoir une opinion, et de prêter son assentiment à quelques vérités, pourvu qu'il ne les regardât pas comme tout-à-fait démontrées, et qu'il fût toujours le maître de le retirer sans effort. Mais ce qui éleva Carnéade au-dessus de tous les philosophes de son temps, ce fut cette éloquence admirable et presque divine qu'il déployoit dans toutes les occasions sans être préparé[1]. Ce talent et la réputation qu'il avoit acquise le firent choisir pour l'un des ambassadeurs chargés de réclamer auprès du sénat romain la suppression, ou du moins la diminution, d'une forte amende qui avoit été imposée aux Athéniens[2]. Le sénat, ou entraîné par la force des discours des ambassadeurs, ou empressé d'éloigner de la jeunesse romaine des orateurs dangereux[3], se hâta de les satisfaire et de les renvoyer.

par Apollodore à l'an 4 de la CLXII^e olympiade, c'est-à-dire à l'an 129 avant notre ere, sa naissance, arrivée quatre-vingt-cinq ans auparavant, répond à l'année que j'ai marquée dans le texte (Diog., IV, 65.)

(1) *Divinâ quâdam celeritate ingenii et dicendi copiâ Carneades* (Cic., *de Orat.*, III, 18). Elle étoit soutenue par un puissant organe (Diogene, IV, 63).

(2) La date de cette mission répond au consulat de P. Cornelius Scipion Nasica, et de M. Claudius Marcellus, l'un et l'autre pour la seconde fois; c'est-à-dire à l'an de Rome 599, suivant Varron.

(3) Carnéade venoit de disputer publiquement à Rome sur le droit naturel. Conformément aux maximes de la secte, il tâcha un jour de prouver qu'il y avoit un droit de nature : dans la séance suivante il soutint le contraire avec une force de raisonnement qui dut effrayer.

Chap. IV. Philosophes. Pl. XIX.

L'étude la plus profonde et la plus soutenue[1] fournissoient avec abondance à Carnéade les matériaux que son talent employoit toujours d'une maniere victorieuse. Ce philosophe ne dédaignoit pas même les moyens qu'on peut tirer de la médecine pour rendre plus faciles et plus promptes les opérations de l'esprit; il se préparoit par des boissons purgatives aux disputes qu'il devoit soutenir contre les stoïciens[2]. Il parvint à une vieillesse très avancée, et mourut de phthisie à l'âge de quatre-vingt-cinq ans[3], l'an 129 avant J.-C. Carnéade n'écrivit point d'ouvrages; mais sa doctrine étoit exposée dans ceux de Clitomachus, carthaginois, son ami et son successeur à l'Académie.

Le passage de Cicéron, que je vais rapporter, prouve à la fois la connoissance qu'on avoit alors de l'image authentique de Carnéade, et la haute estime que cet orateur philosophe avoit inspirée au prince de l'éloquence latine : « Quoique par-« tout en ces lieux, dit Cicéron en parlant de son voyage à « Athenes[4], il y ait beaucoup d'objets qui rappellent le souvenir « des grands hommes qui les ont habités, j'ai été touché en « voyant cet auditoire où Carnéade enseignoit : il me semble

(1) Absorbé dans ses méditations, il négligeoit tout soin de sa personne (Diogene, IV, 62) : mais cet endroit a été mal entendu par J. Faber (*Imag. ill.*, n. 42). Voyez aussi Valere Maxime, VIII, 7, n° 5, *in Ext.*

(2) C'étoit de l'hellébore, suivant Pline, XXV, §. 21, et Valere Maxime, *loco citato*. C'étoit simplement du vinaigre, suivant Varron, dans ce fragment du *Sesquiulysses : Alteram viam deformasse Carneadem virtutis, e cupis acris aceti.*

(3) Il y avoit des biographes qui donnoient à Carnéade jusqu'à quatre-vingt-dix ans de vie : nous nous en sommes tenus au rapport de Diogene, puisé dans les *Chroniques* d'Apollodore, et confirmé par Lucien dans les *Macrobii*.

(4) *Hoc autem tempore etsi multa in omni parte Athenarum sunt in ipsis locis indicia summorum virorum, tamen ego illâ moveor exedrâ : modo enim fuit Carneadis quem videre videor, est enim nota imago; a sedeque ipsâ, tantâ ingenii magnitudine orbatâ, desiderari illam vocem puto* (de Fin. V, §. 2).

« le voir encore, car j'ai son image présente à l'esprit; il me « semble même que sa chaire, demeurée pour ainsi dire veuve « de ce grand homme, regrette sans cesse de ne plus l'en- « tendre. »

Chap. IV. Philosophes. Pl. XIX.

N° 1 et 2.

Le beau buste de la collection Farnésienne, gravé sous ces numero, est le portrait de Carnéade[1], ainsi que l'assure l'inscription, ΚΑΡΝΕΑΔΗΣ, *Carnéade,* gravée sur le bord de la tunique. La physionomie, pleine d'esprit et de vivacité, présente les marques de cet âge avancé qui a fait placer Carnéade parmi les hommes de lettres favorisés d'une longue vie. Sur la gaîne d'un hermès gravé dans le recueil iconographique de Fulvius Ursinus, publié par Antoine Lafrery[2], est écrit le nom de Carnéade, qui pourroit faire croire que la figure présente le portrait de ce philosophe : mais on sait que la tête antique de cet hermès, ayant été perdue, a été remplacée par une autre également antique, qui est celle d'Antisthene[3]. Quant au buste que je publie, je me suis convaincu sur l'original même qu'un pareil échange n'a point eu lieu.

(1) Il a été dessiné à Rome avec tout le soin possible, sur un plâtre que M. Albaccini, sculpteur, en avoit fait mouler lors de la translation de cette antique à Naples; les recherches faites par M. Montagny pour en retrouver l'original, que j'ai vu souvent à Rome, ayant été inutiles. J. Faber l'a publié au n° 42, mais sans l'inscription qu'il donne toutefois dans la note.

(2) A Rome, 1569, in-fol. Cette inscription porte :

ΚΑΡΝΕΑΔης
ΦΙΛΩΚΩΜου
ΚΥΡΗΝΑΙΩΣ

« Carnéade, fils de Philocomus, cyrénéen ».

Le pere de Carnéade a été appelé par d'autres, Eucomus.

(3) Voyez au §. 11.

Chap. IV.
Philosophes.
Pl. XIX.

§. 7. THÉON DE SMYRNE.

Tandis que les images des Speusippe et des Arcésilas, noms les plus fameux dans l'Académie, ont péri avec leurs œuvres, ou demeurent ignorées, les traits et les ouvrages d'un platonicien obscur, qui fleurit vers le commencement du IIe siecle de notre ere[1], ont été préservés de la destruction et de l'oubli. Quelque partie des écrits de Théon de Smyrne figure toujours dans nos bibliotheques; et son portrait authentique, prouvé par une inscription, a survécu aux vicissitudes des empires, pour orner encore nos collections. Ce platonicien, adonné principalement aux mathématiques, nous a laissé des éléments de cette science qui peuvent servir d'introduction à la lecture des écrits de Platon, et en faciliter l'intelligence[2].

N° 3 et 4. Le buste gravé sous les numero 3 et 4 est le même que Fouquier de Marseille avoit acheté à Smyrne, et que Spon a publié[3]. On le voit maintenant à Rome, dans le musée du Capitole[4]. L'inscription grecque placée sur le socle, qui est taillé dans le

(1) Fabricius, *Biblioth. gr.*, tom. II, p. 100 de la premiere édition, et tom. IV, pag. 35 de la nouvelle, et les additions de M. Harless à celle-ci fournissent tout ce qu'il y a de plus certain sur ce philosophe.

(2) Ismaël Bullialdus a publié une partie de ces ouvrages à Paris, 1644, in-4°; une autre partie est encore cachée dans les bibliotheques.

(3) *Miscellanea erud. antiq.*, sect. 4.

(4) Le cardinal Alexandre Albani, qui l'avoit acheté à Marseille, le céda avec tout le reste de sa premiere collection d'antiques à Clément XII, qui le plaça au Capitole. Ce buste est gravé dans le volume I du *Museo Capitolino*, pl. 29, avec plus de soin que dans les *Miscellanea :* le dessin que nous en donnons a été pris sur l'original avec une exactitude encore plus scrupuleuse.

même bloc, nous fait connoître le philosophe que ce marbre représente : Chap. IV. Philosophes. Pl. XIX.

ΘΕΩΝΑΠΛΑΤΟΝΙ	*Theonem Platoni-*
ΚΟΝΦΙΛΟΣΟΦΟΝ	*cum philosophum*
ΟΙΕΡΕΥΣΘΕΩΝ	*sacerdos Theon*
ΤΟΝΠΑΤΕΡΑ	*patrem (suum dicat).*

« Le prêtre Théon (consacre aux dieux l'image de) Théon,
« philosophe platonicien, son pere. »

Le surnom de Platonicien se trouve également donné par Proclus à notre philosophe[1]. Ce monument nous apprend que Théon de Smyrne eut un fils, et que ce fils avoit obtenu dans sa patrie les honneurs du sacerdoce. Rien n'indique ni la divinité ni le temple dont Théon le fils étoit le ministre. Le lieu où ce buste étoit placé le disoit assez clairement pour les contemporains.

PHILOSOPHES PERIPATETICIENS.

§. 8. ARISTOTE.

Il falloit, après les rêves ingénieux et séduisants de Platon, ramener la science dans le chemin de la vérité, l'appuyer sur l'expérience de la vie, sur l'observation de la nature, sur les faits positifs de l'histoire, qui sont les phénomenes du monde moral. Le génie qui devoit faire cet heureux changement ne Pl. XX.

(1) Lib. I *in Timæum.*

Chap. IV. Philosophes. Pl. XX.

tarda pas à paroître: l'époque approchoit où les Macédoniens devoient maîtriser le monde; et Aristote naquit à Stagire[1]. Un patrimoine de science naturelle, si l'on peut s'exprimer ainsi, l'attendoit dans sa famille. Nicomachus son pere, issu de celle d'Esculape, étoit le médecin d'Amyntas son souverain, et admis à sa familiarité. Aristote eut à pleurer son pere dans sa premiere jeunesse; mais, par la connexion qui régnoit alors entre la médecine et la pharmacie[2], il put presque dès son berceau apprendre à connoître la forme extérieure d'un grand nombre d'êtres de divers genres et d'especes différentes, et acquérir de bonne heure une idée du moins superficielle de leur histoire, de leur usage, et de leurs propriétés. Ces premieres connoissances irriterent en lui le desir de s'instruire: Athenes fut le séjour, et l'Académie l'école qu'il se choisit. La doctrine de Platon fructifia promptement dans un esprit si bien disposé. Cette doctrine, en développant la sagacité et en exerçant le jugement du jeune philosophe, l'eut bientôt mis en état de la soumettre elle-même à l'examen de la critique. Il sentit qu'avant d'élever l'édifice de la science il étoit nécessaire d'en rassembler et d'en préparer les

(1) En 384 avant J.-C. (Denys d'Halicarnasse, *Ep. ad Ammæum*). Cet auteur; Diogene de Laërte (V, 1); l'écrivain alexandrin qui nous a laissé une vie d'Aristote en grec, attribuée vulgairement à Ammonius ou à Jean Philopone; l'anonyme de qui nous tenons une traduction latine de ce même ouvrage, avec des différences remarquables; un autre anonyme qui a écrit aussi en grec la vie d'Aristote; et Suidas dans son Dictionnaire, sont ceux parmi les anciens qui nous ont laissé le plus de notices sur ce philosophe. Les modernes qui se sont occupés de la vie et de la doctrine d'Aristote composent presque une bibliotheque; Hermannus Conringius et F. Patricius se distinguent dans la foule: on en trouve les citations dans Bayle, article *Aristote*; dans Brucker, *Hist. crit. phil.*, tom. I, pag. 776; dans la *Biblioth. gr.* de Fabricius, tom. III, pag. 195, et seqq. de l'édition de M. Harless.

(2) Patricius a parlé de cette connexion. Les ennemis d'Aristote l'appeloient, par sobriquet, l'*apothicaire;* Platon au contraire l'appeloit le *lecteur*.

matériaux; et par l'étude assidue d'un nombre immense de livres qu'il trouva le moyen de se procurer, et dont la réunion offre peut-être le premier exemple d'une bibliotheque formée par un savant pour son usage, il parvint à étendre dans tous les sens l'horizon de ses connoissances[1]. L'histoire des nations, les systêmes de cent législateurs différents, les mœurs et les usages d'une infinité de peuples grecs et barbares, l'analyse des chefs-d'œuvre de la littérature, l'examen des opérations de l'esprit nécessaires pour les produire, offrirent au philosophe de Stagire une moisson presque intacte, et aussi riche qu'immense; et celui qui devoit être le prince des philosophes étoit déja le premier des érudits.

Vingt ans employés à ces études, et le plus grand nombre auprès de Platon, l'avoient conduit au terme de la jeunesse. Pénétré de reconnoissance et de respect pour son maître, lorsqu'il mourut, Aristote quitta le séjour d'Athenes[2], et se retira dans la petite ville d'Atarnée en Troade, où il avoit été élevé[3]. Hermias, gou-

(1) Strabon a dit qu'Aristote a été le premier à faire une grande collection de livres (l. XIII, p. 608). Pisistrate, et même Euripide, avoient eu des bibliotheques avant lui; mais celles-ci étoient, presque dans leur totalité, des bibliotheques poétiques : Aristote recueillit des ouvrages de tous les genres.

(2) On a parlé de l'ingratitude d'Aristote envers son maître: on a dit que, pour le chagriner, il ouvrit presque sous ses yeux une nouvelle école (Elien, V. H, III, c. 19). Des anciens ont déja réfuté cette tradition injurieuse à la mémoire de notre philosophe (Androclès, *ap. Euseb. Prœp. Evang.*, l. XV, §. 2; Ammonius, etc.) : mais la suite des faits paroît le justifier d'une maniere encore plus évidente. Aristote demeura à Athenes tant que Platon vécut; à sa mort, il se retira. S'il avoit élevé une école pour l'opposer à celle de son maître, il n'auroit pas abandonné le champ libre à Speusippe, qui ne valoit pas son oncle à beaucoup près. Les haines et les disputes des sectes opposées ont fait revivre la calomnie contre la mémoire de leurs chefs, même long-temps après que la mort de ces hommes célebres auroit dû lui imposer silence.

(3) Par un nommé Proxénus : Aristote adopta ensuite, par reconnoissance, Nicanor, fils de Proxénus.

Chap. IV. Philosophes. Pl. XX.

verneur de cette contrée, l'accueillit avec bienveillance, et lui donna sa niece en mariage[1]. Trois ans s'étoient à peine écoulés, que les revers d'Hermias obligerent le philosophe à quitter la Troade pour se rendre à Mytilene. C'est là qu'il reçut de Philippe de Macédoine cette lettre si flatteuse et si noble par laquelle le souverain invitoit le philosophe à se charger de l'éducation de son fils[2]. Aristote se rendit avec empressement aux invitations d'un roi dont les ancêtres avoient toujours protégé sa famille; il donna pendant huit ans les soins les plus assidus à cette éducation importante; et le fruit des leçons d'Aristote fut Alexandre.

Lorsque ce héros partit pour la conquête de l'Asie, le philosophe retourna s'établir à Athenes, la patrie commune et la nourrice des grands talents dans tous les genres; et c'est dans cette ville chérie qu'il enseignoit tous les soirs sa doctrine en public dans la promenade du lycée. Le nom de Péripatéticiens, donné par la suite à ses disciples, n'a probablement eu d'autre origine que cette promenade, *péripatos,* où leur maître avoit professé. Les succès d'Alexandre, se multipliant avec une rapidité presque incroyable pour ceux qui ont vécu dans un autre siecle que le nôtre, lui inspirerent cette munificence à jamais mémorable dans les annales des lettres, par laquelle le monarque accorda au philosophe la somme de 800 talents[3] pour lui fournir les moyens de se livrer à des recherches approfondies sur l'histoire naturelle, dont il avoit considérablement agrandi le domaine par ses nouvelles conquêtes, et particulièrement sur

(1) Elle s'appeloit Pythias.

(2) La traduction de cette lettre, conservée par Aulugelle (N. A., l. IX, c. 3), se lit dans le *Voyage d'Anacharsis*, ch. 62.

(3) Athénée, l. IX, p. 398, E.; Pline, VIII, §. 17. Cette somme étoit l'équivalent de 4,320,000 liv., suivant le calcul de Barthélemy.

l'histoire des animaux, dont un grand nombre avoit été jusqu'alors inconnu en Europe.

Les soupçons et les intrigues d'Olympias, mere d'Alexandre, contre Antipater, que ce prince avoit laissé gouverneur de ses anciens états, et qu'Aristote regardoit comme son meilleur ami, semblent avoir été, vers la fin de la vie du conquérant, la cause de quelque refroidissement de sa part envers son ancien instituteur, plus encore que la conduite imprudente de Callisthene, parent du philosophe[1]. Cependant il paroît certain qu'il n'étoit pas tout-à-fait disgracié à l'époque de la mort d'Alexandre, puisqu'il ne commença à craindre les calomnies des Athéniens que quand ce héros eut cessé d'exister. Ce ne fut qu'alors que les ennemis d'Aristote chercherent à lui intenter un procès d'impiété, sans autre prétexte que l'affection exaltée qu'il montroit pour la mémoire de son épouse et de son ami[2].

En se retirant à Chalcis, dans l'île d'Eubée, le philosophe empêcha les Athéniens de renouveler envers lui le crime qu'ils avoient commis en faisant mourir Socrate: mais sa santé, extrêmement affoiblie par une indisposition habituelle de l'estomac, ne le laissa pas jouir long-temps de sa paisible retraite; il y mourut âgé de soixante-trois ans, l'an 322 avant J.-C[3]. Il

(1) On ne pouvoit pas faire un crime à Aristote de la conduite de son neveu Callisthene, puisqu'il l'avoit constamment désapprouvée. Le motif que je viens d'indiquer me paroît plus vraisemblable.

(2) On supposoit qu'Aristote honoroit leur mémoire par une espece d'apothéose, ce qui n'étoit pas vrai, et d'ailleurs n'auroit pas été étrange dans le paganisme. L'amitié d'Antipater, qui étoit alors l'ennemi d'Athenes, étoit la véritable cause de la persécution qu'on suscitoit contre Aristote.

(3) J'ai suivi la chronologie d'Apollodore, rapportée par Diogene (V, 9 et 10). Le conte sur le suicide d'Aristote doit être mis au rang des fables débitées contre ce grand homme; et je ne conçois pas comment Bayle a pu se montrer un peu sceptique sur le genre de cette mort. Apollodore, écrivain très exact, ne doutoit pas qu'il ne fût mort de maladie. Censorin

Chap. IV. Philosophes. Pl. XX.

avoit fait son testament; et ce gage touchant des sentiments doux et honnêtes du philosophe est parvenu jusqu'à nous[1]. Nicomachus, son fils[2], suivit la carriere de son pere; mais les nombreux ouvrages d'Aristote, dont plusieurs nous ont été conservés, sont aussi sa véritable postérité, toujours prête à défendre ses titres à la gloire, et à justifier l'opinion presque non interrompue de tant de siecles en sa faveur[3].

paroît même avoir ignoré, ou du moins méprisé toute autre tradition. Il s'étonne comment Aristote, avec une santé aussi délâbrée que la sienne, ait pu arriver à sa soixante-troisieme année : *Aristotelem Stagiritam.... naturalem stomachi infirmitatem, ceterasque morbidi corporis offensiones adeo virtute animi diu sustentasse, ut magis mirum sit ad annos sexaginta tres eam vitam pertulisse quam ultra non protulisse.* Je ne parlerai point d'une calomnie encore plus absurde qui range Aristote dans le nombre des conspirateurs contre la vie d'Alexandre. Si l'empereur Caracalla y a ajouté foi, et pour cela a fait la guerre aux péripatéticiens, ce fait prouve seulement que cet empereur étoit aussi mauvais critique que mauvais prince.

(1) Qu'il me soit permis de faire une remarque sur un passage de ce testament. Le philosophe ordonne qu'on place à Stagire deux statues de quatre coudées, en marbre, pour satisfaire à un vœu qu'il avoit fait à Jupiter et à Minerve, dieux sauveurs, pour la santé de son fils adoptif Nicanor : Ζῷα λίθινα τετραπήχη Διῒ σωτῆρι καὶ Ἀθηνᾷ σωτείρῃ (Diogene de Laërte, V, 16). Toutes les traductions de ce passage, au lieu de *statues en marbre*, portent *animaux en marbre*. J'ai prouvé ailleurs que le mot grec ζῷον, dans ces phrases, ne signifie pas un animal, mais une figure (*Monum. Gabini*, pag. 171, sqq.).

(2) Il étoit issu d'Herpyllis, qu'Aristote s'étoit attachée après la mort de sa femme, et qu'il garda jusqu'à la fin de sa vie. Des auteurs modernes ont voulu croire qu'Herpyllis avoit été femme légitime d'Aristote : mais comment expliquer, dans leur opinion, pourquoi Nicomachus, fils légitime et naturel d'Aristote, et dont la mere étoit vivante, fut bien moins favorisé dans le testament de son pere que Nicanor, fils par adoption ?

(3) Malgré les reproches assez graves faits à la philosophie péripatéticienne, et même aux ouvrages attribués au chef de cette école, tous les âges ont admiré dans les écrits authentiques de ce grand homme l'empreinte de son génie universel. Son *Organum*, sa *Poétique*, sa *Rhétorique*, ses livres de politique et de morale, brillent de grandes lumieres, et font regretter le corps entier de ses ouvrages, dont il ne nous reste que des portions mutilées et défigurées.

L'antiquité possédoit un grand nombre d'images d'Aristote. Philippe lui avoit consacré une statue à Delphes, à la suite de celles de la famille royale de Macédoine[1]. Aristote lui-même paroît avoir fait exécuter son portrait par le sculpteur Gryllion[2]; et nous devons avoir une grande idée des talents de cet artiste, puisque nous apprenons que le philosophe avoit eu assez de goût et de fortune pour faire peindre le portrait de sa mere par Protogene[3]. La statue placée à Olympie, et dont parle Pausanias[4], passoit pour avoir été érigée du vivant de ce grand homme; et celle que Théophraste lui avoit élevée dans son école n'appartenoit pas à une époque bien postérieure[5]. Une image d'Aristote ornoit à Rome la maison d'Atticus[6]; et ses portraits, suivant le témoignage de Juvénal, étoient nombreux dans cette ville[7]. Ils furent honorés dans la suite par les hérétiques appelés Carpocratiens, ainsi que ceux de Pythagore et de Platon[8]; et on voyoit à Constantinople, dans le gymnase de Zeuxippe, une belle statue de bronze qui le représentoit[9]. Les

Chap. IV. Philosophes. Pl. XX.

(1) Cette particularité, qui se trouve dans la vieille traduction latine de la vie d'Aristote attribuée à Ammonius, est confirmée par un passage d'Elien (V. H., XIV, c. 1), comme Périzonius l'avoit très bien observé.

(2) Voyez son testament dans Diogene de Laërte (V, 2); il ne nomme pas les sujets des sculptures que Gryllion avoit eu ordre d'exécuter: mais il est clair par le contexte qu'il s'agissoit de portraits de famille, parmi lesquels se trouvoit sans doute celui du testateur: il continue en commandant quatre autres portraits, celui d'Arimnestus son frere, celui de son fils adoptif Nicanor, et ceux du pere et de la mere de Nicanor.

(3) Pline, XXXV, §. 36, n. 20, où il ajoute qu'Aristote exhortoit cet artiste à s'occuper des faits d'Alexandre-le-Grand.

(4) VI, 4. Cette statue étoit sans inscription. Pausanias se trompe en plaçant Stagire dans la Thrace; cette ville appartenoit au territoire d'Olynthe: abattue par Philippe, elle fut rétablie par Alexandre, en considération d'Aristote.

(5) Diogene de Laërte, V, 51.

(6) Cicéron, *ad Atticum*, IV, 10.

(7) Sat. II, v. 6.

(8) Baronius, *Annal. Ecclesiast.; ad an.* 120.

(9) Brunck, *Analecta*, II, pag. 456.

Chap. IV. Philosophes. Pl. XX.

antiquaires qui, dans le XVI[e] siecle, ont bien mérité de l'iconographie ancienne, ont négligé de prendre les soins nécessaires pour assurer l'authenticité du portrait d'Aristote qu'ils nous ont transmis: je vais essayer d'appuyer leur opinion de quelques preuves.

Le portrait de ce philosophe, que J. Faber a publié d'après un bas-relief de la collection de Fulvius Ursinus[1], n'est constaté par aucune inscription: cependant on peut le regarder comme authentique à cause de la parfaite ressemblance de sa tête avec celle d'un petit buste sur lequel étoit écrit, dans le piédouche, le nom de ce philosophe[2]. On regrette avec raison que ce buste n'ait pas été gravé. Je me félicite de pouvoir y suppléer par une statue de grandeur naturelle et d'un travail excellent, qu'on voit à Rome dans le palais Spada[3]. L'analogie du profil de la tête avec celui d'Aristote, dans la gravure de Théodore Galle, m'avoit frappé, lorsque j'y découvris dans la plinthe les cinq premieres lettres ΑΡΙΣΤ...., du nom d'Aristote.

Quoique ces lettres puissent appartenir à plusieurs noms différents, je me persuadai qu'elles commençoient ici le nom d'Aristote, et que ce nom étoit celui du personnage représenté par la statue[4]. A la ressemblance que je viens de remarquer, et

(1) *Imag. illustr.*, n° 85.

(2) Il avoit été déterré au pied du mont Quirinal. Comme la maison d'Atticus étoit dans cet endroit, on croyoit que ce buste étoit le même que l'image dont Cicéron a fait mention. Voyez la note (6) page 185.

(3) Elle est gravée dans les *Statues de Rome*, par le chevalier Maffei, pl. 128.

(4) J'ai rendu compte de cette découverte dans le *Museo Pio Clementino*, t. II, p. 84, n. (9). Après le T on entrevoit la trace d'un autre caractere effacé, où l'on croit démêler un trait perpendiculaire. On a pensé qu'il pouvoit être un I, et donner le nom du sophiste Aristide. Ce trait, s'il n'est pas accidentel, peut également appartenir à un □ carré, forme que nous avons vue très souvent dans les inscriptions qui marquent sur les marbres antiques les noms des hommes illustres.

sur laquelle mon opinion est fondée, se joignent d'autres observations qui en augmentent la probabilité presque au point de la convertir en certitude. Les yeux petits, les joues ridées, la maigreur de la figure, sont en effet autant de caracteres propres à faire reconnoître ce portrait[1]. Le menton rasé et la chevelure courte[2], sans être cependant négligée, en sont d'autres non moins convaincants. L'usage de se raser la barbe étoit le plus général chez les Macédoniens; et Aristote étoit né et avoit figuré à la cour des rois de Macédoine. J'ai cru reconnoître encore un autre caractere convenable au portrait d'Aristote dans la disposition de la figure, qui ne montre qu'un seul bras sortant de dessous le manteau; c'étoit l'attitude des statues d'Aristote, *brachio exserto,* comme Sidoine Apollinaire[3] l'avoit remarqué. J'insiste d'autant plus sur cette particularité de la statue, que je

En outre, cette statue ne peut être celle d'Aristide, dont nous avons le portrait (voyez à la planche XXXI ci-dessous), et qui portoit la barbe comme tous les Grecs de son époque.

(1) Aristote, suivant Diogene de Laërte, qui écrivoit d'après Timothée d'Athenes, grasseyoit, avoit les jambes minces, et les yeux petits : Τραυλὸς τὴν φωνὴν... ἰσχνοσκελὴς καὶ μικρόμματος. Christodore, en décrivant la statue en bronze d'Aristote, observe que les joues étoient maigres et ridées, παρειαὶ συνισταμέναι. Voyez, pour la signification de ce mot, le *Trésor* de Henri Etienne, V, συνίστημι.

(2) Diogene de Laërte, *loco citato*, parle du soin que mettoit le philosophe à se raser : il ne parle cependant pas expressément de la barbe; le mot κοῦρα, qu'il emploie, est générique, et même il se rapporte plus communément aux cheveux : mais il est bien constaté, par les portraits d'Alexandre et de ses successeurs immédiats, ainsi que par celui de Posidippe, né en Macédoine (pl. VI, n° 4 et 5), que les Macédoniens étoient dans l'usage de se raser. Je ne prétends pas que cet usage fût, à cette époque, établi chez les Macédoniens sans aucune exception : nous avons dans Suidas, v. Λεόντιος, et dans Polyænus (IV, c. 3, §. 2) des exemples de Macédoniens qui portoient la barbe ; mais du moins l'usage de la porter n'étoit pas aussi général en Macédoine que dans le reste de la Grece. Ainsi nous voyons la tête d'Hercule, qui est gravée sur les médailles des rois de Macédoine, prédécesseurs d'Alexandre, tantôt avec la barbe, tantôt sans barbe.

(3) Sidoine Apollinaire, l. IX, ep. 9.

Chap. IV. Philosophes. Pl. XX.

l'ai retrouvée sur diverses pierres antiques sur lesquelles on voit le même portrait en buste. Cette comparaison suffit pour justifier Sidoine Apollinaire d'avoir regardé l'attitude en question comme le caractere distinctif des images d'Aristote. Nous donnons ici deux de ces pierres ; celle qui est gravée au simple trait représente le philosophe avec la tête chauve; et nous apprenons, par une épigramme[1], qu'Aristote avoit perdu ses cheveux. Enfin le n° 7 représente le trait d'une autre petite statue que j'ai vue à Rome : la physionomie a beaucoup de rapport avec les autres portraits réunis sur cette planche; et l'attitude de la figure est précisément la même que celle de la statue d'Aristote, décrite par Christodore[2]. Le philosophe dans cette image avoit l'air pensif, ses joues étoient ridées; il se tenoit debout; il avoit les mains rapprochées et les doigts mêlés les uns avec les autres. Il est impossible de ne pas reconnoître pour le portrait authentique du précepteur d'Alexandre une figure dans laquelle toutes ces circonstances se trouvent réunies.

Nos 1 et 2.

Le n° 1 présente la copie du bas-relief publié par J. Faber; et

(1) Cette épigramme satirique se trouve à la fin de la vie d'Aristote par un anonyme. Le premier vers est celui-ci :

Σμικρὸς, φαλακρὸς, τραυλὸς ὁ Σταγειρίτης·

« Le Stagirite est petit, chauve, et begue ».

(2) Christodore, *loco citato*, v. 16:

ἄγχι δ' ἐκείνου
Ἧεν Ἀριστοτέλης σοφίης πρόμος· ἱστάμενος δὲ
Χεῖρε περιπλέγδην συνεέργαθεν· οὐδ' ἐνὶ χαλκῷ
Ἀφθόγγῳ φρένας εἶχεν ἀεργέας, ἀλλ' ἔτι βουλὴν
Σκεπτομένῳ μὲν ἔϊκτο· συνιστάμεναι δὲ παρειαὶ
Ἀνέρος ἀμφέλισσον ἐμαντεύοντο μενοινὴν,
Καὶ τροχαλαὶ σήμαινον ἀολλέα μῆτιν ὀπωπαί·

« Auprès d'Eschine étoit Aristote, le « prince de la philosophie. Sa statue étoit « debout ; les doigts de ses mains étoient « entrelacés : il ne paroissoit pas, quoique « de bronze, tenir sa pensée oisive; il sem- « bloit se préparer à donner des conseils : « les joues, en contraction, faisoient devi- « ner le travail difficile qui l'occupoit; et ses « yeux, qui paroissoient mobiles, annon- « çoient la profondeur de ses idées ». Les yeux étoient sans doute incrustés en argent, suivant la pratique la plus ordinaire des anciens dans les ouvrages de bronze.

le n° 2 donne le profil de la statue vue du côté droit[1] : l'inscription mutilée qu'on lit sur la plinthe est en grandes lettres, ce qui n'est pas usité pour le nom des artistes. Chap. IV. Philosophes. Pl. XX.

La tête de la statue est représentée sous deux vues, et dans de plus grandes proportions, sous les n° 3 et 4. N° 3 et 4.

Le n° 5 offre le dessin d'une empreinte moulée sur une superbe cornaline représentant le même portrait un peu plus âgé et un peu plus maigre[2]. Cependant la ressemblance de l'attitude avec celle de la statue n° 2 est facile à saisir, ainsi que la ressemblance du profil avec celui du n° 4. Le bras qui soutient la tête, et qui dans l'empreinte devient le gauche, dans la cornaline originale, comme dans la statue, est le droit. Ce sujet est souvent répété sur les pierres antiques. N° 5.

Le n° 6 présente le trait d'une de ces répétitions[3]. Au XVI[e] siecle on voyoit cette améthyste dans le cabinet de Lélius Pasqualini, à Rome, où l'on donnoit au portrait le nom d'Antisthene. Le philosophe est ici représenté tout-à-fait chauve. N° 6.

La petite figure en marbre qui étoit autrefois dans la *villa Mattei*, à Rome[4], et dont le trait est gravé sous le n° 7, ressemble par son attitude à la description que Christodore nous N° 7.

(1) Les pieds de la statue sont modernes et hors de proportion ; la tête, quoique détachée du buste, a été cependant autrefois du même morceau : elle appartient avec certitude à cette statue.

(2) Cette empreinte est tirée de la collection de Dolce (t. II, lettre S, n° 34 et 35). J'ai remarqué à la page 131 (2) que souvent les graveurs en pierres fines ne songeoient pas à l'effet des empreintes pour les parties droites ou gauches.

(3) Gravée dans l'ouvrage de J. Faber, au n° 20.

(4) Elle a été publiée à Rome, dans

Chap. IV. Philosophes. Pl. XX.

a laissée de la statue d'Aristote, en bronze, placée à Constantinople; elle ressemble aussi, par le caractere de la tête, aux autres portraits gravés sur cette planche; et par cela même elle en constate victorieusement l'authenticité [1].

§. 9. THÉOPHRASTE.

Pl. XXI.

Théophraste d'Erese [2] fut, parmi les disciples d'Aristote, celui qui montra le plus d'attachement à son maître, et que celui-ci regarda comme le plus digne de lui succéder. La douceur du caractere, les agréments de l'esprit, une érudition vaste et variée, un amour ardent pour le travail, une grande pénétration, une éloquence insinuante, étoient les qualités qui le rendoient recommandable. Les persécutions que quelques envieux chercherent à exciter contre lui tournerent à leur confusion et à la gloire du philosophe. Agnonide, qui osa l'accuser d'impiété, faillit d'être condamné à l'amende; Sophocle le fut [3]. Ce magistrat avoit porté une loi qui défendoit à tous les philosophes

l'ouvrage qui a pour titre *Monumenta Matthæiorum*, t. I, pl. 72. Les auteurs des explications la donnent comme la statue d'un consul romain : ils n'ont pas fait attention au costume de cette figure, qui certainement n'est pas une toge.

(1) Je n'ai point parlé de ce prétendu portrait d'Aristote à longue chevelure et à longue barbe, copié d'une pierre gravée, et qu'on avoit inséré, probablement par méprise, parmi les portraits tirés du cabinet de F. Ursinus, et publiés par Lafrerie, à la place du petit bas-relief que nous avons donné au n° 1. J. Faber a eu raison de le rejeter, et d'y substituer le bas-relief qu'on vient d'indiquer. La robe à collet et le bonnet doctoral démontrent, même aux moins connoisseurs, la fausseté de ce portrait.

(2) Ville située dans l'île de Lesbos. Outre la vie de Théophraste par Diogene de Laërte, et tout ce que les commentateurs de ce biographe et Brucker ont recueilli sur le même sujet, on lira avec plaisir le discours que La Bruyère a mis à la tête de sa traduction française des *Caracteres moraux* de ce philosophe.

(3) Ce Sophocle étoit fils d'Amphiclide, et il ne doit pas être confondu avec le poëte tragique du même nom.

d'enseigner en public : les Athéniens ne purent voir avec indifférence l'éloignement de deux mille écoliers, la plupart étrangers, et qui fréquentoient sous Théophraste les leçons du péripate; la loi fut abrogée. Cassandre, qui étoit roi de Macédoine; Ptolémée, fils de Lagus, le fondateur de la dynastie macédonienne en Egypte ; Démétrius de Phalere, qui gouvernoit Athenes, chérirent et honorerent à l'envi Théophraste. Il surpassa son maître par le nombre de ses années comme par celui de ses écrits, dont la plupart ont pour objet l'histoire naturelle et la morale. Ses ouvrages sur la botanique sont encore regardés comme un héritage précieux par ceux qui cultivent cette science; et ses *Caracteres moraux*, qui ne nous sont parvenus que par extraits et interpolés, ont toujours été jugés dignes du philosophe qui eut pour éleve Ménandre, le prince de la comédie. Théophraste mourut à Athenes, âgé de quatre-vingt-cinq ans [1], dans la 286e année avant l'ere vulgaire.

L'hermès de Théophraste que nous présentons est le seul portrait authentique de ce péripatéticien, qui soit parvenu jusqu'à nous [2]. Au XVIe siecle on le voyoit à Rome, dans le palais

(1) La longueur de la vie de Théophraste a été un sujet de disputes. S. Jérome fait vivre ce péripatéticien jusqu'à l'âge de cent sept ans (*Epist. ad Nep.*) : ce fait paroît s'accorder avec l'âge de quatre-vingt-dix-neuf ans que Théophraste se donne lui-même dans l'avant-propos à ses *Caracteres*. Mais les critiques ont reconnu à plus d'un trait que ce morceau est apocryphe. Si l'on ajoute foi à cet écrit, Théophraste avoit des enfants, ce qui est en contradiction avec ce que nous connoissons de sa vie, et avec son testament que Diogene nous a conservé. Si on desire plus d'éclaircissements sur ce sujet, on pourra consulter la *Bibliotheque grecque* de Fabricius, tome III, page 411, édition de M. Harless, et une note très bien faite de M. Schweighæuser, fils du savant professeur de ce nom, qu'on lit à la page XLIII des *Caracteres de Théophraste* par La Bruyere, de l'édition stéréotype de M. Herhan.

(2) Il a été gravé parmi les images de Fulvius Ursinus, et répété par Th. Galle

Chap. IV. Philosophes. Pl. XXI.

du marquis Massimi, d'où il est passé dans la *villa Albani* [1]. Quoique la tête soit détachée de la gaîne qui porte l'inscription, on peut assurer, par les rapports entre les deux parties de la cassure et par l'identité du marbre, que cette tête antique a toujours appartenu au même hermès. Voici l'inscription :

ΘΕΟΦΡΑΣΤΟΣ	*Theophrastus*
ΜΕΛΑΝΤΑ	*Melantæ (filius)*
ΕΡΕΣΙΟΣ	*Eresius*

« Théophraste d'Erese, fils de Mélantas [2]. »

dans l'ouvrage de J. Faber, et après par Bellori, Gronovius, etc. Le dessin de Galle paroît présenter quelque différence dans les traits; cependant il a été pris sur le même original qui a servi aux autres graveurs dans les ouvrages que je viens de citer. Tous ces dessins manquent de fidélité; et celui qui a été copié sur cette planche a été exécuté de nouveau à Rome, d'après le marbre, et avec la plus parfaite exactitude.

(1) *Indicazione della villa Albani*, n° 472 dans la premiere édition, n° 449 dans la nouvelle. Cet hermès avoit été transporté en Angleterre; mais, après la mort du docteur Mead, qui le possédoit, il fut rapporté à Rome, le cardinal Alex. Albani en ayant fait l'acquisition (Winckelmann, *Monumenti inediti*, pag. 77).

(2) Le génitif, Μελάντα, convient au dialecte éolien qu'on parloit à Lesbos. Quant au nom de Théophraste, on a prétendu que ce n'étoit pas celui que ce péripatéticien portoit à sa naissance; qu'à Lesbos il s'appeloit Tyrtamus; et qu'Aristote, peu satisfait de ce nom barbare, le changea d'abord en celui d'Euphraste, *bon parleur*, et ensuite en celui de Théophraste, *parleur divin*. Il est bien possible que le jeune philosophe, en se fixant à Athenes, ait changé de nom pour en prendre un plus attique; mais le récit qu'on vient de lire a tout l'air d'un conte. Si Théophraste signifie *parleur divin*, il ne paroît pas que le disciple d'Aristote ait pu mériter sitôt un éloge si exagéré. Mais cette explication n'est point du tout conforme au génie de la langue grecque. *Théophrastos* ne peut signifier véritablement que *annoncé par les dieux ;* ce qui pouvoit être supposé très aisément dans un pays où il y avoit tant d'oracles et tant de superstition : ainsi l'un des enfants de Thémistocle avoit porté le même nom bien des années avant Théophraste. Les disciples et les admirateurs de l'éloquence de ce philosophe, à l'aide d'une étymologie peu réguliere, ont voulu trouver son éloge dans son nom.

Théophraste vivoit dans un temps où les successeurs d'Alexandre faisoient fleurir dans leurs états les arts de la Grece : on ne peut guere douter que quelque savant ciseau n'ait alors retracé la physionomie de cet homme illustre, qui étoit lui-même l'ami des arts, et qui avoit érigé un temple aux Muses, dans lequel il avoit consacré les statues d'Aristote et de Nicomachus, modelées par Praxitele [1]. Le goût des Romains, qui aimoient à orner leurs jardins des portraits des hommes célebres, nous a conservé celui de Théophraste. Le style de la sculpture et la forme des caracteres donnent lieu de croire qu'il a été exécuté à-peu-près à la même époque que les hermès des sages de la Grece, et qu'il avoit eu autrefois la même destination.

§. 10. ARISTOMAQUE.

L'histoire naturelle et l'agronomie ne furent pas négligées par les péripatéticiens, ainsi que le prouvent les ouvrages de Théophraste, et même ceux d'Aristote. Cette considération me porte à conjecturer que l'Aristomaque dont parlent Pline et Columelle [2], qui est célebre par des observations faites pendant cinquante-huit ans sur les abeilles, et à qui l'on attribue aussi des ouvrages d'agriculture, est le même que le philosophe de ce nom, l'un des disciples les plus distingués de Lycon le péri-

(1) Diogene de Laërte, V, 52, où cet écrivain rapporte le testament de Théophraste. Cette particularité devient plus intéressante, parce qu'elle peut servir à déterminer avec assez de précision l'âge de Praxitele. On remarque dans ce même testament le legs fait par le philosophe à Nélée de Scepsis. Il lui laissa tous ses livres, parmi lesquels se trouvoient aussi les nombreux ouvrages d'Aristote. L'insouciance des successeurs de Nélée manqua de faire disparoître pour toujours ce précieux dépôt, que les péripatéticiens eux-mêmes avoient perdu de vue (Strabon, liv. XIII).

(2) Pline, XI, §. 9; Columelle, liv. IX, c. 13.

Chap. IV. Philosophes, Pl. XXI.

patéticien[1]. Nous ne savons rien de plus sur Aristomaque, sinon que, suivant Pline[2], il étoit né dans la ville de Soles en Cilicie, où le poëte Aratus et le philosophe Chrysippe avoient pareillement pris naissance.

Aristomaque vivoit probablement vers le même temps que ses illustres compatriotes, puisqu'il a survécu à Lycon, mort vers l'an 230 avant l'ere chrétienne[3].

N° 3. Léonard Agostini l'a reconnu dans cette cornaline[4], sur laquelle est gravé un vieillard à longue barbe, vêtu d'un simple manteau, costume que les anciens artistes donnent ordinairement aux philosophes, et assis auprès de quelques arbrisseaux, ayant l'air de regarder avec attention des ruches d'abeilles. Ce philosophe porte la main à son front, comme s'il étoit frappé d'étonnement. On ne peut nier qu'une pareille figure et l'attitude dans laquelle elle est ne doivent presque nécessairement rappeler à l'esprit la vie et les occupations d'Aristomaque.

Le dessin de cette pierre gravée a été fait d'après une empreinte qui se trouve dans la collection de Dolce[5].

(1) Diogene de Laërte, V, 70.

(2) Pline fait mention aussi d'un Aristomaque, athénien (XIII, 47); et la conjecture de J. Gronovius (*Thes. Ant. gr.*, tom. II, p. 75), par laquelle il pense que l'Aristomaque de Soles avoit obtenu des Athéniens, comme plusieurs autres philosophes, le droit de cité, et que par conséquent il n'est pas différent de l'Athénien de ce nom, ne me paroît pas sans fondement, puisque j'observe que, dans l'ouvrage cité par Pline, sous le nom d'Aristomaque, athénien, il est question de la nourriture des abeilles, et que le même auteur nous apprend que cet insecte avoit été l'objet des longues observations d'Aristomaque de Soles (Pline, XI, 9).

(3) Ce calcul est fondé sur le nombre des années pendant lesquelles Straton et Lycon, successeurs de Théophraste, ont été l'un après l'autre à la tête de l'école péripatéticienne (Diog. de Laërte, V, 58 et 68).

(4) Leonardo Agostini, *Gemme*, t. II, pl. 27.

(5) Dolce, *Catalogo*, t. II, lettre T, 15; Federigo Dolce, *Dugento gemme*; Roma, 1792, n° 129.

PHILOSOPHES CYNIQUES.

§. 11. ANTISTHENE.

Eleve de Socrate, émule et condisciple de Platon, Antisthene a fleuri environ quatre siecles avant notre ere [1]. Ne pouvant ni par sa naissance [2] ni par sa fortune entrer en rivalité avec Platon, sans trop de désavantage, il chercha à égaler et même à surpasser Socrate par des qualités que son émule n'avoit pas et qu'il étoit loin de vouloir imiter, c'est-à-dire par l'amour de la pauvreté et du travail, par le renoncement aux plaisirs et aux commodités de la vie, par le mépris de tout ce que les hommes honorent et ambitionnent, excepté la vertu. Socrate, qui remarquoit un jour le soin qu'Antisthene prenoit de faire paroître dans l'arrangement de son manteau le côté le plus déchiré, ne fut pas la dupe de cette feinte modestie: « Voyez, dit-il à ses « disciples, comme Antisthene se pavane [3] ». Ce fut lui qui le premier s'habilla sans tunique, se contentant de se couvrir d'un simple manteau doublé, et qui devint le chef des cyniques, et même des stoïciens. Après la mort de Socrate, il enseigna sa doctrine dans un gymnase d'Athenes appelé *Cynosarge*, ou du

(1) Diogene de Laërte, et les auteurs cités par ses commentateurs, par Brucker (*Hist. crit. phil.*, t. II, p. 260) et par Fabricius (*Bibl. gr.*, t. II, p. 697 de la derniere édition) fournissent le fonds et les preuves de tout ce que j'avance au sujet d'Antisthene. Ce philosophe vivoit encore après la c^e^ olympiade, ou l'an 375 av. J.-C.

(2) Il étoit Athénien, et il avoit le même nom que son pere; mais il étoit né d'une femme étrangere, circonstance bien défavorable dans son pays pour parvenir aux distinctions.

(3) Elien, V. H., IX, 35: « La vanité « perce à travers les trous de ton manteau », sont les mots que Diogene de Laërte fait dire à Socrate dans la même occasion, VI, 8.

Chap. IV. Philosophes. Pl. XXII.

chien blanc, et tenant à un temple d'Hercule[1]; ce qui fit donner à sa secte la dénomination de cynique, dénomination que ses disciples justifierent par le genre de vie bas et dégoûtant qu'ils avoient embrassé, et par l'amertume de leurs déclamations contre tous ceux qui ne leur ressembloient pas. Antisthene, avec beaucoup d'esprit[2], une grande fermeté de caractere, une vie irréprochable, et toute la singularité de sa philosophie, n'eut pas la même vogue que Socrate; et lorsqu'il mourut de phthisie, à l'âge de soixante-dix ans, il laissa plus de livres que d'éleves[3]: mais Diogene fut un de ses disciples, et dut le consoler de n'en avoir pas un grand nombre.

N° 1 et 2.

Le portrait d'Antisthene, que nous présentons sous les n° 1 et 2 ressemble parfaitement à un autre sur lequel est gravé le nom grec ANTICΘENHC, *Antisthene*, qui ne permet pas de le méconnoître[4]. La chevelure négligée et la longue

(1) C'étoit l'endroit où se réunissoient les jeunes citoyens qui, n'ayant pas une mere athénienne, étoient regardés comme des bâtards.

(2) Parmi les reparties d'Antisthene, que Diogene de Laërte nous a conservées, il y en a une bien remarquable. Le philosophe, interrogé comment, pénétré comme il l'étoit d'amour pour la vertu, il pouvoit se résoudre à converser avec les méchants? « C'est, répondit-il, parceque les médecins « s'entretiennent avec les malades» (VI, 6). Jésus-Christ fit précisément la même réponse aux Pharisiens qui le censuroient de fréquenter les pécheurs (S. Matth., c. 9, v. 11 et 12).

(3) Parmi ses ouvrages, dont la plupart avoient pour objet la philosophie morale, on trouvoit aussi quelques déclamations dans le style des rhéteurs: malheureusement le peu qui nous reste d'Antisthene n'appartient qu'à ce dernier genre.

(4) J'ai publié le premier ces deux hermès (*Museo Pio Clementino*, t. VI, pl. 35): celui qui porte ce nom en grec avoit été découvert à Tivoli, dans la campagne de Cassius; l'autre, que nous donnons ici, a été trouvé dans le même territoire, mais parmi les ruines de la *villa Adriana*. Il est de marbre grec, et d'un travail exquis: la gravure qui est dans l'ouvrage cité ci-dessus n'en représente que le profil. On l'a dessiné de nouveau à Rome, d'après le marbre original, et sous deux points de vue.

barbe[1] répondent à la description que les anciens nous ont faite de ce philosophe. Jamais un caractere n'a été mieux annoncé par la physionomie que celui d'Antisthene. On pourroit regarder cette tête comme le beau idéal de la figure d'un cynique austere et grondeur.

Les auteurs d'iconographie ont attribué jusqu'ici ce portrait à Carnéade[2], et ont cru voir des portraits d'Antisthene dans quelques bustes d'Aristote: la maigreur de ces têtes, malgré l'absence de la barbe[3], leur paroissoit une raison suffisante pour y reconnoître un philosophe mort de phthisie.

§. 12. DIOGENE.

Ce disciple d'Antisthene renchérit encore sur l'austérité et la singularité de son modele, au point que Platon, interrogé sur Diogene, le définit par ces mots: « C'est Socrate en délire[4] ».

(1) Diogene de Laërte, VI, 13. Voyez aussi les notes de Ménage.

(2) Nous avons vu ci-dessus, page 177, que cette équivoque avoit été occasionnée par une gaîne sans tête portant le nom de Carnéade, sur laquelle on avoit rapporté une tête d'Antisthene qui étoit encore inconnue dans ce temps-là.

(3) Ce faux jugement avoit eu lieu d'autant plus aisément, que le passage du biographe grec où il est parlé de la longue barbe d'Antisthene avoit été omis par négligence dans la traduction latine d'Aldobrandin. Nous avons déja restitué à Aristote ces portraits gravés sur des pierres fines (voy. la pl. XX, nº 5 et 6). Des têtes d'Antisthene sculptées en marbre se font remarquer dans plusieurs collections d'antiques; et j'attribue ce soin de multiplier les images du chef des cyniques à ce que les stoïciens regardoient, ainsi que les cyniques, Antisthene comme leur fondateur, et que leur secte jouissoit d'une grande considération à Rome vers la fin de la république, et même plus tard, notamment parmi les jurisconsultes.

(4) Diogene de Laërte, VI, 54, suivant la correction des critiques, Elien, V. H., XIV, 33. Les mêmes sources où j'ai puisé des renseignements sur Antisthene m'ont fourni la plus grande partie de ce que je dis sur Diogene (Diogene de Laërte, VI, 20; Fabricius, *Bibl. gr.*, t. III, p. 516; Brucker, t. II, p. 871).

Chap. IV. Philosophes. Pl. XXII.

Il ne débuta pas heureusement dans le monde, puisqu'il se vit forcé de quitter la ville de Sinope sa patrie, et même le Pont, comme complice de son pere, qui étoit accusé d'avoir falsifié la monnoie[1]. Il trouva dans la bizarrerie de la secte cynique des moyens de rétablir sa réputation, et de se passer de la fortune, à laquelle il ne pouvoit plus guere prétendre. Il soutint la fermeté de son caractere, et observa constamment ses maximes dans toutes les vicissitudes d'une longue vie, dans l'esclavage comme dans la liberté, et toujours dans un dénuement volontaire et absolu de toute espece d'aisance et de commodités. Cette fermeté fut, dit-on, admirée par Alexandre-le-Grand, lorsqu'étant à Corinthe[2] il eut la curiosité de voir le philosophe, qu'il trouva dans la maison de Xénias, homme riche, qui, l'ayant acheté des corsaires, le laissoit vivre à sa maniere, et lui avoit confié, non sans fruit, l'éducation de ses enfants. Diogene avoit ainsi renoncé dans ses dernieres années à cette vie de mendiant qu'il avoit menée pendant son séjour à Athenes, où il n'avoit eu souvent d'autre habitation que les portiques des temples, quel-

(1) Il répondit à un homme qui lui reprochoit ce crime: « Il fut un temps où « je ne valois pas mieux que toi; mais tu « ne vaudras jamais ce que je vaux mainte- « nant » (Diogene de Laërte, VI, 56).

(2) On a cherché à répandre le doute sur l'entrevue de Diogene avec ce héros: elle est cependant appuyée sur des témoignages bien respectables, tels que celui de Varron (*in Marc.*, *apud Non.*), et de Cicéron (*Tusc.* V, §. 32), sans parler de ce qui nous a été transmis par un grand nombre d'écrivains postérieurs. Alexandre ayant demandé au philosophe s'il pouvoit faire quelque chose d'agréable pour lui, le cynique répondit: « Que pour le moment « il le prioit de ne pas lui intercepter le « soleil », *Nunc quidem, paululum, inquit, a sole* (Cicéron, *loco citato*). Plutarque ajoute qu'Alexandre, charmé de voir que le philosophe soutenoit si bien son caractere, ajouta: « Si je n'étois pas « Alexandre, j'aurois bien voulu être Dio- « gene ». Ce récit doit paroître d'autant plus vraisemblable, que Philiscus d'Egine, qui avoit enseigné au prince les premiers éléments de la littérature, avoit été lui-même l'éleve de Diogene (Suidas, v. Φίλισκος Αἰγινήτης).

quefois même qu'un tonneau d'argile[1]. Il opposoit, disoit-il, le courage à la fortune, la raison aux passions, et la nature aux lois[2]. Il croyoit excuser la bizarrerie de ses manieres en se comparant à un maître de musique qui exagere lui-même exprès le ton qu'il veut faire sentir, pour que ses éleves l'atteignent et le saisissent plus aisément[3]. Il n'épargnoit point les vices ni les foiblesses de ses contemporains; et il savoit mettre de l'enjouement et même du goût dans les sarcasmes qu'il ne cessoit de lancer contre tout le monde: rien de plus spirituel que quelques unes de ses reparties: sa conversation avoit un charme irrésistible[4].

Diogene étoit âgé de près de quatre-vingt-dix ans, lorsqu'on le trouva mort, l'an 324 avant l'ere chrétienne, dans le gymnase de Cranée près de Corinthe, lieu qu'il fréquentoit pendant sa vie, et où ses restes furent déposés dans le tombeau. Alexandre mourut la même année à Babylone.

(1) Quelques érudits allemands ont eu des disputes interminables sur le séjour de Diogene dans un tonneau : mais ce qui paroît hors de toute dispute, c'est que Diogene se retiroit véritablement quelquefois dans un grand tonneau d'argile, *dolium*, qui étoit dans l'enceinte du *Metroüm*, ou temple de la mere des dieux, bâti auprès du *Céramique* ou des *Tuileries* d'Athenes. Cette maniere de se loger n'étoit pas inconnue aux Athéniens. Aristophane, plus ancien que Diogene, parle des pauvres paysans de l'Attique, obligés par la guerre de se refugier en grand nombre dans la ville, et de chercher un abri dans des tonneaux (*Equites*, v. 792). Quant à Diogene, plusieurs pierres gravées et quelques bas-reliefs antiques le représentent placé dans un *dolium*. Le morceau le plus connu est à Rome, dans la *villa Albani ;* mais la figure d'Alexandre qu'on y voit aussi a été ajoutée presque tout entiere par le sculpteur moderne qui l'a restaurée : elle n'a d'antique que deux bouts de doigts. Winckelmann, en publiant ce bas-relief (*Monum. ined.*, n° 174), n'a eu garde de faire cette remarque. Les murs de la citadelle d'Athenes y sont représentés dans le haut, car le Céramique étoit dans la plaine.

(2) Diogene de Laërte, VI, 38.

(3) Diogene de Laërte, VI, 35. Phocion, éleve de Diogene, a fait voir comment les leçons du cynique pouvoient fructifier dans une grande ame.

(4) Diogene de Laërte, VI, 79, et les commentaires de Ménage.

Chap. IV.
Philosophes.
Pl. XXII.
N° 5.

La petite statue gravée sous le n° 5 représente sans contredit le philosophe de Sinope[1], le *cynique tout nu*, ainsi que Juvénal l'appelle[2]. Le chien n'est pas ici seulement le symbole de sa secte, il est encore l'emblême particulier de Diogene, sur le tombeau duquel étoit placé un chien de marbre de Paros[3]. Cette barbe longue et touffue qui ressemble à une chevelure, *barba comans*[4], a été remarquée par un auteur ancien comme un caractere des portraits de Diogene. La tête de cette statue est présentée sous deux vues, et de la grandeur du marbre original sous les n° 3 et 4. Le profil sur-tout mérite attention; il paroît exprimer d'une maniere non équivoque la finesse et la causticité du cynique.

On peut croire que cette petite statue et une autre qui lui ressemble parfaitement ne sont que des copies des statues en bronze que les habitants de Sinope avoient élevées en l'honneur de leur compatriote[5].

Du reste la vérité de ce portrait est encore constatée par quelques autres monuments qui n'ont point été publiés jusqu'à ce jour[6].

(1) Cette statue est à la *villa Albani* (*Indicaz. antiquaria, per la villa suburbana della casa Albani*, n. 593 et 599 de la premiere édition, et 564 de la seconde). Winckelmann l'a publiée dans les *Monumenti inediti*, n° 172, et il en a fait graver la tête à part plus en grand, n° 173; mais le dessinateur n'a pas saisi le caractere du portrait. En général les planches de ce savant ouvrage sont peu soignées.

(2) Juvénal, sat. XIV, v. 308:

Dolia nudi
Non ardent cynici.

Diogene se montroit souvent en public tout luisant de l'huile dont il s'étoit frotté le corps (Diogene de Laërte, VI, 81).

(3) Ce monument de l'ancienne Corinthe avoit disparu dans la nouvelle ville rebâtie par César, comme l'a déja remarqué Kühnius sur Pausanias, II, 2.

(4) Sidoine Apollinaire, *Epist.*, l. IX, 9: *Diogenes barbâ comante.*

(5) Diogene de Laërte, VI, 78.

(6) Fulvius Ursinus lui-même avoue que le nom de Diogene avoit été écrit récemment sur deux hermès qui supportoient des têtes inconnues: cependant ces portraits

PHILOSOPHES STOÏCIENS.

§. 13. ZÉNON.

L'amour de la vertu, le mépris, ou du moins l'indifférence pour tout ce qui n'étoit pas elle, donnoient une sorte de grandeur au caractere des cyniques; mais il étoit déparé par un mélange bizarre d'impudence et d'effronterie qui les ravaloit au niveau de la plus vile populace. Un marchand de l'île de Chypre, Phénicien d'origine, et né dans la petite ville de *Citium*, attiré par la simplicité, peut-être par la singularité de leur secte, abandonna son état pour la suivre [1]; mais son ame noble ne put s'accoutumer à ce que le cynisme avoit de trop révoltant [2], et il entreprit de l'en purger, ou plutôt de le transformer en une nouvelle secte qui ne retiendroit de l'ancienne que la maxime

apocryphes ont été publiés par Lafrérie parmi les images recueillies par l'iconographe romain. J. Faber ne les a point inscrés dans sa collection; mais il les a remplacés par un autre qui n'est guere un portrait plus certain de ce philosophe. La tête de celui-ci est couverte d'une petite draperie que l'antiquaire a cru représenter le *duplex pannum*, le manteau doublé, du cynique. La conjecture n'est pas heureuse: cependant cette tête a été reproduite par Bellori, Gronovius, et d'autres. J'ai possédé autrefois un monument inédit propre à confirmer le véritable portrait de Diogene; c'étoit une pierre noire gravée en creux, comme pour servir de moule; on y voyoit un profil ressemblant beaucoup à celui du n° 5, et à côté duquel étoient les lettres ΔΙΟΓ, initiales du nom de ce philosophe. Ce morceau curieux avoit été trouvé de mon temps dans une fouille sur le mont Esquilin.

(1) Quelques écrivains anciens ont prétendu qu'un naufrage avoit occasionné cette résolution de Zénon : cependant il paroît que ce stoïcien ne fut jamais pauvre, et sa sobriété fut même taxée d'avarice (Diogene de Laërte, VII, 13, 14, 16 et 25).

(2) On a dit par conséquent que les stoïciens ne différoient des cyniques que par la chemise, *tunicâ tantùm* (Juvénal, *sat.* XII, v. 121).

Chap IV.
Philosophes.
Pl. XXIII.

fondamentale, « Que le seul et vrai bien n'existe que dans la « vertu. »

Zénon ne partagea point non plus ce mépris que ses maîtres affectoient pour les lettres et pour les sciences; il quitta même le cynique Cratès pour aller entendre les leçons de Stilpon, de Polémon, de Diodore; et après avoir formé de ce qu'il avoit appris un nouveau corps de doctrine, et un nouveau systême, il ouvrit une école publique. Le lieu qu'il choisit pour ses entretiens fut un des plus beaux édifices d'Athenes; celui que les peintures de Polygnote et de Panænus avoient fait appeler *Pœcile*, ou *portique peint;* et c'est du mot grec στοα (*stoa*), *portique*, que la secte stoïcienne emprunta son nom. Cette école, sans cesse attaquée par les autres sectes, les attaquoit toutes à son tour; et on ne peut nier que dans ce choc d'opinions, de disputes, et d'écrits, les contendants, quoique tous philosophes, n'aient paru plus souvent combattre pour la gloire de vaincre que pour faire triompher la vérité. Il étoit réservé aux Romains de donner un nouvel éclat à la philosophie de Zénon: les jurisconsultes latins en firent la base de leur doctrine; et elle devint alors la philosophie des hommes d'état. Elle avoit déja été honorée dans la personne du fondateur pendant sa vie et après sa mort. Antigonus Gonatas, roi de Macédoine, à son avènement au trône[1], l'avoit invité à venir l'aider de ses conseils. Zénon s'excusa sur son âge avancé, et lui envoya Persée, l'un de ses éleves[2]. Le prince, passant par

(1) Cette époque a été assurée par les inductions savantes du P. Corsini, F. A., tom. IV, p. 87.

(2) Le roi de Macédoine ne fut pas heureux en employant ce philosophe dans le service militaire; Persée laissa surprendre par Aratus de Sicyone la citadelle de Corinthe, confiée à sa garde (Pausanias, II, 8; Plutarch. *in Arato*).

Athenes, alla voir le chef du portique, le traita comme un ami; et lorsque celui-ci succomba à son grand âge, le roi exprima ses regrets par ces paroles : « Oh ! quel théâtre va manquer à mes actions [1] ! On croit que Zénon mourut âgé de plus de quatre-vingt-dix ans [2], l'an 260 avant Jésus-Christ. Il fut enterré dans le Céramique, parmi les grands hommes d'Athenes; et des honneurs extraordinaires furent rendus à sa mémoire [3].

Chap. IV. Philosophes. Pl. XXIII.

Je regarde l'hermès du musée du Vatican, dessiné sous les nº 1 et 2, comme un portrait presque certain de Zénon [4]. La courbure du col, qui étoit un défaut naturel de ce philosophe, me paroît être un caractere propre à le faire reconnoître dans cette image [5]. Le front sillonné de rides, *frons contracta* [6], le sourcil triste, l'air dur [7], sont encore des particularités que les anciens n'ont point omis de remarquer dans sa physionomie [8], et on les retrouve dans cette figure. Les portraits de

Nº 1 et 2.

(1) Diogene de Laërte, VII, 15.

(2) C'est l'époque fixée par le P. Corsini, F. A., tom. IV, pag. 91. Probablement quelque erreur de chiffre s'étoit glissée dans un écrit de Persée, dans lequel ce stoïcien ne donnoit à son maître que soixante-douze ans de vie. Lucien (*de Macrob.*) est d'accord avec Diogene de Laërte sur le grand âge de Zénon.

(3) Diogene de Laërte, VII, 10; Pausanias, I, 29.

(4) J'ai publié cet hermès dans le *Museo Pio Clementino*, t. VI, pl. 32.

(5) Τὸν τράχηλον ἐπὶ θάτερα νενευκὼς ἦν, ὥς φησι Τιμόθεος ὁ Ἀθηναῖος ἐν τῷ περὶ βίων « Il avoit « le col penché d'un côté, comme l'a dit « Timothée Athénien dans les Vies » (Diog. de Laërt., VII, 1).

(6) *Zenon, fronte contractâ* (Sidon. Apoll., l. IX, *epist.* 9). C'est aussi ce que Diogene de Laërte a voulu signifier par l'expression, πρόσωπον συνεσπασμένον, VII, 16.

(7) Στυγνόν τε ἶναι καὶ πικρόν (Diog. de Laërt., *loc. cit.*).

(8) Ils ajoutent que sa taille étoit grande et maigre, son teint brun. Ces qualités réunies au défaut de son col peuvent avoir donné lieu à ce sobriquet, Αἰγυπτία κληματίς, *cep de vigne égyptienne*, qui fut appliqué à Zénon. Voyez Suidas à ces mots; Diogene de Laërte, VII, 1.

Chap. IV. Philosophes. Pl. XXIII.

Zénon étoient d'ailleurs très connus dans l'antiquité: des statues de bronze furent élevées en son honneur, et dans Athenes, et dans sa ville natale[1]. Un mouvement de tête si étrange dans un hermès, et si peu d'accord avec le caractere de repos et de simplicité que les anciens artistes donnoient ordinairement aux ouvrages de ce genre, m'a fait penser qu'on n'a pu placer la tête de cet hermès dans une attitude si forcée, sans en avoir un motif puissant, tel que de rendre exactement la vérité, et de faire reconnoître plus facilement le personnage.

§. 14. CHRYSIPPE.

Chrysippe, né dans la ville de Soles en Cilicie[2], renonça aux exercices de la palestre, pour se consacrer, dans l'école de Cléanthe, à l'étude de la doctrine de Zénon. Ses succès étonnants dans la philosophie le firent regarder comme la véritable colonne du portique[3]. Il montra dans ses nombreux écrits sur la dialectique une pénétration si extraordinaire, que, de l'aveu de Denys d'Halicarnasse[4], aucun autre écrivain ne pouvoit, sous ce rapport, être comparé à Chrysippe. Son style manquoit cependant de grace et d'harmonie; et ses ouvrages, trop nombreux,

(1) Diogene de Laërte, VII, 6. Cette statue de Zénon fut la seule que Caton d'Utique, en prenant possession de l'île de Chypre pour les Romains, ne mit pas en vente, parcequ'elle étoit la statue d'un philosophe, dit Pline; et il pouvoit ajouter, d'un stoïcien (liv. XXXIV, 19, §. 34).

(2) Cette ville prit le nom de Pompeïopolis, lorsque le grand Pompée la rétablit pour la faire habiter par les pirates qui avoient déposé les armes.

(3) *Chrysippum qui fulcire putatur porticum stoïcorum*, Cicéron, *Acad. Quæst.*, IV, §. 24; Diogene de Laërte, VII, 179 et suiv. On peut consulter sur ce philosophe, outre Brucker et Fabricius (*Biblioth. gr.*, t. III, p. 546 de la derniere édition), l'article *Chrysippe*, dans le dictionnaire de Bayle.

(4) Denys d'Halicarnasse, Περὶ συνθ. ὀνομ.; page 5 de l'édition de Sylburge.

n'étoient pas non plus assez soignés pour le fond. Il se répétoit, il se corrigeoit, il se contredisoit, il se commentoit; quelquefois il attaquoit les dogmes de ses maîtres, et n'épargnoit pas toujours les siens propres: il ne se lassoit jamais d'entasser exemples sur exemples, et autorités sur autorités; et souvent ses raisonnements dégénéroient en vaines subtilités peu dignes de la philosophie. Ses explications physiques de la théologie païenne et de l'histoire des dieux lui attirerent même le reproche d'indiscrétion et d'indécence. Malgré ces défauts, la finesse et la sagacité de son esprit, sa vaste érudition, la multiplicité et la variété des sujets qu'il avoit traités, le firent placer dans la classe des grands écrivains et des grands philosophes de la Grece. Des souverains rechercherent son amitié, mais il refusa leurs offres avec un orgueil qui s'accordoit mal avec la sagesse dont il faisoit profession. Après sa mort son nom acquit une telle célébrité, qu'il y avoit peu de maisons à Rome, dans le II[e] siecle de notre ere, où l'on ne trouvât l'image de Chrysippe, sinon en marbre, du moins en plâtre[1]. Une statue en bronze lui fut décernée par les Athéniens[2]. Il étoit âgé de soixante-treize ans, lorsqu'il cessa

(1) Juvénal, sat. II, v. 4:

Plena omnia gypso
Chrysippi invenias.

(2) Dans le *Céramique* ou *Tuileries*, au-dedans de la ville. Cicéron l'avoit vue, et l'a décrite (*de fin.* II, c. 11). C'étoit une statue assise et tenant la main étendue et ouverte, *porrectâ manu*, dans l'attitude d'une personne qui parle. Ce geste étoit relatif à une question que Chrysippe avoit proposée aux Epicuriens. M. Fea s'est cependant fondé sur cette attitude peu déterminée pour retrouver Chrysippe dans une statue de la collection Borghese, représentant, à ce qu'il paroît, un philosophe assis, et accompagnant son discours d'un geste de la main droite qu'il tient ouverte sur ses genoux, mais non pas *étendue*, *porrectam*, comme la statue d'Athenes. Voyez le tome III, pl. 23 de l'*Histoire de l'Art*, par Winckelmann, traduite en italien, et imprimée à Rome, par Pagliarini, avec les notes de M. Fea. La tête de cette figure n'a aucun rapport avec le portrait de Chrysippe, que nous allons donner d'après un monument moins incertain.

Chap. IV. Philosophes. Pl. XXIII.

de vivre vers l'an 208 avant Jésus-Christ[1]. Les Athéniens lui éleverent un tombeau à côté de celui de Zénon.

N° 3.

Nous avons vu, à la planche VII, n° 4[2], que, suivant les expressions de Galien, on ne parleroit point de la ville de Soles ou Pompeïopolis, si le poëte Aratus et le philosophe Chrysippe n'avoient pas vu le jour dans ses murs. Nous avons inféré de là, avec une grande probabilité, que les deux portraits qu'on voit sur une médaille de cette ville devoient être attribués à ces deux hommes célebres; et nous avons reconnu celui d'Aratus à ses yeux élevés vers le ciel, sujet de ses chants. L'autre portrait, qui représente un vieillard enveloppé dans son manteau, et tenant son poing fermé près du menton, sera celui de Chrysippe. Il est bon d'observer que cette attitude passoit parmi les stoïciens pour l'emblême de la dialectique[3], et que Chrysippe étoit comparé dans cette science à une divinité[4]. Les deux lettres OP sont les vestiges d'une époque qui, sur les médailles mieux conservées, et portant le même type, est exprimée par ces trois lettres numériques, ΘKC: elles marquent l'an 229 de l'ere de Pompeïopolis, qui répond à l'an 162 de l'ere chrétienne[5]. André Morel remarque avec beaucoup de justesse que

(1) C'est l'époque restituée par Ménage dans le texte de Diogene de Laërte, VII, 184.

(2) Ch. 1, §. 14, où nous avons parlé de la même médaille d'Aratus et de Chrysippe qu'on reproduit ici.

(3) Zénon distinguoit la dialectique de la rhétorique par un mouvement différent de la main : lorsqu'il fermoit le poing, il vouloit indiquer la dialectique; il l'ouvroit pour désigner la rhétorique (Cicero *Oratore*, §. 32).

(4) « Si les dieux font usage d'une dia-« lectique, leur dialectique est celle de « Chrysippe ». C'étoit la maniere de s'exprimer de certains auteurs sur l'excellence de notre stoïcien dans cette science (Diog. de Laërt., VII, 180).

(5) Cette époque, dont le savant Eckhel paroît douter (D. N., t. 3, p. 69, *a*), ne

cette année tombe sous l'empire de Marc-Aurele; ainsi on peut croire que les Pompeïopolites, en honorant à cette époque la mémoire de leurs célebres compatriotes, voulurent aussi faire leur cour à l'empereur, qui professoit hautement la philosophie du portique, que Chrysippe avoit tant illustrée.

Chap. IV. Philosophes. Pl. XXIII.

Sous les n° 4 et 5 j'ai fait graver un hermès offrant le même portrait que nous avons reconnu pour celui de Chrysippe dans la médaille de Pompeïopolis. Cette image du plus grand des stoïciens est la seule en marbre qui soit connue : elle existe à Rome[1], et n'avoit jamais été gravée. Le portrait de Chrysippe y conserve la même disposition de draperie que sur la médaille qui nous l'a fait reconnoître, et qui est gravée sous le n° 3: mais les traits de ce philosophe y sont mieux développés; son air concentré et réfléchi annonce la méditation profonde d'un esprit subtil et pénétrant.

N° 4 et 5.

§. 15. POSIDONIUS.

Ce philosophe stoïcien étoit né dans la Syrie, et avoit fixé

Pl. XXIV.

peut être contestée. La médaille qu'André Morel avoit fait dessiner sur l'original même, gardé de son temps dans le college de Louis-le-Grand, la présente sans équivoque (*Specim. rei numar.*, tab. XXV): j'ai fait graver un nouveau dessin de cette médaille à la pl. 57, n° 1, et on retrouve la même époque sur une médaille tout-à-fait semblable, appartenant à la collection de Fulvius Ursinus, et publiée par Antoine Lafrérie. Une autre monnoie de la même ville, mais avec la tête du grand Pompée, son second fondateur, offre les mêmes signes chronologiques. Cette médaille, dont je conserve l'empreinte, appartenoit autrefois au cabinet de mon pere. Il devient certain, par cette nouvelle preuve, que, sous le regne de Marc-Aurele, les citoyens de Soles honorerent sur leurs monnoies les hommes célebres qui avoient rétabli ou illustré leur ville.

(1) A la *villa Albani*. Voyez l'*Indicazione antiquaria* de cette collection, n° 387 de la deuxieme édition.

son séjour à Rhodes[1]. Il a joui d'une grande réputation dans l'antiquité, soit à cause de ses nombreux écrits[2] et des voyages qu'il fit en occident pour enrichir la géographie et l'histoire naturelle, soit par un effet de l'estime dont les Romains les plus illustres de son temps, tels que Cicéron et Pompée, l'avoient honoré[3]. Strabon, qui le cite souvent, nous a conservé des morceaux de ses ouvrages[4], où nous apercevons sans peine cet art de parer la science des ornements de la rhétorique, ce style spirituel et brillant que Pline s'est efforcé d'imiter, et que Séneque, stoïcien comme Posidonius, a porté jusqu'à l'affectation. Cette maniere d'écrire, plus propre à fatiguer qu'à plaire, lui concilia néanmoins la faveur et la considération de plusieurs grands personnages qui desiroient sans doute d'être célébrés par lui : Pompée et Cicéron ne furent point eux-mêmes exempts de cette foiblesse[5]. Posidonius, quoique tourmenté par la

(1) Il étoit de la ville d'Apamée. Jonsius (*de script. Hist. philos.*, l. II, c. 16) a bien assigné les époques de la vie de Posidonius, sur lesquelles Athenée s'étoit trompé, ayant confondu notre philosophe avec Panætius son maître. Voyez aussi Suidas, v. Ποσειδώνιος, et Strabon, l. XVI, p. 753.

(2) Fabricius, *Bibl. gr.*, t. III, p. 573; Vossius, *de Histor. græc.*, l. I, c. 24. Tous les ouvrages de Posidonius ne concernoient pas la philosophie ; il avoit écrit des morceaux d'histoire; et quoique Fabricius paroisse porté à regarder ces derniers comme l'ouvrage d'un autre Posidonius, la maniere dont s'exprime Cicéron (voyez ci-après à la remarque 5) ne nous permet pas de douter que notre philosophe n'eût écrit l'histoire. Il avoit aussi cultivé l'astronomie, l'astrologie et la cosmographie; et quant à ses connoissances géographiques, Strabon nous apprend qu'elles n'étoient pas toutes acquises dans les livres: Posidonius les devoit en partie aux longs voyages qu'il avoit entrepris, à ce qu'il paroît, dans le seul but de s'instruire (Strab., III, p. 144).

(3) Plutarch. *Pompeio*, p. 641; *Cicerone*, p. 862; Pline, VII, 31.

(4) Ces morceaux sont tirés de la description des mines d'Espagne, insérée dans l'ouvrage de Posidonius sur le monde. Strabon, III, pag. 147, où il sera utile de consulter la belle remarque de Casaubon.

(5) Cicéron, dans ses lettres à Atticus (II, 1), dit qu'il avoit envoyé au philosophe de Rhodes un exemplaire de l'histoire de son consulat, tracée par lui-même,

goutte qu'il supportoit d'une maniere conforme à ses principes[1], parvint à l'âge de quatre-vingt-quatre ans[2]: il vivoit encore l'an 703 de Rome, 51 ans avant l'ere chrétienne[3]. Chap. IV. Philosophes. Pl. XXIV.

Ce beau buste de la collection Farnésienne, que Fulvius Ursinus a déja fait connoître, doit être regardé comme un portrait authentique du stoïcien de Rhodes, puisqu'on lit son nom écrit en grec sur le bord de la tunique, ΠΟΣΙΔΩΝΙΟΣ, *Posidonius*[4]. N° 1 et 2.

pour que Posidonius s'en servît comme de matériaux pour écrire cette même histoire avec plus d'éclat, *Ut ornatius de iisdem rebus scriberet.* Mais celui-ci désespéra de surpasser le style de Cicéron.

(1) Lorsque Pompée alla le voir, Posidonius étoit tourmenté par un paroxysme de cette maladie; et dans cet état il soutint, en la présence du général romain, une dispute contre l'orateur Hermagoras, pour prouver que la douleur n'étoit point un mal. « Tu as beau me tourmenter, ô douleur, s'écrioit le philosophe; je n'avouerai « point pour cela que tu es un mal »; *Nihil agis, dolor; quamvis sis molestus, nunquam te esse confitebor malum* (Cicéron, *Tusculan.*, pag. II, 25).

(2) Lucien, *Macrob.*

(3) Cette époque est prouvée par le consulat de M. Marcellus, année du voyage de Posidonius à Rome, suivant Suidas, *loco citato.*

(4) J. Faber l'a fait graver le premier dans son ouvrage au n° 107; et on l'a répété souvent dans les recueils d'iconographie, toujours d'après cette gravure. Les deux dessins que nous donnons ici ont été faits de nouveau d'après l'original, qui est maintenant à Naples. La diphthongue EI est changée en un simple I dans l'inscription de ce buste, suivant la prononciation qui avoit déja lieu dans la Grece au temps de Callimaque ou des successeurs immédiats d'Alexandre-le-Grand (Callim., *Epig.* XXX, et dans les *Analecta*, *Epig.* I). Cette orthographe, ainsi que l'autre, c'est-à-dire la diphthongue EI au lieu de l'I long, se rencontre fort souvent sur les marbres antiques et sur les médailles. Dans le fragment d'une table iliaque, rapporté par Fabretti et par d'autres antiquaires (Montfaucon, A. E., *Suppl.* tom. I, pl. 37, n° 2), et qui est maintenant dans la collection du musée Napoléon, on lit le nom de Neptune ΠΟΣΙΔΩΝ, avec la même faute d'orthographe: cependant tout annonce que ce monument n'appartient pas à l'âge de la décadence des lettres et des arts. Ce buste, par la place où le nom du sujet a été gravé, ainsi que par les dimensions et par le style, a beaucoup d'analogie avec celui de Carnéade, que nous avons donné à la planche XX, et avec celui de Lysias, que nous donnerons à la planche XXVII, tous tirés de la collection Farnésienne. Il est à croire que ces monuments avoient orné anciennement le même édifice, et qu'ils sont sortis de la même fouille au commencement du

Chap. IV. Philosophes. Pl. XXIV.

Le n° 1 représente la face ; et le n° 2 le profil.

N° 3. La cornaline antique gravée sous le n° 3 étoit inédite[1]. La figure qu'elle présente, qui est d'un travail excellent, m'a paru avoir assez de ressemblance avec le profil du n° 2, pour pouvoir en inférer qu'elle est le portrait du même homme. La disposition de la tunique et de la draperie est presque entièrement la même dans les deux antiques. Mais la tête gravée sur la cornaline est plus garnie de cheveux que celle de marbre, et le philosophe y paroît représenté dans un âge plus voisin de la jeunesse[2].

PHILOSOPHES ÉPICURIENS.

§. 16. EPICURE.

Pl. XXV. Tandis qu'Athenes retentisoit des disputes des philosophes, et que les différentes sectes réussissoient encore mieux à se décrier mutuellement qu'à propager leur doctrine; pendant que l'Académie étoit tombée dans le scepticisme, le péripate dans une vaine science de mots; que les cyniques insultoient la

XVIe siecle. Cette fouille pourroit être celle que Flaminius Vacca a indiquée au n° 104 de ses *Mémoires*, page xcvi de l'édition de M. Fea, et qui avoit été ouverte sur le mont Esquilin, près des thermes de Dioclétien.

(1) Elle est tirée du cabinet de M. de la Turbie: j'en conserve une empreinte.

(2) Des rapports très frappants entre la tête de Posidonius, gravée sous les n° 1 et 2, et celle d'une statue assise de la *villa Borghese*, dont nous avons fait mention à la page 205, note (2), me portent à reconnoître dans cette même statue une image de Posidonius déja vieux. Une belle tête antique, exactement semblable à celle de la statue en question, se voit à la bibliotheque Mazarine, où l'on pourra la comparer aisément avec la tête gravée dans cette planche. Le prétendu Posidonius du *Musée Capitolin*, tom. I, pl. 16, a très peu de conformité avec le portrait authentique du musée Farnese.

décence; que les stoïciens, plus séveres, se vantoient de surmonter la nature, Epicure[1], né à Gargette près d'Athenes, d'une famille noble, mais pauvre, et élevé à Samos[2], tâcha de ramener les esprits à l'étude de la vérité, en ne suivant d'autre guide que la nature. Il prit le plaisir honnête et la tranquillité de l'ame et du corps pour l'unique but de la sagesse et de la philosophie, et proposa à ses éleves un systême fondé en grande partie sur la doctrine des atomes, enseignée par Démocrite[3], mais plus lié dans son ensemble, et peut-être mieux coordonné, sous certains rapports, au but et aux besoins de la société, que les autres systêmes philosophiques[4]. Epicure avoit fait à Athenes

(1) On peut voir, sur Epicure, Diogene de Laërte, au livre X, où il donne un grand développement à la doctrine de ce philosophe; et les autorités réunies par Ménage dans ses commentaires sur ce biographe, par Brucker, dans l'*Hist. crit. de la phil.*, part. II, liv. II, c. 12; et par Gassendi, dans son ouvrage sur la vie et la philosophie d'Epicure. Des réflexions intéressantes sur ce même sujet se trouvent aussi à l'article *Epicure* dans le dictionnaire de Bayle.

(2) Son pere s'appeloit Néoclès : il est à remarquer que Ménandre, le prince de la comédie grecque, tira de ce nom du pere d'Epicure, qui étoit le même que celui du pere de Thémistocle, le sujet d'un pompeux éloge de notre philosophe. «Le fils « de Néoclès, dit-il, avoit sauvé la Grece « de l'esclavage; le fils d'un autre Néoclès « l'a sauvée de la folie » (Brunck, *Anal.*, t. 1, p. 203). Il est à remarquer que Ménandre, disciple de Théophraste, étoit péripatéticien : son épigramme doit en conséquence nous surprendre bien plus que les éloges prodigués à Epicure par Lucrece, dans le poëme où cet auteur latin développe avec tant de graces la doctrine épicurienne.

(3) Cicéron, *de fin.*, I, 16; Plutarque, *contra Colotem*, II; Ménage, *ad Laërt.*, X, 4.

(4) Diogene de Laërte, X, 10, parle de la conduite civile d'Epicure, de son amour pour la patrie, de son obéissance aux lois et aux magistrats. Les Epicuriens n'étoient pas ambitieux; ils ne se mêloient pas des affaires politiques, excepté en cas de nécessité, ou quand leurs talents ou leur naissance les y appeloient : *Nisi si quid intervenerit* (Seneca *de otio sap.*, c. 30). Les philosophes des autres sectes, et particulièrement les stoïciens, vouloient au contraire réformer les lois, et cherchoient à prendre part au gouvernement: les cyniques affectoient et prêchoient l'indépendance. Aristote et ses premiers disciples étoient à la vérité exempts de ces reproches; mais la perte de la plupart des ouvrages de ce

Chap. IV. Philosophes. Pl. XXV.

l'acquisition d'un jardin; ce fut là le théâtre de sa philosophie, le siege de son école, l'asile paisible où le maître mettoit en pratique avec ses éleves les vertus qu'il enseignoit. Il y vécut dans l'union la plus intime avec ses amis et ses disciples jusqu'à l'âge de soixante-douze ans, où il mourut d'une maladie de vessie l'an 271 avant l'ere chrétienne[1], laissant un exemple de ce calme imperturbable qui paroît être le plus doux fruit de la sagesse.

Cette union fraternelle se perpétua parmi ses successeurs et ses disciples; et les épicuriens furent dans tous les temps beaucoup plus liés entre eux que les philosophes des autres écoles[2]. La calomnie, excitée par la jalousie des sectes rivales, n'épargna pas Epicure. Les stoïciens, plus opposés à sa doctrine que les autres philosophes, fabriquerent des écrits apocryphes qu'ils lui attribuerent pour noircir sa réputation et décrier ses mœurs. L'imposture fut découverte: mais ce qui mettra toujours en défaut les apologistes d'Epicure, c'est son opinion sur les Dieux, dont il nioit la providence, qu'il excluoit entièrement du soin de gouverner le monde, et auxquels il n'accordoit un culte qu'à cause de l'admiration qu'excitoit en nous leur perfection divine. Cette idée, qui de l'école ne tarda pas à se répandre dans le monde, affoiblit de plus en plus la morale publique, et acheva de détruire le reste d'idées vagues que le paganisme conservoit encore sur les peines et les récompenses de la vie à venir.

Epicure a été l'un des philosophes qui ont le plus écrit :

philosophe, qui ne furent retrouvés qu'à l'époque où la Grece étoit asservie par les Romains, avoient fait perdre aux péripatéticiens la véritable doctrine de leur maître.

(1) Voyez, pour les époques de la vie d'Epicure, qui sont bien assurées, le P. Corsini, F. A., t. IV, pag. 26, 63 et 85.

(2) Cicéron, *de fin.*, I, §. 20.

cependant ses ouvrages n'étoient guere lus que par les partisans de sa doctrine[1]. On les regardoit depuis long-temps comme perdus; mais la bibliotheque d'un épicurien, trouvée de nos jours dans les ruines d'une maison de campagne près d'Herculanum, nous a, dit-on, procuré plusieurs écrits de ce philosophe[2]: aucun néanmoins n'a été jusqu'ici communiqué au public. Chap. IV. Philosophes. Pl. XXV.

Plusieurs statues de bronze furent érigées à Athenes en l'honneur d'Epicure[3]; et ses images furent dans la suite des temps multipliées par ses sectateurs au point qu'il étoit impossible, suivant l'expression d'Atticus dans Cicéron, d'oublier, même en le voulant, la physionomie d'Epicure[4]. Son portrait étoit sculpté et gravé sur presque tous les meubles et les bagues des épicuriens, de maniere que le cours des siecles a été impuissant pour le détruire. Cependant il avoit échappé à l'iconographie jusqu'à ces derniers temps, où l'on a découvert à la fois plusieurs bustes bien authentiques d'Epicure.

Celui du n° 1 est le petit buste en bronze qui fut trouvé près d'Herculanum, dans la bibliotheque dont nous venons de par- N° 1.

(1) Cicéron, *Tusculan.*, II, 3 : *Epicurum et Metrodorum non fere, prœter suos, quisquam in manus sumit.*

(2) Voyez le *Magasin Encyclopédique*, année 1805, tom. V, pag. 187.

(3) Diogene de Laërte, X, 9.

(4) Cicéron, *de fin.*, V, 1 : *Nec tamen Epicuri licet oblivisci, si cupiam; cujus imaginem non modo in tabulis nostri familiares, sed etiam in poculis et annulis habent.* Il existe des pierres antiques gravées où le portrait d'Epicure est représenté. Pline atteste aussi le nombre des images d'Epicure : *Vultus Epicuri per cubicula gestant ac circumferunt secum* (XXXV, 2). A la vérité les collections d'antiques offrent plus de portraits d'Epicure que d'aucun autre philosophe grec, excepté Socrate. Trois bustes du sage de Gargette existent dans la seule collection du Capitole, à Rome.

Chap. IV. Philosophes. Pl. XXV.

ler[1] : je l'ai fait dessiner ici de la grandeur de l'original. L'inscription, ЄΠΙΚΟΥΡΟC, *Epicure*, qu'on lit sur la plinthe ou socle circulaire de ce buste, fait reconnoître ce portrait de maniere à ne pas laisser le moindre doute. Cette découverte est encore confirmée par d'autres monuments que nous allons examiner dans l'article qui suit.

§. 17. METRODORE.

L'Athénien Métrodore, le disciple, le compagnon, l'ami d'Epicure[2], a su réunir inséparablement son nom à celui de son maître. Il mourut quelques années avant Epicure; et celui-ci prit dans son testament un tendre soin de la mémoire de son ami, en recommandant à ses éleves de la célébrer avec la sienne, le vingtieme jour de chaque mois, par un repas amical. C'est cette institution qui a fait vivre le nom de Métrodore, et qui nous a conservé son portrait; ses ouvrages, estimés par les épicuriens, ayant péri depuis long-temps.

N° 2 et 3. L'hermès à deux têtes que nous publions est sans doute un des monuments des *icades*, ou fêtes épicuriennes du vingt de chaque mois, époque à laquelle Epicure et Métrodore devoient être honorés ensemble, et nous présente réunis les portraits de

(1) On l'a publié dans les *Antiquités d'Herculanum* (Bronzes, t. II, pl. 19 et 20). Le dessin gravé sur cette planche a été pris sur un petit buste en bronze moulé sur l'antique d'Herculanum, et qui se trouve dans le cabinet de M. Denon.

(2) Il paroît qu'Athenes étoit la véritable patrie de Métrodore : cependant son séjour à Lampsaque l'a fait regarder par plusieurs écrivains comme natif de ce pays. Voyez l'article *Metrodorus* dans le catalogue des Epicuriens, qui se trouve inséré au liv. III, ch. 11 de la *Bibl. gr.* de J. A. Fabricius.

ces deux amis fideles[1]. Ce marbre du musée Napoléon ne porte écrit, à la vérité, aucun des deux noms; mais il est aisé de reconnoître le portrait d'Epicure, n° 2 et 3, en le comparant avec le buste du n° 1; et le musée du Capitole possede un autre hermès à deux têtes parfaitement semblables l'une et l'autre à celles du nôtre[2], et où les noms d'Epicure et de Métrodore sont inscrits en lettres grecques sur le haut de la gaîne. Chap. IV. Philosophes. Pl. XXV.

Le portrait de l'ami d'Epicure, gravé sous le n° 4, est donc aussi authentique que celui d'Epicure lui-même. N° 4.

§. 19. HERMARQUE.

Successeur d'Epicure, et désigné, par le testament de son maître, pour chef de l'école qu'il avoit fondée, Hermarque, fils d'Agémarque de Mytilene, fournit dans les fastes de la philosophie un exemple de la plus constante amitié[3]. La lettre d'Epicure mourant, que Cicéron nous a conservée, et par laquelle il recommande à son disciple chéri de prendre soin des Pl. XXVI.

(1) Diogene de Laërte, X, 18. C'est de ces hermès qui portent à la fois la tête d'Epicure et celle de Métrodore que j'ai tiré la conséquence que le portrait qui accompagne celui d'Homere dans le double hermès de la planche 2, devoit être celui d'Archiloque, parceque la mémoire d'Homere et d'Archiloque étoit solennisée le même jour.

(2) Cet hermès, le premier des monuments qui ont fait connoître les portraits d'Epicure et de Métrodore, fut déterré à Rome en 1742, lorsqu'on édifioit la nouvelle façade de Sainte-Marie majeure; et à l'occasion de cette découverte l'abbé Bonaccorsi, Florentin, publia en 1744, dans la même ville, une dissertation sur les portraits d'Epicure et de Métrodore, écrite en langue italienne. Les deux bustes adossés ont été gravés assez exactement dans le *Museo Capitolino*, tom. I, pag. 14.

(3) Diogene de Laërte, X, 15 à 25. Hermarque étoit né d'un pere pauvre; et, avant de s'adonner à la philosophie, il s'étoit appliqué à la rhétorique.

Chap. IV. Philosophes. Pl. XXVI.

enfants de Métrodore, est un monument des affections douces et vertueuses qui unissoient entre eux ces philosophes [1].

Plusieurs ouvrages, que Diogene de Laërte appelle excellents [2], avoient été le fruit des études de notre épicurien; mais tous ont péri: le nom même d'Hermarque ne nous étoit point parvenu sans altération, et nous n'avons pu le rétablir qu'à l'aide du buste que nous publions.

N° 1 et 2.

Ce buste, en bronze, de la grandeur du dessin, a été trouvé près d'Herculanum, dans la bibliotheque dont il a été question au paragraphe 17 [3]. L'inscription ЄΡΜΑΡΧΟϹ, *Hermarque*, gravée sur le socle en caracteres grecs cursifs, a rectifié le nom de ce philosophe, qui est appelé *Hermachus* dans Diogene de Laërte et dans Cicéron. L'orthographe du bronze, plus correcte et plus étymologique, a été confirmée par un manuscrit en papyrus trouvé à Herculanum, et qui contient un ouvrage de Philodeme sur la rhétorique, dans lequel notre philosophe est cité sous le nom d'Hermarque, comme il est écrit sur le bronze [4]: elle a été confirmée aussi par l'inscription d'un autre hermès trouvé en 1780 dans la maison de campagne de Cassius, à Tivoli [5].

(1) Cicéron l'a insérée tout entiere dans dans le livre II *de Fin.*, §. 30. La voici: *Epicurus Hermarcho S. Cum ageremus vitæ beatum et eundem supremum diem, scribebamus hæc. Tanti autem morbi aderant vesicæ et viscerum, ut nihil ad eorum magnitudinem possit accedere. Compensabatur tamen cum his omnibus animi lætitia, quam capiebam memoriâ rationum inventorumque nostrorum. Sed tu, ut dignum est tuâ erga me et erga philosophiam voluntate ab adolescentulo susceptâ, fac ut Metrodori tueare liberos.*

(2) Βιϐλία κάλλιστα· Diog. de Laërt., X, 24.

(3) Il a été gravé dans le volume I des *Bronzes d'Herculanum*, aux pl. 17 et 18.

(4) On peut voir ce fragment dans l'explication des planches ci-dessus indiquées des *Bronzes d'Herculanum*.

(5) Cet hermès, dont il ne restoit que le bas de la gaîne, portoit sur le socle l'inscription ЄΡΜΑΡΧΟΥ, *d'Hermarque*. J'en ai donné la notice dans le tome I du *Museo Pio Clementino*, à la page 14.

Le dessin gravé sous ces deux numero a été fait à Palerme avec la plus grande exactitude : il est préférable, même sous ce rapport, à celui qui a été publié parmi les *Bronzes d'Herculanum*.

PHILOSOPHES MEGARIENS.

§. 20. EUCLIDE DE MÉGARE.

Quoique l'école de Mégare soit plus ancienne que la plupart de celles dont nous venons de parcourir l'histoire, l'obscurité et la courte durée de la secte qu'elle a formée nous ont fait rejeter à la fin de ce chapitre le portrait d'Euclide [1], qui en fut le fondateur. Né à Mégare, près de l'isthme de Corinthe, et disciple de Socrate, il fréquenta les leçons du philosophe athénien avec beaucoup d'ardeur et même au risque de la vie, lorsque l'accès du territoire de l'Attique étoit interdit aux Mégariens, à cause de leur alliance avec les Lacédémoniens dans la guerre du Péloponnese. Euclide se transportoit à Athenes, déguisé en femme : mais il ne paroît pas qu'il fût attiré à l'école de Socrate par le seul amour de la vérité ou de la morale; ce qui le charmoit le plus, c'étoit l'art admirable que le philosophe montroit dans la dispute, et la méthode qu'il employoit pour embarrasser ses adversaires. Les talents d'Euclide, tournés entièrement vers le genre contentieux et vers la dialectique, qui en fournit les regles et les moyens, n'eurent pour objet que la controverse et

(1) Diogene de Laërte nous a laissé une courte vie de ce philosophe (II, 106). On trouve sur Euclide un article très bien fait dans le Dictionnaire de Bayle.

Chap. IV. Philosophes. Pl. XXVI.

l'art, ou plutôt la fureur de la chicane [1], qui pouvoit procurer de grands avantages dans cette anarchie démocratique dont la Grece étoit alors tourmentée. Quelques fragments de la doctrine d'Euclide prouvent qu'il étoit plus jaloux de renverser les opinions des autres que de démontrer les siennes, qui étoient presque toujours obscures, mal développées, et paradoxales. Le titre d'*éristiques*, ou *contentieux*, donné à ses disciples, peint bien leur étude favorite, et ne fait pas leur éloge.

La conduite d'Euclide dans la persécution de Socrate lui fit plus d'honneur que sa philosophie : les disciples du sage Athénien se réfugierent auprès du philosophe de Mégare, où ils trouverent un asile contre le parti puissant dont Socrate avoit été la victime, et resterent en sûreté jusqu'à ce que les temps fussent devenus plus heureux.

N 3. Spon a donné le portrait d'Euclide d'après une médaille grecque très rare ayant de l'autre côté la tête d'Adrien [2]. Cet antiquaire conjecture, avec beaucoup de probabilité, que la médaille a été frappée dans la ville de Mégare en Grece, et que le portrait portant le nom d'Euclide ne peut être que celui du philosophe mégarien, disciple de Socrate. Il se trompe néanmoins lorsqu'il paroît faire de ce philosophe et du célebre mathématicien du même nom, qui vécut presque un siecle plus tard, et sous le premier des Ptolémées, une seule et même

(1) Λύσσαν ἐξισμοῦ, disoit Timon dans Diogene de Laërte, II, 107.

(2) *Miscellan. erud. antiq.*, sect. IV. Cette médaille présente d'un côté le buste en profil de l'empereur Adrien couronné de laurier, et tourné vers la droite, avec cette épigraphe : ΑΥΤ. ΚΑΙϹ. ΤΡΑΙΑΝ. ΑΔΡΙΑΝΟϹ ϹΕΒ : au revers, une tête à longue barbe portant une couronne de feuilles, et sans aucune draperie, tournée pareillement vers la droite. La légende donne le nom d'Euclide, ЄΥΚΛЄΙΔΗϹ.

personne[1]. Il m'a été impossible de retrouver dans aucune collection la médaille que Spon a publiée, ou d'en rencontrer une empreinte : j'ai cependant découvert dans le cabinet impérial celle que Bellori a fait graver[2]; mais ici le nom d'Euclide manque, et la légende donne à la place de ce nom celui de la ville où la médaille a été frappée: ΜЄΓΑΡЄΩΝ (monnoie) *des Mégariens*. Euclide, qui dans la médaille de Spon a la tête ceinte d'une couronne de laurier, l'a, dans celle-ci, couverte d'une espece de voile, *rica*. Les hommes et les femmes se servoient de ce voile pour se garantir de l'ardeur du soleil; et Aulugelle nous apprend qu'Euclide en avoit fait usage dans ses travestissements[3], lorsqu'au mépris de la loi il se transportoit presque tous les jours de Mégare à Athenes pour entendre Socrate.

Le revers représente une figure, avec deux flambeaux à la main, et dont la tunique est relevée par une ceinture. Ce type paroît avoir rapport aux fêtes qu'on célébroit à Mégare en l'honneur de Diane. Cette déesse jouissoit d'un culte particulier dans une ville qu'on regardoit comme fondée par son frere Apollon[4].

Eckhel paroît n'avoir pas connu ce monument numismatique, quoiqu'il eût déja été publié de son temps par Bellori, Canini, et Gronovius, et toujours d'après la médaille unique dont nous présentons pour la premiere fois le revers.

(1) Proclus, liv. II, *ad Euclid.*, 20.

(2) Cette médaille se trouvoit dans le cabinet de l'antiquaire Fr. Angeloni; de là elle étoit passée dans la collection du cardinal Massimi, à Rome, et après dans celles de la reine Christine et du Vatican.

(3) *Caput ricâ velatus* (Euclides) *Megaris Athenas, domo suâ ad Socratem commeabat* (Aulugelle, N. A., VI, 10).

(4) Pausanias, I, 40 et 42, et l'inscription d'une prêtresse de Mégare, que j'ai publiée dans les *Monum. Gab.*, p. 151, prouvent ce que je viens d'avancer concernant le culte de Diane dans cette ville. D'autres médailles de Mégare présentent le même type.

NOTE.

Je vais rendre compte de quelques omissions dont les amateurs d'iconographie pourroient m'accuser au sujet de plusieurs prétendus portraits d'anciens philosophes. Je ne les indiquerai pas toutes, car ce seroit un travail fort ennuyeux et bien peu utile que de rechercher tous les noms illustres que le caprice de quelques antiquaires a imposés à un grand nombre de portraits inconnus qu'on trouve dans les collections d'antiques. Je ferai seulement remarquer qu'on n'a pas donné place dans ce chapitre aux portraits d'Anacharsis, d'Archimede, d'Archytas, d'Aristippe, de Démocrite, d'Empédocle, d'Héraclite, de Phérécyde et de Xénocrate, quoiqu'on les voye dans les recueils de J. Faber et de Bellori, dans le *Trésor* de Gronovius, et ailleurs.

Les portraits d'Archimede qu'on a publiés jusqu'à présent ont été tirés de médailles apocryphes, ou copiés sur quelques marbres antiques où le nom de cet illustre mathématicien a été récemment ajouté (*Museo Capitolino*, t. I, pl. 89). M. d'Hancarville assure avoir vu à *Portici* une tête d'Archimede en marbre, *dont le nom étoit écrit avec un pinceau* (Recherches, t. II, p. 15). Je n'ai pu me procurer aucun renseignement sur ce morceau unique; et je suis bien étonné que depuis tant d'années aucun autre antiquaire, aucun autre voyageur n'ait fait mention d'un portrait aussi intéressant.

Le portrait d'Archytas avoit été tiré d'une médaille sur laquelle on prétendoit retrouver dans un monogramme les premieres lettres du nom de ce pythagoricien (Haym, *Tesoro Britan.*, t. I, p. 137); mais, en supposant même cette médaille authentique, on peut observer que ce n'est pas dans les monogrammes frappés sur les médailles qu'on doit chercher l'indication des types : ces signes ne marquent ordinairement que des noms de magistrats ou de villes. En outre, les lettres de ce monogramme, développées, donneroient ΑΚΟ ou ΑΡΚΟ, et jamais ΑΡΧ ou ΑΡΧΥ, comme il seroit nécessaire pour commencer le nom d'Archytas. Un hermès de ce philosophe, marqué de son nom, existoit dans la maison de campagne de Cassius, à Tivoli; mais la gaîne, sur laquelle ce nom est gravé, est demeurée sans tête (*Museo Pio Clementino*, tom. I, p. 14).

Le portrait d'Aristippe, publié par Faber, n'étoit appuyé que sur la comparaison d'un autre monument vu par Pyrrhus Ligorius, antiquaire dont la bonne foi n'a qu'un petit nombre de partisans. Ce même portrait

n'a pas obtenu plus d'autorité d'une répétition que le célebre graveur romain J. Pichler en a exécutée, il y a vingt-cinq ans, sur une belle calcédoine, quoiqu'une pâte en verre, moulée sur cette calcédoine, ait pu faire illusion à un antiquaire italien d'un véritable mérite.

Quant au buste d'Héraclite, publié par Faber et par Bellori ; Fulvius Ursinus nous apprend que la gaîne sur laquelle le nom de ce philosophe d'Ephese étoit gravé, devoit être regardée comme un monument authentique, mais qu'on y avoit rapporté une tête qui n'appartenoit pas au même hermès (*Præfat. ad Imag.*, p. 6, édit. de 1570). Des gaînes sans tête, comme celle d'Héraclite, nous ont conservé les noms, mais non pas les portraits, de Speusippe, académicien, et de Cratippe de Mytilene, ami de Cicéron. Mais l'Héraclite qui pleure, et le Démocrite qui rit, de Léonard Agostini et de Bellori, ne sont que des figures d'histrions avec leurs masques. On trouvera à la planch. 57, n° 8, une petite figure d'Héraclite, gravée sur une médaille qui n'est parvenue à ma connoissance qu'après l'impression de la Ire Partie de cet ouvrage.

Le Xénocrate de la *villa Albani* n'étoit qu'une tête d'Hippocrate rapportée sur un hermès antique dont la gaîne, avec une inscription grecque, prouvoit qu'elle avoit été autrefois surmontée d'une tête de Xénocrate. Winckelmann avoit cru pouvoir reconnoître dans ce portrait Lycon le péripatéticien. Sa conjecture étoit fondée sur la forme des oreilles, qui lui paroissoient écrasées par l'exercice du pugilat, comme dans plusieurs têtes athlétiques : mais ces oreilles, en grande partie restaurées, ne présentent pas ces rainures transversales qui sont les véritables marques du pugilat ; ce ne sont que les oreilles d'un vieillard, dont la peau est sillonnée de rides.

Je n'ajouterai rien sur l'Anacharsis ni sur l'Empédocle qu'on voit dans Gronovius ; on les a donnés pour les portraits de ces hommes illustres, sans aucune espece de probabilité. Je n'examinerai pas non plus quelques autres dénominations pareilles : les conjectures sur lesquelles on les a fondées me paroissent trop frivoles, et généralement elles ont été reconnues comme telles.

CHAPITRE V.

HISTORIENS.

§. 1. HÉRODOTE.

Les talents littéraires des Grecs, dans les premiers temps de leur civilisation, n'avoient presque d'autre but que la gloire poétique; Hérodote fut le premier qui se proposa d'atteindre à la célébrité des grands poëtes en se frayant une nouvelle route[1]. Les essais historiques assez informes d'Hécatée, d'Hellanicus, et de quelques autres, lui firent sentir que ce genre, orné par l'imagination et par l'art, pouvoit avoir assez d'agrément pour balancer les charmes de l'épopée, de la poésie lyrique, et de la tragédie. Ce sentiment s'étoit emparé de l'ame d'Hérodote dès sa premiere jeunesse, puisqu'à l'âge de vingt-quatre ans[2] il avoit déja formé

(1) Voyez, sur Hérodote, Suidas, V, Ἡρόδοτος; Vossius, *de Histor. gr.*, lib. I, c. 3; J. A. Fabricius, *Bibl. gr.*, l. II, c. 20; Wesselingius, dans la préfaee de son édition d'Hérodote; et M. Larcher, dans la *Vie d'Hérodote*, qu'il a mise à la tête de sa traduction française de cet historien.

(2) L'époque de la naissance d'Hérodote est bien constatée par le témoignage de Pamphila, cité par Aulugelle, XV, 23. Ce fut l'an 484 avant notre ere. Pour le temps, ainsi que pour l'ordre de ses voyages, je me suis eonformé aux opinions de M. Larcher, énoneées dans l'ouvrage cité ci-dessus, et dans sa *Table chronologique*, à l'an 460 avant l'ere chrétienne.

le projet d'écrire l'histoire des guerres qui avoient eu lieu entre les Grecs et les Perses, et que, dans l'intention de surpasser les historiens antérieurs autant par la variété et par la richesse des matériaux que par l'art de les employer, il quitta la ville d'Halicarnasse, où il étoit né d'une famille distinguée et déja chere aux Muses, pour entreprendre de longs et pénibles voyages chez les nations qui devoient figurer dans son histoire. La plupart de ces nations étoient du nombre de celles que les Grecs appeloient barbares, et qui cependant ne les devançoient pas moins dans les sciences et dans le commerce que dans le perfectionnement de la civilisation. Néanmoins ils les réputoient barbares parcequ'elles ne pouvoient soutenir la comparaison avec eux pour le goût des arts qui tiennent à l'imitation de la nature, ou qui dépendent de l'imagination. Le fils de Lyxès[1] parcourut l'Egypte, la Libye, la Phénicie, la Palestine, visita Babylone[2], remonta jusqu'à la Colchide, et revint en Grece par la Scythie et par la Thrace; il séjourna très peu de temps dans sa patrie, où le poëte Panyasis, son oncle, venoit d'être mis à mort par ordre du tyran Lygdamis, et il fut contraint de se retirer dans l'île de Samos, voisine des côtes d'Halicarnasse.

Hérodote s'appliqua dans cet asile à composer son ouvrage; et cette occupation paisible ne lui fit perdre de vue ni les intérêts de son pays, ni le soin de sa vengeance: il se ménagea des intelligences avec les mécontents d'Halicarnasse; et la conspiration fut conduite avec tant d'adresse et de bonheur, que Lygdamis fut chassé, et le gouvernement républicain rétabli dans la ville.

(1) Le pere d'Hérodote est appelé par d'autres moins correctement Xylus, et même Oxylus.

(2) Le président Bouhier en a don. des preuves certaines.

Chap. V. Historiens. Pl. XXVII.

Le libérateur de sa patrie ne tarda pas à s'appercevoir que l'anarchie et les factions auxquelles les démocraties sont ordinairement en proie lui rendroient ce séjour aussi dangereux qu'il l'étoit sous le tyran dont il l'avoit délivrée; il dit un éternel adieu à l'Asie, et borna pour toujours son ambition à la gloire littéraire. Ses succès passerent ses espérances; il n'avoit pas encore trente ans, lorsque la lecture qu'il fit de quelques morceaux de son histoire dans l'assemblée de la Grece, aux jeux olympiques[1], le rendit l'objet de l'admiration générale. Son style, à la fois simple, élégant, et dramatique, propre à répandre sur l'histoire tous les agréments de la fable, et à parer celle-ci des couleurs de la vérité, séduisit tous les auditeurs: Hérodote, couvert d'applaudissements, fut comblé de gloire, et éclipsa celle de ces athletes que la palme olympique avoit paru jusqu'alors élever au rang des Dieux[2].

Cette renommée éclatante, qui fit verser au jeune Thucydide des larmes d'émulation, ne fut qu'un nouvel aiguillon pour l'historien. Desirant de perfectionner son ouvrage, il se livra à l'étude des antiquités de son pays; il visita les monuments; il en examina les inscriptions; et après avoir employé douze années à étudier ces témoins incorruptibles des temps passés, et à continuer son travail, il en fit une nouvelle lecture dans l'assemblée des Panathénées. Ce second essai ajouta encore à sa réputation, et fut en même temps utile à sa fortune; dix talents furent la noble récompense que lui décerna le peuple d'Athenes. Hérodote, fatigué de la vie errante qu'il avoit menée jusqu'alors, prit le parti de se joindre aux colons athéniens qui

(1) Ce fut à la LXXXIe olympiade, comme Dodwell l'a prouvé: *Apparat. ad Annal. Thucydid.*, §. 18.

(2) Lucien, *in Herodoto, vel Aëtione*.

alloient en Italie repeupler Sybaris, sous le nouveau nom de Thurium. L'heureux climat de la grande Grece lui fit oublier le beau ciel de Samos : il eut la satisfaction, pendant le cours d'une longue vie, de mettre la derniere main à cet ouvrage immortel, que l'admiration des contemporains avoit déja consacré par le nom des neuf Muses, et dont les charmes variés[1] et indépendants des temps et des lieux font depuis vingt-trois siecles le plus intéressant et le plus agréable de tous les ouvrages écrits en prose[2]. Le pere de l'histoire parvint jusqu'à l'âge d'environ quatre-vingts

(1) Denys d'Halicarnasse remarque plus d'une fois l'art admirable que cet écrivain a mis à varier ses narrations, *de Orat. structurâ*, pag. 9 et 20 de l'édition de Sylburge.

(2) Toute l'antiquité est d'accord sur le charme inexprimable de cet ouvrage; et, suivant Lucien, l'imitation en étoit même regardée comme impossible (*in Herodoto*). Hérodote cependant, comme la plupart des grands hommes, a eu ses détracteurs; Plutarque lui-même, poussé par un faux patriotisme, a écrit contre cet historien un traité qui a pour titre, *de la Malignité d'Hérodote*, et qui nous est parvenu. L'abbé Geinoz l'a réfuté dans deux mémoires imprimés dans le recueil de l'Académie des belles-lettres, tom. XIX et XXI. Les remarques de M. Larcher sur ces opuscules, qu'il a reproduits dans le VI[e] volume de son *Hérodote*, achevent d'une maniere victorieuse la défense de notre écrivain. Quant à son style, qui a paru aux anciens d'une harmonie si ravissante qu'on pouvoit la comparer à celle des plus beaux poëmes, je suis bien aise de donner ici quelque éclaircissement sur un passage de Cicéron qui paroît contredire ce que dit Denys d'Halicarnasse, *loco citato*, pag. 9; et ce qu'après lui Quintilien, I. O., l. IX, c. 4, Lucien, *loc. cit.*, et Athénée, l. III, p. 78, D., ont répété sur l'harmonie et sur le rhythme de la prose d'Hérodote. L'orateur romain s'exprime ainsi (*Orat.*, §. LV) : *Itaque et Herodotus atque eadem superiorque ætas numero caruit, nisi quando temere ac fortuito.* Ce nombre dont parle Cicéron n'a rapport qu'à certaines regles inventées par les orateurs et par les sophistes, suivant lesquelles on poussoit la recherche dans l'arrangement harmonieux des mots jusqu'à exiger qu'on pût y reconnoître quelques genres déterminés de pieds poétiques, entre autres les pieds appelés *pæons*, qui devoient revenir dans la cadence des périodes. Cette espece de rhythme trop affecté, et dépendant en partie de l'habitude et d'une espece de convention, étoit ignoré certainement par Hérodote : mais l'harmonie de sa prose n'en vaut pas moins; elle est si douce que, suivant Quintilien, elle paroît renfermer de la musique : *Latentes etiam numeros complexa videtur.* Au contraire Denys d'Halicarnasse a reproché à Théopompe la peine excessive que cet historien avoit prise pour donner du nombre à ses périodes.

Chap. V. Historiens. Pl. XXVII.

ans[1]. Après sa mort, les Thuriens, orgueilleux de l'avoir possédé si long-temps, honorerent ses cendres d'un tombeau élevé dans la place publique, et dont l'épitaphe en vers est parvenue jusqu'à nous[2]. Plésirrhoüs, jeune Thessalien qui avoit su captiver l'amitié du vieillard, fut son héritier[3] : et le cénotaphe d'Hérodote, qu'on voyoit dans la ville de Pella[4], a pu être un monument de sa reconnoissance.

N° 1 et 7.

Les n° 1 et 7 présentent un hermès à deux faces, monu-

(1) Hérodote, liv. I, c. 130, rapporte un évènement arrivé la vingt-quatrieme année de la guerre du Péloponnese, lorsqu'il étoit âgé de soixante-dix-sept ans. Voyez la *Vie d'Hérodote*, par M. Larcher, p. LXXXIX.

(2) Etienne de Byzance, *de Urb.*, V, Θϑριοι, et le scholiaste d'Aristophane, *Nub.*, v. 333.

(3) Ptolémée Héphestion, *apud Phot. Cod.* cxc.

(4) Suidas en fait mention. Quant à un autre cénotaphe ou tombeau d'Hérodote, dont parle Marcellin dans la vie de Thucydide, et qu'on voyoit, si nous l'en croyons, à Athenes, parmi les monuments de la famille de Miltiade et de Cimon, les opinions des érudits étant incertaines (V. Dodwell, *Apparat. ad Annal. Thucyd.*, §. XX), j'oserai proposer la mienne. Je regarde le mot Ἡροδότου, *d'Hérodote*, comme une interpolation du texte de Marcellin, insérée en cet endroit par un critique ignorant qui a cru nécessaire à l'intégrité de la phrase l'addition d'un autre nom avant la particule καὶ, *et*, placée avant celui de Thucydide; et comme le nom d'Hérodote se joint souvent à celui de Thucydide, il n'a pas hésité à l'y interpoler. Les hellénistes jugeront de cette conjecture par l'examen du texte que voici. Pour prouver que Thucydide étoit parent de Miltiade, l'auteur de sa vie observe que Πρὸς γὰρ ταῖς Μελιτίσι πύλαις καλουμέναις ἐστὶν ἐν Κοίλῃ τὰ καλούμενα Κιμώνια μνήματα, ἔνθα δείκνυται (Ἡροδότου) καὶ Θουκυδίδου τάφος. Le motif que j'ai de supprimer ce mot, qui n'est pas nécessaire à la phrase, est que cette tradition répugne non seulement à la vérité du fait, puisque Pausanias, auteur plus ancien, qui parle de ce monument de Thucydide, n'auroit point passé sous silence celui d'Hérodote s'il avoit existé; mais elle répugne aussi au sens même de l'auteur de cette vie, qui ajoute immédiatement après que nulle personne étrangere à Cimon ne pouvoit avoir un monument parmi la famille de ce grand homme. Hérodote, loin d'être parent de Cimon, n'étoit même pas Athénien: le droit de cité, qu'on prétend lui avoir été conféré par le peuple d'Athenes, et son adoption dans la famille des Eacides, ne sont que des rêves de Dodwell, qui cherche par toutes sortes de moyens de justifier cette prétendue assertion de Marcellin.

ment unique passé de la collection de Fulvius Ursinus dans la collection farnésienne[1], et qui nous a conservé les portraits d'Hérodote et de Thucydide. Les inscriptions gravées sur les deux bustes, au bas de la poitrine, offrent les noms de ces deux illustres historiens. J'ai fait dessiner sous le n° 2 le buste d'Hérodote vu en face. CHAP. V. Historiens. Pl. XXVII. N° 2.

Il s'en faut beaucoup que ce marbre, qui est actuellement dans le musée du roi de Naples, soit aussi intéressant du côté de l'art qu'il l'est par les personnages représentés. A Rome on l'avoit scié en deux pour qu'on pût adosser les deux hermès au mur d'un vestibule orné des fresques de Raphaël, dans le petit palais Farnese, où ce monument étoit placé avant de passer à Naples. Le style de la sculpture, quoique assez négligé, laisse apercevoir que cet hermès est la copie antique d'un ouvrage grec; mais la médiocrité du talent de l'artiste n'a pu retracer que foiblement la maniere simple et grandiose de l'original.

L'antiquité possédoit plusieurs images d'Hérodote; et celle qui avoit été transportée dans le gymnase de Zeuxippe à Constantinople, a fait le sujet de quelques vers de Christodore Coptite[2].

La monnoie de la ville d'Halicarnasse, que j'ai fait graver sous les n° 5 et 6, étoit inédite jusqu'à ce moment; elle a été frappée sous Antonin Pie, et porte au revers la tête de l'historien qui N° 5 et 6.

(1) Il a été gravé dans l'édition des *Imag. ex Bibl. F. Urs.; Romæ*, 1570, in-fol. Cet hermès, dans l'édition de 1569, paroît, par une fausse indication, avoir appartenu au cardinal Cesi; et cette faute est corrigée dans l'édition de 1570. Cependant l'existence de deux hermès d'Hérodote, assurée par Gronovius (*Thes. Ant. gr.*, tom. II, pl. 71), n'a d'autre origine que cette équivoque.

(2) *Analecta*, tom. II, pag. 470.

Chap. V. Historiens. Pl. XXVII.

a donné tant d'éclat à sa ville natale. Ce précieux monument numismatique, dont je conserve une empreinte en soufre, existoit autrefois, à Rome, dans le cabinet du feu prélat Caëtani, frere de M. le duc de Sermoneta. Le dessin a été fait sur cette empreinte.

N° 5. La tête d'Antonin Pie est sans lauriers; on lit autour la légende suivante: ΑΥ ΚΑΙ Τ ΑΙ ΑΝΤΩΝЄΙΝΟϹ *l'Empereur César Titus Elius Antonin.*

N° 6. Le type du revers présente le buste d'Hérodote; la légende le fait reconnoître: ΑΛΙΚΑΡΝΑϹϹЄΩΝ ΗΡΟΔΟΤΟϹ: (monnoie) *des Halicarnassiens: Hérodote.* En comparant les traits du profil gravé sur la médaille avec la tête d'Hérodote, en marbre, dont le profil est représenté n° 1, on sera facilement convaincu que les deux monuments offrent le portrait du même personnage.

§. 2. THUCYDIDE.

La géographie avoit éclairé l'histoire dès ses premiers pas, et l'histoire des voyages paroît se mêler dans Hérodote avec l'histoire politique, pour lui donner plus de variété et plus de charme. Il n'en est pas de même de la chronologie; les fréquentes digressions du pere de l'histoire paroissent quelquefois confondre les temps, et ne laissent pas toujours une idée bien nette de la suite des évènements. Thucydide a évité ce défaut en divisant son ouvrage par campagnes; il est le premier qui ait écrit des annales. Cet Athénien de la plus illustre origine, placé au-dessus des besoins et par ses vastes propriétés et par la fortune de son épouse, eut le malheur d'encourir, comme militaire, la disgrace du peuple, pour n'avoir pu conserver Amphipolis pendant la

guerre du Péloponnese[1]. Exilé par l'ostracisme, il entreprit d'écrire l'histoire de cette guerre opiniâtre, si fatale à sa patrie; et l'on peut dire qu'alors seulement il suivit sa véritable vocation. Nous avons vu qu'à l'âge de quinze ans, ayant entendu à Olympie la lecture que fit Hérodote de quelques morceaux de son histoire, un sentiment mêlé de l'amour de la gloire et d'une jalousie inspirée par la plus noble émulation lui avoit arraché des larmes. L'ame de ton fils, dit à cette occasion Hérodote au pere du jeune Thucydide, brûle du desir d'acquérir des connoissances. Les muses d'Hérodote ne découragerent pas l'historien d'Athenes, qui, retiré dans ses riches possessions de la Thrace[2], suivoit les évènements de la guerre, et démêloit les différentes intrigues de cette longue tragédie, dont il connoissoit personnellement les principaux acteurs. Ce genre de vie indépendant avoit pour lui de si grands attraits que, rappelé dans sa patrie, il négligea de s'y rendre; mais du fond de sa retraite il profita de la paix pour étendre ses correspondances; et il prodigua sa fortune pour se procurer les moyens de découvrir la vérité, et pour obtenir les lumieres et les renseignements propres à faire bien connoître le caractere des hommes qui

(1) Thucydide, suivant le témoignage de Pamphila, devoit être né l'an 471 avant J.-C. La chronologie de sa vie a été très bien éclaircie par Dodwell dans l'*Apparatus* à ses *Annales Thucydidei*. Nous avons une vie de Thucydide écrite en grec par un certain Marcellin, et qui paroît être une réunion de trois morceaux différents sur le même sujet; et une autre vie anonyme qu'Alde Manuce a publiée le premier. Thucydide parle quelquefois de lui-même dans son ouvrage. Suidas donne aussi dans son Dictionnaire un article sur cet historien.

(2) L'historien lui-même dit qu'il est propriétaire de quelques mines d'or en Thrace (IV, §. 105) : elles étoient près d'un endroit qui avoit tiré de ces mines le nom de *Scapte-Hyle* ou *Scaptesyle* (la forêt fouillée). La grand'-mere de Thucydide étoit la fille d'un roi de Thrace. Marcellin ajoute qu'il étendit ses domaines dans cette contrée par les propriétés que sa femme lui apporta pour dot.

menoient les affaires, et les causes secretes des divers évènements[1]. Son histoire, parée des couleurs d'une mâle éloquence, a une teinte plus sombre que celle d'Hérodote; mais elle n'est ni moins attachante ni moins instructive[2]. Il ne jouit point de la gloire à laquelle il avoit tant de titres, il ne put que la prévoir; elle ne fut entiere qu'après sa mort[3]. Devenu

(1) Il est vraisemblable que Marcellin se trompe sur l'époque qu'il assigne aux dépenses faites par Thucydide pour parvenir à découvrir la vérité. Il suppose que, voyant la guerre prête à éclater entre les Athéniens et les Lacédémoniens, Thucydide distribua de l'argent aux chefs et aux généraux des deux nations, pour les engager à l'informer exactement des évènements. Il est plus probable que ces recherches eurent lieu après sa retraite en Thrace, lorsque sa condition d'exilé le rendoit étranger aux évènements, et lorsqu'il ne s'occupoit que de son histoire. Cette recherche dispendieuse de la vérité permet de croire que l'accusation d'avarice, portée contre cet historien par l'auteur anonyme de sa vie, n'étoit pas fondée.

(2) La critique de Denys d'Halicarnasse sur Thucydide, et la comparaison qu'il en fait avec Hérodote dans les deux lettres à Pompée et à Ammæus, et dans le traité sur le caractere de notre historien, est un chef-d'œuvre de jugement et de goût.

(3) C'est le véritable sens d'un passage de Marcellin qu'une interpolation a rendu très-obscur, et sur lequel Dodwell se croit autorisé à prolonger la vie de Thucydide au-delà de quatre-vingts ans. Voici ce passage tel qu'on le lit maintenant; j'ai renfermé entre deux parentheses le mot que je crois interpolé: Καὶ ἐπεὶ μὲν ἔζη (Ἀρχέλαος), ἄδοξος ἦν ὡς ἐπιπλεῖστον, ὡς αὐτὸς Πραξιφάνης φησίν· ὕστερον δὲ δαιμονίως ἐθαυμάσθη· « Tant « qu'il vécut (Thucydide), n'eut pas une « grande renommée, à ce que Praxiphane « affirme; mais après sa mort il fut prodi- « gieusement admiré ». Le mot *Archelaüs*, inséré si mal-à-propos dans cette période, a été, par méprise, transporté de la marge, où on l'avoit sans doute rétabli parcequ'il avoit été omis par un autre copiste dans l'énumération des hommes de lettres contemporains de Thucydide, laquelle énumération est renfermée dans ces mots de la période précédente: Συνεχρόνισε δ' ὥς φησι Πραξιφάνης ἐν τῷ περὶ ἱστορίας, Πλάτωνι κωμικῷ, Ἀγάθωνι τραγικῷ, Νικηράτῳ ἐποποιῷ, καὶ Χοιριδίῳ καὶ Μελανιππίδῃ (ajoutez) καὶ Ἀρχελάῳ· « Il fut contemporain, suivant Praxiphane, « dans son livre sur l'histoire, de Platon le « comédien, d'Agathon le tragique, de « Nicératus, poëte épique, de Chœridius, « de Mélanippide, et (ajoutez) d'Arche- « laüs ». C'étoit Archelaüs le philosophe, contemporain de Socrate. Le raisonnement de Dodwell, qui conclut de ce passage qu'il s'agit ici d'Archelaüs, roi de Macédoine, et que Thucydide lui a survécu, demeure donc tout-à-fait sans fondement. D'ailleurs, le rapport de la durée de la vie de ce roi avec la réputation de Thucydide avoit toute l'apparence d'un contre-sens.

Chap. V. Historiens. Pl. XXVII.

septuagénaire, il avoit résolu de revoir Athenes[1]; mais des ennemis personnels à qui son retour étoit importun, enhardis par l'anarchie démocratique de ce pays, l'assassinerent sur la route[2]. Son tombeau, élevé dans sa patrie parmi les monuments de Cimon, parent de ses ancêtres, présentoit aux regards des curieux les marques non équivoques d'un cénotaphe[3].

N° 7 et 3.

Le n° 7 représente le profil; le n° 3 la face de Thucydide d'après l'hermès farnésien dont nous avons parlé au paragraphe précédent.

Cet air pensif que les anciens ont remarqué dans la physionomie de Thucydide se manifeste dans la face du n° 3. Il n'en est pas de même de cette élévation de la partie supérieure du crâne, de laquelle ils font pareillement mention[4]. La réunion de sa tête avec celle d'Hérodote sur le même hermès n'a pas permis de bien exprimer cette particularité.

(1) Il est certain, par le témoignage de Thucydide lui-même, qu'il a vu la fin de la guerre du Péloponnese, dont il n'a décrit que les vingt premieres années: or, il étoit âgé de quarante ans au commencement de cette guerre, qui dura vingt-sept ans: il a donc vécu au-delà de soixante-sept ans. Cependant il ne paroît pas que sa vie se soit encore prolongée un grand nombre d'années, puisqu'à sa mort il n'avoit pas encore mis la derniere main au huitieme livre de son histoire.

(2) Pausanias, I, 23.

(3) Cette marque étoit, suivant des auteurs anciens que Marcellin avoit lus, l'image de la proue ou de la poupe d'un vaisseau, telle que nous la voyons souvent sur plusieurs monuments (voy. par exemple les n° 5 et 6 de la pl. 14), et que les antiquaires désignent par les phrases *prora navis*, *dimidium navis*: le mot dont l'écrivain grec se sert est ἴκριον, proprement le *pont d'un vaisseau*. Le pont, dans les vaisseaux les plus anciens, ne couvroit que les deux extrémités. C'est ainsi que *tabulatum navis*, ἴκριον, ne signifie ici qu'un bout de navire. Il est probable que cette représentation étoit devenue le signe d'un cénotaphe, par l'usage qu'on en avoit fait pour désigner les tombeaux vides que la piété de leurs parents ou de leurs amis érigeoit à la mémoire des naufragés.

(4) Σύννουν μὲν τὸ πρόσωπον, τὴν δὲ κεφαλὴν καὶ τὰς τρίχας εἰς ὀξὺ πεφυκυίας (Marcell., *Vit. Thucyd.*, p. 6, édition de Duker).

Chap. V. Historiens. Pl. XXVII.

On voyoit à Constantinople une statue qui représentoit la figure entiere de Thucydide; elle étoit placée auprès de celle d'Hérodote, et a été décrite par Christodore[1].

§. 3. THEOPHANE DE MYTILENE.

Puisque Théophane sut gagner l'estime et l'amitié de Pompée[2], au point de devenir le compagnon de ses expéditions[3], et le

(1) *Analecta*, tom. II, pag. 470.

(2) On trouve des notices sur cet écrivain dans Vossius, *de Histor. gr.*, I, 23; dans Fabricius, *Bibl. gr.*, tom. X, p. 238 de la premiere édition; et dans Fabretti, *Inscript.*, pag. 434 et 478. Jules Capitolin a confondu Théophane mytilénien avec L. Cornelius Balbus Théophane de Cadix (*Maxim. et Balbin.*); mais cette erreur a été reconnue. Il reste encore d'autres points à éclaircir relativement à ces deux personnages. Les savants ne doutent pas que L. Cornelius Balbus n'ait été adopté par Théophane de Mytilene: cependant il paroît que ce fait est encore bien loin de la certitude, et peut-être même de la vraisemblance; 1° parceque les meilleurs manuscrits de Cicéron, où il est fait mention de cette adoption, portent *Theophani* ou *Theophanii*, et non pas *Theophanis* au génitif (*pro Balbo*, §. 26); ce qui fait supposer que le pere adoptif de Balbus s'appeloit Theophanus ou Theophanius, et non pas Théophanes; 2° parceque le même orateur atteste que Balbus, par cette adoption, n'avoit obtenu que quelques héritages de ses proches parents (Cic., ib.: *Ex Theophani adoptione nihil est præterquam propinquorum suorum hæreditatem adsequutus*): or Balbus étant de Cadix et non pas de Mytilene, il ne paroît pas que l'adoption d'un Mytilénien pût lui être utile à cet égard; d'autant plus que Théophane de Mytilene avoit des enfants. Il est vrai que Fabretti a trouvé dans une lettre de Cicéron à Atticus (VII, 7), que l'orateur romain désapprouve l'adoption d'un Gaditain faite par un Mytilénien: mais rien ne nous dit ici qu'il s'agit de Théophane et de Balbus; et même l'application de la phrase citée à ces deux personnages perd toute vraisemblance, parceque dans la même période Cicéron fait mention expresse de Balbus en l'appelant de son nom: *Placet igitur etiam me expulsum, et agrum Campanum periisse, et adoptatum patricium a plebeio, Gaditanum a Mytilenæo, et Labieni divitiæ et Mamurræ placent, et Balbi horti et Tusculanum.* Il paroît, par l'ensemble de ce passage, que *Balbus* n'est ni le patricien, ni le Gaditain dont il est ici question.

(3) Strabon le dit expressément liv. XI, pag. 503, et il parle des vertus militaires qui rendirent Théophane cher à Pompée, liv. XIII, pag. 617, 618.

conseil que ce grand homme écoutoit de préférence[1], nous ne saurions douter ni des talents ni des vertus militaires qui distinguerent Théophane. Cependant sa mémoire ne nous est point parvenue sans tache; et si nous sommes forcés de reconnoître son mérite, nous ne devons pas non plus dissimuler que Plutarque l'accuse positivement de fausseté et de noirceur, et que cette accusation paroît porter le sceau de l'opinion générale[2].

Pompée, avide de gloire et flatté des éloges que lui prodiguoit l'écrivain de Mytilene, qui s'étoit fait son historiographe[3], le fit citoyen de Rome, lui accorda le pardon et même la liberté de sa patrie qui avoit trahi les Romains dans la guerre contre

(1) Il est nommé parmi les personnes *cum quibus communicare de maximis rebus Pompeius consueverat* (César, *de Bello civ.*, III, 18).

(2) *In Pompeio*, pag. 645. Parlant des bruits qui se répandoient contre Pompée, comme si le roi d'Egypte eût quitté Alexandrie sur de vaines terreurs que Théophane lui avoit inspirées pour procurer par-là un nouveau commandement à Pompée, l'historien observe que « La méchanceté (μοχθηρία) « de ce Théophane n'avoit pas tant rendu « cela croyable, comme le naturel de Pom- « pée l'avoit fait tenir pour incroyable » (*traduction d'Amyot*). Et à la page 639 le même historien observe que Théophane avoit forgé un conte sur la prétendue trahison de Rutilius, et que cet écrivain avoit fabriqué ce mensonge pour venger la mémoire du pere de Pompée de la véracité de Rutilius: « On estime avec grande raison « estre un mensonge malignement controu- « vé par cettuy Theophane; lequel haïssoit « Rutilius pour autant à l'adventure qu'il « ne luy ressembloit en chose quelconque » (*traduction d'Amyot*). Il est vrai que Strabon paroît faire les plus grands éloges de Théophane, en disant que cet écrivain avoit été aussi un homme d'état, qu'il avoit mérité principalement par sa valeur l'amitié du grand Pompée, et qu'il l'avoit accompagné dans ses expéditions militaires; qu'ainsi il avoit été très utile à sa patrie, tant par ses moyens que par ceux de Pompée, et qu'il étoit devenu le plus illustre de tous les Grecs. Mais il faut observer que Strabon ne parle pas des qualités morales de cet homme, et qu'il écrivoit dans un temps où le petit-fils de Theophane jouissoit de la plus grande faveur auprès de l'empereur Tibere, comme il l'ajoute immediatement après.

(3) Cicéron, *pro Archia*, §. 11; Plutarque, *in Pompeio*, pag. 641. L'histoire de la guerre de Pompée en Asie étoit écrite en prose et non pas en vers, comme M. le chanoine Neumann l'a supposé.

Chap. V. Historiens. Pl. XXVII.

Mithridate[1], et lui donna une place honorable dans son armée[2]. Mais il recueillit de tristes fruits de son trop de déférence pour les conseils inconsidérés de cet adroit courtisan ; car ce fut Théophane qui le détourna du projet de se retirer chez les Parthes, et lui persuada de confier sa vie à la reconnoissance et à la générosité du roi d'Egypte, qui l'attendoit pour l'assassiner[3]. Théophane cependant suivit la famille de Pompée dans sa fuite : mais d'un autre côté il sut si bien ménager les vainqueurs, que Mytilene conserva les bienfaits qu'elle avoit reçus de Pompée, et que les descendants de Théophane, qui prenoient le nom de *Pompeius*, parvinrent à jouir d'une grande faveur sous Auguste et sous Tibere[4]. Leur fortune néanmoins ne fut pas de

(1) Plutarque, *loco citato ;* Velleius, liv. II, 18.

(2) Plutarque, *in Cicerone*, pag. 688. Théophane, à la bataille de Pharsale, étoit *præfectus fabrûm*, office qui répond à-peu-près à celui de commandant du génie.

(3) Plutarque, *in Pompeio*, pag. 659.

(4) M. Pompeius Théophane, petit-fils de l'historien, avoit été sous Auguste *procurateur* (ἐπίτροπος) de l'Asie, et il étoit dans la faveur de Tibere lorsque Strabon écrivoit, c'est-à-dire vers l'an 18 de l'ere vulgaire. Strabon, à la vérité, dit que ce Pompeius Théophane étoit le fils et non pas le neveu de l'historien ; mais je m'en tiens à l'autorité de Tacite, qui est plus conforme à la chronologie, et je pense que le texte de Strabon est fautif, et qu'il faut substituer le mot υἱωνὸς, petit-fils, au mot υἱὸς, fils, qu'on y lit maintenant. Voici le passage où Tacite parle de la catastrophe de cette famille, et nous apprend quelque chose de très curieux sur Théophane, c'est-à-dire son apothéose à Mytilene : *Etiam in Pompeiam Macrinam exsilium statuitur, cujus maritum Argolicum, socerum Laconem cum primoribus Achæorum Cæsar* (Tiberius) *adflixerat. Pater quoque illustris eques Romanus ac frater prætorius, cum damnatio instaret, seipsi interfecere. Datum erat crimini, quod Theophanem Mytilenæum proavum eorum Cn. Pompeius inter intimos habuisset: quodque defuncto Theophani cœlestes honores Græca adulatio tribueret* (*Annal.*, lib. VI, c. 5). Si donc Pompeia Macrina et son frere, qui avoit été préteur, étoient les arriere-petits-fils de Théophane, M. Pompeius Théophane leur pere, illustre chevalier romain qui avoit été dans la faveur du prince, n'étoit pas le fils, mais le petit-fils de ce même Théophane. La distance entre le temps auquel Théophane a fleuri, c'est-à-dire l'an 66 avant l'ere chrétienne, époque des guerres de Pompée en Asie, et celui où Strabon écrivoit, l'an 18 de la même ere, est trop

longue durée; ce prince soupçonneux les fit mourir; et leur parenté avec Théophane, et les honneurs de l'apothéose que sa patrie lui avoit accordés, furent comptés parmi les causes de leur disgrace[1]. Chap. V. Historiens. Pl. XXVII.

Nous avons remarqué ci-dessus l'empressement des Mytiléniens à honorer sur leur monnoie la mémoire des personnages illustres qui avoient vu le jour dans leur île[2]. Nous devons à des monuments de ce genre les portraits d'Alcée, de Pittacus, de Sapho; nous aurons occasion d'en remarquer plusieurs autres à la planche XXXVII de cet ouvrage. Le portrait de Théophane de Mytilene que nous donnons ici est de ce nombre: la découverte en est due à M. le chanoine Neumann, garde du cabinet des médailles de S. M. l'Empereur d'Autriche à Vienne. Ce docte antiquaire est le premier qui ait reconnu Théophane sur une médaille tout-à-fait semblable à celle que nous publions ici; et il s'aperçut en même temps qu'une autre médaille de la collection Tiepolo à Venise, faussement attribuée à Jules-César, avoit été frappée, ainsi que la sienne, en l'honneur du même historien[3]. C'est cette derniere médaille que j'ai fait dessiner sous ce numero d'après une empreinte qu'on m'a fait passer de Venise[4]. N° 4.

considérable pour supposer qu'un fils de Théophane ait pu figurer parmi les courtisans du prince, quatre-vingt-quatre ans après l'âge mûr de son pere. D'ailleurs la méprise entre les deux mots υἱωνὸς et υἱὸς est facile à commettre.

(1) Voyez le passage de Tacite dans la note précédente.

(2) A la planche 3, et à la planche 11.

(3) *Populor. et reg. num.* part. II, p. 32.

(4) Je la dois à l'obligeance de mon savant ami M. Daniel Francesconi, bibliothécaire de Padoue, qui l'obtint facilement de M. Tiepolo, possesseur de ce cabinet, dont le catalogue, ayant pour titre *Musei Theup. ant. numism.*, range cette médaille parmi les médailles grecques de Jules-César t. II, 824.

Chap. V.
Historiens.
Pl. XXVII.

Le côté de la tête représente celle de Théophane en profil; sa chevelure est dans le costume romain, puisque cet écrivain étoit devenu citoyen de Rome, et officier dans les armées romaines.

La légende porte, ΘЄΟΦΑΝΗϹ ΘЄΟϹ ΜΥ, *Théophane dieu.* (monnoie) *des Mytiléniens.*

Les deux mots de la légende sont disposés de maniere qu'il n'est pas nécessaire de tourner la médaille pour la lire, le second mot étant écrit dans le même sens que le premier, et formant une seconde ligne au-dessous de la premiere.

La tête voilée d'une femme est gravée sur le revers; et la légende

ΑΡΧΕΔ *Arched*
ΑΜ.. *am..*

en désigne probablement le nom[1]. On peut croire que c'étoit la femme de Théophane qui avoit obtenu les honneurs héroïques que la basse flatterie des villes grecques déféroit à tous ceux qui se signaloient par leurs bienfaits envers elle[2]. Nous verrons à la planche XXXVII et sur la monnoie de Mytilene trois autres portraits de femmes inconnues, dont l'un forme,

(1) L'auteur du catalogue cité ci-dessus y avoit lu ΑΡΧΕΛΑΟϹ, *Archélaüs.*

(2) Plusieurs monuments écrits, contenant les actes par lesquels les villes grecques décernent les honneurs héroïques et même divins à des particuliers, sont parvenus jusqu'à nous : le comte de Caylus en a publié quelques uns (*Recueil*, t. II, p. 56). Voyez aussi Eckhel, D. N., t. IV, p. 343.

Une médaille de Théophane, nouvellement découverte, offre tout entière la légende du revers, et on y lit ΑΡΧΕΔΑΜΙϹ, ΘΕΑ, *Archédamis*, *déesse:* c'étoit, suivant toutes les probabilités, le nom de l'épouse de Théophane. Ce monument numismatique appartient à M. Allier de Hauteroche.

comme ici, le revers d'une médaille qui porte de l'autre côté la tête d'un homme célebre.

Voilà donc un monument qui confirme ce que dit Tacite des honneurs divins que la ville de Mytilene rendoit à Théophane après sa mort. Cette médaille même peut avoir servi sous Tibere de titre d'accusation contre les descendants de cet historien; car la différence de fabrique entre celle-ci et quelques autres monnoies de la même ville, frappées vers le temps des Antonins, me fait croire que la premiere est plus ancienne; et il est probable qu'elle date du temps même où Strabon écrivoit, c'est-à-dire lorsque le petit-fils de Théophane étoit procurateur de l'Asie. Cette circonstance avoit pu engager les Mytiléniens à honorer de nouveau la mémoire d'un homme dont le fils administroit alors au nom de l'empereur les finances de la province[1].

(1) Ce qui peut confirmer cette conjecture, c'est que les honneurs divins ne furent décernés à Théophane qu'après sa mort, et lorsque la puissance de Pompée ne pouvoit plus influer sur le sort de Mytilene : *Defuncto Theophani cœlestes honores*, dit Tacite, *loco citato*. La consécration de l'aïeul de son favori put paroître à Tibere un attentat contre la souveraineté; c'étoient des honneurs qu'on devoit désormais réserver à la mémoire seule des Césars.

NOTE.

Winckelmann avoit cru reconnoître Xénophon dans un hermès de la villa Albani, maintenant du musée Napoléon (*Monum. ined.*, n. 171). Les motifs de cette opinion étoient si foibles, qu'à peine pouvoit-elle passer pour une conjecture. J'ai fait voir que cette tête est celle d'Hercule couronné d'olivier, comme vainqueur aux jeux d'Olympie (*Museo Pio Clementino*, tom. VI, pl. 13, pag. 22; *Antiquités du musée Napoléon*, par Th. Piroli, tom. II, pl. 33).

Le P. Montfaucon a fait graver dans

sa *Paléographie grecque*, pag. 24, une miniature tirée d'un précieux manuscrit de la bibliotheque du prince Chigi, à Rome, contenant le texte grec des *Antiquités Romaines*, par Denys d'Halicarnasse. Cet historien, qui a vécu sous Auguste, est représenté avec une fourrure, et dans le costume lévantin. Ces anachronismes prouvent que le portrait est idéal, exécuté à l'époque où ce manuscrit a été fait, c'est-à-dire après le Xe siecle, et que cette image n'a pas été copiée sur un original authentique. D'après ces motifs, je n'ai pas cru devoir placer dans cet ouvrage les portraits des deux historiens que je viens de nommer.

CHAPITRE VI.

ORATEURS ET RHÉTEURS.

§. I. LYSIAS.

L'UN des dix orateurs les plus anciens et les plus illustres du barreau d'Athenes, Lysias, étoit fils d'un étranger[1]. Céphale, son pere, né à Syracuse, avoit été engagé par l'amitié de Périclès à quitter son pays, et à s'établir à Athenes, où ses richesses et ses mœurs lui avoient attiré beaucoup de considération. Lorsqu'il eut cessé de vivre, Lysias, l'un de ses enfants, desirant recueillir un héritage que son pere avoit laissé en Italie[2], prit

Chap. VI. Orateurs et Rhéteurs. Pl. XXVIII.

(1) La vie de Lysias, parmi celles des dix orateurs d'Athenes atttribuées à Plutarque, les remarques sur le même orateur, répandues dans les écrits didactiques de Denys d'Halicarnasse, un article de la Bibliotheque de Photius (*Cod.* CCLVI), et deux autres dans les dictionnaires de Suidas et d'Eudocie (V. Λυσίας), sont les sources principales où l'on peut puiser des renseignements sur Lysias : ils se trouvent réunis et disposés convenablement dans la vie du même orateur écrite par Taylor, et réimprimée dans le tome VI des *Orateurs grecs* de Reiske.

(2) Fabricius n'a pas bien traduit une phrase de la vie de Lysias, κλήρου τυχών, ou κλήρου λαχών. Il a cru que Lysias avoit obtenu par le sort une magistrature dans la nouvelle colonie. Cette phrase ne signifie cependant qu'un héritage, une portion de terre dont il fut mis en possession. Je releve cette légere méprise d'un homme aussi savant, parceque M. Harless, dans la nouvelle édition de la *Bibliotheque grecque*, tom. I, pag. 761, n'a pas songé à la redresser.

Chap. VI. Orateurs et Rhéteurs. Pl. XXVIII.

part, quoique âgé seulement de quinze ans, à l'expédition qui se rendit dans la Lucanie pour y peupler la ville de Thurium, l'an 444 avant notre ere[1]. Il y vécut assez heureux tant que les affaires d'Athenes prospérerent en Sicile; mais après l'échec de Nicias et de Lamachus, le parti athénien essuya dans cette ville des persécutions; et Lysias, après vingt-deux ans de séjour en Lucanie, se vit forcé de retourner dans l'Attique. Il avoit employé utilement son temps en Italie; il s'étoit appliqué à l'étude de l'éloquence sous des maîtres habiles, et il se trouva, lorsqu'il fut de retour à Athenes, en état d'exercer avec distinction l'art oratoire. Il composoit des plaidoyers pour ceux qui lui en demandoient; mais il ne les prononçoit pas lui-même à la tribune; et cette occupation n'empêcha pas qu'il ne se mît avec son frere Polémarque à la tête d'une manufacture de boucliers, qui leur procuroit des bénéfices considérables. Dans la révolution d'Athenes les richesses des deux freres les firent remarquer par les trente tyrans, qui les rangerent dans le nombre des étrangers suspects au gouvernement: ils obligerent Polémarque à boire la cigüe; et ils auroient traité de même Lysias, si celui-ci n'avoit trouvé le moyen de se soustraire à leur poursuite[2]. Quoique leurs biens eussent été dilapidés ou confisqués, il resta au fugitif assez de ressources pour qu'il pût, de Mégare où il s'étoit réfugié, procurer des secours en hommes, en armes, et en argent[3], aux citoyens qui avec Thrasybule renverserent la domination des

(1) Je fais usage des *Tables Chronologiques* de M. Larcher.

(2) J'ai tiré ces faits du plaidoyer de Lysias contre Hermogene, où l'orateur lui-même fait l'énumération des pertes qu'il avoit souffertes lorsque lui et son frere furent proscrits par les trente. Hermogene, ayant été de ce nombre, n'étoit pas compris dans l'amnistie.

(3) Il fournit plus de deux talents, trois cents hommes, et deux cents boucliers.

trente, et rétablirent la république. Des honneurs extraordinaires furent décernés aux libérateurs de la patrie; et on dut être surpris de voir dans cette circonstance les Athéniens donner encore une preuve de leur ingratitude. Une loi portée par Thrasybule accordoit à Lysias le plein droit de citoyen d'Athenes[1]: mais cette loi, par un défaut de forme, fut annullée aussitôt que rendue; et Lysias, malgré ses services et ses talents, resta toute sa vie dans l'une des classes des étrangers établis à Athenes. Ce revers ne découragea pas son talent, et ne refroidit point son zele pour la chose publique. Il poursuivit en justice le meurtrier de son frere; et ce fut la seule cause qu'il plaida lui-même: il composa aussi des harangues sur quelques sujets d'un intérêt général. Il mourut âgé de près de quatre-vingts ans, jouissant de la réputation d'avoir surpassé dans ses écrits tous ses contemporains par la pureté et l'atticisme de son élocution[2]. Admirable dans l'art d'exposer les faits, il n'avoit pas de ces élans qui rendent l'éloquence vive et entraînante, et cependant il manqua rarement son but: son style simple et facile étoit plus propre aux affaires particulieres qu'aux discussions politiques, et ses ouvrages nous en fournissent encore la preuve. Quant à ses aventures galantes avec Métanire, un critique illustre a très bien fait voir qu'elles appartiennent à un autre Lysias, postérieur de quelques années; mais, lorsqu'il prétend que le discours érotique inséré dans le Phedre de Platon ne doit pas être attribué à notre orateur, on peut démontrer qu'il se trompe[3].

(1) Ici Fabricius manque encore d'exactitude, et son savant éditeur néglige aussi cette seconde méprise: il traduit πολίτειαν, *le droit de cité*, comme s'il s'agissoit du mot ἀρχήν, *une magistrature.*

(2) Δεινότατος ὢν τῶν νῦν γράφειν. (Platon, *in Phædro*).

(3) Les mêmes raisons chronologiques par lesquelles Taylor a démontré que l'amant de Métanire, dont il est parlé dans le

CHAP. VI. Orateurs et Rhéteurs. Pl. XXVIII. N° 1 et 2.

La tête représentée sous les n° 1 et 2 est celle de Lysias, conservée à Naples, et qui existoit autrefois dans la collection Farnésienne; elle a été publiée par Fulvius Ursinus, et répétée ensuite dans la plupart des recueils iconographiques. Jamais ce monument n'avoit été dessiné avec une exactitude aussi parfaite qu'il l'est dans la gravure ci-jointe. Ce portrait nous donne la physionomie de Lysias tel qu'il étoit dans sa vieillesse; un autre hermès le représente un peu moins vieux, et n'ayant pas la tête chauve; nous avons remarqué la même différence dans les portraits d'Aristote. Un passage d'Aristide le sophiste paroît prouver qu'il existoit d'autres portraits qui représentoient Lysias dans sa jeunesse[1]; c'étoient probablement des images athlétiques, faites lorsqu'il s'exerçoit à la palestre, à l'exemple des jeunes gens des premieres familles d'Athenes. Les richesses de Céphale, son pere, donnent beaucoup de probabilité à cette conjecture, qui est confirmée par une image athlétique du jeune Isocrate, émule et contemporain de Lysias: nous en parlerons au paragraphe suivant.

L'étude de l'éloquence, honorée dans la Grece indépendante, ne le fut pas moins dans la Grece asservie. Les sophistes succéderent aux orateurs: ils étoient sous l'empire romain les per-

plaidoyer contre la courtisane Néere, attribué à Démosthene, ne pouvoit pas être notre Lysias, prouvent aussi qu'on ne peut regarder sans anachronisme, comme un ouvrage de ce second Lysias, le discours érotique que Platon attribue à un orateur de ce nom, contemporain de Socrate, plus âgé qu'Isocrate, et jouissant dès-lors de la plus haute réputation. On a reproché, il est vrai, des anachronismes à Platon, mais à propos de quelques personnages plus obscurs; et le P. Petau n'a pas laissé subsister sans réplique les objections qu'Athénée avoit faites contre la chronologie du *Phedre* (D. T., IX, 39). Au reste la distinction entre les deux Lysias n'est pas due entièrement à Taylor; Jonsius l'avoit déja remarquée (*de Script. histor. phil.*, lib. I, c. 7, p. 36). Taylor probablement l'ignoroit, puisqu'il ne l'a point cité.

(1) Aristide, *Serm. sacr.*, t. IV, p. 335, édition de Jebb.

sonnages les plus considérés dans les villes grecques. Ces hommes, qui parvenoient souvent à une assez grande fortune, étoient curieux de rassembler les portraits des rhéteurs et des orateurs plus anciens, et d'en faire l'ornement de leurs maisons[1]. C'est ainsi que les portraits de Lysias auront été multipliés d'après d'anciens originaux, de maniere que deux avec des inscriptions authentiques sont parvenus jusqu'à nous. Celui que j'ai fait graver est bien supérieur du côté de l'art à celui qu'on voit dans le musée du Capitole.

§. 2. ISOCRATE.

Isocrate, fils de Théodore, possesseur d'une fabrique accréditée d'instruments de musique[2], dut à la fortune de son pere l'avantage de recevoir dans Athenes, sa patrie, l'éducation la plus soignée et la plus libérale. Outre les exercices de la gymnastique, dans lesquels le jeune Isocrate excelloit, il cultiva sous les maîtres les plus célebres l'art oratoire, comme le seul moyen de se distinguer dans un gouvernement démocratique. Bientôt la longue guerre du Péloponnese ayant détruit avec le commerce les ressources du pere, le fils fut obligé de faire usage, pour vivre, des talents qu'il avoit acquis dans l'intention de se frayer le chemin des honneurs. Mais la tribune lui étoit interdite par la foiblesse de sa voix, et par une timidité qu'il

(1) Philostrate, *Vitæ sophist.*, lib. I, c. 21, §. 7.

(2) Αὐλοποιὸς, *fabricateur de flûtes*. La vie d'Isocrate, parmi celles des dix rhéteurs, attribuées à Plutarque, un long morceau de Denys d'Halicarnasse, περί τῶν ἀρχ. ῥητόρων; Philostrate, *sophist.*, I; et Suidas, m'ont fourni les autorités que je n'ai pas citées plus particulièrement. L'auteur du *Voyage d'Anacharsis* a parlé d'Isocrate assez au long, et toujours avec l'élégance et le savoir qui font admirer ses écrits.

Chap. VI. Orateurs et Rhéteurs. Pl. XXVIII.

ne pouvoit surmonter[1]. La premiere ressource qui s'offrit à lui fut de composer des plaidoyers pour des affaires particulieres; mais soit que cette occupation lui parût trop obscure, soit que sacrifiant trop aux ornements et à l'harmonie du style, ses plaidoyers ne satisfissent pas assez ni ses clients ni ses juges, il cessa d'écrire pour le barreau.

Timothée, fils de Conon, l'un des plus illustres capitaines de son temps, le prit alors avec lui comme secrétaire pour ses dépêches officielles: mais Isocrate, quoique ce général le traitât avec autant d'amitié que de générosité, n'en fut pas moins réduit, après la guerre, à prendre le parti d'enseigner l'art oratoire à la jeunesse[2]: Il ne renonça cependant pas aux droits qu'il se connoissoit à une considération plus éclatante, et à une réputation plus solide. Il composa des discours très éloquents sur les affaires politiques les plus importantes; il entretint une correspondance honorable avec plusieurs monarques et avec les chefs de divers gouvernements[3]. Ses succès passerent ses espérances; il lui manqua seulement l'avantage qu'il ambitionnoit le plus, celui de jouir dans sa patrie de cette popularité qui élevoit aux magistratures, et faisoit, des démagogues en faveur, les idoles de la multitude. Cette privation, qui étoit la seule qu'il éprouvât, le rendoit moins sensible à tous les avantages dont il jouissoit, tels qu'une grande considération auprès des princes étrangers, les récompenses magnifiques dont on le

(1) *Infirmitate vocis, mollitiâ frontis quominus in publico diceret impediebatur* (Plin. sec., lib. VI, *Ep. ad Quadr.*).

(2) *Isocrates, cujus domus cunctæ Græciæ quasi ludus quidam patuit atque officina dicendi, magnus orator et perfectus magister* (Ciceron, *in Bruto*, §. 8).

(3) Il organisa la république de l'île de Chio, en l'assimilant à celle d'Athenes: il entretint une correspondance assez brillante avec les rois de Chypre et ceux de Macédoine.

combloit, les richesses immenses qu'il avoit amassées, et qu'il augmentoit sans cesse par le prix de ses leçons. Il est vrai qu'il n'exigeoit point ce prix de ses concitoyens; mais il ne le refusoit pas quand on le lui offroit[1], et il auroit volontiers donné des sommes dix fois plus fortes à quiconque auroit pu lui apprendre le moyen de se procurer la voix et l'assurance nécessaires pour paroître à la tribune[2]. Sa timidité n'étoit cependant pas de la lâcheté; il eut le courage de prendre le deuil à la mort de Socrate; et peu d'années auparavant il s'étoit présenté avec ce sage et un autre ami pour défendre Théramene de la violence des trente tyrans, qui sans aucune forme envoyoient despotiquement leur collegue à la mort: ce fut Théramene lui-même qui pria ses amis de se désister d'une défense inutile[3].

La fortune d'Isocrate étoit devenue si considérable, qu'il ne put pas se soustraire à la contribution extraordinaire à laquelle les Athéniens les plus riches étoient seuls soumis, et il fut contraint d'équiper à ses frais un vaisseau de guerre: cependant

(1) J'ai cru pouvoir concilier ainsi deux passages en apparence contradictoires, et qui se trouvent l'un et l'autre dans la vie d'Isocrate attribuée à Plutarque. L'auteur dit que cet orateur fut assez généreux pour ne recevoir de Démosthene que deux cents mines pour le prix de ses leçons, au lieu de celui de mille qu'il exigeoit ordinairement de ses éleves. Peu après il observe qu'Isocrate n'exigeoit point d'honoraires de ses concitoyens. Démosthene étoit cependant citoyen d'Athenes.

(2) C'est ce qu'il répondit à quelqu'un qui trouvoit ses leçons trop cheres.

(3) Fabricius et quelques autres ont pensé que cette belle action d'Isocrate n'avoit d'autre fondement qu'une erreur de nom, et qu'on avoit, par méprise, prêté à Isocrate une action de Socrate. Mais comme les écrivains qui parlent de ce dévouement de Socrate admettent qu'il étoit accompagné par deux autres personnes attachées à Théramene, rien n'empêche de croire que l'une des deux étoit Isocrate, qui avoit autrefois fréquenté les leçons de ce chef infortuné; et on ne doit pas refuser toute croyance au témoignage direct d'un auteur ancien que nulle autre autorité ne contredit.

Chap. VI. Orateurs et Rhéteurs. Pl. XXVIII.

le luxe et les plaisirs avoient toujours absorbé une partie considérable de ses richesses.

Il paroît difficile d'ajouter foi à ce que pourtant toute l'antiquité atteste unanimement, que notre orateur ayant presque atteint sa centieme année, se laissa mourir de faim à la nouvelle que Philippe avoit défait les Grecs à Chéronée; d'autant plus qu'Isocrate avoit des raisons pour se croire l'ami de ce roi[1], et qu'il avoit désapprouvé la conduite des Athéniens envers lui[2]. Quelques circonstances pourroient faire soupçonner qu'à la derniere époque de sa vie il n'avoit pas entièrement conservé sa raison[3].

Nous avons vu que Timothée avoit employé Isocrate comme son secrétaire pour les affaires publiques. Ce général conçut tant d'amitié et d'estime pour lui, qu'il voulut en laisser un monument durable; il lui érigea de son vivant une statue, ouvrage de Léocharès, qu'il consacra dans le temple d'Eleusis. L'épigramme qu'on lisoit au-dessous de cette statue, et qui est parvenue jusqu'à nous, est encore un témoin des nobles affections de Timothée pour l'orateur[4].

(1) Durant cette même guerre, et malgré le risque qu'il y avoit, ainsi qu'il le dit lui-même, à faire passer des lettres d'Athenes en Macédoine, Isocrate avoit recommandé à Philippe un certain Diodore et sa famille. Cette lettre existe encore; et le ton d'assurance que prend l'orateur vis-à-vis du monarque est très remarquable, et suppose l'amitié la plus intime (Isoc., *Ep.* IV).

(2) Isocrate, *Ep.* II.

(3) Le récit qu'il fit de trois prologues de tragédie, tandis qu'il se laissoit mourir de faim, pourroit faire croire que sa tête étoit dérangée.

(4) Voici cette épigramme, que l'auteur de la Vie d'Isocrate nous a conservée :

Τιμόθεος, φιλίας τε χάριν ξενίην τε προτιμῶν,
Ἰσοκράτους εἰκῶ τήνδ᾽ ἀνέθηκε θεαῖς·

Dedicat Isocratis statuam sacratque deabus,
Hospitii et studii nomine, Timotheus :

« Timothée, voulant faire honneur à « l'amitié et à l'hospitalité, a consacré cette « image d'Isocrate aux deux déesses (à « Cérès et à Proserpine) ».

Apharée, qu'Isocrate dans sa vieillesse avoit adopté pour fils, érigea en son honneur, après sa mort, une autre statue placée dans le temple de Jupiter Olympien, à Athenes[1]: on l'y voyoit encore du temps de Pausanias; et c'est probablement la statue de bronze qui fut transportée quelques siecles après à Constantinople, et que Christodore a décrite dans le gymnase de Zeuxippe[2].

Chap. VI. Orateurs et Rhéteurs. Pl. XXVIII.

L'antiquité connoissoit à Athenes deux autres images d'Isocrate[3]; l'une le représentoit à cheval, et tel qu'il étoit, lorsqu'il fréquentoit les exercices de la gymnastique. Cette figure équestre du jeune Isocrate n'étoit due probablement qu'à la fortune brillante de son pere. La seconde, en peinture, placée dans le *Pompeion* de la même ville, étoit un honneur non suspect rendu aux talents et aux vertus de l'orateur après sa mort. C'est dans le même lieu que nous avons vu qu'on avoit placé une statue de Socrate en bronze.

N° 3 et 4.

Néanmoins l'iconographie grecque avoit été privée jusqu'à ce jour du portrait d'Isocrate, celui que l'on voit gravé dans plusieurs collections étant certainement supposé, comme F. Ursinus, le pere de l'Iconographie ancienne depuis la renaissance des lettres, l'a fait lui-même observer[4]. Je suis assez heureux

(1) Pausanias, I, 18. Apharée, qui avoit érigé cette statue à son pere par adoption, avoit encore décoré le tombeau d'Isocrate de la statue en bronze d'une Sirene, symbole, à ce que Philostrate observe (*Sophist.* I, 17), des charmes de son éloquence. Cette statue colossale étoit placée au haut d'une colonne de trente coudées.

(2) *Analecta*, tom. II, p. 465.

(3) Il en est fait mention dans la même vie d'Isocrate, attribuée à Plutarque.

(4) Dans la préface, à l'édition des *Imagines*, faite à Rome en 1570; mais cet avis n'a pas empêché J. Faber et d'autres iconographes de répéter dans leurs ouvrages le même portrait apocryphe.

Chap. VI. Orateurs et Rhéteurs. Pl. XXVIII.

pour pouvoir donner un portrait authentique de cet orateur, d'après un petit buste unique, placé à Rome dans la *villa Albani*[1].

L'inscription ЄICOKPATHC, *Isocrate,* qu'on lit au-dessous, nous le fait connoître avec certitude. Il est vrai que le style de la sculpture et l'orthographe du nom prouvent que cemonument n'est pas antérieur à l'ere chrétienne[2]: mais il n'en est pour cela ni moins certain ni moins authentique. Les portraits d'Isocrate étoient alors, comme nous l'avons remarqué, assez connus; et les sophistes multiplioient à cette même époque les portraits des hommes qui s'étoient rendus célebres par le talent de la parole.

En considérant ce buste, copié sans doute d'après un original plus ancien, et vraisemblablement d'après celui que Léocharès avoit exécuté, on croit y reconnoître cette délicatesse d'organisation qui s'opposoit invinciblement à ce qu'Isocrate pût monter à la tribune, et y obtenir ces applaudissements bruyants, auxquels il mettoit tant de prix; délicatesse à laquelle

(1) *Indicazione antiquaria della villa Albani*, n° 510 de la premiere édition, et n° 487 de la seconde.

(2) Les monuments paléographiques et numismatiques nous prouvent incontestablement que, depuis le temps d'Hadrien, l'usage avoit prévalu chez les Grecs de marquer dans l'écriture l'I long par la diphthongue EI. Les noms d'Antonin, de Sabine, de Faustine, etc., se trouvent ordinairement écrits sur les médailles avec cette diphthongue: le marbre du musée Napoléon, contenant un fragment du catalogue des pieces d'Euripide, disposées par ordre alphabétique, montre que cette nouvelle orthographe étoit suivie par les grammairiens; car on a rangé sous la lettre E les noms d'*Ino* et d'*Iphigénie*, qui, suivant l'orthographe plus correcte, devoient commencer par I. C'est ainsi qu'on a écrit ЄICOKPATHC au lieu de ICOKPATHC, sur le buste de ce numero. Au reste la substitution de la diphthongue EI à l'I long avoit commencé à une époque plus ancienne; ainsi le mot TEIMAI, *les honneurs*, au lieu de TIMAI, se trouve écrit avec l'EI sur les médailles de Sauromate Ier, roi de Bosphore, qui a régné sous Auguste.

il dut sans doute cette grace, cette éloquence insinuante, cette harmonie de style qui supposent un tact fin et une sensibilité exquise, et qui font le caractere particulier de ses ouvrages.

§. 3. DEMOSTHENE.

Pl. XXIX.

Le nom de Démosthene, qui réveille l'idée de l'éloquence la plus mâle et la plus élevée, appartient à l'histoire politique autant qu'à celle de la littérature[1]. Cet homme, dont Philippe auroit voulu priver Athenes, au prix d'une des places fortes de son royaume[2], entraîné presque dès son enfance vers l'art de la parole par un penchant naturel[3], avoit rencontré dans les défauts de son organe des obstacles qui auroient pu paroître insurmontables[4] à tout autre. Mais son caractere ferme, patient,

(1) Plutarque a écrit la vie de Démosthene; et une autre vie du même orateur, mais plus succincte, se trouve parmi celles des dix rhéteurs, insérées dans les ouvrages de ce même écrivain. Deux autres vies de Démosthene, écrites en grec, ont été publiées dans le volume IV *des Orateurs*, de Reiske. Denys d'Halicarnasse, Suidas, Libanius, Photius, contiennent plusieurs morceaux sur la vie et les écrits de ce prince de l'éloquence grecque; et un grand nombre d'anciens écrivains ont fait mention de lui, Cicéron et Quintilien sur-tout. L'ouvrage d'André Schott, *Vitæ comparatæ Aristotelis ac Demosthenis;* la *Bibliotheque grecque* de Fabricius, tom. II, pag. 816 de l'édition de M. Harless; et les *Prolegomena* de Taylor, publiés dans le volume VIII des *Orateurs grecs* de Reiske, contiennent ou indiquent la plupart de ces matériaux.

(2) Il disoit qu'il auroit volontiers cédé aux Athéniens la ville d'Amphipolis, à condition qu'ils n'eussent point Démosthene dans leurs conseils (Dion Chrysostome, *Oratio* II *de regno*).

(3) Ce penchant se développa dans sa premiere jeunesse, lorsqu'il sollicita de la complaisance de ses maîtres qu'ils voulussent le mener avec eux au barreau, où ils alloient pour entendre l'orateur Callistrate qui devoit parler dans une cause célebre.

(4) Les défauts qui pouvoient contrarier le plus sa vocation étoient un grasseyement qui se faisoit sentir principalement dans la prononciation de la lettre *r*, une voix foible, une respiration entrecoupée, et un mouvement désagréable de l'épaule gauche; enfin un trouble involontaire qui s'emparoit de lui en présence d'une assemblée bruyante. Il s'essaya à déclamer tantôt sur les bords de la mer en courroux pour

Chap. VI. Orateurs et Rhéteurs. Pl. XXIX.

laborieux, vint à bout de les vaincre. Il étendit et perfectionna ses connoissances à l'école de Platon; ses talents se développerent à celle d'Isocrate et d'Isée; il forma son débit sur l'exemple des acteurs les plus renommés du théâtre d'Athenes. Bientôt, et très jeune encore, il eut occasion, en plaidant contre ses tuteurs infideles[1], de faire un heureux essai de ses études, et d'en recueillir les fruits. Maître dès-lors d'une fortune honnête[2] que sa réputation croissante au barreau augmentoit chaque jour, il renonça aux affaires particulieres, et se livra tout entier aux affaires publiques qui lui présentoient une carriere plus brillante et plus digne de ses moyens. En montant à la tribune, il se décida pour le parti contraire à celui de Philippe, et crut pouvoir opposer une digue à ce torrent qui, descendu de la Macédoine, menaçoit de renverser la liberté de la Grece. Phocion étoit d'une opinion différente; il pensoit que la résistance étoit trop tardive, et conséquemment vaine, et que le seul moyen de sauver la chose publique étoit de se plier aux circonstances. Mais à l'époque où Démosthene embrassa le

s'accoutumer au bruit de la multitude, tantôt avec des pierres dans la bouche pour rendre sa prononciation plus facile; il régla ses attitudes et ses mouvements à l'aide d'un grand miroir, chose remarquable à une époque où il n'y avoit point de glaces, et où les miroirs, ordinairement fort petits, étoient tous d'une composition métallique. Les auteurs grecs ont imaginé à l'envi des exercices et des privations pénibles, pour rendre cette partie de la vie de Démosthene plus merveilleuse.

(1) Ce plaidoyer existe; il a servi au P. Corsini pour mettre à l'abri de toute contestation la chronologie de Démosthene, qui étoit né l'an 4 de la XCVIII[e] olympiade, 385 années avant J.-C. (F. A, t. II, dissertation XI, §. 6.)

(2) Une manufacture d'armes et de meubles, que Démosthene son pere faisoit exploiter par un grand nombre d'esclaves, avoit porté l'aisance dans sa maison. Démosthene le fils, devenu plus riche que son pere, fut obligé d'équiper une trireme; il remplit aussi les fonctions très dispendieuses de *chorege*, qui consistoient à fournir, à ses frais, un chœur de musique pour les fêtes solennelles d'Athenes.

parti contraire qui prétendoit soutenir l'indépendance de sa patrie, les talents et la fortune du prince macédonien ne brilloient point encore de cet éclat qui depuis les a immortalisés dans l'histoire. Aucune expérience n'avoit encore appris à la Grece à connoître la foiblesse des coalitions: et une république qui devoit se souvenir avec orgueil qu'Iphicrate, un de ses généraux, avoit par ses ordres affermi sur le trône la famille de Philippe[1], pouvoit espérer qu'elle ne résisteroit pas à ce prince sans quelque succès. Si la réserve de Phocion a été justifiée par l'évènement, les efforts de Démosthene s'accordoient mieux avec la fierté que l'honneur national et la gloire militaire de leurs ancêtres inspiroient aux Athéniens[2]. L'orateur ne négligea rien pour attaquer Philippe avec avantage; l'esprit public se réveilla à sa voix: les hommes d'état qui s'étoient laissé corrompre par les ennemis d'Athenes furent confondus; les Thébains, gagnés par son éloquence, déposerent leur haine jalouse, et firent cause commune avec les Athéniens. Mais la bataille de Chéronée détruisit bientôt toutes les espérances de la Grece: néanmoins Démosthene, trahi par la fortune, ne fut pas abandonné par le peuple d'Athenes, qui dans ce moment de danger lui décerna une couronne[3].

(1) Eschine, *de falsâ leg.*, p. 31.

(2) On peut voir dans les volumes XLIII et XLVI des *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres* ce que M. de Rochefort a observé à cet égard en faveur de l'opinion de Démosthene.

(3) Ce fut la récompense des soins qu'il avoit pris pour la restauration des murs de la ville. C'est ici l'endroit où l'on reproche à l'orateur sa lâcheté comme militaire: Pythéas prétendoit qu'il avoit abandonné son bouclier. Mais il ne faut pas se laisser persuader trop facilement par ces reproches qui ont été faits à Démosthene par ses ennemis personnels; il avoit pu être à la suite de l'armée plutôt comme homme d'état que comme guerrier; et il prit la fuite avec les autres dans la déroute générale. Au reste, il est bien certain qu'il n'avoit aucun commandement militaire, et il n'est pas vraisemblable qu'il servît comme simple soldat.

Chap. VI. Orateurs et Rhéteurs. Pl. XXIX.

Peu de temps après, l'orateur put se flatter que la mort de Philippe alloit changer l'état des affaires; et dans l'ivresse de ses espérances il osa parler d'Alexandre avec une sorte de dédain. Le prince, victorieux, ne tarda pas à lui faire entrevoir combien il lui seroit facile de se venger; mais il se laissa fléchir. Démosthene ne fut point abattu par la mauvaise fortune, et sut conserver une partie de sa popularité; il eut la satisfaction de voir le public se déclarer en sa faveur, lorsqu'Eschine, son rival, saisit cette circonstance pour faire juger un ancien procès qui auroit flétri les honneurs décernés autrefois à l'ennemi de Philippe. L'entreprise avorta, et Eschine fut même obligé de quitter Athenes. Peu de temps après, un trésorier infidele d'Alexandre, nommé Harpalus, se réfugia dans cette ville, et y transporta ses richesses. Plusieurs Athéniens se laisserent séduire; mais la crainte qu'inspiroit Alexandre triompha de la cupidité chez le plus grand nombre. L'aréopage eut ordre d'examiner la conduite des orateurs, et de les dénoncer au peuple. Démosthene, qui l'auroit pu croire? fut un de ceux qu'on dénonça, et fut condamné à une amende de cinquante talents. Malheureusement cet illustre orateur, que le parti macédonien n'avoit jamais pu corrompre, ne jouissoit pas d'une réputation qui le mît au-dessus de tout soupçon. Cependant l'aréopage n'ayant pas publié les motifs de sa décision, Démosthene et ses amis purent toujours protester qu'il étoit innocent[1]. Emprisonné, et bientôt fugitif, il choisit pour le lieu de sa retraite la ville de Trézene, d'où ses yeux étoient toujours attachés sur les rivages de sa patrie. La mort d'Alexandre ayant ranimé ses espérances,

(1) Pausanias, contemporain de Plutarque, a produit des raisons assez convaincantes pour justifier Démosthene de cette imputation (II, 33).

sa voix long-temps muette se fit entendre du fond de son exil pour servir son pays; il réussit par son éloquence à faire échouer les négociations des Macédoniens auprès des villes de l'Arcadie. Athenes alors s'empressa de le rappeler; et tous les citoyens à l'envi volerent à sa rencontre: mais il s'arracha presque aussitôt des bras de ses amis pour se rendre au camp de Lamia[1], où les Athéniens et leurs alliés venoient de remporter une grande victoire sur Antipater: ces moments furent les derniers où il ait joui de quelque félicité.

Les états coalisés se fatiguerent bientôt de combattre et de vaincre pour Athenes: quelques uns rappelerent leurs troupes; les autres donnerent à l'ennemi le temps de se remettre de cet échec, et de recevoir des secours: leur infanterie étoit cependant encore la plus forte, lorsqu'après une bataille douteuse chacun d'eux ne songea plus qu'à faire sa paix particuliere, sans chercher même à déguiser sa défection. En vain Démosthene s'efforça de leur persuader que les affaires n'étoient pas désespérées, et qu'il falloit continuer la guerre; Athenes fut forcée de céder; et le nom de Démosthene se trouva le premier parmi ceux des proscrits. L'orateur chercha un asile dans le temple de Neptune à Calaurée[2]; mais lorsqu'il vit les soldats d'Anti-

(1) Ce fait, attesté par la derniere des lettres de Démosthene, a été omis par tous ceux qui ont écrit jusqu'ici sur sa vie et sur son histoire. Si ces lettres sont apocryphes, elles prouvent au moins quelle étoit la tradition qui étoit reçue dans le temps où l'auteur de ces lettres a vécu. Taylor pense qu'il devoit être plus ancien que celui qui, selon lui, a supposé les lettres d'Eschine. Mais les doutes de Taylor sur les lettres de Démosthene ne présentent pas une grande probabilité.

(2) Le nom de cette île consacrée à Neptune, vis-à-vis de Trézene, est écrit de différentes manieres. Un oracle en vers, rapporté par Pausanias, *loco citato*, me fait juger que le véritable nom étoit Καλαυρεῖα, *Calaureia*, comme si l'on disoit *bel air:* voyez aussi *Harpocration* à ce mot.

Chap. VI. Orateurs et Rhéteurs. Pl. XXIX.

pater prêts à violer cet asile, il avala le poison qu'une triste prévoyance lui faisoit toujours porter avec lui; et ses ennemis ne purent être maîtres que de son corps qu'ils abandonnerent dans l'enceinte sacrée, où plusieurs siecles après on voyoit encore son tombeau. Dans des temps plus tranquilles les Athéniens, qui n'avoient point oublié les services de Démosthene, voulurent les récompenser; une statue de bronze fut élevée en son honneur sur la place d'Athenes[1], et il fut décrété que l'aîné de ses descendants seroit entretenu, dans le prytanée, aux frais de la république.

La statue que je viens d'indiquer étoit l'ouvrage de Polyeucte[2], la même peut-être qui, très long-temps après, fut transportée à Constantinople[3]. C'est probablement d'après cet original que les nombreux portraits de Démosthene qui nous restent, et ceux dont il est fait mention chez les anciens avoient été copiés[4].

(1) Un passage mal entendu de la vie de Démosthene, qui se trouve parmi celles des dix rhéteurs, attribuées à Plutarque, a fait croire aux académiciens d'Herculanum, et avant eux à Photius, *Cod.* CCLXIV, que deux statues lui furent élevées par les Athéniens. Mais la seconde statue dont il est fait mention dans cet écrit, celle qui représentoit un orateur armé d'une épée, représentoit, non Démosthene, mais Démocharès son neveu. Le P. Corsini paroît avoir partagé cette méprise.

(2) Plutarque, *Vitæ decem orat.*, t. II, pag. 847. Cette statue fut érigée sous l'archontat de Gorgias, c'est-à-dire l'an 280 avant J.-C.; ainsi l'âge où Polyeucte a fleuri est fixé par cette époque.

(3) Christodore l'a décrite (*Analecta*, II, p. 457). L'orateur paroissoit plongé dans une profonde méditation; et Plutarque observe que les mains de la statue exécutée par Polyeucte avoient les doigts engagés les uns dans les autres; attitude qui sied bien au recueillement et à la méditation. Il raconte à ce propos l'aventure d'un soldat qui avoit déposé de l'argent dans les mains de cette statue, et qui, l'ayant recouvert des feuilles tombées d'un arbre voisin, avoit retrouvé, quelque temps après, son dépôt intact. L'historien ajoute que cet évènement, arrivé de son temps, étoit devenu le sujet de plusieurs épigrammes.

(4) Comme le petit buste en bronze que Cicéron dit avoir vu chez Brutus (*Orator.*, §. 31).

Nous en possédions plusieurs sans les connoître, lorsque les fouilles d'Herculanum firent reparoître au jour, en 1753, deux petits bustes en bronze, sur l'un desquels le nom de Démosthene étoit écrit en grec[1]. Cette découverte fut bientôt confirmée par d'autres monuments; et sur-tout par un bas-relief en terre cuite qui représentoit l'orateur réfugié à Calaurée, et assis sur l'autel de Neptune. Ce morceau précieux, qui est passé en Angleterre, seroit vraisemblablement encore ignoré, si un plâtre moulé sur cette antique et conservé à Rome ne fût pas tombé sous les yeux de Winckelmann, qui y lut l'inscription suivante, gravée en deux lignes sur l'autel même où la figure étoit assise:

Chap. VI. Orateurs et Rhéteurs. Pl. XXIX.

ΔΗΜΟΣΘΕΝΗΣ	*Démosthene*
ΕΠΙΒΩΜΙΟΣ	*réfugié à l'autel*[2].

La physionomie de Démosthene est la même sur ce bas-relief que dans le buste d'Herculanum: elle est aussi la même sur un médaillon antique de marbre portant la tête et le nom du même orateur, qui existoit depuis long-temps à Rome, dans le palais de la *villa Panfili;* mais qui n'a été reconnu qu'après la mort de Winckelmann[3].

Des têtes sans nom, conservées dans plusieurs collections où N° 1 et 2.

(1) *Bronz. d'Hercul.*, t. I, pl. 11, 12, 13 et 14.

(2) Le mot ἐπιβώμιος est ici pour la phrase entiere, ἱκέτης ἐπιβώμιος, qui se trouve dans une épigramme de Méléagre (*Analecta*, cxvi). On peut voir ce bas-relief, dessiné et gravé d'après le plâtre dont on a fait mention, dans le Winckelmann de M. Fea, volume II, page 256.

(3) Je l'ai fait connoître dans une note à la planche 37, tome VI du *Museo Pio Clementino*. Voyez aussi mes remarques sur la planche 14 du tome III, où j'indique plusieurs autres bustes de Démosthene.

Chap. VI.
Orateurs et Rhéteurs.
Pl. XXIX.

elles étoient regardées comme des portraits de Térence ou de Pythagore, furent alors restituées au prince des orateurs. Je n'en connois aucune de plus belle et de plus expressive que celle que j'ai fait dessiner sous deux vues aux n° 1 et 2 : elle est exposée au musée Napoléon[1]. On remarque dans le profil que la levre inférieure paroît collée contre la gencive, configuration propre à donner l'idée d'un homme qui bégaye. On sait que c'étoit un des défauts de l'orateur; et l'on a très ingénieusement observé que Michel-Ange, à qui les portraits de Démosthene étoient absolument inconnus, a cependant exprimé ce même défaut dans son Moïse par une conformation semblable de la bouche[2]. Les traits de cette figure et le front carré annoncent la force du génie; mais il faut convenir que la physionomie n'est pas prévenante, et ne promet pas un caractere aimable.

Pl. XXX.
N° 1.

J'ai fait dessiner sous le n° 1 de la planche XXX un autre portrait de Démosthene : il est tiré d'une améthyste antique gravée en

(3) Elle a été tirée de la *villa Albani*, et se trouve au n° 621 de l'ancienne *indication* de cette collection. M. Petit-Radel l'a expliquée au volume II, planche 76 du *Musée Napoléon*, par Th. Piroli. On voit, à la planche suivante, une statue assise de Démosthene, qui, du Vatican, est passée dans le même musée, et que j'avois déja fait connoître (*Museo Pio Clementino*, t. III, pl. 14); mais la tête antique de cet orateur a été ajustée au corps d'une autre statue. Je ne saurois dire s'il en est de même ou non de la tête d'une seconde statue de cet orateur, qui du royaume de Naples a été transportée de nos jours dans la collection du duc de Dorset, en Angleterre. Cette statue est debout, et on en peut voir la gravure dans le Winckelmann de M. Fea, tom. II, pl. 6. J'avois cru autrefois qu'elle pouvoit être une copie antique de la statue de Démosthene, exécutée en bronze par Polyeucte; mais à présent je suis persuadé qu'elle ne peut l'être, quand même la tête n'en eût été jamais détachée. La position des mains dans la statue de Polyeucte devoit être bien différente d'après ce que nous avons rapporté ci-dessus à la note (3) de la page 254.

(4) Cette remarque a été faite par les antiquaires napolitains qui ont expliqué les *Bronzes d'Herculanum*, tom. I, p. 57, note (2).

creux, et portant le nom de Dioscoride[1], artiste célebre du temps d'Auguste. Ce superbe morceau appartient au cabinet du prince Boncompagni, à Rome. Stosch, Winckelmann, et Bracci, l'avoient déja publié[2]; mais ils n'ont pas même soupçonné le sujet intéressant qu'il représentoit. A la vérité les dessins qu'ils en ont donnés ne sont pas ressemblants: celui que je présente a été exécuté ici d'après une empreinte prise sur la pierre originale; il est de la plus exacte fidélité, et il ne paroît plus possible de n'y pas reconnoître Démosthene.

Chap. VI. Orateurs et Rhéteurs. Pl. XXX.

Le médaillon de marbre dont on a parlé ci-dessus étoit inédit; ce dessin le représente fidèlement avec les défauts qu'on y remarque. Il appartient à une époque où la sculpture étoit en décadence. Il a vraisemblablement été fait dans le courant du III[e] siecle de notre ere. L'inscription, par les fautes d'orthographe et par la mauvaise forme des caracteres, paroît se rapporter à la même date; on y lit le nom de Démosthene, gravé sur le fond en quatre lignes, ainsi qu'il suit: N° 2.

[3]ΔΗ	*De*
ΜΟⵎ	*mos*
ΘΕΝ	*then*
Ηⵎ	*es.*

(1) On y lit ΔΙΟϹΚΟΥΡΙΔΟΥ, (ouvrage) *de Dioscoride*. Cependant on pourroit croire que, malgré le mérite de cet ouvrage, il n'est qu'une copie antique de la pierre sur laquelle ce grand artiste avoit gravé le portrait de Démosthene. L'un des Mercures du cabinet Strozzi, et le buste d'Io dans celui du prince Stanislas Poniatowski, faits l'un et l'autre par Dioscoride, offrent une finesse et une perfection d'exécution qui sont encore au-dessus de ce que nous voyons dans ce portrait.

(2) Stosch et Bracci, parmi les pierres gravées de Dioscoride, Winckelmann, *Monum. ined.*, pag. 107 et XCI.

(3) Cette faute est dans l'original.

Chap. VI. Orateurs et Rhéteurs. Pl. XXX. N° 3.

Enfin j'ai cru devoir ajouter ici le buste en bronze trouvé à Herculanum, qui a fait connoître, à l'aide de son inscription, les autres portraits de Démosthene. Le motif qui m'a déterminé à le donner de nouveau est le manque d'exactitude que l'examen du bronze original m'a fait apercevoir dans la gravure qui le représente, et qu'on trouve dans le recueil des antiquités d'Herculanum. M. Montagny en a pris un nouveau dessin à Palerme avec ce goût et cette fidélité qu'on lui connoît pour copier l'antique : ce dessin est gravé sous le n° 3. Le nom de *Démosthene*, ΔΗΜΟϹΘЄΝΗϹ, est écrit sur la poitrine. On peut juger, par la forme des caracteres, que cet ouvrage ne peut pas appartenir à une époque plus reculée que le siecle qui a précédé l'ere chrétienne.

§. 4. ESCHINE.

Pl. XXIX.

Les invectives sans mesure, et les injures grossieres que les orateurs d'Athenes se permettoient les uns contre les autres dans leurs débats, ont traversé les siecles à l'aide de leur éloquence, et ont fait que leurs noms ne sont point parvenus jusqu'à nous sans quelque tache [1]. C'est ainsi que nous savons que l'état des parents d'Eschine, et sur-tout celui de sa mere, étoit peu honorable, que son éducation fut extrêmement

(1) Le faux Plutarque, dans les *Vies des dix orateurs* ; Philostrate, dans les *Vies des sophistes*, I, 18; Photius, *Biblioth.*, *cod.* LXI et CCLXIV; la vie anonyme d'Eschine, et une autre écrite par un grammairien nommé Apollonius, qui se trouvent en tête de l'édition des discours d'Eschine dans les *Orateurs* de Reiske; l'argument de l'oraison contre Ctésiphon; et les oraisons mêmes de Démosthene, *de falsâ Legat.*, et *de Coronâ*, et celles d'Eschine en réponse aux précédentes, sont les principales sources où j'ai puisé des notices sur cet orateur.

Chap. VI. Orateurs et Rhéteurs. Pl. XXIX.

négligée, qu'il traîna les premieres années de sa vie dans des emplois très vils; qu'après avoir servi dans les milices, il s'essaya sur la scene tragique, où il n'eût aucun succès; qu'il devint ensuite greffier d'un magistrat subalterne, et qu'au moyen d'un bel organe, de quelques connoissances qu'il sut acquérir dans les lois et dans les affaires, et sur-tout de la facilité dont la nature l'avoit doué pour l'art de la parole[1], il parvint à s'élever au rang des orateurs. Il prit, dès son début dans les affaires publiques, le parti contraire à celui de Démosthene, soit qu'il désespérât d'égaler cet orateur en soutenant les mêmes opinions, soit qu'il fût déja séduit par les promesses et par l'or de Philippe. Athenes, qui rendoit justice à ses talents, se défia souvent de ses intentions; et Eschine lui-même ne savoit pas assez les dissimuler. Ambassadeur des Athéniens auprès de Philippe, et leur député à l'assemblée des Amphyctions, il parut avoir trahi, dans l'une et dans l'autre mission, les intérêts de sa patrie. La victoire de Philippe à Chéronée comprima le ressentiment d'Athenes, et l'empêcha d'éclater.

Après la mort de Philippe, Eschine, plein de confiance dans la protection des Macédoniens, s'imagina que le moment étoit favorable pour renverser entièrement Démosthene. Dans ce dessein il accusa Ctésiphon, qui, quelques années auparavant, avoit fait décerner à Démosthene une couronne d'or; mais l'indignation publique, réveillée par la voix de celui-ci, se souleva contre l'accusateur, qui fut forcé d'abandonner Athenes. Il avoit pris le chemin de l'Asie pour aller implo-

(1) Eschine, suivant Philostrate, se distinguoit singulièrement dans les discours non préparés; son éloquence paroissoit d'autant plus admirable qu'elle étoit excitée par des occasions imprévues; elle avoit quelque chose qui sembloit surnaturel (Philostrate, *Vit. soph.*, I, 18, §. 3).

Chap. VI. Orateurs et Rhéteurs. Pl. XXIX.

rer la vengeance d'Alexandre, lorsque la mort du conquérant déconcerta ses projets : il s'arrêta dans l'île de Rhodes, où il devint le chef d'une école d'éloquence qui parvint à une grande réputation. C'est là que, lisant à ses disciples son plaidoyer et celui de son adversaire dans ce procès célebre dont il avoit été la victime, et l'auditoire étant saisi d'admiration à la lecture du discours de Démosthene : « Eh! que seroit-ce, « s'écria l'orateur exilé, si vous aviez entendu ce monstre le « prononcer lui-même[1] ? » Ainsi, tout en rendant justice à son ennemi, Eschine vouloit faire sentir à ses éleves combien, selon lui, les émotions que l'orateur éprouve ajoutent, dans la déclamation, à l'expression et à la force de l'éloquence. Eschine passa quelque temps après dans l'île de Samos, sans doute pour se rapprocher d'Athenes[2] : il espéroit peut-être y rentrer à la faveur d'un parti qui étoit devenu tout-puissant[3], quand la mort le surprit à l'âge de soixante-quinze ans. Son nom a été transmis à la postérité avec celui de son rival ; leur haine mutuelle les a réunis à jamais dans la mémoire des hommes ; et

(1) Pline le jeune, l. II, *epist.* 3. Cette expression d'Eschine, pleine de ressentiment, rend de plus en plus invraisemblable le conte qu'on a fait, que Démosthene rejoignit à cheval Eschine exilé, et que, lorsque le fugitif craignoit tout pour sa vie, son rival généreux lui remit une forte somme pour le soulager dans sa disgrace. Ce conte est répété à une autre occasion dans la vie de Démosthene, et il est probable que ce n'est qu'un de ces embellissements que les biographes grecs n'épargnoient pas dans leurs écrits.

(2) L'abbé Vatry, dans ses *Recherches sur la vie et les ouvrages d'Eschine*, tome XIV des *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, cite Philostrate pour garant de ce voyage de l'orateur : Philostrate n'en dit mot ; l'autorité est dans le faux Plutarque et dans Photius, *Cod.* LXI.

(3) C'est ce que craignoient ses ennemis, s'il est vrai, comme Apollonius l'affirme, que sa mort fut violente, ἀναιρεθείς ; nous avons vu la même chose arriver à Thucydide lorsqu'il étoit sur le point de rentrer dans son pays.

l'éloquence d'Eschine le cede à peine, au jugement de tous les siecles, à celle de Démosthene[1].

Chap. VI. Orateurs et Rhéteurs. Pl. XXIX.

N° 3 et 4.

Un faux portrait d'Eschine s'étoit glissé dans l'iconographie : une gaîne portant le nom de cet orateur avoit été publiée par F. Ursinus[2]; cette gaîne étoit surmontée d'une tête qui sans doute étoit rapportée, puisqu'elle représentoit un jeune homme sans barbe, ce qui est contraire au costume athénien. Les fouilles de la maison de campagne de Cassius ont fait reparoître de nos jours le véritable portrait d'Eschine qu'on voit maintenant au Vatican[3]. Cet hermès porte le nom d'Eschine, AICXINHC, écrit au-dessous de la poitrine: on y reconnoît un homme d'une constitution robuste et d'une santé vigoureuse, qualités que les biographes d'Eschine ont remarquées, et qui l'avoient porté dans sa jeunesse à embrasser l'état militaire[4], et même à se faire athlete. L'aspect de sa figure paroît annoncer ces talents qui rendoient son éloquence aussi éblouissante que persuasive. Il est vrai que le nom d'Eschine, sans celui de son pere, Atrometus, et sans aucune autre particularité qui le caractérise, pourroit

(1) Denys d'Halic., *de Demosthen. acumine*, p. 185 de l'édit. de Sylburge.

(2) J. Faber l'a reproduite, *Imagines*, n° 2, et d'autres après lui. Cet hermès existoit, à ce qu'il dit, parmi les antiques du grand duc de Toscane; mais on l'a cherché en vain dans la galerie de Florence. Il se trouvoit probablement parmi les hermès qui ornoient un jardin des Médicis hors de Rome et dans le voisinage de la maison de campagne de Jules III. Or, la plupart de ces hermès avoient des têtes rapportées qui n'avoient pas originairement appartenu aux gaînes qu'elles surmontoient. C'est ce qu'on peut conclure d'une remarque faite par Ursinus, *præf.*, pag. 6.

(3) Je l'ai publié pour la premiere fois dans le volume VI du *Museo Pio Clementino*, pl. 36.

(4) Il avoit mérité une couronne pour s'être distingué dans une affaire contre les Thébains, et principalement pour en avoir porté la nouvelle à Athenes avec une célérité merveilleuse.

Chap. VI. Orateurs et Rhéteurs. Pl. XXIX.

indiquer le portrait d'un autre personnage du même nom; mais il faut observer que l'orateur a joui d'une réputation bien supérieure à celle de tous les autres Eschine, et que les portraits des grands orateurs et des hommes distingués par leur éloquence étoient aussi les plus multipliés[1]. Enfin, ce qui ne laisse plus lieu aux doutes, c'est que ce même portrait a fait chez les anciens le pendant de celui de Démosthene. J'ai remarqué dans le palais du prince Barberini, à Rome, deux hermès parfaitement semblables, qui étoient apparemment sortis de la même fouille, et qui étoient placés en regard, sans qu'on soupçonnât quels étoient les personnages qu'ils représentoient, puisque les portraits de Démosthene et d'Eschine n'avoient pas encore été reconnus : cependant ces hermès étoient les portraits de ces deux orateurs, tels que nous les présentons à la planche XXIX.

Pl. XXX. N° 4.

Nous avons vu au paragraphe 3 un médaillon antique en marbre, avec le nom et le buste de Démosthene; il a pour pendant un médaillon semblable également antique, et qui est le portrait d'Eschine, dessiné au n° 4 de la planche XXX : il est sans inscription, comme si celle qui désigne le portrait de Démosthene, dans l'autre médaillon, étoit suffisante pour faire reconnoître son rival dans celui-ci. Ce médaillon étoit inédit.

§. 5. LÉODAMAS.

Cet orateur, né dans la bourgade d'Acharnes, près d'Athenes, étoit contemporain de Démosthene et d'Eschine, qui avoient

(1) Philostrate, *Vit. sophist.*, I, c. 21, §. 7.

une très grande estime pour ses talents[1]. Eschine ne le juge point inférieur à Démosthene, et il ajoute que Léodamas avoit des qualités plus aimables[2]. Démosthene, engagé à parler contre Léodamas dans l'affaire de Leptine, ne dissimule pas que cet orateur excelle dans l'art de la parole[3]. Léodamas avoit déja fait connoître ce talent dans sa jeunesse, en attaquant un décret par lequel le peuple avoit accordé des honneurs extraordinaires à Chabrias[4]. C'est ainsi que les jeunes orateurs de la Grece s'efforçoient de se signaler, en profitant de la jalousie de la multitude contre les grands noms: pour cette fois le mérite de Chabrias fit taire l'envie.

Léodamas contribua quelque temps après à réconcilier les Thébains avec les Athéniens; et ses discours, si nous en croyons Eschine, faciliterent les succès qu'obtint ensuite Démosthene[5]. Nous ne savons rien de plus sur cet orateur. Une équivoque de nom, qui faisoit de Léodamas le précepteur d'Eschine, a été découverte et corrigée par un habile critique du siecle dernier[6].

Fulvius Ursinus avoit trouvé dans les jardins du cardinal Cesi un hermès portant écrit au bas de la poitrine le nom du personnage qu'il représentoit; mais les trois premieres lettres étoient effacées; les dernieres étoient ΔΑΜΑΣ (*damas*)[7]. L'in- N° 5.

(1) Ruhnkenius a indiqué les passages les plus classiques sur cet orateur (*Histor. critic. orator. græcor.* V, *Leodamas*).

(2) *Orat. in Ctesiph.*, pag. 531 de l'édition de Reiske.

(3) Démosthene, *in Leptin.*, pag. 501 de l'édition de Reiske.

(4) Démosthene, *ibid.*

(5) Eschine, *loco citato.*

(6) Ruhnkenius, *loco citato*, où il prouve que le nom du précepteur d'Eschine étoit *Alcidamas.*

(7) Dans la gravure de Théodore Galle (Fabri, *Imagines*, n. 84), on n'a pas eu l'attention de laisser assez d'espace en avant de la partie conservée de l'inscription, pour que trois lettres puissent y tenir. Gronovius fonde sur cette inexacti-

Chap. VI. Orateurs et Rhéteurs. Pl. XXX.

génieux antiquaire conjecturoit, avec beaucoup de probabilité, que les trois lettres qui manquoient étoient ΛΕΩ (*Leo*) et que le portrait étoit celui de Léodamas; car, disoit-il, si c'étoit celui d'Alcidamas, autre orateur athénien, il faudroit de la place pour quatre lettres, et il n'y en a que pour trois. Comme ce raisonnement est juste, je n'ai pas cru devoir omettre le portrait de cet orateur, quoique le marbre original ait depuis long-temps disparu. Je l'ai fait copier d'après la gravure qui se trouve dans la premiere édition de l'ouvrage d'Ursinus, et qui est le type de toutes celles qu'on a données dans plusieurs recueils iconographiques.

§. 6. METTIUS EPAPHRODITUS.

Pl. XXXI.

Epaphroditus étoit né à Chéronée, dans la Béotie, d'une condition servile[1]. Modestus, préfet de l'Egypte, dont il étoit esclave, s'attacha à lui à cause des connoissances qu'il avoit acquises quoiqu'étant dans la servitude[2] : il lui confia l'éducation de son fils, et lui donna la liberté.

Epaphroditus se rendit à Rome, probablement à la suite de son ancien maître : il s'y fit une grande réputation, et y vécut

tude une nouvelle conjecture, et prétend soutenir que cet hermès appartenoit à quelque Damasus, Damas, Damasius (*Thes. ant. gr.*, t. II, p. 74). Ces erreurs arrivent souvent quand on ne remonte pas aux sources. Un autre hermès, dans le musée du Capitole, présente le nom de Léodamas écrit en latin; mais cette inscription est apocryphe.

(1) Un article bien court, dans le dictionnaire de Suidas, et qu'on retrouve plus succinct encore dans celui d'Eudocie, est tout ce qui nous reste sur la personne d'Epaphroditus.

(2) Fabricius a fait une méprise (*Bibl. gr.*, l. II, c. 5, §. 49) où il a dit qu'Epaphroditus étoit disciple d'Archibius : mais, dans le catalogue des grammairiens (l. V, part. III, c. 7), il a rétabli le nom véritable du maître, Archias.

dans l'aisance. Sa bibliotheque, composée de trente mille volumes bien choisis et des plus rares, faisoit honneur au goût dont il avoit donné des preuves nombreuses par ses commentaires sur Homere et sur Pindare, et par d'autres ouvrages de littérature. Il ne nous reste rien d'Epaphroditus; mais on peut voir dans les écrits des littérateurs et des scholiastes postérieurs le cas qu'ils faisoient de son autorité[1]. Ce grammairien florissoit dans la derniere moitié du premier siecle de l'ere chrétienne, depuis Néron jusqu'à Nerva. Chap. VI. Orateurs et Rhéteurs. Pl. XXXI.

La tête que les n° 1 et 2 nous représentent sous deux vues est celle d'une petite figure assise qu'on voit dans le palais du prince Altieri, à Rome, et qui porte sur le socle l'inscription suivante, n° 3, par laquelle nous sommes assurés que cette statue en marbre est le portrait de M. Mettius Epaphroditus, grammairien ou littérateur grec: N° 1, 2, et 3.

MMETTIVS	*Marcus Meitius Epaphroditus*
EPAPHRODITVS	*grammairien grec:*
GRAMMATICVSGRAECVS	*Marcus Mettius Germanus son affranchi*
MMETTIVSGERMANVSLFEC.	lui *a fait* élever cette statue.

Fulvius Ursinus, qui le premier a publié ce monument, l'attribue au grammairien Epaphroditus; mais il ne dissimule pas qu'il lui reste trop d'incertitude pour pouvoir assurer positivement que le M. Mettius Epaphroditus du monument est le même que l'Epaphroditus affranchi de Modestus. Cependant

(1) Kuster, dans ses notes à l'article cité de Suidas, a indiqué les scholiastes qui ont fait usage des remarques de ce grammairien. Fabricius y ajoute Etienne de Byzance dans le fragment sur Dodone. Le scholiaste de Venise sur l'Iliade a fait, en plusieurs endroits, mention d'Epaphroditus.

Chap. VI. Orateurs et Rhéteurs. Pl. XXXI.

cette conjecture est fondée non seulement sur l'identité du troisieme nom, que nous examinerons ci-après; mais elle l'est encore sur la qualification de grammairien grec; et enfin elle acquiert la plus grande probabilité par le séjour que le grammairien dont parle Suidas fit à Rome, et par la célébrité qu'il y acquit, puisque la statue a été trouvée dans cette capitale du monde ancien.

L'examen des trois noms donnés par l'inscription à ce littérateur me paroît propre à confirmer de plus en plus l'opinion que j'avance. Il étoit d'usage à Rome d'avoir trois noms: le premier, le prénom (*prænomen*), distinguoit la personne; le second, le nom (*nomen*), désignoit la famille; le troisieme (*cognomen*), surnom ou second nom, indiquoit la branche de la famille, et quelquefois distinguoit plus particulièrement la personne. Un esclave affranchi retenoit le nom qu'il avoit dans la captivité, en le plaçant le troisieme, et les deux premiers noms lui étoient donnés par son maître. Cela prouve que le grammairien de Chéronée, quoique appelé par les anciens du seul nom d'Epaphroditus, dut avoir, dès qu'il fut libre, deux autres noms qui étoient ceux de son maître. Le nom de Modestus ne put jamais être porté par Epaphroditus, parceque, suivant l'usage observé chez les Romains, le nom de Modestus ne pouvoit jamais être l'un des deux premiers noms d'un Romain [1]. Epaphroditus portoit donc les deux premiers noms

(1) Les prénoms romains sont bien connus, et le nombre en est très borné; les noms de famille, *nomina gentium*, qui étoient les seconds dans l'ordre, se terminoient toujours en *ius*, comme *Mettius*, *Tullius*, *Julius*, etc. *Modestus* ne pouvoit donc être que le troisieme nom, *cognomen*, du préfet de l'Egypte. Or, le troisième nom du maître ne devenoit jamais le nom de l'affranchi, qui prenoit seulement le *prænomen*, prénom, et le nom de famille, *nomen gentis*, de son patron.

de son maître Modestus, qui ne nous sont pas connus. Une inscription latine du bon temps, que j'ai vue à Rome, prouve que le nom de Modestus étoit porté par des personnages de la famille des Mettius, et que le prénom de Marcus étoit usité dans la même famille[1]. Puis donc qu'il y avoit à cette époque un Romain appelé M. Mettius Modestus; puisque Epaphroditus chéronéen étoit grammairien grec, et affranchi d'un Modestus; puisqu'un grammairien grec, dans un monument authentique, porte les trois noms de Marcus Mettius Epaphroditus, combien n'est-il pas probable que le gouverneur de l'Egypte s'appeloit Marcus Mettius Modestus, et que le grammairien dont parle Suidas étoit le Marcus Mettius Epaphroditus de la statue?

Le même lexicographe nous a laissé quelques détails sur l'habitude corporelle d'Epaphroditus; il dit qu'il étoit noir, et d'une grande taille: on ne peut guere reconnoître ces qualités dans un portrait en sculpture; mais les cheveux, naturellement frisés et presque hérissés, dans un âge mûr, comme le sont ceux de cette tête, supposent assez généralement un teint brun et basané.

On pourroit objecter, contre l'opinion que j'avance, que la barbe ne paroît pas convenir à un homme qui a vécu au temps marqué par Suidas, parcequ'elle annonce le costume du IIe siecle, et au plutôt celui du regne d'Adrien. Mais cette objection devient

(1) Il existe dans la *villa Panfili*, à Rome, l'inscription suivante, rapportée par Muratori, p. 1467, n° 11:

C. HERENNIO
PISONI
M. METTIVS MODESTVS.
FECIT.

La simplicité de cette inscription, la beauté des caracteres, et le petit nombre de noms portés par les personnes dont on y fait mention, prouvent aux connoisseurs en paléographie latine que ce monument appartient très probablement au Ier siecle de l'ere chrétienne. Il a même un rapport évident avec le style de l'inscription d'Epaphroditus.

Chap. VI.
Orateurs
et Rhéteurs.
Pl. XXXI.

nulle quand on considere que l'usage de porter la barbe avoit déja commencé à s'introduire parmi les Romains sous l'empire de Trajan[1], et que probablement les Grecs l'avoient adopté un peu plutôt, et particulièrement les gens de lettres, à l'imitation des philosophes, qui n'y avoient jamais entièrement renoncé.

§. 7. ELIUS ARISTIDE, SOPHISTE.

Rien ne prouve mieux la décadence de la littérature grecque pendant le IIe siecle de l'ere chrétienne que la grande estime qu'on montroit pour les sophistes, et les honneurs que le public et les souverains eux-mêmes prodiguoient à ces médiocres littérateurs qui abusoient de l'éloquence en l'appliquant à des sujets puérils et romanesques, qui se proposoient plutôt pour objet de forcer les applaudissements d'un auditoire ébloui que de l'éclairer, de l'instruire, et de le persuader; qui enfin dégradoient l'art oratoire par le mélange de la charlatanerie la plus effrontée. Ce fut alors qu'on attacha le plus grand prix à l'éloquence non préparée[2]; et on sent bien que les esprits les mieux faits n'étoient pas ceux qui obtenoient le plus de succès

(1) Plusieurs personnages romains sont représentés portant la barbe sur les bas-reliefs de la colonne Trajane.

(2) Le pere d'Hérode Atticus, l'un des hommes les plus riches de l'empire, avoit un desir très vif que son fils se distinguât par cette espece de talent. Les précepteurs qu'il lui avoit donnés jusqu'à ce jour, en inculquant à leur jeune élève le goût pour la lecture des grands orateurs de l'antiquité, lui avoient inspiré une modeste réserve qui auroit pu paroître un sûr garant de ses progrès à venir : le pere en étoit cependant au désespoir ; et dès que le sophiste Scopélianus eut réussi à donner à Hérode de la hardiesse et de la présomption, le pere, enchanté de ce changement, mutila à coups de pierres les bustes des grands orateurs qui ornoient les avenues et les galeries de sa maison (Philostrate, *vitæ sophist.*, l. I, c. 21, §. 7).

dans ces épreuves. Les talents furent égarés, et de jour en jour ils devinrent plus rares. Chap. VI. Orateurs et Rhéteurs. Pl. XXXI.

Aristide, né au commencement du IIe siecle de l'ere vulgaire, d'une famille qui jouissoit d'une honnête aisance dans la ville d'Adrianes en Mysie, se livra tout entier à ce genre d'études. Il ne put, à la vérité, acquérir la facilité tant vantée de faire et de réciter des discours impromptu; mais, après une préparation très courte, et même d'un seul jour, il put commander l'admiration par ce qu'on appeloit alors des prodiges d'éloquence. Les voyages augmenterent ses connoissances; et ses succès, à son retour, furent si flatteurs, et il en fut tellement enivré, que sa vanité n'eut plus de bornes[1]; elle respire dans toutes les pages de ses discours[2], qu'on ne liroit plus s'ils n'étoient pas parsemés de quelque érudition, et si les écrits des anciens n'offroient pas toujours de l'intérêt aux amateurs de l'antiquité et de l'histoire. On compte parmi ses plus glorieux succès la réédification de Smyrne, détruite par un tremblement de terre. Il est certain que Marc-Aurele donna des ordres pour le rétablissement de cette ville, sur le récit éloquent qu'Aristide lui fit du désastre qu'elle avoit éprouvé : mais il est vraisemblable, comme le remarque son biographe[3], que cet excellent prince auroit pris la même résolution sans y être excité par le sophiste. Un seul fait suffira pour faire connoître la vanité de ce littérateur.

(1) Les gens qui ont de la vanité parlent d'eux-mêmes à tout propos. Nous avons la vie d'Aristide presque tout entiere dans ses discours. Jean Masson l'en a extraite avec critique et exactitude ; son ouvrage a été inséré dans l'édition des œuvres de ce rhéteur, que Samuel Jebb a donnée à Oxford. Philostrate (*Vies des sophistes*, l. II, c. 9) nous a laissé une vie d'Aristide, fondée presque en totalité sur les faits qu'il tenoit du sophiste Damien, son contemporain, et qui l'avoit été d'Aristide.

(2) Il croyoit être un autre Démosthene; il se comparoit à Platon, et, ce qui étoit encore plus ridicule, à Alexandre-le-Grand.

(3) Philostrate, *loco citato*, §. 2.

Chap. VI. Orateurs et Rhéteurs. Pl. XXXI.

L'empereur ayant desiré, pendant son séjour en Asie, d'entendre un essai de l'éloquence d'Aristide, celui-ci le pria de trouver bon qu'il amenât au palais un assez grand nombre de personnes de sa connoissance, et de leur permettre, quoiqu'en présence de César, d'applaudir à haute voix, et de battre des mains. Marc-Aurele répondit avec autant de politesse que de bonté : « Il ne dépendra que de vous qu'on vous applaudisse [1] ».

Aristide mourut âgé de plus de soixante ans, comblé de distinctions par les Grecs asiatiques, et favorisé d'exemptions honorables par le souverain.

N° 4, 5, et 6.

La tête gravée sous ces deux numero est celle de la figure assise d'Aristide, qui, trouvée à Rome, sous le pontificat de Pie IV, vers le milieu du XVI[e] siecle, fut placée dans la bibliotheque du Vatican, où elle est encore [2]. L'inscription, n° 6,

ΑΡΙΣΤΙΔΗΣ	*Aristide*,
ΣΜΥΡΝΕΟΣ	*smyrnéen*,

gravée en deux lignes au bas du siege et du côté gauche de la statue, nous fait reconnoître ce sophiste [3]. Aristide, qui se

(1) Philostrate, *loco citato*.

(2) Bellori, *Imagin. illustr.*, n. 72.

(3) J. Masson avoit élevé quelques doutes sur l'authenticité de cette inscription, et par conséquent sur la certitude de ce portrait; ces doutes étoient fondés sur la fausse orthographe des deux mots, ΑΡΙΣΤΙΔΗΣ pour ΑΡΙΣΤΕΙΔΗΣ, et ΣΜΥΡΝΕΟΣ pour ΣΜΥΡΝΑΙΟΣ. Joseph Bartoli a répondu à ces objections frivoles (*Dissertazioni due sul museo veronese, Verona*, 1745, in-4°, p. 199). Pour l'I au lieu de l'EI, on peut voir ce que nous avons remarqué à la planche 24 sur l'orthographe du nom ΠΟΣΙΔΩΝΙΟΣ au lieu de ΠΟΣΕΙΔΩΝΙΟΣ. A la vérité l'orthographe de ΣΜΥΡΝΕΟΣ pour ΣΜΥΡΝΑΙΟΣ est bien plus fautive, parcequ'elle peche aussi contre la quantité de la syllabe. Cependant elle est également fondée sur la prononciation de cette diph-

regardoit comme un second fondateur de Smyrne, put prendre le titre de smyrnéen quand il eut obtenu le droit de citoyen de cette ville, où il fut aussi honoré de différentes magistratures. C'est ainsi que nous avons vu Hérodote citoyen d'Halicarnasse et de Thurium, Aristomaque citoyen de Soles et d'Athenes, Métrodore citoyen d'Athenes et de Lampsaque. Il est probable que cette statue d'Aristide étoit une copie de la statue de bronze que les Smyrnéens avoient élevée en son honneur sur la place publique, près du temple d'Esculape[1]. Le panégyrique de Rome, qu'on trouve parmi ses ouvrages, peut lui avoir mérité une statue dans quelque forum, dans quelque portique, ou du moins dans quelque bibliotheque de cette capitale[2]. Si l'inscription de Pie IV, qui fait mention des ruines parmi lesquelles la

thongue, prononciation qui avoit lieu du temps même de Callimaque (voyez l'épigramme I de ce poëte dans les *Analecta*), et qui a fait substituer l'E à l'AI sur d'autres inscriptions (Gruter, p. XXII, I, et p. CCXII, CCXIII), et même sur des médailles. Je ne citerai qu'un exemple ; il est tiré d'une médaille de Faustine la jeune, princesse contemporaine d'Aristide : on y lit ΥΠΕΡ ΝΙΚΗΣ ΡΩΜΕΩΝ à la place de ΡΩΜΑΙΩΝ. Eckhel a parlé de cette médaille, qui se trouve dans le cabinet de Vienne (D. N., t. III, p. 520).

(1) Philostrate, *loco citato*, §. 2; et Oléarius, dans les notes.

(2) Libanius, dans sa lettre MDLI, parmi celles que Wolff a publiées, à la page 704, parle de plusieurs portraits d'Aristide; deux étoient des bustes ou des tableaux à demi-figure; le troisieme étoit une figure entiere. Quelques expressions de cette lettre feroient supposer qu'Aristide, dans ces portraits, s'étoit fait représenter en Esculape. La cause de cette métamorphose peut être attribuée à la dévotion particuliere que le sophiste avoit pour le patron de la médecine, et aux visions fréquentes qu'il croyoit avoir de ce dieu. Un autre monument d'Aristide, qui subsiste encore, est le piédestal d'une statue érigée en son honneur par les villes d'Alexandrie, d'Hermopolis, et d'Antinoée, et par les Grecs établis en Egypte, dans le Delta, et dans l'arrondissement de Thebes. Ce monument curieux, conservé dans le musée de Vérone (Maffei, *Mus. Veron.*, p. XLI, 3), nous fait connoître le prénom romain d'Aristide, qui étoit Publius, et confirme le surnom de *Théodore* qu'Aristide s'étoit donné lui-même, se regardant comme un don que les dieux avoient fait à ses contemporains.

Chap. VI. Orateurs et Rhéteurs. Pl. XXXI.

statue avoit été ensevelie, nous indiquoit le lieu précis où cette découverte a été faite, elle pourroit répandre quelque lumiere sur cette question d'ailleurs assez peu intéressante [1].

La sculpture de la statue, quoique un peu molle d'exécution, est d'un bon style; la tête n'avoit jamais été dessinée séparément, ni dans une si grande dimension. On croit, en l'examinant avec attention, y reconnoître un homme de talent, mais dont la modestie n'est pas la principale vertu.

(1) L'inscription de Pie IV a été rapportée par Bellori, *loco citato*.

NOTE.

Fulvius Ursinus possédoit un hermès de l'orateur athénien Andocide, et il l'a publié: une inscription grecque le faisoit connoître; elle étoit conçue en ces termes:

ΑΝΔΩΚΙΔΗΣ *Andocide,*
ΛΕΩΓΩΡΟΥ *fils de Léogoras,*
ΑΘΗΝΑΙΩΣ *athénien.*

Mais, comme cet hermès étoit sans tête, je n'ai point cru devoir imiter l'exactitude inutile de J. Faber, qui l'a fait graver dans son recueil.

Dans le gymnase de Zeuxippe, à Constantinople, il n'existoit point d'autres portraits d'orateurs et de rhéteurs grecs que ceux d'Isocrate, de Démosthene, et d'Eschine; ce sont du moins les seuls de ce genre que Christodore ait décrits.

Il existe à Rome, dans la *villa Mattei*, une inscription grecque, gravée autrefois au-dessous du portrait de l'orateur Hypéride; la voici:

ΥΠΕΡΙΔΗΣ ΡΗΤΩΡ *Hypéride le rhéteur.*
ΤΕΥΣΙΑΛΗΣ ΕΠΟΙΕΙ *Zeuxiade l'a fait.*

Je crois qu'on doit lire ΖΕΥΞΙΑΔΗΣ, *Zeuxiade*, et non ΤΕΥΣΙΑΛΗΣ, *Teusialès*. On la trouve dans les *Miscellanea* de Spon, sect. IV.

CHAPITRE VII.

MÉDECINS, ET PHYSICIENS.

§. 1. HIPPOCRATE.

CET homme à jamais célebre naquit à Cos l'an 460[1] avant l'ere chrétienne: il étoit destiné par la nature à la médecine, puisqu'il étoit issu de la famille des Asclépiades, qu'on croyoit descendre d'Esculape[2]; mais il dut à l'esprit infatigable d'observation, à la justesse exquise de jugement dont il étoit doué, à une pratique assidue et toujours réfléchie, la gloire d'avoir réussi à porter l'art des prognostics à une certitude à laquelle on n'espéroit pas qu'il pût atteindre, et d'avoir répandu sur

CHAP. VII. Médecins, et Physiciens. Pl. XXXII.

(1) Cette année étoit fixée par Histomachus dans le traité qu'il avoit écrit sur la secte ou sur l'école des médecins qui reconnoissoient pour chef Hippocrate. On cite cette autorité dans la vie grecque d'Hippocrate, faussement attribuée à Soranus de Cos : mais cet écrit n'est pas un guide sûr pour nous conduire à la connoissance certaine de l'histoire de ce grand médecin, particulièrement lorsque les faits qu'on y lit ne sont point confirmés par quelque autorité plus respectable. Le docteur Ackermann, professeur d'Altorff, a donné un excellent abrégé de la vie d'Hippocrate, fondé sur les témoignages les plus authentiques, tels que ceux de Platon, d'Aristote, et d'Hippocrate lui-même, dans ses ouvrages les moins contestés. Cette vie a été insérée par M. Harless dans la *Bibliotheca græca* de Fabricius, tom. II, p. 506.

(2) Platon, *Protagora et Phædro*. Il étoit de la branche de Nebros, suivant le témoignage d'Etienne de Byzance. V. Κῶς.

Chap. VII. Médecins, et Physiciens. Pl. XXXII.

la science des lumieres nouvelles qui éclairent encore la postérité.

Non content des avantages que lui présentoit le trésor d'observations recueillies pendant plusieurs siecles dans l'école des Asclépiades de sa patrie[1], il entreprit de les comparer avec celles d'une école rivale, l'école de Gnide[2], et d'y ajouter les observations nouvelles que l'étude des maladies lui fourniroit dans d'autres pays et sous d'autres climats. Dans ce projet il parcourut l'Asie mineure, dont l'île de Cos étoit voisine, la Libye, la Scythie, quelques villes de la Thrace, la Macédoine, et la Thessalie[3]. Il paroît avoir plus particulièrement affectionné cette derniere contrée dont il donna le nom à l'un de ses enfants, et dont les habitants le comblerent d'honneurs même après sa mort[4]. Cependant il étoit revenu dans sa patrie, où ses leçons rendirent l'école de Cos la plus florissante de toutes les écoles de la Grece, tandis que ses nombreux écrits portoient l'instruction dans tous les pays, et chez tous les peuples. Sa réputation devint immense après sa mort, qui arriva, suivant des traditions anciennes, lorsqu'il étoit dans sa quatre-vingt-cinquieme année. L'imposture lui attribua plusieurs écrits apocryphes; on mêla du merveilleux au récit des évènements de

(1) Pline, l. XXXIX, §. 2, où il rapporte, d'après Varron, la fable qu'Hippocrate avoit incendié le temple qui contenoit ce dépôt. M. Ackermann observe judicieusement que ceux qui débitoient ce fait n'étoient pas bien d'accord entre eux, puisque quelques uns lui faisoient brûler le temple d'Esculape à Cos, et d'autres celui qui étoit à Gnide.

(2) Hippocrate, *de diæta acut.*, p. 268, 269, tom. II, édition de Van der Linden.

(3) L'énumération de ces contrées a été tracée d'après l'autorité d'Hippocrate lui-même. Voyez le docteur Ackermann, *loco citato*, pag. 511.

(4) L'un des fils d'Hippocrate s'appeloit Thessalus. Le faux Soranus atteste que le tombeau, probablement le cénotaphe, du médecin de Cos existoit encore de son temps près de Larissa en Thessalie.

sa vie; on en augmenta le nombre par des fables: à peine la critique la plus sévere a pu en purger son histoire, et former le catalogue de ses ouvrages authentiques [1].

Un tel homme ne pouvoit manquer d'avoir des images dans l'antiquité; aussi étoient-elles encore singulièrement vénérées du temps de Lucien [2]. Le costume le plus ordinaire qu'on donnoit à ses portraits étoit une espece de bonnet, ou plutôt une draperie roulée autour de sa tête, presque à la maniere d'un turban; costume que les antiquaires ont remarqué dans d'autres portraits de médecins, et même dans les images du dieu de la médecine [3]. Cependant les portraits d'Hippocrate qui nous sont

(1) André Dacier, qui nous a donné une vie d'Hippocrate, et Daniel Leclerc, dans son *Histoire de la médecine*, n'ont pas été bien scrupuleux sur les faits qu'ils y ont admis. L'invitation de se rendre à la cour de Darius, et le traitement de la peste dans la ville d'Athenes, sont du nombre de ces évènements qu'une critique plus rigoureuse auroit supprimés.

(2) *Philopseude*. Pline dit qu'Hippocrate avoit obtenu, dans la Grece, des honneurs divins semblables à ceux qui avoient été autrefois décernés à Hercule (l. VII, §. 37).

(3) Voici le passage de sa vie où il est parlé du costume adopté par les peintres dans le portrait d'Hippocrate: Ἐν δὲ ταῖς πολλαῖς εἰκόσιν ἐσκεπασμένος τὴν κεφαλὴν αὐτοῦ γράφεται· ὡς μέν τινες λέγουσιν, ἐν πίλῳ, παράσημον εὐγενείας, καθάπερ Ὀδυσσεύς· ἄλλοι δὲ τῷ ἱματίῳ· καὶ τούτων οἱ μὲν δι' εὐπρέπειαν, ἐπεὶ φαλακρὸς ἦν· οἱ δὲ διὰ τὸ ἀσθενὲς τῆς κεφαλῆς· οἱ δὲ δι' ἔμφασιν τοῦ δεῖν τὸ τοῦ ἡγεμονικοῦ χωρίον φρουρεῖν· οἱ δὲ τοῦ φιλαποδήμου τεκμήριον· οἱ δὲ τῆς ἐν τοῖς συγγράμμασιν ἀσαφείας· οἱ δὲ πρὸς παράστασιν τοῦ δεῖν κᾀν τῷ ὑγιαίνειν φυλάττεσθαι τὰ βλάπτοντα· τινὲς δὲ ὅτι χειρίζων, πρὸς τὸ τῶν χειρῶν ἀπαραπόδιστον, συμπεριλαμβάνων τὸ ἱμάτιον, περικεχυμένον ἐπετίθει τῇ κεφαλῇ· « Hippocrate est peint, dans plusieurs de ses « images, avec la tête couverte. Quelques « uns disent qu'il a un bonnet, et que c'est « un symbole de sa noblesse héroïque, « comme le bonnet d'Ulysse; d'autres disent « que sa tête est couverte d'une simple « draperie, et que c'est pour cacher un « défaut, puisqu'il étoit chauve; d'autres « pensent qu'il est coiffé de la sorte parce- « qu'il étoit d'une mauvaise santé; d'autres « croient que c'est pour nous avertir qu'il « faut prendre un soin particulier de cette « partie du corps, qui est le siege de la « raison. Suivant d'autres, c'est le costume « d'un voyageur; suivant d'autres encore, « c'est un emblême de l'obscurité de ses « écrits. Quelques uns regardent cette coif- « fure d'Hippocrate comme un avertisse- « ment pour faire entendre que, même en

Chap. VII. Médecins, et Physiciens. Pl. XXXII.

parvenus nous le montrent avec la tête chauve, tel que ses biographes nous l'ont décrit. Le plus certain de ces portraits est tiré d'une médaille portant la tête et le nom d'Hippocrate. Nous la donnons au n° 1.

N° 1.

Cette médaille existoit autrefois dans la collection de Fulvius Ursinus, où Théodore Galle l'avoit dessinée[1]. Il paroît que du temps du Dr Mead on ne l'avoit pas encore perdue de vue; mais peu de temps après on ignoroit dans quel cabinet elle étoit passée[2]; et je l'ai fait copier d'après l'ouvrage de J. Faber. La légende du revers fait mention des citoyens de Cos, ville où cette monnoie avoit été frappée, et ce revers a pour type le serpent et le bâton d'Esculape[3].

« jouissant d'une bonne santé, il ne faut « pas omettre les précautions les plus effi- « caces pour la conserver; quelques autres « enfin disent qu'il a un voile autour de la « tête, parceque, exerçant la chirurgie, et « voulant avoir les mains libres, il s'est « enveloppé la tête de l'étoffe qu'il avoit « entre ses mains ». Ce passage est curieux, parcequ'il paroît dicté par un antiquaire qui ramasse, avec peu de critique, des conjectures de toute espece. Cependant Beger, Spanheim et le sénateur Bonarroti ont observé un chapeau ou un voile roulé autour de la tête sur plusieurs images d'Esculape et de quelques médecins (Beger, *Observat. et Conject.;* Bonarroti, *Medaglioni*, p. 125). Une statue et un buste d'Esculape, au musée Napoléon, sont coiffés de même (*Antiq. du musée Napoléon*, par M. Piroli, t. I, pl. 46 et 47); et deux bustes que je crois de deux médecins inconnus, et qu'on trouve, l'un dans les *Bronzes d'Herculanum*, (t. I, pl. 29 et 30), l'autre dans le *Musée du Capitole* (t. I, pl. 88), offrent ce même ajustement. Le motif le plus probable de ce costume des médecins grecs est celui qu'en donne Bonarroti, en disant que la tête couverte indique des personnes qui font des visites, et même des voyages en tout temps et à toute heure. On peut y ajouter encore un des motifs indiqués par l'auteur grec, qui conjecture que c'est pour donner l'exemple de ces précautions salutaires que ceux qui professent la médecine tâchent de faire observer aux autres.

(1) Fabri, *Imagines*, n. 71.

(2) Rasche, *Lex. Numar.*, t. II, pl. 11, p. 323.

(3) Je dois avertir ici que, par mes recherches au cabinet de la bibliotheque impériale, j'ai réussi à retrouver la médaille d'Hippocrate qu'on y avoit vue autrefois, mais que depuis long-temps on y cherchoit

L'hermès gravé sous les n° 2 et 3 est regardé comme un autre portrait d'Hippocrate [1]. Cette opinion est fondée sur la ressemblance qu'on remarque entre la physionomie de l'hermès et celle qui est sur la médaille du n° 1. Plusieurs hermès avec le même portrait, qui existent dans d'autres collections, ne laissent aucun doute sur la célébrité du personnage qu'ils représentent [2].

Chap VII. Médecins, et Physiciens. Pl. XXXII. N° 2 et 3.

Si dans aucun de ces hermès nous ne voyons Hippocrate la tête couverte, on peut observer que cette particularité n'a été remarquée par l'auteur de la vie de ce médecin que dans quelques uns de ses portraits en peinture [3]. On sait que de tous les arts la peinture est celui qui peut, avec le plus de facilité, représenter fidèlement le véritable costume des personnages [4].

en vain. Ainsi l'authenticité de cette médaille, authenticité qui avoit été le sujet des doutes d'ailleurs peu fondés du savant Eckhel (D. N., 2, 11, p. 599), est hors de toute contestation : les connoisseurs pourront la vérifier de leurs propres yeux. La planche qui présente le portrait d'Hippocrate étant déja imprimée, j'ai fait graver cette médaille dans le Supplément, à la fin de la IIe Partie, pl. 57, n. 2. Une autre médaille semblable à celle-ci se trouve décrite et gravée dans le *Catalogue des médailles de la comtesse de Bentinck*, Amsterdam, 1787, in-4°, pl. 1, p. 78.

(1) Il est parmi les antiques du musée Napoléon, dans la *Notice*, n° 194; dans les *Antiques du musée Napoléon*, par M. Piroli, tom. II, pl. 78.

(2) Il en existe de semblables au Capitole, à Rome, et dans la galerie de Florence (Bottari, *Mus. Capit.*, t. I, pl. 19). Un troisieme se trouve aussi dans le musée Napoléon : on peut le voir gravé par M. Piroli (*Antiq. du mus. Napol.*, t. II, pl. 79). Celui-ci est un peu plus maigre, mais on y retrouve les mêmes formes. A la *villa Albani*, où il étoit placé autrefois, il portoit le nom de Xénocrate, parcequ'on avoit adapté une autre tête pareille à celle-ci sur une gaîne sur laquelle le nom de ce philosophe étoit gravé. Bellori n'a point pris garde à la restauration lorsqu'il a donné cet hermès comme celui de Xénocrate, *Imagines*, pl. 39.

(3) Bonarroti se trompe lorsqu'il assure que, suivant l'auteur de cette vie, les portraits d'Hippocrate en sculpture portoient un bonnet (*Medagl.*, p. 127).

(4) Nous verrons, dans le Supplément, pl. 57, n. 9, un portrait d'Hippocrate en miniature, avec la tête couverte d'une draperie.

Chap. VII. Médecins, et Physiciens. Pl. XXXII.

Les sculpteurs qui copioient le portrait d'Hippocrate en hermès pouvoient suivre l'usage le plus général, qui étoit de représenter les hommes illustres avec la tête nue.

§. 2. ASCLÉPIADE.

Aucun médecin de l'antiquité ne s'est élevé à la réputation d'Hippocrate, si ce n'est Asclépiade, né dans la ville de Prusa en Bithynie[1]. On auroit tort cependant si l'on prétendoit en conclure qu'Asclépiade égaloit en mérite le médecin de Cos, ou même qu'il ne lui étoit pas très inférieur. Le mérite d'Asclépiade étoit d'un genre tout-à-fait différent. Ce Bithynien s'étoit adonné dès sa jeunesse au barreau[2]; et quand il vit que ses succès répondoient mal à ses desirs, il quitta Thémis pour Hygiée. Le défaut absolu de ces connoissances positives, de cette observation soutenue, de cette pratique longue et pénible, qui paroissent indispensablement nécessaires pour exercer avec honneur la profession de médecin, ne le découragea point: il suppléa facilement à ce qui lui manquoit en créant des systêmes; il appela à son secours l'éloquence et l'érudition; il alla s'établir à Rome; il imagina une méthode nouvelle de traiter les maladies agréablement[3]; il réduisit la science à un petit

(1) Antiochus l'académicien, cité par Sextus Empiricus, *adver. Mathemat.*, l. VII, n. 201, 202, dit qu'Asclépiade, en médecine, ne le cédoit à personne, οὐδενὸς δεύτερος. Apulée, *Florid.*, n. 19, assure qu'il est le prince des médecins après Hippocrate, *Si unum Hippocratem excipias, ceteris princeps.* Celui qui nous a conservé le plus de renseignements sur la vie et le caractere de ce médecin est Pline (l. VII, §. 37, et liv. XXVI, §. 7); Celse et Galien viennent après lui: ceux de leurs passages qui regardent Asclépiade sont cités par Daniel Leclerc (*Histoire de la médecine*, part. II, liv. III, ch. 4).

(2) Pline, liv. XXVI, §. 7.

(3) *Jucunde*, dit Celse, liv. III, c. 19.

nombre de regles; il ne savoit prescrire que les frictions, la gestation, et le régime; et ce régime n'étoit rien moins que sévere[1]. Tout le monde desiroit, dit Pline, que ce qui étoit devenu si facile fût vrai[2]; mais l'art de la médecine, qui, depuis Hippocrate, reposoit sur les bases solides de l'expérience et de l'observation raisonnée, abandonné à des théories toujours incertaines et flottantes, devint entre les mains d'Asclépiade entièrement hypothétique et conjectural[3]. S'il fallut de l'impudence[4] au médecin de Bithynie pour bouleverser la méthode médicale de son siecle, l'adage, *que la fortune seconde les audacieux*, n'a jamais été plus vrai que pour lui: il osa arrêter un convoi funebre, et il eut le bonheur de rendre à la vie un homme déja étendu dans le cercueil[5]. Son éloquence lui procura l'amitié et les éloges de Cicéron et de Pompée[6]: sa réputation engagea Mithridate à l'appeler auprès de lui; mais Asclépiade se contenta d'envoyer au roi de Pont ses consultations par écrit[7]; et son refus de se rendre auprès du monarque augmenta sa célébrité. Il avoit été assez téméraire pour dire en public qu'un médecin qui ne se portoit pas toujours bien ne méritoit aucune confiance; et il parvint, sans la moindre indisposition, jusqu'à l'âge de la décrépitude, où il mourut, non d'une maladie, mais d'une chûte[8]. Son nom, auquel étoit

(1) Pline, *loco citato.*

(2) Pline, *loc. cit.: Faventibus cunctis ut essent vera quæ facillima erant.*

(3) Asclépiade prétendoit cependant avoir rétabli la doctrine d'Hippocrate, et son école se rangeoit dans la secte des *dogmatiques,* pour se distinguer de l'école *empirique,* qui ne vouloit suivre d'autre guide que l'expérience. La véritable doctrine d'Hippocrate paroissoit néanmoins se rapprocher davantage de celle-ci que de celle de la secte des dogmatiques.

(4) C'est de ce défaut que Galien l'accuse (*de Element.*, l. II, c. 3).

(5) Pline, liv. III, §. 37.

(6) Cicero *de Oratore*, l. I, §. 14.

(7) Pline, liv. XXV, §. 3.

(8) Pline, liv. VII, §. 37.

Chap. VII. Médecins, et Physiciens. Pl. XXXII.

attachée une grande célébrité, engagea plusieurs médecins à suivre ses traces; et les Asclépiadéens[1] formerent une école contre laquelle Galien a eu souvent l'occasion de s'élever.

Nº 4 et 5.

Le buste que nous présentons sous les nº 4 et 5 est un monument unique : il fut découvert à Rome, au commencement du dernier siecle, dans un tombeau qui étoit placé en-dedans de l'enceinte élevée par Aurélien, et peu éloigné de la voie Appienne[2]. Le nom écrit sur la plinthe qui tient au buste est celui d'*Asclépiade*, ΑϹΚΛΗΠΙΑΔΗϹ.

Quoique ce nom ait été commun à plusieurs hommes qui, à des époques diverses et en différents genres, ont obtenu de la réputation, il paroît que le portrait dont il s'agit doit être attribué au célebre médecin de ce nom par deux considérations principales. La premiere est qu'aucune désignation n'ayant été jointe à ce nom propre, il semble qu'on ait voulu par cette omission même désigner le plus célebre des Asclépiades ; et tel étoit le médecin dont nous parlons, sur-tout à Rome, où le monument a été trouvé[3]. La seconde est que l'usage de porter la barbe courte, comme on la voit dans ce buste, est précisément celui qui avoit lieu parmi les Grecs dans le temps du grand Pompée : on peut s'en convaincre en comparant cette

(1) Le nom d'Asclépiadéens a donné lieu à une équivoque : attendu la ressemblance des deux mots grecs Ἀσκληπιαδῶν et Ἀσκληπιαδείων, on a quelquefois confondu les disciples d'Asclépiade avec les descendants d'Esculape. Voyez ma remarque sur Sextus Niger, ci-dessus, au §. 6 de ce même chapitre.

(2) On peut voir la lettre de Bl. Garofolo, dans le XIe volume du *Giornale de letterati d'Italia*, article x. La traduction française d'une partie de cette lettre se trouve dans l'*Histoire de la médecine*, page 410.

(3) C'est ainsi que Galien cite souvent notre Asclépiade, sans joindre à son nom aucune désignation.

tête avec celle de Posidonius, stoïcien illustre de cette même époque[1].

Chap. VII. Médecins, et Physiciens. Pl. XXXII.

Le portrait d'Asclépiade que nous donnons a déja été publié dans différents ouvrages[2]; mais il a été dessiné de nouveau pour celui-ci, et beaucoup plus fidèlement, d'après le marbre original qui est à Rome dans le musée du Capitole.

§. 3. XENOPHON DE COS.

Pl. XXXIII.

Tout ce que nous connoissons de ce médecin, nous le devons à Tacite[3]; c'est lui qui nous apprend que Xénophon, né à Cos, de la famille d'Esculape ou des Asclépiades, reçu dans le palais des Césars sous l'empire de Claude, y jouit d'une faveur si distinguée, qu'un sénatus-consulte, sollicité par l'empereur lui-même, déclara la patrie du médecin libre à perpétuité de tout impôt[4]. Cependant, plus dévoué aux intérêts d'Agrippine que reconnoissant des bienfaits de Claude, Xénophon, si nous ajoutons foi au récit de ce même historien, poussa jusqu'à un tel point la complaisance criminelle pour cette femme ambi-

(1) Voyez ci-dessus pl. 24.

(2) *Museo Capitolino*, t. I, pl. 3.

(3) Tacite, *Annal.*, l. XII, §. 61 et 67. Diogene de Laërte a fait aussi mention de Xénophon de Cos, médecin (II, 59); mais il n'indique aucune particularité de sa vie. Je ne sais pas comment Fabricius s'étoit persuadé que le médecin de Claude, Xénophon de Cos, pouvoit être différent de celui dont le biographe des philosophes a fait mention. Sûrement cet homme très savant n'avoit sous les yeux, en proposant ce doute, que le §. 67 du livre XII de Tacite. Aussi cet endroit de l'historien est-il le seul qu'il cite à propos du médecin Xénophon, dans l'*Elenchus medicorum veterum*, inséré dans le XIII[e] volume de sa *Bibliotheca græca*, premiere édition.

(4) *Precibus ejus (Xenophontis) dandum, ut omni tributo vacui in posterum Coi, sacram et tanti dei (Aesculapii) ministram insulam colerent* (Tacite, *Annal.*, XII, 61).

Chap. VII. Médecins, et Physiciens. Pl. XXXIII.

tieuse, qu'il hâta par une seconde dose de poison la mort de son maître [1].

N° 1.

Cette médaille unique du cabinet impérial a été attribuée par Pellerin à Xénophon de Cos [2]. Eckhel a adopté cette opinion sans hésiter [3]. On voit d'un côté la tête sans barbe de Xénophon, désignée par la légende ΞΕΝΟΦΩΝ, *Xénophon*.

Le revers représente la figure d'Hygiée, déesse de la santé, avec ses attributs ordinaires, la patere et le serpent; aucun autre type ne convenoit mieux à la médaille d'un médecin et d'un descendant d'Esculape. Le croissant qu'on aperçoit au-dessus de la figure peut avoir trait à l'identité, ou, pour mieux dire, à la confusion de la déesse de la santé avec Isis, dont le culte à cette époque s'étoit répandu par tout l'empire: il pourroit aussi être un emblême des doctrines astrologiques, mêlées trop souvent chez les anciens médecins avec la véritable science. La légende, ΚΩΙΩΝ (monnoie), *des citoyens de Cos*, montre que cette médaille est un monument de la reconnoissance de la patrie de Xénophon envers lui.

L'analogie parfaite qu'il y a entre cette médaille, dont l'authenticité est reconnue, et celle d'Hippocrate, dont nous avons parlé au paragraphe premier, peut servir à mieux constater l'authenticité de cette derniere. En revanche la médaille d'Hippocrate dépouille de toute apparence de probabilité l'opinion de ces antiquaires qui prétendroient reconnoître dans la tête

(1) Il lui mit dans le gosier, comme pour le faire vomir, une plume enduite d'un poison très prompt: *Ille tanquam nisus evomentis adjuvaret, pinnam rapido veneno illitam faucibus ejus demisisse creditur; haud ignarus summa sceleris incipi cum periculo, peragi cum præmio* (Tac., *Annal.*, XII, §. 67).

(2) Rois, pag. 206.

(3) D. N., tom. II, p. 599.

auprès de laquelle on lit le nom de Xénophon un autre portrait que celui du médecin de ce nom[1]. D'ailleurs les traits et la coiffure de cette tête présentent un caractere si particulier, qu'ils la distinguent de tous les portraits connus des empereurs romains.

Chap. VII. Médecins, et Physiciens. Pl. XXXIII.

§. 4. ASIATICUS.

Tandis que les médecins empiriques et les dogmatiques combattoient les uns contre les autres, on imagina une méthode qui devoit rendre la science et la pratique de la médecine beaucoup plus faciles et plus courtes. Cette méthode étoit fondée sur une classification générale des maladies, par laquelle on les réduisoit à deux seules especes, le resserrement et le relâchement. Il y avoit conséquemment deux manieres de les traiter; et la pratique se renfermoit dans des bornes assez étroites. Cette méthode, inventée à Rome, sous l'empire d'Auguste, par Thémison de Laodicée, fut mieux développée par Thessalus et par Soranus sous les regnes de Néron et de Trajan[2].

Parmi les noms des méthodiques dont il est fait mention dans N° 2 et 3.

(1) L'usage de graver les portraits des empereurs sans leurs noms, sur les médailles grecques, n'a guere d'exemples que sous le regne des premiers empereurs, et ces exemples sont très rares. Ceux qui voudroient reconnoître Auguste dans la tête gravée sur la médaille dont il s'agit, et qui supposeroient que le nom de Xénophon qu'on y lit est celui d'un magistrat de Cos, n'auroient pas fait attention à l'énorme différence de fabrication et de style qui existe entre cette médaille et quelques autres frappées à Cos sous le regne d'Auguste. Nous en verrons un exemple à la planche 43.

(2) On peut voir les maximes principales de cette école, et les noms des médecins qui s'y sont distingués, savamment exposés dans l'*Histoire de la médecine*, par Daniel Leclerc, IIe partie, liv. IV, sect. 1.

Chap. VII. Médecins, et Physiciens. Pl. XXXIII.

les écrits des médecins, et notamment dans ceux de Célius Aurélianus, qui étoit de la secte, on ne trouve pas celui de Marcus Modius Asiaticus : cependant il étoit éleve de cette école; et c'est le beau buste gravé aux n° 2 et 3 de cette planche qui nous apprend à le connoître. Ce monument, trouvé à Smyrne, et qui est maintenant placé dans le cabinet de la bibliotheque impériale, est accompagné de deux inscriptions; l'une, en vers, gravée sur la poitrine; l'autre, en prose, écrite sur le piédouche qui est du même bloc[1]: celle-ci, composée exprès pour indiquer le nom et la profession du sujet, est ainsi conçue :

M. ΜΟΔΙΟϹ. ΑϹΙΑΤΙΚΟϹ. ΙΑΤΡΟϹ. ΜΕΘΟΔΙΚΟϹ[2].

Marcus Modius Asiaticus, médecin méthodique.

Les deux premiers noms montrent qu'Asiaticus avoit obtenu les droits de citoyen romain; et qu'il avoit par conséquent adopté, suivant l'usage, un nom et un prénom romains. Son véritable

(1) Ce buste fut envoyé de Smyrne au chancelier de Pont-Chartrain, qui étoit alors ministre de la marine. Il le fit mouler et jeter en bronze par Girardon. Un de ces bronzes avoit été connu par Montfaucon, qui l'a donné dans le *Supplément de son A. E.*, t. III, pl. 8, mais qui paroît avoir ignoré le marbre original. Une autre copie est dans la collection du comte de Pembroke, à Wilton-House. Après la mort du chancelier, le marbre fut acheté par le duc de Valentinois, qui le légua, par son testament, au cabinet du roi. Le comte de Caylus l'a publié dans son recueil, t. VI, pl. 42, n. 2 et 3, où il a fait l'histoire de ce monument.

(2) Il est à remarquer que la lettre *sigma*, dans l'inscription en prose, est formée en croissant, comme un C latin; dans celle en vers, elle conserve sa forme plus ancienne, Σ. Ce mélange de caracteres, qui se trouve souvent sur les médailles grecques, ne prouve pas que les deux inscriptions aient été gravées à des époques différentes; il prouve seulement qu'on a mis plus de soin à la gravure de l'inscription poétique.

nom étoit Asiaticus : aussi lui donne-t-on seulement ce dernier dans l'inscription en vers que voici : Chap. VII. Médecins, et Physiciens. Pl. XXXIII.

ΙΗΤΗΡ ΜΕΘΟΔΟΥ ΑΣΙΑΤΙΚΕ ΠΡΟΣΤΑΤΑ
ΧΑΙΡΕ
ΠΟΛΛΑ ΜΕΝ ΕΣΘΛΑ ΠΑΘΩΝ
ΦΡΕΣΙ ΠΟΛΛΑ ΔΕ ΛΥΓΡΑ [1]

Adieu, Asiaticus, mon patron, médecin méthodique, toi qui as éprouvé dans ton cœur bien des satisfactions et bien des amertumes.

Cet adieu, χαῖρε, *vale*, fait présumer que le buste étoit placé sur le tombeau d'Asiaticus, et que ce monument avoit été élevé à sa mémoire par quelqu'un de ses clients ou de ses affranchis [2].

(1) Ἰητὴρ μεθόδου, Ἀσιατικὲ πρόστατα, χαῖρε,
Πολλὰ μὲν εσθλὰ παθὼν φρεσὶ, πολλὰ δὲ λυγρά.

Le premier de ces deux vers est un hexametre ; le second, imité d'Homere (*Odys.*, liv. IV, v. 230), est une portion d'hexametre, composée de quatre dactyles et d'une partie du cinquieme. L'harmonie sensible de ces vers, quoique mutilés, avoit introduit chez les Grecs l'usage de se permettre ces portions de vers dans les inscriptions de quelques monuments (Pausanias, l. V, c. 19), de même que les poëtes dramatiques se les permettoient dans leurs pieces, où l'on avoit donné à ces vers coupés le nom latin de *clausulæ* (Bentley, *de Metris Terent.*, à la tête de son édition de Térence ; Isidore, *Orig.*, I, 38). Virgile, qui, dans l'Enéide, a emprunté à la poésie dramatique plusieurs de ses beautés, a fait un usage merveilleux de ces vers, qui, placés avec autant d'art que de goût à la fin de quelques périodes, donnent plus d'effet à la divine versification de ce poëme. La plupart des commentateurs n'ont pas senti ce charme, et ils regardent encore ces vers mutilés comme des négligences qui auroient disparu si le grand poëte eût pu mettre la derniere main à son ouvrage.

(2) L'usage de placer les bustes des morts sur leurs tombeaux a été général dans l'antiquité, et le nom même de buste en est la preuve ; car le mot *bustum*, dans les temps plus anciens, désignoit les lieux où l'on brûloit les morts ; dans les temps postérieurs, les tombeaux même ont porté ce nom. Aux preuves sur lesquelles j'ai autrefois appuyé cette conjecture (*Mus. Pio Clement.*, t. VI, préf., p. XI) je puis ajouter maintenant deux autres exemples tirés de monuments inédits : l'un est le buste de Titius Gemellus, trouvé à Marseille, et placé maintenant dans le cabinet de M. l'abbé de Tersan. Ce buste a sur le

Chap. VII. Médecins, et Physiciens. Pl. XXXIII.

Les antiquaires qui ont parlé de ce marbre avant moi ont rapporté le mot προόστατα (*prostata*) au précédent μεθόδου (*methodou*), et les ont expliqués comme si Asiaticus avoit été le chef de la secte méthodique: mais ni l'ordre naturel de la phrase ni la valeur du mot, προστάτης (*prostates*), ne peuvent admettre cette interprétation; jamais on n'a donné le titre de *prostates* à un chef d'école.

Asiaticus, à ce qu'on peut juger par son portrait sépulcral, étoit mort à la fleur de l'âge: sa carriere avoit été parsemée en mesure égale de roses et d'épines, si nous devons en croire l'épigramme gravée sur son buste. Mais ce mélange de bonheur et de malheur n'avoit produit dans sa vie que des chagrins et des consolations sans éclat: c'est du moins ce que le mot φρεσὶ (*dans son cœur*) me paroît indiquer.

L'interprétation que je viens de donner au mot προστάτης (*patron*) diminue beaucoup de la célébrité de ce médecin méthodique, regardé par d'autres, ainsi que nous venons de le dire, comme un chef de l'école.

piédouche une inscription grecque conçue en ces termes :

ΤΙΤΙΟϹΓϾ
ΜϾΛΛΟϹ
ϾΑΥΤΩ
ΤΗΝΠΡΟΤΟΜΗΝ
ΜΝΗΜΗϹ
ΧΑΡΙΝ
ϾΠΟΙΗϹϾΝϾΠΙΤΩ ΑΥΤΟΝ (Ce mot est ajouté.)
ϾΝΘΑΔϾΚΗΔϾΥΘΗΝΑΙ

Titius Gemellus sibi protomen, memoriæ gratiâ, fecit, ut ipsi hîc justa solvantur.

« Titius Gemellus a fait (faire) son buste en sa mémoire,
« afin que les cérémonies de ses funérailles soient
« faites ici ».

L'autre est le buste de la fille d'un affranchi de Marc-Aurele. Il est exposé au musée Napoléon, parmi les marbres provenant de la conquête de Berlin. On lit au bas de la poitrine l'inscription suivante, qui se prolonge sur le cartel et sur le piédouche antiques :

D · M
AVR · MONNINAE
FILIAE
DVLCISSIM
PARENT · FECERVNT
ALEXANDER · AVG · LIB
ET
VMBRICIA · AMMIAS
VIX · AN · XVIII

J'ai été moi-même en doute si je devois placer son buste dans ce recueil de portraits d'hommes illustres : mais l'excellence de la sculpture le rend un des plus beaux morceaux de ce genre qui nous restent de l'antiquité, et paroît devoir mériter au personnage qu'il représente une espece de célébrité posthume. Chap. VII. Médecins, et Physiciens. Pl. XXXIII.

§. 5. CLAUDIUS AGATHEMERUS.

Claudius Agathémerus, Lacédémonien, médecin de profession, s'étoit appliqué à la philosophie sous Annéus Cornutus ; et ce fut à Rome, dans la maison de celui-ci, et sous l'empire de Claude, qu'il sut gagner l'amitié et exciter l'émulation de l'un de ses condisciples, de Perse, l'auteur des satires, qui étoit du même âge que lui. Agathémerus étoit aussi recommandable par la science et les lumieres qu'il avoit acquises que par la pureté et la douceur de ses mœurs. Voilà tout ce que nous savons de lui, et c'est Suétone qui nous l'apprend[1].

On croit que ce bas-relief sépulcral, représentant le buste d'un homme en habit romain, à côté de celui de sa femme, nous offre le portrait de ce médecin estimable[2]. Le fondement N° 4.

(1) Suétone, dans la vie de Perse, s'il est vrai toutefois que cet écrit ancien soit de Suétone : *Usus est (Persius) convictu doctissimorum et sanctissimorum virorum acriter tum philosophantium, Claudii Agatherni (l. Agathemeri) medici lacedæmonii et Petronii Aristocratis magnetis, quos unice miratus est et æmulatus, cum æquales essent et Cornuto minores.* Sur une observation de Reinésius, les critiques ont jugé unanimement qu'il est nécessaire de changer le nom d'*Agathernus*, qu'on lit dans les manuscrits, et qui n'est ni grec ni latin, et tout-à-fait inoui, en celui d'*Agathemerus*, qui s'en rapproche beaucoup. Reinésius, *Inscript.*, p. 610 ; Fabricius, *Biblioth. gr.*, t. IV, p. 617 de la seconde édition ; et dans l'*Elench. medicor.*, t. XIII de la premiere.

(2) Ce bas-relief est dans la collection de l'université d'Oxford ; il y a été transporté du Levant, et on l'a publié dans les

Chap. VII. Médecins, et Physiciens. Pl. XXXIII.

de cette conjecture est l'inscription par laquelle nous sommes assurés que ce buste est celui de Claudius Agathémerus, médecin. Il est vrai que l'omission du nom du pays rend un peu moins completes les preuves de l'identité que nous croyons exister entre l'Agathémerus du marbre et celui dont parle Suétone: mais quelques autres particularités viennent encore à l'appui de l'opinion que j'énonce. Le Claudius Agathémerus du marbre étoit grec, ainsi que le condisciple de Perse; et sa coiffure et son menton sans barbe, ainsi que la coiffure de sa femme[1], s'accordent parfaitement avec le costume du temps où l'Agathémerus de Suétone a fleuri. Si l'Agathémerus du buste étoit différent, il faudroit supposer que, non seulement il y a eu deux Claudius Agathémerus, médecins grecs, mais qu'ils ont été contemporains l'un de l'autre.

Je transcris ici l'épigramme qui fait connoître les portraits du mari et de la femme[2]: elle prouve qu'Agathémerus avoit fait exécuter ce tombeau de son vivant:

ΚΛΑΥΔΙΟΣ ΙΗΤΗΡ ΑΓΑΘΗΜΕΡΟΣ ΕΝΘΑΔΕ ΚΕΙΜΑΙ
ΠΑΝΤΟΙΗΣ ΔΕΔΑΩΣ ΚΡΑΙΠΝΟΝ ΑΚΕΣΜΑ ΝΟΣΟΥ
ΞΥΝΟΝ ΤΟΥΤΟ Δ ΕΜΟΙ ΚΑΙ ΜΥΡΤΑΛΗ ΕΙΣΑ ΣΥΝΕΥΝΩ
ΜΝΗΜΑ ΜΕΤ ΕΥΣΕΒΕΩΝ Δ ΕΣΜΕΝ ΕΝ ΗΛΥΣΙΩ

Je gis ici, Claudius Agathémerus, médecin,
qui avois appris des remedes prompts pour toutes sortes de maladies.
J'ai fait élever ce monument pour moi et pour Myrtalé mon épouse.
Nous sommes dans l'Elysée, en compagnie des ames pieuses.

différentes éditions des *Marmora Oxoniensia.*

(1) C'est à-peu-près la même coiffure qu'on remarque dans les portraits d'Agrippine, la mere de Néron, dans ceux de Poppée, de Julie, fille de Titus, et de Domitia, l'épouse de Domitien.

(2) Brunk l'a insérée dans ses *Analecta*, parmi les *adespota*, n. DXCII.

§. 6. MEDECINS ET BOTANISTES

DONT LES IMAGES SONT TIRÉES DES MINIATURES D'UN ANCIEN MANUSCRIT.

L'un des manuscrits les plus anciens, et en même temps les plus remarquables dans l'histoire de l'art diplomatique, est sans doute le manuscrit de la Bibliotheque de Vienne, qui contient les ouvrages de Dioscoride[1]. Exécuté à Constantinople, vers la fin du Ve siecle de l'ere chrétienne, pour la fille d'un empereur d'Occident[2], il n'y manque aucun des ornements qui à cette époque rendoient un livre précieux. Mais, parmi les miniatures dont il est enrichi, celles qui ont fixé le plus l'attention des savants sont les deux tableaux sur fond doré, renfermés dans des bordures en arabesques, et dont chacun présente les images de sept médecins ou botanistes les plus célebres. Ils sont assis

(1) On trouve une description très étendue de ce manuscrit dans les *Commentarii de bibliothecâ Vindobonensi*, de Pierre Lambécius, liv. II, ch. 7; un résumé de cette description dans la *Paléographie grecque* de Montfaucon, liv. III, c. 2, p. 195; et un autre plus court dans la *Bibliotheca græca* de Fabricius, t. IV, p. 683 de la nouvelle édition. Ce précieux manuscrit fut acheté à Constantinople, pour la bibliotheque de Vienne, du temps de l'empereur Maximilien, par Augier Busbeq, voyageur et négociateur célebre, qui l'avoit trouvé chez un Juif.

(2) Julienne Anicia étoit fille d'Olybrius, le plus noble des sénateurs romains de son temps, et qui, avant de devenir empereur d'Occident, s'étoit retiré à Constantinople, et y avoit eu Julienne de son épouse Placidie, fille de Valentinien III. Julienne fut mariée à Aréobinde, et devint mere d'Olybrius le jeune, consul en 491, et de Dagalaïfe. Les auteurs ecclésiastiques ont loué la magnificence de cette princesse; et en effet, la figure allégorique de la Magnanimité, Μεγαλοψυχία, accompagne le portrait de Julienne dans une autre miniature de ce même manuscrit, que l'on voit gravée dans l'ouvrage de Lambécius. Tillemont, *Histoire des Empereurs; Léon Ier*, art. VIII; Ducange, *Familles Bizantines*, p. 174; Lambécius, *loc. cit.*, §. 8.

Chap. VII. Médecins, et Botanistes. Pl. XXXIV.

les uns près des autres, comme s'ils étoient en consultation ensemble. Sur la marge, à côté de chaque figure, est le nom écrit en grec du personnage qu'elle représente: ainsi ces deux miniatures nous donnent quatorze images; et, à l'exception de deux qui sont idéales, on peut, avec beaucoup de probabilité, regarder les douze autres comme des copies anciennes des portraits authentiques de ces mêmes personnages [1]. Voici quels sont les motifs qui me paroissent établir cette probabilité.

Le premier, d'où dérivent tous les autres, est l'usage où étoient les anciens d'orner leurs manuscrits les plus précieux des portraits des auteurs. Cet usage, qui étoit observé dès les premiers temps de l'empire romain, tiroit son origine du luxe que les Attales et les Ptolémées avoient déployé quelques siecles auparavant dans les bibliotheques de Pergame et d'Alexandrie [2]. Séneque en a fait le sujet de quelques vaines déclamations qui n'ont peut-être jamais produit d'effet plus utile que de bien constater cet usage [3]. A l'époque où vivoit le précepteur de Néron, l'amour de l'iconographie ou le goût des portraits étoit généralement répandu à Rome; les productions des arts y avoient été réunies des trois parties du monde, et les originaux des por-

(1) Ces miniatures ont été gravées dans les deux éditions de Lambécius, et dans le *Catalogue des manuscrits de la bibliotheque impériale de Vienne*, par Nessell, part. III, n° 1, p. 3. Bellori les a reproduites à la fin de ses *Imagines virorum illustrium*, gravées par P. Santi Bartoli, qui, en les embellissant suivant son usage, les a rendues avec très peu de fidélité. De là les mêmes images sont passées dans les volumes II et III du *Trésor* de Gronovius, qui les a données telles qu'elles se trouvent dans les deux estampes de Santi Bartoli, et, en outre, en a répété séparément la plupart des figures. Les gravures insérées dans l'ouvrage de Lambécius étoient, jusqu'à présent, les moins infidelles.

(2) Lipsius, *de Bibliothecis*, ch. 10.

(3) Seneca, *de Tranquill. animi*, c. 9, assure qu'on voyoit dans les bibliotheques de son temps, *Cum imaginibus suis descripta sacrorum opera ingeniorum.* Voyez aussi l'épigr. 184 du liv. XIV de Martial.

traits des hommes illustres n'avoient pas été oubliés : le seul recueil de Varron en fournissoit un grand nombre[1]. Mais on peut demander si le peintre qui a pris soin d'embellir le manuscrit dont nous parlons, pour le rendre digne d'être présenté à Julienne[2], a copié les portraits sur de bons originaux, ou, ce qui revient au même, sur des copies transmises par des manuscrits plus anciens ? Plusieurs raisons nous portent à pencher vers l'affirmative.

Chap. VII. Médecins, et Botanistes. Pl. XXXIV.

D'abord les poses des figures, simples, gracieuses, et tout-à-fait dans l'ancien style, offrent un contraste frappant avec l'incorrection et la foiblesse de l'exécution ; le costume des personnages est en tout point convenable à leur siecle, à leur nation, à leur profession ; on peut même y remarquer des particularités savantes que j'aurai soin de relever dans l'explication des sujets. Ce manuscrit est en cela bien différent de plusieurs manuscrits anciens, ornés pareillement de portraits en miniature, qui choquent au premier coup-d'œil par des anachronismes évidents en ce qui concerne les costumes, et qui dès-lors ne méritent aucune confiance[3].

J'observe en second lieu que, si parmi les personnages peints dans le manuscrit il s'en trouve quelqu'un dont le portrait nous soit parvenu à l'aide d'autres monuments, et que ces portraits

(1) Pline, XXXV, §. 2. Nous avons traité ce sujet dans le discours préliminaire, pag. 10 et 16.

(2) Le sujet de la miniature où cette princesse est représentée, et où l'on voit la Reconnoissance, Ε'υχαριστία, prosternée à ses pieds, me fait conjecturer que ce manuscrit a été offert à Julienne par quelque personne comblée de ses bienfaits.

(3) Telle est, par exemple, la figure de Denys d'Halicarnasse, dont nous avons parlé dans la note placée à la fin du chapitre V ; tels sont, pour la plupart, les portraits des hommes illustres dans le recueil de Thevet. V. le *Discours préliminaire*, pag. 19 (3).

Chap. VII. Médecins, et Botanistes. Pl. XXXIV.

se ressemblent, cette ressemblance est une preuve qu'ils ont été tirés l'un et l'autre d'un original plus ancien[1]; j'observe enfin que, si quelqu'un des portraits en question est répété dans les miniatures du même manuscrit sans aucune différence dans les traits de la physionomie, rien ne peut faire penser que ce portrait soit idéal[2].

Tels sont les motifs qui m'ont fait admettre ces miniatures parmi les monuments authentiques de l'iconographie ancienne. Il faut cependant avouer que l'état de décadence où se trouvoient les arts à la fin du Ve siecle peut avoir fait tort à la justesse et à l'exactitude des traits caractéristiques des physionomies, auxquels la petitesse des proportions n'a pas permis de donner un développement suffisant; et que d'ailleurs treize siecles qui se sont écoulés depuis que ces peintures ont été faites, y ont nécessairement causé des dégradations considérables. On a retracé fidèlement ce qui en reste encore, sans en corriger les défauts, sans en suppléer les parties effacées, mais en rendant avec la plus scrupuleuse exactitude les calques des miniatures originales, tels qu'ils nous ont été envoyés de la bibliotheque impériale de Vienne.

CHIRON.

N° 1. Ce personnage mythologique nous fournit une preuve assez forte que les images en question n'ont pas été tracées au hasard, ou suivant le caprice d'un artiste du Ve siecle. Chiron, centaure,

(1) Nous vérifierons cette observation dans le portrait de Galien, pl. 35.

(2) Le portrait de Dioscoride, pl. 35, n. 3, et celui que nous produirons à la planche 36, prouvent ce que j'avance ici.

c'est-à-dire né dans un canton de la Thessalie où l'art de l'équitation avoit fait les premiers progrès, passoit parmi les anciens pour avoir découvert la vertu médicale de plusieurs plantes[1] : son nom même annonce l'adresse de ses mains pour traiter les maladies qui sont du ressort de la chirurgie[2]. La manicre dont le peintre a indiqué les connoissances botaniques du centaure est la même que celle qu'avoicnt employée les plus anciens artistes. Chiron tient dans sa main gauche un mortier, dans la droite un pilon qu'il plonge dans le mortier, comme s'il étoit dans l'action d'exprimer le suc de quelques herbes. Deux figures de femmes, emblêmes de la médecine, étoient représentées avec les mêmes symboles sur le coffre de Cypsélus à Olympie, production des arts primitifs de la Grece. « Elles ont, dit Pau-« sanias, des mortiers à la main, et des pilons qu'elles plongent « dans les mortiers. L'opinion regarde ces deux femmes comme « instruites dans la connoissance des médicaments[3] ». La peau d'une bête fauve couvre les épaules du centaure, comme sur plusieurs autres monuments; la partie postérieure qu'il tient du cheval est couchée et de couleur grise[4].

Chap. VII. Médecins, et Botanistes. Pl. XXXIV.

SEXTIUS NIGER.

Sextius Niger étoit un Romain d'une naissance élevée, qui, embrasé de l'amour de la philosophie, et d'une ambition peu N° 3.

(1) On peut consulter, sur la doctrine médicale de Chiron, et sur ses découvertes, l'*Histoire de la médecine*, part. I, l. I, c. 10, et la *Bibliotheca græca* de Fabricius, l. I, c. 3.

(2) Le mot *cheir*, χειρ, *main*, est l'étymologie du nom de Chiron et de celui de la chirurgie.

(3) Pausanias, V, 18.

(4) Dans les belles eaux-fortes de Santi Bartoli, le mortier dans les mains de Chiron est devenu un livre carré, et les jambes et la croupe de cheval ont été changées en un manteau de philosophe.

Chap. VII. Médecins, et Botanistes. Pl. XXXIV.

commune, refusa la dignité de sénateur que Jules-César lui déféroit, et alla s'établir en Grece pour y créer une secte, ou plutôt pour renouveler celle des Pythagoriciens[1]. La médecine étant une des sciences les plus particulièrement cultivées dans cette école, Niger en fit un des principaux objets de ses études, et il adopta la doctrine des disciples d'Asclépiade[2]: ses livres sur cette science ont été souvent cités par Pline[3]. Ceux qu'il avoit composés sur la botanique, et où il parloit des vertus des plantes, sont loués par Dioscoride, et plus encore par Galien, qui les place au premier degré de mérite après ceux de Dioscoride[4]. Sextius Niger eut un fils qui paroît avoir suivi la même carriere que son pere[5].

Le peintre a donné au portrait de cet écrivain le costume de philosophe, et la barbe par laquelle se distinguoient alors dans la société ceux qui faisoient ouvertement profession de la philosophie: le rouleau indique les écrits de Niger.

HERACLIDE DE TARENTE.

N° 5. Ce médecin, dont les ouvrages ont été en grande estime dans

(1) Séneque le philosophe, *ep.* 98 et 59; et Séneque le déclamateur, *Controvers.*, liv. II, *procem.* Les remarques de Lipse et de Nicolas Lefevre sur les endroits cités donnent beaucoup d'autres notices sur Sextius Niger. Voyez aussi Lambécius, *loc. cit.*, §. 4; et Fabricius, dans l'*Elench. medicor.*, tom. XIII de la *Bibliotheque grecque*, premiere édition, v. *Niger*, v. *Sextius*; et dans le *Catalogue des Pythagoriciens*, v. *Sextus*, t. I, p. 870 de l'édition de M. Harless.

(2) Il est cité par Galien, *procem.*, l. VI *de Simpl. medic. facult.*, avec le titre d'*asclépiadéen*. Dioscoride (*procem.*, l. I *de Mater. medic.*) le range aussi parmi les Asclépiades : il a voulu dire sans doute parmi les Asclépiadéens, ou parmi ceux qui avoient adopté les maximes d'Asclépiade le Bithynien.

(3) En plusieurs endroits, entre autres au livre XVIII, §. 68, 3.

(4) *Loco citato.*

(5) Séneque, *ep.* 98.

l'antiquité, étoit très renommé dans la secte empirique. Il avoit quitté celle des dogmatiques, dont il suivoit auparavant la doctrine, s'étant formé à l'école de Mantias. Si celui-ci étoit éleve d'Hérophile lui-même, comme on le croit généralement, Héraclide a fleuri sous les successeurs immédiats d'Alexandre-le-Grand. Les Grecs italiotes ne portoient point de barbe à cette époque; aussi n'en paroît-il pas dans le portrait d'Héraclide; autre particularité qui dépose en faveur des originaux d'après lesquels on a copié ces portraits. Au premier aperçu, voyant le romain Niger avec une longue barbe, et le grec Héraclide avec le menton rasé, on pourroit soupçonner que ces portraits sont d'un genre idéal: mais une légere réflexion suffit pour prouver que Niger, devenu pythagoricien, a dû porter la barbe, et qu'Héraclide, grec d'Italie, ne devoit pas en avoir, non plus que les rois siciliens Gélon et Hiéron, dont les portraits nous sont connus.

Les ouvrages d'Héraclide sur la matiere médicale, particulièrement sur les vertus des plantes, ont dû faire placer son portrait dans les miniatures qui ornent le manuscrit de Dioscoride[1].

MANTIAS.

Nous savons de Mantias qu'il étoit disciple d'Hérophile, et qu'il fut le maître d'Héraclide de Tarente; mais nous ignorons N° 7.

(1) Daniel Leclerc, *Hist. de la médec.*, part. II, l. II, c. 7; Fabricius, *Elench. medicor.*, v. *Heraclides Tarentinus*, et v. *Tarentinus;* Lambécius, *loc. cit.*, §. 4, fournissent ou citent les autorités des anciens qui ont parlé de ce médecin botaniste. On peut consulter encore à ce sujet les ouvrages cités par M. Schweighaeuser, dans la table des auteurs, tom. XIII de son édition d'*Athénée*, à l'art. *Heraclides Tarentinus.*

Chap. VII. Médecins, et Botanistes. Pl. XXXIV.

le pays où il étoit né, et presque toutes les circonstances de sa vie. Galien a parlé avec éloge de plusieurs ouvrages que Mantias avoit composés, et qui concernoient la botanique, la pharmacie, et en général la science des médicaments: il fait aussi remarquer que Mantias fut toujours fidele à la secte d'Hérophile et des dogmatiques, exemple que son disciple Héraclide ne jugea pas à propos d'imiter[1].

XENOCRATE APHRODISIEN.

N° 6. Nous devons encore à Galien la plupart des renseignements qui nous sont parvenus sur cet écrivain et sur ses ouvrages[2]. Il doit avoir été contemporain de Pline[3]; et l'un de ses traités, qui a pour titre *De la nourriture que fournissent les animaux aquatiques*, subsiste encore. On trouvoit dans les écrits de Xénocrate beaucoup d'inepties et de pratiques superstitieuses

(1) Voyez, sur Mantias, les auteurs cités par Lambécius, *loco citato;* par Fabricius, *Bibl. gr.*, tom. XIII, *Elench. medicor.*, v. *Mantias ;* et v. Daniel Leclerc, *Hist. de la médecine*, p. 325.

(2) Cependant Aëtius, Clément d'Alexandrie et Artémidore ont fait mention de Xénocrate. Outre ce qu'en ont dit Daniel Leclerc, *loco citato*, p. 618, et les auteurs cités dans la remarque précédente, on trouve un article sur Xénocrate et sur les éditions de ce qui nous est resté de lui dans le Xe volume de la *Bibl. gr.* de Fabricius, p. 746, édition de M. Harless.

(3) On ne sait pas comment tous ceux qui ont parlé de Xénocrate l'ont fait vivre sous Tibere ou sous Néron; ils se sont appuyés sur l'autorité de Galien, qui assure que Xénocrate vivoit du temps de ses grands-peres (*de simpl. medicam. facult. in princ.*): mais il m'a paru qu'on donne trop d'étendue à cette indication chronologique. Lorsqu'un auteur désigne un temps comme celui de ses grands-peres, il ne peut signifier qu'une génération, ou trente-trois ans avant sa naissance. Galien étoit né en 131, et Xénocrate devoit vivre en 98, c'est-à-dire du temps de Trajan. Cependant, s'il est le même auteur cité par Pline, ce qui n'est nullement prouvé, on peut croire qu'il a devancé de quelque temps l'époque de cet empereur, et qu'il a eu une longue vie; mais il ne sera jamais nécessaire de le placer sous le regne de Néron, et encore moins sous celui de Tibere.

mêlées à quelques connoissances utiles. On y lisoit, au rapport de Galien, plusieurs instructions ridicules ou pernicieuses, et même criminelles, telles que des recettes pour faire naître l'amour ou la haine, pour procurer des songes tels qu'on les souhaite, pour faire souffrir quelqu'un, et même pour le faire mourir.

Chap. VII. Médecins, et Botanistes. Pl. XXXIV.

L'image de Xénocrate, telle qu'on la voit dans la miniature, présente un de ces accessoires qui la font reconnoître pour une copie de quelque ancien original. Cet accessoire est la petite draperie (*rica* ou *theristron*) qui lui enveloppe la tête. Nous avons parlé de cette coiffure usitée par les anciens médecins, dans l'article où nous avons examiné le portrait d'Hippocrate.

PAMPHILE.

N° 4.

Lambécius a confondu sans raison Pamphile, médecin et botaniste, dont il est ici question, et dont Galien a fait mention dans plusieurs endroits de ses ouvrages[1], avec un autre Pamphile né à Alexandrie, dont Suidas a parlé, qui étoit grammairien, disciple d'Aristarque, et qui vivoit sous les premiers Ptolémées. Daniel Leclerc paroît s'être également trompé lors-

(1) La méprise de Lambécius vient de ce que Suidas attribue au grammairien un ouvrage dont les articles étoient distribués suivant l'ordre alphabétique des matieres; et Galien reconnoît le botaniste pour auteur d'un traité des herbes, disposé par alphabet. Lambécius ne s'est pas aperçu que Galien cite des exemples tirés de quelques articles de Pamphile qui commencent par A; et Suidas, au contraire, atteste que Pamphile d'Alexandrie n'étoit pas lui-même l'auteur des articles contenus dans les quatre premieres lettres : ces articles étoient l'ouvrage de Zopyrion, que Pamphile avoit continué. D'ailleurs rien ne nous apprend que le dictionnaire de Zopyrion, continué par Pamphile d'Alexandrie, eût la botanique pour objet.

Chap. VII. Médecins, et Botanistes. Pl. XXXIV.

qu'il pense que Pamphile le médecin a vécu sous le regne de Claude[1]. L'opinion de Fabricius, qui le fait contemporain de Galien, est beaucoup plus probable, puisqu'elle est confirmée par un passage de Galien lui-même[2]. Au reste celui-ci paroît faire très peu de cas de la science de Pamphile; on voit seulement, par son empressement à le décréditer, que ce botaniste, auteur d'une description des plantes, par ordre alphabétique, avoit obtenu dans le vulgaire plus de succès qu'il n'en méritoit.

Quant à la miniature qui représente Pamphile, on peut observer que la barbe convient parfaitement au costume usité dans le siecle des Antonins.

MACHAON.

N° 2. Ce personnage mythologique est le dernier du cercle; ainsi il se trouve placé près de Chiron, par lequel nous avons commencé. Machaon et Podalire son frere étoient les deux enfants d'Esculape qui prirent part avec les Grecs à la guerre de Troie[3]. Machaon y mourut[4]; il étoit l'aîné de deux freres[5], et il est le seul des deux qu'Homere ait mis en action dans l'Iliade. C'est probablement pour ces raisons que le peintre lui a donné la préférence sur Podalire. Machaon, dans la miniature, a l'air

(1) Daniel Leclerc a confondu, à ce qu'il paroît, le Pamphile botaniste avec le Pamphile pharmacien, ou, comme Galien l'appelle, μιγματοπώλης.

(2) *Elench. medicor.*, art. *Pamphilus qui de herbis, etc.; Biblioth. gr.*, t. XIII de la 1re édit. Galien, dans son traité *de Simpl. medic. pot.*, a placé Pamphile parmi les νεώτεροι, ou *les auteurs les plus récents*, et il le nomme avec Archigene, contemporain de Trajan.

(3) Homere, *Iliade*, II, v. 732.

(4) Quintus de Smyrne, *Paralip.*, VI, v. 406.

(5) Le même Quintus, *Paralip.* VII, v. 59.

pensif; on ne voit dans ses mains ni rouleau ni livre, sans doute parceque l'antiquité ne connoissoit aucun ouvrage qui lui fût attribué. Il occupe cependant à bon droit une place parmi les botanistes, soit à cause de son habileté dans la connoissance des plantes, soit pour l'art avec lequel il savoit les employer à la guérison des blessures[1]. Chap. VII. Médecins, et Botanistes. Pl. XXXIV.

GALIEN.

La réunion de la littérature à la science de la médecine a rendu recommandables à la postérité la mémoire et les écrits de Galien[2]; ses connoissances dans la clinique le firent passer dès son vivant pour un homme extraordinaire qui opéroit des miracles[3]; sa doctrine a dominé pendant une longue suite de siecles dans les écoles de médecine chez les Grecs, chez les Pl. XXXV. N° 1.

(1) Homere, *Iliade*, IV, v. 218.

(2) Deux opuscules latins de Philippe Labbe, l'un contenant l'éloge historique de Galien, l'autre la vie de Galien tirée de ses propres ouvrages, réimprimée dans la premiere édition de la *Biblioth. gr.* de Fabricius, t. III, l. IV, c. 17, étoient les meilleurs guides à suivre pour bien connoître l'histoire de ce grand médecin, qui, dans ses écrits, parle souvent de lui-même et de ses contemporains. A présent le long article que M. Ackermann, professeur d'Altorf, a inséré dans la nouvelle édition de la *Bibliotheque grecque* (t. V, p. 378), sur la vie et les ouvrages de Galien, l'emporte, par l'érudition et par le jugement, sur tout ce qu'on a écrit sur le même sujet. Quant à la doctrine de Galien, ceux qui desirent en avoir une idée peuvent lire l'*Histoire de la médecine* par Daniel Leclerc, part. III, liv. III.

(3) Pour les rendre plus croyables, on a fait de lui un chrétien; et Chartier, dans la vie de Galien, imprimée à la tête de l'édition qu'il a donnée des ouvrages de ce médecin, réunis à ceux d'Hippocrate, avoit adopté cette opinion. Un passage de Galien prouve combien elle s'éloigne de la vérité, et même de la vraisemblance: « Il est plus « facile, dit-il en parlant des sectes des mé- « decins et des philosophes de son temps, « il est plus facile de faire changer de « croyance un juif et un chrétien, que de « persuader ces personnes de quelques « vérités contraires aux dogmes de leur « secte » (*de different. pulsuum*, l. II, c. 3, p. 68, t. VII de l'édition de Chartier).

Chap. VII. Médecins, et Botanistes. Pl. XXXV.

Romains, chez les Arabes, et même, après la renaissance des lettres, dans les universités de toute l'Europe[1].

Il étoit né à Pergame, l'an 131 de l'ere vulgaire, d'un pere qui étoit architecte et savant. Après avoir reçu une éducation très soignée, il se consacra spécialement à la médecine, dont il suivit l'étude à Smyrne sous Pelops, à Corinthe sous Numisien, et enfin dans les écoles d'Alexandrie qui avoient le plus de réputation. Ses observations particulieres et ses voyages dans la Grece et dans l'Asie augmenterent ses connoissances[2]. Elles embrassoient la médecine dans toute son étendue, et même la chirurgie: les belles-lettres étoient son délassement[3]; et il a donné dans ses ouvrages plusieurs exemples de la critique littéraire la plus juste et la plus ingénieuse[4].

De retour dans sa patrie, il fut chargé par le magistrat du traitement des gladiateurs blessés: mais peu de temps après il se rendit à Rome, où il se concilia par ses talents la confiance et les bonnes graces des empereurs. Marc-Aurele l'y appela une seconde fois, et lui confia le soin de la santé de son fils

(1) On l'a regardé comme l'auteur d'un nouveau systême en médecine, fondé principalement sur les humeurs du corps humain. Ce systême, depuis quelques années, a perdu de son crédit dans les écoles; néanmoins le mérite de Galien dans les diverses parties de la science n'a pas été méconnu par Haller, qui lui rend justice dans ses différentes *Bibliotheques, d'anatomie, de chirurgie, de botanique*, et sur-tout dans celle *de médecine pratique*.

(2) Pour mieux observer la nature, il fit à pied une grande partie de ses voyages (Galen., l. II, *de motu musc.*, c. 4, et l. IX, *de simpl. medicam. fac.*, c. 1, nº 2, pag. 246, tom. XIII de l'édition de M. Chartier).

(3) C'est le témoignage que Suidas (v. Γαληνός) et Athénée (l. I, p. 1, E. F.) lui rendent. Ce polygraphe l'a mis, dans son ouvrage, au nombre des interlocuteurs. M. Ackermann, en faisant l'énumération des écrivains grecs qui ont parlé de Galien, a, je ne sais pas comment, omis l'auteur des *Dipnosophistes*.

(4) M. Villoison en a réuni quelques uns dans sa préface à l'édition des scholiastes d'Homere, tirés d'un manuscrit de Venise, p. xxxvi.

unique[1]. Galien paroît être resté dans cette capitale sous le regne de Commode et sous celui des empereurs suivants; et on voit par un passage de ses écrits qu'il étoit encore le médecin de la cour sous Septime Sévere[2]. S'il a vécu soixante-dix ans, comme l'assurent les auteurs dont le récit a été adopté par Suidas, il est mort sous le regne de ce prince, l'an 200 de l'ere vulgaire.

N° 1 et 8.

La deuxieme miniature du manuscrit de Dioscoride nous présente Galien au haut du tableau, assis à la place d'honneur, sur un siege ayant un marche-pied: sa barbe et sa chevelure sont épaisses, et donnent beaucoup de majesté à sa physionomie. On remarque une barbe et une chevelure pareilles dans une figure gravée sur un médaillon de Commode, frappé à Pergame, et reconnue par Fabretti et par Bonarroti pour une image de Galien[3]. Cette conformité fournit une nouvelle preuve que les figures du manuscrit de Vienne, quoique d'une touche incorrecte et grossiere, sont toutefois la copie d'originaux anciens et authentiques. Pour rendre cette conformité plus sensible, j'ai fait graver au n° 8 le médaillon sur lequel le médecin de Pergame est représenté avec le manteau et le bâton d'Esculape[4], et tenant à la main la petite statue de ce dieu.

(1) Galen. *præc. ad Post.*, c. 12, Class. IV, *oper.*

(2) Galen. *de Antidot.*, l. III, c. 13. Ce passage a été parfaitement éclairci par M. Ackermann, dans la nouvelle édition de la *Biblioth. gr.* de Fabricius, tom. V, p. 384.

(3) Fabretti, *de Columna Trajana*, c. 7, p. 212; Bonarotti, *Medaglioni*, VII, 10, p. 124, segg., ont appuyé cette opinion sur des conjectures qui ne sont pas loin de l'évidence.

(4) Ce médaillon du cabinet impérial se trouve dans la *Description des médailles* par M. Mionnet, t. II, *Mysie*, n° 602. Le n° 603 indique un autre médaillon semblable, à un autel près, qui est placé entre les deux figures. Celle de Galien, sur le

Chap. VII.
Médecins, et Botanistes.
Pl. XXXV.

DIOSCORIDE.

N° 3.

Nous savons de Dioscoride, et c'est lui-même qui nous l'apprend[1], que, né en Cilicie, dans la ville d'Anazarbe[2], il avoit commencé sa carriere par le métier des armes; que son desir de connoître la nature et son goût pour la botanique lui avoient fait trouver dans ses marches le temps d'examiner les plantes, de s'instruire de leurs propriétés médicales, et d'acquérir pareillement la connoissance des minéraux des différentes contrées qu'il parcouroit. Ces recherches continuées sans relâche rendirent Dioscoride le plus grand botaniste de l'antiquité, après Théophraste; et ses écrits ont eu même plus de succès que ceux du péripatéticien. Dioscoride ne considérant les objets que la

médaillon que Bonarroti a publié, paroît avoir sur la tête une espece de chapeau qu'on donnoit, comme nous l'avons déja remarqué, aux images des médecins. A la place de la petite statue d'Esculape, on voit sur d'autres médaillons semblables un groupe représentant le même dieu avec le petit Télesphore à ses pieds, divinité subalterne qui présidoit à la convalescence. Le médaillon que j'ai fait graver, offrant la figure de Galien avec la tête nue, fait mieux sentir le rapport qu'il y a entre la chevelure de cette figure et celle de Galien tel qu'il est représenté dans la miniature.

(1) Lambécius (tom. II, pag. 195 et suivantes de la deuxieme édition) avoit judicieusement distingué trois divers Dioscoride dont il est fait mention dans les écrits de Galien. Nul doute que celui dont nous voyons ici l'image en miniature ne soit l'auteur de l'ouvrage qui nous reste sur la matiere médicale, et dont le manuscrit nous a fourni les figures que nous examinons. C'est encore à M. Ackermann que nous sommes redevables d'une notice savante sur ce naturaliste, insérée dans la *Biblioth. gr.* de Fabricius, t. IV, p. 673 de la nouvelle édition.

(2) Ceux qui ont prétendu que cette ville ne portoit pas le même nom du temps de Néron se trompent. Il est vrai que, depuis Auguste, elle s'appeloit aussi Césarée; mais les écrivains continuoient de l'appeler Anazarbe, ou Césarée près du mont Anazarbe, pour la distinguer entre un grand nombre de villes qui portoient le nom de Césarée. Sous Marc-Aurele, elle recommença de nouveau à porter le seul nom d'Anazarbe. Voyez le mémoire sur les médailles de cette ville, par l'abbé Belley, tome XXXII de l'*Académie des belles-lettres*.

nature présente presque sous aucun autre rapport que sous celui de leur usage en médecine, ses ouvrages sont devenus pour ainsi dire le code de la matiere médicale; et les écoles anciennes et modernes s'y sont conformées jusqu'à nos jours presque sans variation.

Quoique nous ne sachions rien de certain sur l'époque où florissoit Dioscoride, il paroît très probable qu'il a vécu sous Néron. Il parle dans ses écrits d'un Aréus, médecin de la secte d'Asclépiade[1], et il dit que Lécanius Bassus, Romain de la plus haute distinction, étoit l'ami de ce médecin: or Lécanius Bassus fut consul sous Néron, l'an 64 de l'ere chrétienne.

Dioscoride, ainsi qu'on peut l'inférer de son premier nom de Pédanius[2], avoit acquis les droits de citoyen romain; et cependant nous le voyons avec une longue barbe: mais c'étoit un usage assez suivi par les Grecs, particulièrement par ceux qui faisoient profession des lettres et de la philosophie. Nous avons vu Asiaticus, médecin méthodique, portant aussi la barbe. Contemporain de Dioscoride, et Cilicien comme lui, saint Paul, quoique citoyen romain, la portoit pareillement. Ses portraits, transmis par une tradition non interrompue, et gravés sur les coupes de verre des anciens chrétiens, nous le représentent dans le même costume que Dioscoride[3].

(1) Lambécius, qui a pris l'Aréus dont parle Dioscoride pour le philosophe de ce nom, l'un des confidents d'Auguste, a dû se tromper sur l'époque où le naturaliste d'Anazarbe a vécu.

(2) D'autres manuscrits l'appellent Pédacius, moins correctement sans doute.

(3) Philippe Bonarroti, dans ses *Osservazioni sopra alcuni frammenti di vasi antichi di vetro*, etc., aux pages 75 et 76, a prouvé par des autorités respectables l'authenticité des portraits de S. Paul. La conformité du costume avec celui qu'on remarque dans les portraits de Dioscoride est une preuve de plus de cette authenticité.

Chap. VII. Médecins, et Botanistes.

Pl. XXXVI.

J'ai fait graver à la planche XXXVI un autre portrait de ce botaniste, tiré du même manuscrit. Ce portrait, assuré par l'inscription qui l'accompagne, le représente occupé de la composition de ses ouvrages, et faisant copier par un peintre la racine de la mandragore : une figure de femme allégorique, que son nom fait reconnoître pour ЄΥΡЄϹΙϹ, *la Découverte*, présente au peintre cette racine, à laquelle la superstition plutôt que la science attribuoit tant de merveilles[1].

Ici le portrait de Dioscoride ressemble parfaitement, dans les traits principaux, malgré l'ignorance du peintre, à celui de la miniature précédente; nouvelle preuve que ces portraits n'ont pas été faits au hasard, ou sans avoir sous les yeux des originaux anciens.

NICANDRE.

Pl. XXXV. N° 5.

Ce poëte, qui a excellé dans le genre didactique, étoit de Claros, petite ville qu'un oracle d'Apollon avoit rendue célebre, et qui dépendoit de Colophon, l'une des villes les plus considérables de l'Ionie[2]. Nicandre a été regardé comme Colophonien; mais quelques auteurs l'ont dit Etolien, parcequ'il s'étoit fixé

(1) Les anciens étoient étonnés d'une certaine ressemblance qu'ils croyoient avoir remarquée entre la racine de la mandragore et le corps humain, ressemblance que les jongleurs de leur temps augmentoient par des supercheries, comme au temps de Mattioli (*Comment. ad Dioscor.*, l. IV, c. 76) : de là l'épithete de *semihominis*, donnée à cette plante par Columelle (l. X, v. 20). Les anciens attribuoient à ce végétal tantôt une qualité narcotique, tantôt une vertu aphrodisiaque (Pline, l. XXV, §. 94; Dioscoride, l. IV, c. 76).

(2) Nicandre lui-même nous a transmis ces notices sur son compte (*Alexipharm.*, v. 9, et *Theriac.*, v. *ult.*); Suidas, Eudocie, et les auteurs grecs anonymes de la vie de Nicandre et de celle d'Aratus, en confirmant les mêmes faits, nous apprennent l'époque où ce poëte florissoit. Ce qu'ils ajoutent sur sa vie est inexact et mêlé de fables : voyez aussi les savantes observations de M. Schneider, dans la

en Etolie, contrée dont il avoit fait le sujet d'un de ses ouvrages. Ceux de ses poëmes qui sont parvenus jusqu'à nous concernent la médecine; l'un a pour titre *Theriaca*, et traite des remedes et des antidotes contre la morsure des serpents et d'autres animaux venimeux; l'autre traite aussi des antidotes, mais il enseigne à se garantir des poisons qui peuvent infecter les boissons et les aliments: ce poëme porte le titre d'*Alexipharmaca*. Nicandre en avoit dédié un troisieme au dernier Attale, roi de Pergame, et par conséquent il devoit l'avoir écrit vers l'an 137 avant l'ere chrétienne.

Chap. VII. Médecins, et Botanistes. Pl. XXXV.

Le poëte, dans la miniature, paroît agacer un serpent avec la pointe de la baguette qu'il tient à la main; allusion manifeste à son poëme des *Thériaques*[1].

RUFUS.

N° 7.

Des ouvrages d'anatomie, de botanique, de physiologie et de médecine, écrits avec une brièveté aussi claire qu'élégante, avoient fait à Rufus d'Ephese une grande réputation chez les anciens; la lecture du petit nombre d'écrits qui nous sont restés de lui n'a point démenti cette opinion. Rufus vivoit sous le regne de Trajan[2]; et Galien, qui naquit sous celui d'Adrien, en

préface à son édition des *Alexipharmaca*, et dans ses remarques au v. 9. Cet habile critique paroît trop déprécier les images tirées du manuscrit de Dioscoride, grossièrement exécutées, à la vérité, mais toutefois conservant des traces de leurs originaux plus anciens.

(1) Winckelmann a cru reconnoître Nicandre au serpent qu'il tient dans la main, dans une mosaïque représentant sept médecins en consultation (*Monum. ined.*, n° 185); mais ce symbole, propre à tous les médecins, désigne peut-être un Asclépiade, ou l'un des descendants d'Esculape; le bandeau blanc qui lui ceint la tête peut indiquer qu'il appartient à cette famille sacrée: cette figure d'ailleurs est sans barbe, et présente les traits d'un jeune homme.

(2) Suidas, v. Ῥȣ̃φος.

Chap. VII. Médecins, et Botanistes. Pl. XXXV.

faisant l'éloge de ce médecin, a eu raison de le compter parmi les écrivains modernes[1].

Rufus, grec asiatique, mais sans doute admis au nombre des citoyens romains, puisque son nom même en fait foi, porte une longue barbe, comme nous l'avons vue sur les portraits de quelques uns de ses contemporains.

ANDRÉAS.

N° 6. Ce médecin, né à Carystos, dans l'île d'Eubée, avoit fait fortune en Egypte, à la cour du quatrieme des Ptolémées, surnommé Philopator[3]. Andréas, ayant accompagné le roi au camp de Raphia, pendant la guerre qu'il soutenoit contre Antiochus le Grand, y périt de la maniere la plus extraordinaire. Théodore, étolien, qui servoit dans l'armée du roi de Syrie, voulut renouveler l'action hardie de son ancien compatriote Diomede, qu'Homere a chantée dans le Xe livre de l'Iliade. Ayant pénétré seul, pendant la nuit, dans le camp des Egyptiens, il s'avança jusqu'à la tente du roi, qui par bonheur n'y étoit pas couché, et

(1) Les notices sur Rufus d'Ephese se trouvent dans Lambécius et dans Fabricius (*Bibl. gr.*, l. IV, c. 5) et principalement dans la dissertation de Guillaume Clinch, imprimée à Londres, en 1726, à la tête des ouvrages de ce physiologiste. Rufus seroit plus ancien d'un siecle, si on devoit rapporter à lui un passage de Démocratès, que M. de Matthei a signalé (*Rufi Ephes. opuscula et fragmenta. Mosquæ*, 1806, in-8°, p. XIX), et qui se trouve dans Galien (*de Antidot.*, l. II, c. 2, t. XIII, p. 901 de l'édit. de Chartier); mais il me paroît plus probable que Démocratès parle de Ménius Rufus, autre médecin cité par Galien (*de Compos. medicam. sec. gen.*, l. VII, c. 12, t. XIII, pag. 850, édit. de Chartier), et non de Rufus d'Ephese.

(3) L'article *Andréas*, dans l'*Elenchus medicorum* de Fabricius (*Biblioth. gr.*, tom. XIII, p. 75 de la premiere édition), indique les passages des anciens dans lesquels il est fait mention de ce médecin. Fabricius observe qu'il est appelé quelquefois Andron au lieu d'Andréas. Je pense que c'est par une forme de diminutif ou d'*hypocoristicon*.

il y tua deux des personnes attachées à son service, dont une étoit son archiatre Andréas[1]. Chap. VII. Médecins, et Botanistes. Pl. XXXV.

Les écrits de ce médecin sur la botanique, l'histoire naturelle, et la médecine, sont cités honorablement par les anciens. Eratosthene, qui étoit avec lui à la cour du roi d'Egypte, paroît cependant l'avoir accusé de plagiat; et Galien le taxe de superstition et de charlatanisme : aussi n'a-t-il dû, suivant la conjecture de Lambécius, le surnom de *thaumastos, merveilleux*, que des écrivains postérieurs lui ont donné, qu'à l'alliage qu'il savoit faire de l'imposture et de la science[2].

Andréas, dans la miniature, est assis à terre, à demi nu, enveloppé seulement de son manteau, à la maniere d'Esculape[3]. Le rouleau de ses écrits est dans ses mains.

APOLLONIUS DE MEMPHIS.

Parmi plusieurs médecins de ce nom, Lambécius est resté en doute si celui qui a été peint dans le manuscrit de Dioscoride est Apollonius de Pergame, ou Apollonius de Memphis, l'un et l'autre ayant composé des ouvrages sur quelques parties de la matiere médicale, et sur la botanique[4]. Pour moi je ne doute pas que ce ne soit l'Egyptien, parceque son portrait est sans barbe, suivant l'usage de ce pays. On ne peut pas assigner au juste le siecle où il a vécu : Galien est le plus ancien des auteurs qui le citent. N° 4.

(1) Polybe, liv. V, c. 81.

(2) *Loco citato*, pag. 195 de la 2e édit.

(3) . . . . *Retorto*
Pæonium in morem senior succinctus amictu.
Virg., Aen., XII, v. 400.

(4) Lambécius, *loco citato*, pag. 193, 194, a conjecturé, d'après un passage du scholiaste de Nicandre (*Theriac.*, v. 52), que l'auteur du livre περὶ βοτανῶν, *sur les plantes*, étoit Apollonius de Memphis. Fabricius n'a pas fait assez d'attention à ce passage lorsqu'il attribue l'ouvrage περὶ βοτανῶν à Apollonius de Pergame (*Elenchus medicorum*, v. *Apollonius*).

Chap. VII. Médecins, et Botanistes. Pl. XXXV.

Apollonius, vêtu de la tunique, recouverte en partie par le manteau, tient sa main droite élevée dans une attitude qui, chez les anciens, étoit usitée dans la dispute et dans la déclamation[1]. Trois figures de ces miniatures sont représentées faisant ce même geste.

CRATÉVAS.

N° 2. Il y a eu pareillement deux Cratévas[2], l'un très ancien, et qu'on a supposé contemporain d'Hippocrate; l'autre auteur de plusieurs ouvrages, et qui n'a fleuri qu'un siecle avant l'ere chrétienne, puisqu'il a donné à une plante le nom de *Mithridatia*, sans doute pour faire sa cour au grand roi de ce nom, qui, comme on sait, avoit cultivé les sciences naturelles et la médecine[3]. Il ne paroît pas douteux que la figure représentée dans la miniature ne soit le portrait de celui-ci; car elle tient un rouleau dans ses mains; et rien ne nous indique que l'autre Cra-

(1) J'ai parlé de ce geste dans les explications du *Mus. Pio Clem.*, t. IV, p. 28.

(2) Daniel Leclere (*Hist. de la Médec.*, pag. 429) a reconnu, d'après les observations de Saumaise, un seul Cratévas, contemporain de Mithridate; on a eru qu'il n'y avoit d'autre motif pour en admettre un plus ancien que la lettre d'Hippoerate, qui est évidemment apocryphe. J'observe toutefois qu'un autre botaniste célebre de ce nom doit avoir existé dans un temps antérieur de beaucoup à celui du second Cratévas. Alexis, poëte comique, contemporain de Ménandre, mais plus âgé que lui, avoit donné une comédie dont le titre étoit *Cratévas*, ou l'*Apothicaire* (Φαρμακοπώλης), titre qui contenoit une allusion manifeste à Cratévas, connu déja eomme un eélebre herboriste (Athén., VIII, 340, et ailleurs). Ceux qui ont forgé la lettre apocryphe d'Hippocrate à Cratévas l'avoient donc adressée à un personnage réel, et eette imposture étoit fondée sur la tradition qui reconnoissoit un aneien botaniste Cratévas. Pour les ouvrages cités par Pline et par d'autres, je pense, comme Daniel Leclerc, qu'on doit les attribuer tous au seeond Cratévas, puisque Pline qui les eite souvent, et qui parle de Cratévas contemporain de Mithridate, ne distingue pas deux botanistes de ce nom: par conséquent il paroît démontré qu'il n'existoit point d'éerits attribués au plus ancien.

(3) Pline, XXV, §. 26.

tévas ait publié aucun ouvrage. Le Cratévas dont nous parlons avoit mérité, par ses écrits sur les végétaux, le surnom de *rhizotomos*, ou d'*herboriste*.

Telles sont les observations que j'ai cru devoir faire sur les quatorze portraits que le manuscrit de Dioscoride nous a conservés. Je dois cependant remarquer encore que le nombre de sept figures dans chacune des deux miniatures ne paroît pas un effet du hasard, et d'autant moins que les médecins consultants, dans la mosaïque de la *villa Albani*, sont aussi au nombre de sept[1]. Je pense qu'on doit attribuer cette conformité de nombre à la superstition qui s'étoit glissée dans toutes les parties de la médecine ancienne. Les mysteres et les vertus occultes attribués au nombre sept[2], préjugé auquel la nature sembloit avoir donné naissance par les périodes septénaires observées dans la physiologie et dans la pathologie, ont été probablement la cause du choix de ce nombre pour les tableaux dont il s'agit. Il ne seroit point étrange que les médecins, qui, dans le traitement des maladies, consultoient les dogmes de l'astrologie judiciaire, pour savoir quelle planete étoit dominante à l'heure où le malade s'étoit alité (*horâ decubitus*[3]), eussent été dans l'usage de se réunir au nombre de sept, lorsqu'il s'agissoit de discuter

(1) Ce rapport n'étoit pas échappé à Winckelmann (*Monum. ined.*, n° 185).

(2) On peut consulter à ce sujet le chapitre 10 du livre III des *Noctes Atticæ* d'Aulugelle, et le chapitre 9 du *Denarius Pythagoricus* de Meursius, tom. IX du *Trésor* de Gronovius.

(3) C'est, à ce que je conjecture, le sujet de la mosaïque dont je viens de parler. Les sept médecins réunis autour d'un cadran solaire observent sur un globe céleste l'influence des astres. Il existe encore des ouvrages grecs d'astrologie judiciaire appliquée à la médecine, et donnant des regles sur ces vaines observations. Les livres intitulés *Iatromathematica*, ou *de decubitu infirmorum*, attribués à Hermès, sont de ce nombre.

Chap. VII. Médecins, et Botanistes. Pl. XXXV.

des points importants de la science, ou d'en faire l'application à quelque maladie dangereuse: « Ce nombre, dit Censorin[1], est « spécialement affecté à la médecine du corps humain, et il est « consacré à Apollon ». Le dieu des poëtes étoit, ainsi que son fils Esculape, l'un des patrons de la médecine, qu'on croyoit qu'il avoit le premier enseignée aux hommes. C'étoit par des motifs du même genre que le nombre de sept étoit fixé par d'anciens usages pour plusieurs cérémonies religieuses et civiles.

§. 7. SEXTUS L'EMPIRIQUE.

Pl. XXXVII. N° 1.

Nous ne pouvons douter que ce philosophe pyrrhonien, qui a exposé avec autant d'érudition que de génie, dans deux ouvrages encore existants, les dogmes exagérés de sa secte, n'ait été médecin de profession[2]. On ne sauroit cependant assurer que l'auteur célebre des *Hypotyposes* soit le même Sextus dont le portrait est gravé sur une monnoie des Mytiléniens, et auquel cette ville avoit déféré les honneurs héroïques. La coiffure de la femme, dont la tête est gravée au revers de cette médaille, indique la mode qui étoit en usage sous les regnes de Marc-Aurele et de son fils; et Sextus l'empirique n'appartient pas à

(1) *De die natali*, c. 14: *Septenarium (numerum) ad corpus.... pertinere.... medicinæ corporis*, *et Apollini attributum.*

(2) J. A. Fabricius a réuni à la tête de l'excellente édition qu'il a donnée des ouvrages de Sextus, à Léipsig, en 1713, tout ce qui nous a été transmis par les auteurs anciens à l'égard de cet écrivain. Quant au titre de médecin, c'est lui-même qui nous assure, en plusieurs endroits de ses ouvrages, qu'il exerçoit cette profession; et il nous apprend qu'il avoit aussi écrit quelques livres sur cette science (*Adv. Mathem.*, I, §. 260, et VII, §. 202). On peut consulter utilement sur Sextus les remarques ajoutées par M. Harless à la nouvelle édition de la *Bibliotheque grecque*, t. V, p. 527.

une époque postérieure[1]. Mais dans ce même temps vivoit un autre Sextus, né à Chéronée, dans la Béotie, oncle de l'historien Plutarque. Ce Sextus, philosophe stoïcien, fut le précepteur de Marc-Aurele. Spon, qui a publié le premier la médaille sur laquelle est gravé le portrait dont il s'agit, ne balance pas à l'attribuer au stoïcien[2]. Je ne puis être de son avis. Les Mytiléniens n'ont fait graver sur leurs monnoies que les portraits des hommes et des femmes illustres qui avoient reçu le jour dans leur ville[3], et le stoïcien Sextus étoit né dans un autre pays. Si ce Béotien avoit été honoré à Mytilene par une médaille, on n'auroit point omis, pour le désigner d'une maniere plus précise, d'ajouter à son nom le nom de son pays, ou du moins celui de sa profession[4]. Aucune désignation, il est vrai, n'accompagne, dans cette médaille, le nom de Sextus; mais ce silence

(1) L'opinion la plus reçue le fait vivre vers la fin du II[e] siecle de l'ere chrétienne (Saxius *Onomast.*, tom. I, p. 332, seq.). J'observe cependant qu'Hérodote, son précepteur dans la philosophie sceptique, étoit fils d'Aréus de Tarse (Diog. Laërt., IX, 116); et qu'Aréus, auquel la protection de Lécanius Bassus, consul en 64, avoit fait donner le nom de Lécanius Aréus (Fabric., *Elench. medicor.*, v. *Areus*), étant contemporain de Néron, nous ne pouvons placer Sextus, le disciple du fils d'Aréus, au plus tard que vers le milieu du siecle suivant.

(2) Spon, *Miscell. erud. ant.*, sect. IV.

(3) C'est ainsi que nous avons vu sur la monnoie de Mytilene les portraits de Sapho, d'Alcée, de Pittacus, et de Théophane, tous Mytiléniens.

(4) Spon prétend inférer de ce manque de désignation que le Sextus de la médaille est le précepteur de l'empereur. Comme il n'avoit pas déchiffré la légende de l'autre côté, il ne savoit pas que la médaille étoit frappée non dans une ville de la Béotie, mais à Mytilene. Quant à l'autre observation du même antiquaire, que le nom de Sextus est écrit en grec, CEΞCTOC, *Sexstus*, avec la même orthographe usitée par Suidas dans l'article qui concerne le philosophe de Chéronée, cet argument ne peut avoir aucune force dès qu'on réfléchit que cette orthographe du nom Sextus étoit reçue par les écrivains grecs du temps des Antonins, comme nous le voyons dans le nom d'un autre Sextus dont il est fait mention dans les ouvrages de Galien (tom. III, pag. 458); et que Suidas a écrit de même le nom de Sextus le stoïcien, et celui de l'empirique.

Chap. VII. Médecins, et Botanistes. Pl. XXXVII.

même est une forte raison pour croire que le personnage représenté étoit mytilénien. Cette observation me paroît exclure Sextus de Chéronée de tout droit sur cette médaille ; et, puisque nous sommes obligés d'y reconnoître un homme illustre de ce nom, et contemporain des Antonins, nos conjectures ne peuvent se porter que sur Sextus l'empirique, ou, pour mieux dire, le sceptique. Il résulte de là que la médaille de Mytilene feroit connoître la patrie de ce pyrrhonien, qui étoit ignorée jusqu'à ce jour. A ces raisons, sur lesquelles est fondée l'opinion que j'énonce, j'ajoute en note quelques autres probabilités qui peuvent lui prêter un nouvel appui[1].

N° 1. La médaille de Sextus est gravée sous le n° 1 ; on y voit d'un côté son portrait en profil ; sa barbe et sa chevelure sont dans le costume grec. La légende porte, CΕΞCΤΟΝ ΗΡΩΑ, à l'accusatif : (les Mytiléniens honorent) *le héros Sextus.*

Sur le revers est le portrait en profil d'une femme dont la coiffure, comme nous l'avons remarqué, a du rapport avec celle de Faustine la jeune, épouse de Marc-Aurele. On n'avoit jamais pu déchiffrer la légende qui est gravée autour de ce portrait ; je crois y avoir réussi. Les lettres qu'on y lit forment ces mots : ΦΛΑ ΝΕΙΚΟΜΑΧΙC ΜΥΤΙΛ, *Fla. Nicomachis Mytil.;* c'est-

(1) Fabricius et M. Harless ont fait le dénombrement des pays qui, suivant des passages tirés des écrits de Sextus, ne peuvent pas être considérés comme sa patrie. Ils prouvent de même qu'il n'étoit pas Africain, *Libys,* comme Suidas le suppose. On pourroit conjecturer que ce mot Λίβυς, *Libys*, qu'on lit maintenant dans Suidas, n'est qu'une corruption du mot Λέσβιος, *Lesbios*, Lesbien. La médaille de Sextus, frappée à Mytilene, capitale, comme on sait, de l'île de Lesbos, paroît autoriser cette conjecture ; et la mention que Sextus fait, en quelques endroits de ses œuvres, des mœurs et des usages des habitants de Cos, île voisine de Lesbos, pourroit encore ajouter un autre degré de vraisemblance à l'opinion que je viens d'énoncer.

à-dire, « Flavia Nicomachis : (monnoie) des Mytiléniens ». Je ne trouve aucune indication de cette Nicomachis ni dans les écrivains, ni dans les monuments de l'antiquité. Elle étoit vraisemblablement l'épouse de Sextus, et l'honneur que les Mytiléniens lui déféroient, en faisant graver son portrait sur leur monnoie, n'étoit dû qu'à la célébrité de son mari[1].

N° 3 et 4.

J'ai fait graver sous les n° 3 et 4 de cette planche deux autres médailles frappées dans la même ville en l'honneur de deux autres femmes qu'on décore du titre d'héroïnes : l'une s'appeloit Julia Procla, et l'autre Nausicaa. La coiffure de la premiere ressemble à celle de Faustine, épouse d'Antonin Pie; la coiffure de la seconde à l'une de celles de Faustine la jeune. Ces femmes étoient donc contemporaines de Nicomachis, ou lui étoient antérieures de peu d'années : l'histoire n'en a gardé non plus aucun souvenir : elles ne doivent qu'à ces médailles la conservation de leur nom[2].

(1) C'est ainsi que nous avons vu la tête d'Archidamis, épouse de Théophane, au revers d'une autre médaille frappée à Mytilene, et qui présente de l'autre côté le portrait de cet historien. Voyez ci-dessus, pag. 236 (2).

(2) La légende de la premiere, du côté de la tête, est celle-ci : ΙΟΥ ΠΡΟΚΛΑΝ ΗΡΩΙΔΑ, *Julia Procla, héroïne*, à l'accusatif : on y sous-entend, « Les Mytiléniens honorent « Julia, etc. ». Le revers représente Sapho assise et jouant de la lyre. Sur une autre médaille la poëtesse est debout; et la lyre, bien moins conservée, a pu être prise pour une pierre par quelques antiquaires : la légende est, ΕΠΙ СΤΡΑ ΑΠΟΛΛΩΝΙ ΜΥΤ., *sous le préteur Apollonius* : (monnoie) *des Mytiléniens*. Les noms romains de cette femme n'empêchent pas qu'on ne puisse la croire Mytilénienne. Les Grecs qui obtenoient le droit de citoyens romains, prenoient, comme nous l'avons déja remarqué ailleurs, les noms de leurs patrons; et il est fait mention de plusieurs Julius Proclus dans l'histoire et dans les monuments. On trouve aussi une Grecque nommée *Julia Procla*, dont l'épitaphe a été lue à Smyrne par Spon (*Miscellanea*, sect. X, n° 90); mais je n'oserois assurer qu'elle soit la Julia Procla de la médaille. Le revers de Sapho feroit croire que Julia Procla cultivoit la littérature; mais on peut avoir placé une femme

Chap. VII. Médecins et Botanistes. Pl. XXXVII.

Quoique ces monuments numismatiques soient presque étrangers à l'objet de cet ouvrage, j'ai pensé qu'on ne devoit pas les omettre. Ils démontrent avec combien peu de réserve on accordoit, à Mytilene, les honneurs héroïques; et, cette vérité une fois connue, nous ne serons plus étonnés de les voir accordés à Sextus l'empirique, auteur de plusieurs écrits qu'on pouvoit compter parmi les productions les plus ingénieuses que cette génération eût vu paroître. Ils nous démontrent encore combien peu est probable l'opinion de ces antiquaires qui, sur le prétexte le plus léger, se refusent à reconnoître, sur les médailles de Mytilene et sur celles de quelques autres villes grecques, les portraits des hommes illustres qu'elles honoroient: ils s'obstinent à considérer les noms qui les désignent comme de simples noms de magistrats, et les têtes qu'on y voit gravées comme des portraits peu ressemblants de l'empereur qui régnoit.

célebre de Mytilene au revers d'une autre femme qu'ou vouloit honorer dans la même ville; tout est incertitude.

La légende de la seconde médaille est ΝΑΥϹΙΚΑΑΝ ΗΡΩΙΔΑ, (Les Mytiléniens honorent) *Nausicaa*, *héroïne*. Le revers, qui a pour type Sapho, comme celui de la médaille de Procla, a pour légende ЄΠΙ ΙЄΡΟΙΤΑ ΜΥΤΙΛ., *sous Hierœtas:* (monnoie) *des Mytiléniens*. Spon et les autres numismatistes n'ont pas bien lu le nom du magistrat Hierœtas, qu'ils ont appelé Hiéroclès. La médaille du cabinet impérial ne laisse aucun doute sur ce nom.

NOTE.

Suétone nous apprend qu'une statue avoit été érigée à Rome, par un décret du sénat, en l'honneur d'Antonius Musa, médecin qui avoit guéri Auguste d'une maladie dangereuse, et que cette statue avoit été placée auprès de celle d'Esculape, dans son temple (*Aug.*, c. 59). Ce médecin étant un affranchi, et son frere s'étant appelé du nom grec d'Euphorbe, il

est vraisemblable qu'ils n'étoient pas Romains. Ainsi Antonius Musa auroit pu tenir une place dans l'*Iconographie grecque ;* mais son portrait n'est point parvenu jusqu'à nous. On doit dire la même chose de celui de Praxagoras, médecin de Cos, qui a vécu vers l'époque d'Alexandre-le-Grand. Ce portrait avoit fait le sujet d'une épigramme de Crinagoras , qu'on trouve dans les *Analecta,* n° 16.

CHAPITRE VIII.

FEMMES CÉLEBRES.

§. 1. LAÏS.

Chap. VIII. Femmes célebres. Pl. XXXVII.

Les monuments numismatiques nous ont conservé le portrait de cette courtisane célebre, qui occupe encore tant de place dans la littérature grecque. Puisque le nom de Laïs se trouve, dans l'histoire, à côté de quelques noms illustres; puisque la ville de Corinthe se vantoit de lui avoir offert une patrie, et s'honoroit de posséder son tombeau, on ne sera point étonné de voir ici son image à côté de celles de tant de grands hommes[1].

Laïs, née à Hyccara, en Sicile, captive des Athéniens à sept ans, et transportée à Corinthe[2], augmenta dans cette ville, la plus corrompue de la Grece, le nombre des femmes qui se consacroient à Vénus. Sa beauté et ses graces attirerent dans la foule de ses adorateurs des personnages d'un mérite reconnu: elle plut à l'austere Diogene autant qu'au voluptueux Aristippe. Quoiqu'une avidité sans bornes formât le fond de son caractere, elle

(1) Bayle nous a donné dans son Dictionnaire un long article sur Laïs. Il a relevé la confusion qui regne à ce sujet entre les écrivains, sans se soucier trop de la dissiper. Cependant presque tous les passages des anciens qui ont parlé de Laïs se trouvent cités par ce critique.

(2) Schol. Aristoph., *ad Plut.*, v. 179.

Chap. VIII. Femmes célebres. Pl. XXXVII.

parut quelquefois oublier son intérêt en faveur de sa vanité ou de ses caprices. Elle finit sa vie à Corinthe, sans avoir renoncé à sa maniere de vivre, même depuis qu'elle fut avancée en âge[1]. Après sa mort on lui érigea un tombeau, sur lequel on voyoit un groupe représentant une lionne qui déchiroit un belier, emblême de son insatiable avidité. Le monument étoit placé auprès du temple de Vénus Mélanide[2].

Toutes les contradictions, tous les anachronismes qu'on découvre dans les écrivains de l'antiquité, au sujet de cette courtisane, et que Bayle s'est tant plu à relever, tirent leur origine de la confusion qu'on a faite de deux Laïs, dont l'une vécut une génération plus tard que l'autre, et du temps de Démosthene et d'Alexandre[3]. La ressemblance de leur nom avec ceux de quelques autres courtisanes célebres, telles que Thaïs et Naïs, a été la source d'autres erreurs.

N° 2.

La description que Pausanias nous a laissée du tombeau de Laïs, et le soin qu'il a pris de nous apprendre que les Corinthiens tiroient vanité d'avoir possédé pendant sa vie une femme d'une

(1) L'ensemble d'un long passage du poëte Philetærus, rapporté par Athénée (liv. XIII, p. 587), me persuade que l'idée que j'énonce dans le texte est la seule que le poëte a voulu exprimer par ce vers,

Λαῒς μὲν τελευτῶς' ἀπέθανε βινουμένη,

que d'autres philologues ont expliqué trop littéralement.

(2) Pausanias, II, c. 2. Vénus, avec le surnom de Mélanide, avoit été l'objet de la dévotion particuliere de Laïs pendant sa jeunesse, à ce qu'il paroît par un conte qu'Athénée nous a conservé.

(3) Cette seconde Laïs étoit fille d'une courtisane corinthienne attachée à Alcibiade: les anciens ne s'accordent pas sur le nom de la mere; tantôt ils l'appellent Timandra, tantôt Damasandra, tantôt Epimandra (Athén., II, pag. 535, B, et XII, p. 574, E; *Schol. Aristoph. loc. cit.*) La plus jeune Laïs n'étoit donc pas la fille de la plus ancienne, comme Brunck l'a cru (*ad Aristoph.*, Plut., v. 179), induit en erreur par des expressions équivoques de Paulmier de Grantemesnil (*Exercitat.*, pag. 368). Sur la confusion des deux Laïs avec Naïs et Thaïs, on peut voir Périzon (*ad Æl.*, V. H., l. X, c. 2).

Chap. VIII. Femmes célebres. Pl. XXXVII.

si méprisable célébrité, ne nous permettent pas de douter que la médaille gravée sous ce numero ne nous présente son portrait et son monument. Cette médaille est frappée à Corinthe, et porte d'un côté la tête de Laïs[1], au revers le groupe de la lionne et du belier, tel que Pausanias le décrit en parlant du tombeau de cette courtisane. Le groupe est posé au-dessus d'un chapiteau qui sans doute couronnoit la colonne élevée sur ce monument. Les lettres latines COR désignent le nom de la ville de Corinthe, devenue colonie romaine depuis Jules-César, et qui avoit adopté la langue des maîtres du monde. Ainsi la ruine et l'incendie de cette capitale de l'Achaïe, qui avoient fait disparoître tant de superbes monuments consacrés aux dieux ou érigés en l'honneur de héros, de princes, et d'hommes illustres, avoient épargné, par un hasard singulier, le tombeau de Laïs.

§. 2. EUCHARIS.

A la suite de Laïs, je place ici une jeune actrice admirée, à Rome, sur la scene grecque, où elle ne fit que se montrer. Si nous en croyons son épitaphe, les Muses mêmes paroissoient avoir élevé de leurs propres mains cette jeune affranchie, la bien-aimée de Licinie sa maîtresse. Sa renommée croissoit de jour en jour, lorsque le ciseau de la Parque trancha, à quatorze ans, la trame de sa vie. Une réputation si précoce et de si peu de

(1) On peut croire que ce portrait a été copié sur la médaille d'après une image de Laïs, exécutée, suivant Tatien (*ad Nationes*, p. 55), par un artiste qu'il nomme Turnus, mais qu'il ne désigne ni comme peintre ni comme statuaire. On lit dans une lettre à Philocalus, parmi celles qu'on attribue à Aristenete, la description d'une Laïs. Bayle a très bien observé que le nom de Laïs n'est ici qu'un nom choisi à plaisir par le sophiste auteur de ces lettres qui d'ailleurs n'offrent rien d'historique.

Chap. VIII.
Femmes célebres.
Pl. XXXVII.

durée n'auroit pas suffi pour faire classer cette jeune fille parmi les femmes célebres ; mais les Muses, qui avoient pris soin de former sa jeunesse, ne l'ont pas oubliée lorsqu'elle a été descendue dans le tombeau. L'épigramme pleine de graces qu'on avoit gravée sur son monument peut être placée, dans la poésie latine, parmi les beaux morceaux de ce genre; et, depuis la renaissance des lettres, les philologues et les érudits n'ont jamais cessé de la citer, de l'éclaircir, et de la reproduire[1]. Nous la donnons

(1) Fulvius Ursinus l'avoit publiée dans son recueil iconographique, ainsi que le portrait d'Eucharis. L'illustre archevêque de Tarragone, Ant. Augustin, ne dédaigna pas de commenter cette épigramme qui, après avoir passé par les mains de plusieurs philologues et de plusieurs antiquaires, a été reproduite dans l'Anthologie latine de Burmann (tom. II, l. IV, ep. 353), accompagnée de nombreuses remarques. Voici l'inscription sépulcrale d'Eucharis, et l'épigramme qui la suit, selon la leçon qui m'a paru la plus exacte :

EUCHARIS LICINIAE L
DOCTA ERODITA OMNES ARTES VIRGO VIXIT AN XIIII.
HEVS OCVLO [1] ERRANTE QVEI ASPICIS LETI DOMVM
MORARE GRESSVM ET TITVLUM NOSTRVM PERLEGE
AMOR PARENTIS [2] QVEM DEDIT NATAE SVAE
VBI [3] SE RELIQVIAE CONLOCARENT CORPORIS

HEI [4] VIRIDIS AETAS CVM FLORERET ARTIBVS
CRESCENTE ET AEVO GLORIAM CONSCENDERET
PROPERAVIT HORA TRISTIS FATALIS MEA
ET DENEGAVIT VLTRA VEITAE SPIRITVM
DOCTA ERODITA PAENE MVSARVM MANV
QVAE MODO NOBILIVM LVDOS DECORAVI CHORO
ET GRAECA IN SCAENA PRIMA POPVLO APPARVI
EN HOC IN TVMVLO CINEREM NOSTRI CORPORIS
INFESTAE [5] PARCAE DEPOSIERVNT CARMINE
STVDIVM PATRONAE CURA AMOR LAVDES DECVS
SILENT AMBVSTO CORPORE ET LETO IACENT [6]
RELIQVI FLETVM NATA GENITORI MEO
ET ANTECESSI GENITA POST LETI DIEM
BIS HIC SEPTENI MECVM NATALES DIES
TENEBRIS TENENTUR DITIS AETERNA DOMV
ROGO VT DISCEDENS TERRAM MIHI DICAS LEVEM.

(Les six mots ci-après étoient écrits sur le marbre ainsi qu'il suit : [1] OCULE, [2] PARENTEIS, [3] UBEI, [4] HEIC, [5] INFISTAE, [6] TACENT.)

« Eucharis, affranchie de Licinie, jeune « fille instruite dans tous les arts, qui a « vécu quatorze années.

« O toi qui, promenant tes regards

Chap. VIII.
Femmes célebres.
Pl. XXXVII.

dans la remarque ci-jointe. Ainsi le nom d'Eucharis est devenu célebre parmi tous les hommes qui s'occupent de la littérature ancienne; et je n'ai pas dû exclure de l'iconographie un portrait authentique placé par Fulvius Ursinus parmi ceux des hommes illustres, et que les amateurs des muses latines auroient réclamé[1].

Quelques érudits ont pensé qu'Eucharis avoit vécu dans le IIe siecle de l'ere chrétienne. Je crois, au contraire, qu'elle a fleuri dans le premier, et sous le regne de Néron. L'élégance de l'épigramme permet même à peine de penser qu'elle ait été composée si tard. L'orthographe des mots est celle du siecle d'Auguste; et si je ne suppose pas Eucharis contemporaine de ce prince, c'est uniquement parcequ'il est dit qu'elle avoit paru la premiere sur la scene grecque, et que je ne vois nulle part qu'on ait donné au peuple des spectacles grecs avant l'année 60 de l'ere chrétienne, où Néron institua les jeux qui porterent son

« incertains, aperçois cette maison de la « mort, arrête tes pas, et lis: c'est l'amour « d'un pere qui a consacré ce monument « aux cendres de sa fille.

« Hélas! tandis que ma jeunesse florissoit « dans la culture des arts, et que ma re- « nommée croissoit avec mes années, mon « heure fatale s'est hâtée d'arriver, et m'a « privée du souffle de la vie. Habile dans « la musique, elevée pour ainsi dire par la « main des Muses, je faisois l'ornement des « chœurs dans les spectacles donnés par la « noblesse; j'avois paru la premiere à Rome « sur la scene grecque; et les Parques cruel- « les m'ont précipitée dans le tombeau. « L'affection de ma maîtresse, les tendres « soins, l'amour, les louanges, les attraits, « tout se tait sur mon bûcher, et est en- « glouti par la mort. Je ne laisse que des « larmes à mon pere que je devance au « tombeau. Mes quatorze ans sont enchaî- « nés avec moi dans les ténebres de la de- « meure éternelle de Pluton. En t'éloignant, « souhaite, je te prie, que cette terre soit « légere à ma cendre ».

Ces spectacles de la noblesse, *nobilium ludi*, et cette scene grecque, indiquent les jeux célébrés par la jeunesse de Rome la plus distinguée, sous l'empire de Néron, l'an 59 de l'ere chrétienne, jeux qui porterent le nom de *Juvenalia*; et les *Quinquennales* ou *Néroniens*, institués l'année suivante. Voyez Tacite, *Annales*, l. XIV, §. 15, 20, et seqq.

(1) Ainsi Bellori et Gronovius ont inséré ce portrait dans leurs recueils, quoiqu'il eût été omis par J. Faber.

nom[1]. Ainsi l'époque à laquelle Eucharis a vécu ne paroît pas incertaine. Chap. VIII. Femmes célebres. Pl. XXXVII.

Le dessin gravé sous le n° 5 est copié d'après celui qui se trouve dans le recueil de Fulvius Ursinus. Il m'a été impossible de découvrir le lieu où le marbre original est placé, quoiqu'il soit probable qu'il est caché dans l'immense collection farnésienne. N° 5.

On voit par ce dessin qu'Eucharis n'avoit pas été aussi favorisée par Vénus que par les Graces et par les Muses : cependant ses grands yeux donnent beaucoup de caractere à sa physionomie, qui annonce une maturité au-dessus de son âge. Elle est couronnée de lauriers comme une nouvelle muse. On a donné à son portrait la forme d'hermès, pour l'assimiler à ceux des personnages illustres. Son nom est écrit en grec au haut de la gaîne,

ΕΥΧΑΡΙϹ	*Eucharis*
ΛΙΚΙΝ...	*Liciniæ (liberta).*

« Eucharis (l'affranchie) de Licinie. »

La langue de cette inscription, et la mention de la scene grecque, indiquent le pays où Eucharis étoit née. C'est par ce motif que je lui ai donné place dans l'iconographie grecque, quoique sa vie et sa réputation n'aient eu d'autre théâtre que Rome, qui la vit aussi terminer sa courte carriere.

(1) Suétone, *Nerone*, 12; Dion, l. LXI, p. 699.

NOTE.

Les portraits de quelques autres femmes celebres ont été placés avec ceux des hommes qui se sont illustrés par le même genre de talents : ainsi l'on trouvera celui de Sapho parmi les portraits des poëtes (chap. Ier, §. 53); le buste d'Aspasie auprès de celui de Périclès (chap. III, §. 4, pl. 15). Les portraits de quelques reines, gravés sur leurs médailles, trouveront place dans les différentes suites de rois qui composent la seconde partie de cet ouvrage.

FIN DE LA PREMIERE PARTIE ET DU TOME PREMIER.



N 7586 .V7 1811 v.1
Visconti, Ennio Quirino,
1751-1818
Iconographie grecque /

